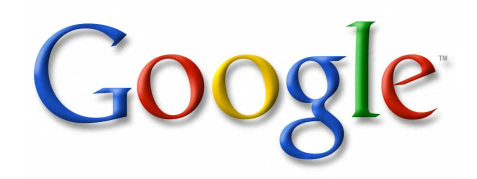





22. m. 19
Taylor Institution.



VOYAGE

AUTOUR

DE LA MER MORTE

— PARIS —
IMPRIMÉ PAR J. CLAYE ET Cie
RUE SAINT-BENOIT.

VOYAGE

AUTOUR

DE LA MER MORTE

ET

DANS LES TERRES BIBLIQUES

EXÉCUTÉ

DE DÉCEMBRE 1850 A AVRIL 1851

PAR

F. DE SAULCY

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE, MEMBRE DE L'INSTITUT

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

RELATION DU VOYAGE

TOME I

PARIS

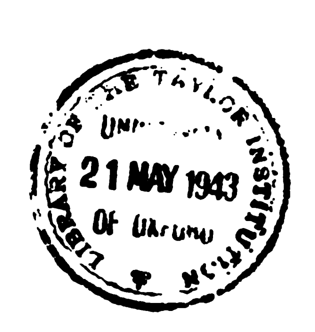
GIDE ET J. BAUDRY, ÉDITEURS

5, RUE BONAPARTE

ANCIENNE RUE DES PETITS-AUGUSTINS

—

1853


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
21 MAY 1943

AVANT-PROPOS

Au mois de juillet de l'année 1850, un cruel malheur domestique me fit désirer vivement de m'éloigner pour un certain temps de Paris. Afin d'utiliser mon absence, je résolus de visiter avec mon fils la Grèce, la Syrie et l'Asie Mineure. Je pensais en effet qu'un semblable voyage compléterait l'éducation d'un jeune homme arrivé au terme de ses études de collége; pour mon compte, j'avais l'espérance de trouver, chemin faisant, quelques sujets de mémoires dignes d'être offerts à l'Académie à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir. Je m'occupai donc de nos préparatifs de départ; mais en y réfléchissant, je compris qu'il serait à peu près inutile de parcourir les routes battues par tous les touristes, et que pour moi-même le but d'un voyage semblable à celui que j'allais entreprendre, serait manqué, si je ne m'efforçais de visiter des contrées encore closes pour la science.

Dès lors mon but fut trouvé. Le bassin de la mer Morte a depuis quelques années vivement préoccupé les savants

de tous les pays : tout ce que l'on racontait de ce lac étrange, quoique d'instinct je le jugeasse fortement empreint d'exagération poétique, tout ce que l'on se plaisait à répéter des périls d'une course sur les bords de cette mer mystérieuse, tout cela aiguillonnait vivement ma curiosité. L'attrait de l'inconnu me décida et je résolus de gagner Jérusalem, afin de tenter ensuite une exploration dont il ne me paraissait guère possible que les dangers ne fussent pas moindres qu'on ne les supposait de loin. Je sollicitai et j'obtins aisément du ministère de l'instruction publique l'autorisation de voyager, mais à mes frais, avec le titre de chargé d'une mission scientifique en Orient. Enfin, le 28 septembre, je quittai Paris.

Résolu primitivement à partir avec mon fils et avec un ami dévoué, M. l'abbé Michon, homme de science et de cœur, j'avais vu ma petite caravane s'augmenter successivement de trois compagnons; deux d'entre eux, MM. Léon Belly et Léon Loysel, me demandèrent l'autorisation de m'accompagner dans ma course en Orient. Tout en faisant mes réserves sur la direction exclusive de l'expédition, j'accueillis avec grand plaisir l'offre de ces deux braves et excellents jeunes gens, parce que je savais que dans les pays que nous allions parcourir, deux hommes déterminés de plus fournissent un grand élément de sécurité. Celui de mes compagnons qui devait devenir pour moi comme un second fils, et s'associer à toutes mes recherches, à toutes mes fatigues, M. Éd. Delessert, s'adjoignit le dernier à notre caravane; huit jours avant

notre départ, il n'avait pas la moindre pensée du voyage qu'il allait faire. A première vue, je reconnus en lui les qualités nécessaires pour faire face à toutes les privations, à toutes les éventualités d'une course pareille, et je me réjouis fort de sa venue, bien que j'ignorasse encore de quelle immense utilité me serait son concours.

MM. Belly et Loysel, désireux de visiter la Lombardie et Venise, avaient pris les devants; nous leur avions donné rendez-vous à Trieste pour les premiers jours d'octobre, et nous partîmes de Paris afin d'aller les rejoindre. Nous traversâmes rapidement par la voie de fer la France, la Belgique, la Prusse, la Bohême et l'Autriche; et après nous être arrêtés une journée à Berlin et quelques heures à Vienne, nous atteignîmes Trieste dans la matinée du cinquième jour après notre départ. Presque en même temps arrivèrent nos deux amis, et très-peu de jours après, un des bâtiments à vapeur du Lloyd autrichien nous conduisit à Syra, puis à Athènes où nous débarquâmes.

Un mois entier fut consacré à l'exploration de la Morée. On a tant écrit sur ce pays qu'il serait bien difficile de dire sur son compte quelque chose de tant soit peu neuf; je me dispenserai donc de parler de cette course pénible qui n'eut d'autre avantage que celui de nous préparer en quelque sorte aux fatigues que nous allions chercher en Syrie. Le climat de la Grèce est d'une salubrité plus que douteuse, et pendant toute la durée de l'année 1850, des fièvres terribles avaient frappé in-

distinctement Grecs et étrangers. Mon fils, trop jeune sans doute pour supporter le genre de vie auquel on est condamné dans les bouges infects qu'on est convenu d'appeler des khani, fut bientôt atteint par la fièvre. Dès lors notre voyage fut assez triste; nous nous hâtâmes de regagner Athènes où, après quelques jours, les accès disparurent. J'espérais qu'il n'en serait plus question, mais j'avais compté sans la ténacité de la fièvre grecque. Nous partîmes pour Constantinople, et pendant la traversée, Édouard Delessert eut, à son tour, un violent accès qui fut coupé par le sulfate de quinine pris à haute dose. A Constantinople ce fut mon tour.

J'étais venu chercher dans cette capitale des firmans qui me permissent d'enlever l'un des bas-reliefs assyriens du Nahr-el-Kelb, bas-relief que je croyais alors digne de la peine que je me serais donnée pour le faire scier. Ce firman me fut refusé, et j'ai eu depuis lieu d'en être enchanté, à la vue du prétendu trésor épigraphique que j'avais tant à cœur de conquérir pour le Louvre.

De Constantinople nous repartîmes pour Smyrne et de là pour Beyrout, en touchant à Rhodes et à Larnaca. En arrivant à Beyrout, nous n'avions pas encore renoncé à l'idée de traverser l'Asie Mineure, de Smyrne à Trébisonde; mais dès les premiers pas sur le sol de la Syrie, nous reconnûmes qu'au point de vue scientifique, tout était encore à faire dans ce pays. Notre parti fut donc pris sur-le-champ, et au lieu d'éparpiller nos recherches sur des contrées nombreuses, nous

n'hésitâmes pas à les concentrer en Syrie, et à dépenser tout le temps et tout l'argent dont nous pouvions disposer, sur une terre où nous avions lieu d'espérer que nous serions payés de nos peines par une ample moisson d'observations intéressantes. C'est le journal de nos courses en Phénicie, en Galilée, en Judée et dans les terres bibliques de Chanaan et de Moab, que je livre au public.

Peut-être me suis-je fait illusion, en présumant que la relation d'un voyage qui nous a si fortement impressionnés, présenterait quelque intérêt à ceux qui voudront bien la lire. Si je me suis abusé, on me pardonnera, j'espère, en faveur de la bonne foi avec laquelle j'ai cru faire une chose utile à tous ceux qui visiteront après moi la Syrie, en leur disant simplement ce que j'ai vu, et en leur signalant ce que je n'ai pu voir. En tout cas, je m'estimerai heureux si la lecture de ce livre peut donner à d'autres le désir d'aller poursuivre les recherches que je n'ai fait qu'ébaucher. Après le savant Robinson j'ai pu trouver beaucoup à glaner; après moi, je n'hésite pas à le dire, il reste en Syrie immensément de découvertes à faire pour les voyageurs.

F. DE SAULCY.

VOYAGE EN SYRIE

ET AUTOUR

DE LA MER MORTE

---

7 DECEMBRE 1850.

Il est sept heures du matin, et nous voici mouillés à portée de canon de Beyrout. Depuis une demi-heure, malgré les rafales incessantes, nous sommes sur le pont, et les yeux fixés sur cette côte tant désirée. Je ne puis dire que tout soit ici nouveau pour nous; car à l'aspect sérieux des terres orientales, déjà vues à Rhodes et en Chypre, se joint ici la physionomie des bords fleuris d'un lac de Lombardie. Tout est verdoyant; les maisons, dès qu'elles s'éloignent du centre de la ville, paraissent de charmants pavillons semés avec art au milieu de bouquets d'arbres. Au sommet de la ville, on nous montre l'habitation du consul général de France. Le docteur Pestalozza, médecin de la quarantaine, établi à Beyrout depuis plusieurs années, nous indique du doigt les maisons que nous sommes désireux de connaître avant toutes les autres. Les différents hôtels où nous pouvons prendre gîte, le consulat et la demeure de mon ami Michel Medaouar, voilà ce que je veux apercevoir d'abord.

Une fois mes renseignements pris, je ne sais plus du tout où me caser. Deux auberges sont mises au premier rang, l'une au Ras-Beyrout, à deux kilomètres de la ville, l'autre sur le port même; celle-ci est déplorablement orientale, l'autre est trop éloignée. Que faire? La Providence, qui s'était chargée de nous tirer d'embarras pendant la durée du voyage, fait arriver à bord une barque qui apporte les factotums des deux hôtels, plus un petit homme qui, d'un air prévenant et très-humble, nous supplie d'essayer de l'établissement qu'il vient de fonder et qui n'attend que ses premiers hôtes. A tout risque nous acceptons, et nous voilà donnant l'étrenne à l'hôtel de l'Univers, hôtel vierge encore de voyageurs. Notre marché fait, la pluie cesse; nous en profitons pour contempler de nouveau cette terre sur laquelle nous allons enfin mettre le pied. A gauche, nous voyons les crêtes du Liban : à droite s'étend à perte de vue, en partant immédiatement des jardins de Beyrout, une large zone de sable couleur d'ocre. D'où vient ce sable? on n'en sait rien; comment se comporte-t-il, quand il fait, comme aujourd'hui, du vent? mal, me répond-on; mais tout aussi mal lorsqu'il n'y a plus de vent, car il avance toujours, et dans sa marche fatale, que nulle puissance humaine ne peut entraver, il envahit ce qui se trouve devant lui : vergers, champs, maisons, tout s'engloutit lentement dans ce flot qui ne s'arrêtera peut-être jamais, et qui tôt ou tard étouffera la ville entière. Belle perspective pour la gracieuse Beyrout!

Nous sommes logés, c'est vrai; mais débarqués, pas encore. On nous a conté des choses très-peu rassurantes à l'endroit du débarcadère. L'entrée du port, ou du moins de ce que l'on appelle ici le port, est impraticable dix jours au moins sur vingt; rien ne l'abrite du large et une barre de bas-fonds y fait, par le moindre souffle, briser les lames avec tant de fureur, que les embarcations qui tentent d'aborder sont culbu-

tées à coup sûr. Le Dr Pestalozza serait tenté de rester à bord et d'attendre une embellie, s'il n'avait à revoir femme et enfant qu'il a quittés depuis un mois. Heureusement la bourrasque souffle de terre et la chance fâcheuse est assez faible; nous prenons donc congé des officiers de *l'Austria*, qui nous ont amenés ici, et nous voilà gagnant la terre. Nous y touchons sans encombre, et nous foulons avec bonheur le sol de la Phénicie.

Inutile de raconter ici tous les ennuis d'une installation, c'est à peu près la même chose partout; mais dans une hôtellerie qui débute, et qui débute à Beyrout, c'est pire que partout. Peu nous importe, nous sommes en Syrie, nous allons commencer pour tout de bon un voyage pendant lequel les nouveautés de tout genre ne feront pas défaut, et la gaieté communicative de mes compagnons semble avivée encore par cette perspective. Heureux présage qui me réjouit le cœur, parce que je ne me fais pas d'illusion et que je prévois de durs moments à passer.

Première bonne fortune : en mettant le pied à terre nous lisons une enseigne française : café d'Europe! ce doit être très-vraisemblablement le rendez-vous de coquins de tous les pays; mais là on nous parlera français; peut-être même trouverons-nous des journaux de fraîche date. Nous y viendrons.

Une heure après, effectivement, nous prenions au café d'Europe une tasse de café médiocre, nous fumions de vrais cigares, plus médiocres encore, et nous trouvions pour tout journal *la Voix du Peuple*. Heureusement la présence du *Charivari* faisait compensation. Dans ses pages et dans ses dessins nous retrouvions l'esprit moqueur de nos compatriotes, et nous nous croyions presque chez nous. Illusion de courte durée, car les sons gutturaux de la langue arabe qui retentissait, c'est le mot, de tous les côtés, ne nous permettaient guère de nous tromper. Ce jour-là je fis, pour la première fois, une observation assez

amusante. Si vous voyez passer deux habitants de la Syrie, à quelque religion qu'ils appartiennent et s'ils causent ensemble, pariez hardiment qu'ils parlent de piastres; vous gagnerez à coup sûr : c'est là une règle qui ne souffre pas d'exception.

Au sortir de ce bienheureux café, nous sommes rentrés à l'hôtel, où notre hôte, M. Audibairt, avait préparé notre déjeuner. Pour la première fois, on nous a servi des bananes, excellentes, nous dit-on; c'est effectivement un fruit assez agréable, mais dont la pulpe trop molle ressemble à une glace parfumée au beurre, ou peut-être plus exactement à un pot de pommade.

Après le déjeuner, nous allons à la chancellerie du consulat de France. M. de Lesparda nous reçoit avec la plus cordiale affabilité. Tous les éloges que l'on m'avait faits de lui sont de bien loin au-dessous de la réalité : il est impossible d'être plus affectueux, plus prévenant, et je félicite de bon cœur tous ceux de nos compatriotes auxquels leur bonne étoile l'enverra sur leur chemin. Il nous engage à venir dîner le lundi suivant au consulat. Pendant que nous causions dans son cabinet, entre Medaouar, qui non-seulement ignorait notre arrivée mais encore notre projet de voyage. C'est une de ces natures d'élite, dévouées et aimantes, que j'avais appréciées quelques mois auparavant, pendant son séjour en France. J'avais alors promis à Medaouar, un peu en l'air il est vrai, et ne sachant trop si je tiendrais jamais ma parole, que j'irais quelque jour lui rendre sa visite; et j'arrivais à l'improviste. Un instant il me regarda fixement pour s'assurer qu'il ne se trompait pas, et nous nous jetâmes au cou l'un de l'autre, heureux tous les deux de ce rapprochement.

Michel Medaouar est né à Beyrout d'une des premières familles chrétiennes du pays. Élevé dans le collége d'Antoura, il parle et écrit le français avec une pureté rare; il a

beaucoup lu les chefs-d'œuvre de notre littérature, et, en un mot, son éducation est au niveau des éducations les plus distinguées que l'on peut recevoir dans les meilleurs colléges de France. Il sait sa langue maternelle, l'arabe, comme un lettré, et il pourrait au besoin tenir la place du professeur le plus habile. Français de cœur et d'âme, il s'est depuis plus de dix années attaché sérieusement aux intérêts de la France qu'il regarde comme sa patrie, et il remplit au consulat les fonctions assidues, mais toutes gratuites, de drogman-adjoint. Il serait à désirer que partout notre gouvernement eût des serviteurs aussi dévoués et aussi estimables.

Après cette visite, nous sommes allés à la douane, accompagnés de l'un des kaouas du consulat, et celui-ci, avec de bonnes paroles entremêlées de bourrades, a réussi à nous faire délivrer nos caisses d'armes. Il va sans dire que l'éternel bakhchich n'a pas été oublié, et que les agents de l'autorité douanière ont prélevé sur notre bourse un petit supplément à leurs appointements. Une caisse nous manque encore, mais elle se retrouvera sans doute quand le tohu-bohu, conséquence inévitable de l'arrivée d'un paquebot, se sera quelque peu dissipé. Dans ce pays la patience est une vertu essentielle; patientons-donc, puisque tout vient à point à qui sait attendre. Il est vrai que nous patientons encore un peu à la française, c'est-à-dire que nous serions bien tentés de nous mettre en colère contre les lenteurs inséparables de toute transaction avec des Turcs, et que nous quittons la douane d'assez méchante humeur. Rentrés à l'hôtel, nous avons bien vite déballé nos armes; — tout est en bon état, et notre arsenal est formidable : fusils de guerre à deux coups, pistolets de tous les calibres, sabres, capsules, poudre, balles, rien n'y manque, et nous sommes en mesure, avec un attirail semblable, de faire bonne contenance à tout événement.

Ces dispositions essentielles une fois prises, nous avons été goûter l'air du pays. Sortant donc de Beyrout par la porte de Sayda, nous avons longé le bord de la mer, en passant devant un théâtre que l'on construit en bois pour y jouer des opéras italiens. Le temps s'est remis, et nous jouissons du beau ciel de la Syrie. Cette promenade est charmante. Le chemin que l'on suit domine constamment la mer, dont les vagues viennent se briser sur les roches du rivage. Dans ces roches sont visibles partout les traces de la Beryte phénicienne. Mais ces traces disparaissent chaque jour, rongées par la mer. Dans le port même sont incessamment battus par le flot des tronçons de colonne couverts de varech. Ici ce sont des entailles régulières, dans lesquelles furent assises jadis d'opulentes habitations. Un seul monument a laissé quelques débris un peu importants sur la plage; on l'appelle le théâtre, et c'est évidemment une basilique d'une haute antiquité, flanquée d'une ligne de bassins carrés, taillés dans le roc et envahis par l'eau. Un peu plus loin, une crique sur les bords de laquelle sont hissées quelques barques arabes, semble avoir été jadis un des ports de Beryte. Ces barques tirées à terre nous rappellent la coutume des marins de l'antiquité. Ce que faisaient les Phéniciens, les habitants de Beyrout le font encore de nos jours : rien donc n'est changé dans les coutumes du pays, et ce que nous constatons une première fois, nous le constaterons bien des fois encore.

La route que nous suivons est bordée de cafés où Turcs et Arabes fument le narghileh et le tchibouk avec une gravité sans pareille. Tous sont polis, car nos saluts ne sont pas toujours attendus, et souvent nous sommes prévenus. Décidément ce pays est plus civilisé que Constantinople.

Après une heure de promenade fructueuse, car nous avons déjà recueilli force plantes, coquilles et insectes, nous rentrons

à l'hôtel, enchantés de notre première journée. Le soleil va se coucher, et les portes de la ville se ferment avec le maghreb; force nous est donc de revenir sur nos pas. Au retour, au moment où le môézzen appelle les croyants à la prière, nous entendons pour la première fois un étrange charivari de clairons discordants, de fifres et de tambours; par trois fois il s'arrête, et il est suivi d'un hourra bien accentué : c'est la garnison turque, dont la caserne touche à notre hôtellerie, qui prie pour le sultan; tout cela est bien nouveau pour nous, tout cela nous intéresse et nous amuse.

Le reste de notre journée se passe assez promptement en causeries sur ce qui nous a frappés, sur tous ceux que nous aimons et qui sont si loin de nous. Pour le lendemain, nous nous promettons mieux encore, et nous nous apprêtons à savourer une nuit exempte de roulis et de tangage; mais, hélas! le sommeil est difficile, et nous prenons un avant-goût des nuits ordinaires de la Syrie.

8 DÉCEMBRE.

Pendant la nuit, le vent a passé au nord, et le ciel est ce matin d'une pureté admirable. Nous nous hâtons d'écrire à nos amis de France; nos lettres ne partiront que dans huit jours! Qu'importe? il nous semble qu'en annonçant de suite notre heureuse arrivée, nous hâtons le moment où les inquiétudes sur notre compte seront dissipées. Cela nous suffit.

Après le déjeuner, nous nous mettons en route, et cette fois, nous dirigeons notre promenade du côté du Nahr-Beyrout, c'est-à-dire à l'opposé de la plage que nous avons été reconnaître hier. La chaleur est forte et le soleil nous semble outrepasser les droits qu'il a pour un 8 décembre; les fleurs se montrent partout : décidément le printemps marche grand

train et nous commençons à redouter pour notre voyage une température pareille. Nous apprîmes bientôt à nos dépens que cette crainte était un peu candide. Juger du reste de la Syrie par Beyrout, c'est en effet aller un peu trop vite en besogne. En tout cas, nous jouissions du présent tout en nous trompant sur l'avenir.

De la ville à la rivière, on suit le bord de la mer à quelques centaines de mètres, à travers des campagnes parfaitement cultivées et plantées de mûriers. Près de la ville, les chemins sont défoncés et boueux, grâce à la saison des pluies; mais, à une demi-lieue, ils deviennent meilleurs, parce qu'ils sont moins battus. Avant d'arriver au bord de la rivière nous voyons à gauche de la route une ruine carrée et pleine; la construction en moellons piqués semble de l'époque romaine, et à cette ruine la tradition du pays rattache l'histoire de saint George et du dragon; c'est là que le monstre a été mis à mort. Une large tache brune se voit sur la surface de la muraille grise : c'est qu'après son expédition, le saint a jugé bon de se laver les mains quelque peu souillées, et que le sang et le savon dont saint George se servait, ont laissé une trace commune sur cette vénérable ruine. Un peu plus loin, une petite chapelle a remplacé la maison où le héros est allé se reposer après sa terrible aventure. Je donne cette tradition comme elle m'a été donnée par le guide qui nous accompagnait; mais je ne me charge pas d'en établir l'authenticité; ce n'est pas mon affaire.

Arrivés au bord du Nahr-Beyrout, nous trouvons un pont de construction moderne, à double rampe et à plusieurs arches. L'insouciance turque pour tout ce qui concerne les voies de communication, laisse dépérir ce pont, dont le tablier est en fort mauvais état, et par conséquent peu agréable pour les cavaliers et les bêtes de charge.

Comme hier, nous avons augmenté nos collections, et après

avoir passé quelques heures dans ces belles campagnes que dominent de majestueux palmiers, nous rentrons à Beyrout, pour nous préparer à profiter de l'invitation que Medaouar est venu nous faire. Il nous a promis de nous donner un dîner arabe, et nous nous réjouissons de faire connaissance avec une cuisine dont nous n'avons pas encore la moindre idée. Au moment où le soleil allait se coucher, nous sommes arrivés à son habitation, qui est fort belle, et dont le salon de réception est orné d'un balcon bâti à pic au-dessus de la mer; de là, nous admirons à l'aise les effets splendides d'un soleil couchant sur la chaîne du Liban. La montagne toute blanche de neige est couverte d'une douce teinte rose, qui passe bientôt au violet; puis arrive en quelques minutes une obscurité complète; car ici il n'y a pas, à vrai dire, de crépuscule, et le jour naît et s'éteint beaucoup plus rapidement que dans nos climats du nord. Après avoir joui quelques instants de cette magnifique soirée, nous avons été mis à même d'apprécier le talent des cordons bleus arabes. Leurs œuvres sont assez étranges pour nous, Européens; mais, somme toute, elles sont assez estimables, et Brillat Savarin n'aurait pas dédaigné le mahchi, les coubbeh et les baklaouah du cuisinier de Medaouar. Je me borne, du reste, à donner les noms de ces mets du pays, dont je n'ai nulle envie de décrire la composition. Avant le dîner, nous avions pris le café et fumé le tchibouk réglementaires; après dîner nous recommençâmes, et à neuf heures nous étions rentrés à l'hôtel.

9 DÉCEMBRE.

Le vent a changé encore une fois, et quoique le temps soit devenu incertain, je sors de bonne heure pour commencer un travail que j'ai envie d'entreprendre. Il serait probablement

assez curieux de rapporter le plan de toutes les bases de constructions antiques que j'ai reconnues au bord de la mer. Mais après plusieurs heures de travail, je me vois forcé d'abandonner une besogne qui me prendrait plus de journées que je ne puis lui en consacrer. En partant de France, je me suis promis d'assister à Beit-Lehm, à la solennité de Noël; il faut donc arriver à Jérusalem le 24 au plus tard, et je ne me pardonnerais pas de manquer, pour quelques plans assez peu importants d'ailleurs, une cérémonie que je n'aurai probablement jamais l'occasion de revoir.

A mesure que je me suis éloigné de la ville, avec l'espérance de trouver enfin la limite des ruines, j'ai rencontré des vestiges toujours aussi nombreux. Il serait donc déraisonnable de poursuivre un travail que je devrais forcément laisser inachevé. D'ailleurs les averses, et des averses de Syrie! se succèdent. J'ai beau me réfugier tantôt derrière une roche, tantôt à l'abri d'une embrasure de porte, mon papier se détrempe, je suis dans le même état que mon papier, et je me vois forcé bien à contre-cœur de regagner la ville.

Après le déjeuner je retourne à la côte, mais cette fois avec l'intention de me borner à prendre le plan de la basilique. L'abbé m'accompagne et nous nous mettons à l'œuvre : en moins de deux heures nous avons terminé notre tâche, non sans risquer cent fois de nous rompre le cou, en cheminant sur des roches inégales et que la mer a tapissées d'une végétation animalisée, sur laquelle le pied glisse comme sur du savon gras. Ce qui reste du monument n'en est en quelque sorte que le squelette; tous les revêtements qui étaient en pierre de taille ont disparu, exploités très-probablement par les constructeurs des édifices modernes de Beyrout. Il y avait là une carrière toute trouvée, et c'eût été une duperie pour des Arabes de tailler des pierres, quand ils en avaient de toutes

taillées sous la main. Quelques assises seulement sont restées en place et encastrées dans le roc, respectées sans doute parce qu'on n'a pas eu besoin de les utiliser ailleurs. L'appareil est certainement d'une haute antiquité, à juger de son âge par la dimension des matériaux. En définitive, ce qui constitue la ruine de la basilique telle qu'elle se présente aujourd'hui, n'est plus que le noyau des murailles; ce noyau est formé d'un parpaing qui varie de composition dans trois couches juxtaposées et bien arrêtées. Une longue salle quadrangulaire, terminée vers la mer par une abside circulaire qui vient s'appuyer intérieurement contre les parois mêmes des murailles : telle est la disposition de l'édifice. Les murs latéraux se rétrécissent et forment une chape mince et angulaire dans l'axe même de la salle; à l'extérieur, la muraille est revêtue d'un enrochement de béton, d'une épaisseur considérable et d'une si bonne qualité qu'il a résisté, malgré l'action des siècles, à tous les coups de mer. C'est le rocher lui-même qui s'est laissé ronger, tandis que l'enrochement de béton s'est conservé intact.

A gauche de la basilique se voit une muraille de quai en petit appareil romain, et qui a beaucoup souffert de l'effet des vagues; à droite, ainsi que je l'ai déjà dit, on trouve une série de bassins quadrangulaires, que l'on regarde à Beyrout comme des emplacements de bains, et qui n'ont été probablement que des caves servant de magasins. Jadis ces bassins ne communiquaient pas entre eux; aujourd'hui il semble que la roche soit vermoulue, et la mer y pénètre et s'en éloigne alternativement, à chaque fois que le flot qui vient se briser sur la plage monte ou redescend. Un des conduits creusés par ce mouvement constant, présente un phénomène assez singulier : la vague en s'y engouffrant, expulse violemment l'air qui reprend sa place aussitôt après, de sorte qu'on ne peut mieux comparer cette étrange cavité qu'à la tuyère d'un immense soufflet de forge.

Revenons à l'édifice antique. Quelle a été sa destination première? Il n'est guère possible d'y voir autre chose qu'une basilique, c'est-à-dire qu'un lieu de réunion où les marchands phéniciens se rendaient pour opérer leurs transactions commerciales; en un mot, c'était peut-être là la bourse des Berytains[1]. Mais s'il n'est pas possible de préciser ce qu'était le monument, il est du moins permis d'affirmer que ce n'était pas un théâtre, puisqu'il n'aurait d'analogie avec aucun édifice de ce genre, et que d'ailleurs il n'aurait pu recevoir qu'un très-petit nombre de spectateurs. Quoi qu'il en soit, le monument devait être assez somptueux, car le terrain qui l'environne est jonché de fragments de marbre précieux, et son entrée à tout le moins était garnie d'une mosaïque. Celle-ci est très-grossière; les cubes blancs et rouges qui la constituent sont inégaux et irréguliers; ils ne dessinent aucune rangée bien alignée, mais bien des taches sans contour arrêté; ces cubes sont d'assez fortes dimensions et ils composaient une espèce de pavage dont nous avons retrouvé plus tard les analogues, dans les ruines d'édifices bien antérieurs aux Grecs et aux Romains.

Cette mosaïque, à peine recouverte d'une légère couche de terre, forme encore aujourd'hui le sol du chemin. Ce fut l'abbé qui la reconnut, et dans son enthousiasme, il se hâta d'en découvrir une plaque assez large qu'il résolut d'enlever. J'anticiperai un peu en disant tout de suite que le lendemain de grand matin, malgré les clabauderies de quelques passants, il en vint à ses fins, mais non sans éveiller les soupçons de l'autorité turque, qui ne peut pas supposer que des Frandjis cherchent en terre autre chose que de l'or. Le bruit se répandit incontinent dans la ville que le pauvre abbé avait déterré je ne sais quel trésor. Le pacha s'en émut, il envoya un détache-

1. Voyez planche I.

ment de soldats et quelques officiers pour s'assurer du fait et pour fouiller la place signalée comme recélant des richesses. Ces braves gens, en ne trouvant que des cailloux, durent croire de deux choses l'une, ou que nous étions fous, ou que si nous n'étions pas fous, nous étions des associés du diable et que nous avions pris à cette place tout ce qu'il y avait de précieux, en n'y laissant plus que des pierres dont nous n'avions que faire. Ceci n'est pas une plaisanterie, et sûrement c'est à la dernière hypothèse que ces hommes intelligents se seront arrêtés.

Au retour de notre excursion, nous songeons à nous rendre au consulat où nous sommes attendus. Comme il a plu toute la journée, les chemins sont affreusement mauvais, nous prenons donc le seul moyen de transport qui soit à notre disposition : des chevaux nous sont amenés, et à nuit close, précédés par un des domestiques de l'hôtel, muni d'une de ces lanternes de papier qu'il n'est pas permis d'oublier dans une ville turque quelconque, si l'on tient à ne pas être arrêté par une patrouille, ou quelque peu mangé par les chiens, nous nous mettons en route. Une fois sortis de la ville, nous nous engageons dans des petits chemins taillés en escalier par-ci, sablonneux outre mesure par-là, et bordés partout de vraies murailles de cactus ou figuiers de Barbarie. J'avouerai que nous avions très-grand'peur d'accrocher au passage un brin de cette verdure syrienne, car rien au monde n'est plus désagréable que la piqûre des milliers d'aiguilles dont cet aimable végétal est hérissé. Enfin nous avons atteint le consulat sans nous être crevé les yeux. Nous avions été bien accueillis déjà par M. de Lesparda; sa famille, en nous recevant, comme lui, avec une grâce parfaite, a réussi à nous faire oublier que nous n'étions pas en France. Tout le personnel du consulat avait été réuni pour nous faire fête, et nous avons passé une charmante soirée dont nous ne perdrons pas la mémoire. Vienne le désert, et nous

nous réfugierons souvent dans le souvenir de la petite colonie française de Beyrout.

Ici tout le monde a plus ou moins le goût des antiquités, et nous avons admiré force bijoux recueillis par les soins de M. Perretié, le chancelier du consulat. Il a réuni une ample collection de morceaux choisis, et plusieurs des antiquités de son cabinet feraient envie aux plus riches des musées européens. A onze heures et demie, ni plus ni moins que dans la mère-patrie, nous avons regagné notre gîte par le même chemin et avec les mêmes précautions.

10 DÉCEMBRE.

Ce matin, il pleut si bien et si dru qu'il n'y a pas moyen de songer à sortir. Je mets donc au net tant bien que mal le plan levé la veille, et j'attends que le ciel se dégage : vain espoir ! Nos nouveaux amis de Beyrout viennent nous visiter ; puis nous faisons à la douane la chasse à la caisse qui nous manque encore ; à force de chercher, nous la découvrons sous une pyramide de ballots. Vers quatre heures, Medaouar nous tient compagnie ; je lui parle d'inscriptions antiques, et je lui demande s'il en existe à Beyrout. Tout récemment on a trouvé dans son jardin un piédestal muni d'une longue légende latine. Comme le mauvais temps a fait trêve, nous y courons, je prends un estampage de cette inscription certainement inédite, et nous nous réfugions à l'hôtel contre la pluie qui a recommencé au moment même où elle pouvait nous gêner le plus, c'est-à-dire quand nous estampions notre pierre [1]. L'écriture de cette inscription démontre qu'elle est postérieure à Septime-Sévère. Elle nous apprend qu'un mari, nommé Rufus Artoria-

1. Voyez planche II.

nus, a fait élever à ses frais une statue de marbre à sa femme, la plus pieuse et la plus chaste des femmes, pour servir, à ce qu'il dit, d'exemple. Exemple de quoi et pour qui? Pour les femmes ou pour les maris de son temps? Notre homme oublie de le préciser; si c'est aux femmes qu'il s'adresse, Artorianus est un impertinent; si c'est aux maris, Artorianus est un fat. Quelle malencontreuse idée a eue ce bon époux de dire dans sa phrase commémorative qu'il ne faisait sa dépense de statue que pour servir d'exemple. Ne pouvait-il regretter sincèrement une bonne et tendre femme sans se donner un ridicule? Mais de quoi vais-je me mêler? Il pleut toujours.

11 DÉCEMBRE.

Le temps ne s'arrange pas; la pluie continue, et pourtant il faut songer à partir si nous voulons être le 24 à Beit-Lehm. Journée maussade et longue; l'impatience nous prend déjà comme si nous étions en prison depuis six mois. Vers trois heures, l'averse se modère, et plutôt que de rester enfermés dans notre triste gîte, nous courons du côté du Ras-Beyrouth, non sans faire des stations forcées dans quelques cafés arabes, pour laisser au soleil le temps de se montrer, s'il en a la moindre envie. L'envie ne lui en vient pas, et nous continuons notre promenade en faisant contre fortune bon cœur; nous explorons des rochers qui avoisinent les sables, et nous y trouvons encore des traces évidentes de constructions antiques, des citernes, ou mieux des puits peu profonds, mais parfaitement tracés. La nuit nous surprend ramassant des insectes et des coquilles, et nous rentrons en hâte. Les nuages commencent à se diviser. Espérons que c'est un bon pronostic.

12 DÉCEMBRE.

Décidément nous ne pouvons rester plus longtemps à Beyrout; quoi qu'il advienne, il faut nous mettre en route. Hier, deux jeunes voyageurs français arrivés avec nous par *l'Austria*, nous ont donné le bon exemple. Ils sont partis pour Jérusalem et ont dû aller coucher à Sayda. Demain nous prendrons le même chemin; et il faudra bien que le beau temps revienne. Il fait un vent violent, mais il vient du large; s'il tourne au nord, nous sommes assurés de quelques belles journées. La mer mugit de telle façon qu'on l'entend briser de notre chambre, comme si nous étions sur la plage. Nous faisons nos paquets; nous nous débarrassons de tout ce qui nous serait superflu, et nous réduisons notre bagage au strict nécessaire. Un loueur de chevaux et de mules nous est amené. Nous traitons avec lui pour le nombre de bêtes de selle et de charge dont nous avons besoin, à raison de douze piastres par tête pour les jours de marche, et de six piastres seulement pour les jours de repos. Nous avons des selles à nous, fort heureusement, car la selle arabe nous aurait bientôt rompus. Je recommande bien expressément à quiconque voudra voyager en Syrie, de se munir de ce meuble essentiel.

Notre personnel est complet; à Athènes, nous avons eu la malencontreuse idée de prendre pour cuisinier un misérable coquin, nommé Constantin, qui nous a servis comme tel pendant notre tournée de Grèce, et qui est le type parfait du fripon grec, le plus parfait de tous les fripons. Voleur, bas et rampant, voilà notre homme. A Athènes encore, nous avons pris à notre service, par commisération plutôt que par besoin, un grand Levantin, d'origine française, nommé André Reboul. Il nous suit en qualité et avec le titre de drogman; mais il ne

sait que le grec, le turc, le russe et le français, c'est-à-dire que les idiomes inutiles dans le pays que nous allons parcourir. André s'est fait habiller à la turque, et il a imaginé d'adopter un costume tout rouge, ce qui lui donne la plus affreuse tournure. Il prend les airs d'importance d'un intendant de bonne maison; et, sous le fallacieux prétexte de surveiller les marchés de Constantin, il taille en plein drap et fait des achats pour notre compte, sans jamais nous consulter. C'est, au demeurant, un très-bon homme; criant beaucoup, faisant sa besogne comme il peut, et ne trouvant jamais bien que ce qu'il fait. Pour terminer l'énumération de notre personnel, Édouard et Loysel ont amené chacun un serviteur fidèle et dévoué, et ces deux braves garçons deviennent bien vite pour nous de vrais amis, plutôt que des compagnons de voyage; tous deux se sont pris d'amour pour l'histoire naturelle, et il est rare qu'un objet précieux ou nouveau ne soit pas découvert par Philippe ou par Louis. Maître Constantin, sûr de nous voler assez d'argent, grâce à la teneur de notre contrat, pour être en mesure d'entretenir un domestique pour lui, c'est-à-dire un homme qu'il traitera fort mal, et auquel il commandera fort bien de faire presque toute la besogne dont il s'est chargé, Constantin, dis-je, a pris avec lui un Grec de Macédoine, nommé Nicolas, brave homme au fond, ne manquant pas de courage, mais un peu trop enclin à l'ivrognerie. Ce malheureux est revêtu de la fustanelle de ses compatriotes, fustanelle à peu près blanche aujourd'hui, et que nous verrons passer sans doute par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, mais surtout par les plus sombres.

Tout est prêt, nous avons touché l'argent dont nous supposons que nous aurons besoin; nous avons nos teskreh ou passe-ports turcs en poche. A demain matin de bonne heure le départ. Nous employons le reste de la journée à faire quelques

visites d'adieux. Le beau temps est revenu, et la Providence semble s'intéresser à notre entreprise.

13 DÉCEMBRE.

Qui n'a pas eu à commencer un voyage avec l'aide de moukres ou muletiers syriens, ne sait pas jusqu'où l'on peut se mettre en colère contre des hommes sans les rouer de coups. A sept heures du matin nous sommes prêts; le ciel est d'une pureté merveilleuse. Partons donc! Un instant; les mules ne sont pas encore chargées; les chevaux ne sont pas encore sellés; patience! Une heure se passe, même ritournelle; à neuf heures la faim nous prend, et pour faire diversion à notre mauvaise humeur, nous nous décidons à déjeuner à Beyrout, comptant monter à cheval immédiatement après, et regagner le temps perdu, par suite de la suppression naturelle d'une halte pour déjeuner. Nous venons de boire le coup de l'étrier, tout doit être prêt; nous descendons! Les malheureux! ils font la conversation, ou plutôt ils crient comme des sourds, mais pas une bête n'est chargée; chacun semble compter sur son voisin. Comme nous pourrions aller longtemps comme cela sans faire beaucoup de chemin, la colère nous arrive; on profite de l'occasion pour nous demander des bakchich, nous donnons des injures et des coups de courbache. Peu à peu cependant, en ne les perdant pas de vue, les moukres finissent par mettre tous nos paquets sur le dos de leurs bêtes. C'est bien heureux! Partons. Une minute encore; Constantin a acheté de si bonnes choses pour notre table, qu'il lui faut deux mules de plus, mules qu'il prétend nous faire payer. Cette fois la plaisanterie est un peu trop forte pour être admise sans contestation. Nous plantons là notre forban, en l'engageant à se tirer d'affaire comme il pourra, et nous nous mettons enfin

en marche. Il est onze heures et demie. Il a donc fallu cinq heures à peu près pour charger et harnacher une vingtaine de bêtes. Voilà qui promet! Si tous les jours nous avons la répétition de cette comédie, nous arriverons à Jérusalem dans un mois.

Dès que nous sommes en chemin, notre mauvaise humeur se dissipe peu à peu. Nous sortons de la ville par la porte qui conduit aux routes de Damas et de Sayda, et nous nous acheminons vers l'est d'abord, pour tourner ensuite directement au sud. Avant de prendre cette direction, nous traversons un bois de pins planté jadis pour entraver la marche envahissante des sables, par l'émir Fakhr-ed-dyn, à ce que disent les Beyroutins. L'idée était excellente; mais comme le bois de construction est rare dans ce pays, et qu'il est commode d'en trouver à la porte de la ville, presque tous les beaux arbres ont été successivement coupés par les Turcs, et ce n'est que depuis un très-petit nombre d'années que de nouvelles plantations ont été entreprises.

Une fois dans la plaine de sable, toute végétation cesse. Quelquefois cependant de jolies petites coloquintes vertes et jaunes paraissent sur le sol, et la tige qui les porte rampe cachée dans le sable. Par-ci par-là nous trouvons encore de petites taches de verdure formées par une jolie plante crucifère à large fleur d'un blanc rosé. Nos chevaux tirent la jambe, ils doivent souffrir beaucoup, et nous les plaignons en toute sincérité, quand, une heure après notre départ, et lorsque nous venons de traverser une petite rivière nommée le Nahr-el-Rhadir, au bord de laquelle est assis un mauvais khan arabe, le cheval de mon fils nous montre qu'il n'est pas trop fatigué; sa selle mal sanglée tourne, la bête se débarrasse lestement de son cavalier, brise à bonds et à pétarades sangle et croupière, laisse là tout ce qui la gêne, fait joyeusement deux ou trois culbutes dans le sable, et part à fond de train

du côté de Beyrout. Nouveau guignon que nous maudirions de bon cœur, si la halte forcée qu'il nous faut faire au Khan-el-Rhadir, ne nous procurait une ample moisson d'objets d'histoire naturelle. Saïd, l'un de nos moukres, s'est mis au galop à la poursuite de notre fugitif. Nous espérons d'ailleurs que celui-ci sera arrêté en chemin par les conducteurs de nos bagages, si toutefois mons Constantin a fini ses préparatifs. Une heure après, Saïd revient au khan, ramenant le cheval échappé, et après quelques minutes nous repartons.

A trois heures nous arrivons au Khan-el-Khaldah, khan misérable placé sur la plage et en face d'une rampe assez douce de rochers, au milieu desquels paraissent quelques sarcophages antiques. Il nous reste deux heures de jour tout au plus; impossible d'arriver à Sayda; il vaut donc mieux nous arrêter ici et explorer la nécropole que nous avons sous les yeux.

Au moment où nous arrivons, nous apercevons, à quelques centaines de pas, une troupe de cavaliers arabes d'assez bonne apparence, qui chasse au faucon. Mais pendant que nous délibérons sur l'opportunité de prendre El-Khaldah pour notre premier gîte, la chasse s'éloigne. Aussitôt que nous avons mis pied à terre, nous courons aux sarcophages que nous avons aperçus. Nous les croyions en petit nombre, et tout le flanc de la montagne en est couvert. Tous ont été brisés violemment et profanés. Il n'y en a pas un seul qui soit resté intact. Partout où le rocher offrait une saillie, il a été taillé pour être transformé en tombeau. Quelquefois nous en trouvons de longues files dont les couvercles ont été mis en pièces ou gisent renversés sur le sol.

Derrière le khan il y a des monceaux de ruines qui dénotent l'emplacement d'une antique cité que l'on serait tenté de juger peu importante, si la multitude de sarcophages qui se

trouvent réunis là, ne démontrait que le contraire est vrai. Nous sommes beaucoup trop éloignés de Beyrout pour qu'El-Khaldah ne soit que la nécropole de cette ville; il faut donc admettre qu'El-Khaldah se trouve sur l'emplacement d'une bourgade phénicienne.

Pendant que tous nos amis cherchent des plantes, des insectes ou du gibier, Édouard et moi nous parcourons la nécropole; nous y découvrons une inscription grecque funéraire tellement rongée par le temps qu'elle est devenue illisible; le nom seul de la défunte, qui s'appelait Juliana, est encore déchiffrable. En remontant au sud, nous traversons un lit de torrent, sur un pont formé d'une seule roche jetée en travers d'un bord à l'autre. Une fois ce ravin franchi, les files de sarcophages recommencent aussi nombreuses que sur l'autre rive; l'un d'eux nous paraît très-remarquable. Sur l'une des faces de la cuve dont tout le chevet a été brisé, nous trouvons un bas-relief d'assez bon style représentant un Génie ailé, à droite et à gauche duquel sont deux bustes de face. Le tout est malheureusement fort mutilé, mais rien n'est plus imposant que l'aspect de cette tombe dont le couvercle est entier, et recouvre encore ce qui reste de la cuve, bien qu'il ait été violemment dérangé de sa position primitive [1].

La nuit vient nous surprendre au milieu de nos recherches, qu'il faut abandonner à notre très-grand regret. Nous regagnons le khan. Nos bagages sont arrivés; Constantin s'est mis à l'œuvre, et André a dressé nos couchettes de voyage dans deux affreux réduits d'une saleté révoltante et remplis de vermine. Il faut bien s'en contenter, et nous prenons gaiement notre parti.

1. Voyez planche III.

Devant la porte de notre chambre à coucher est appuyé un petit hangar ouvert de trois côtés au vent. C'est là notre salle à manger et notre chambre de travail. Malgré la bise qui fouette la flamme de nos bougies, nous nous obstinons à prendre des notes, et à passer nos croquis à l'encre; aussi la besogne avance-t-elle lentement, et quand le dîner nous est servi, notre travail de la journée n'est pas encore fini. Pendant que nous sommes à table, nous voyons arriver une longue caravane de pèlerins grecs se rendant à Jérusalem. Hommes, femmes, enfants et bêtes bivouaquent pêle-mêle à la belle étoile près de nous, et rien n'est pittoresque comme l'aspect de ce campement sur les feux duquel se dessinent les silhouettes les plus fantastiques.

La carte de Danville porte au point où nous sommes arrêtés une localité antique nommée Heldua. On trouve en effet dans l'itinéraire de Jérusalem, la mention d'une station nommée Heldua, placée à douze milles romains de Beryte et à huit milles seulement de Porphyrion. Le révérend Robinson suppose que ces deux chiffres ont été intervertis, et il a très-probablement raison. Nul doute que le nom moderne d'El-Khaldah ne soit identifiable avec celui de Heldua.

Après le repas plus que médiocre que nous a donné Constantin, et qui nous coûte soixante francs, bien qu'il ne lui en ait certainement pas coûté cinq à lui-même, nous terminons le plus promptement que nous pouvons la rédaction de notre journal, et chacun gagne son lit. C'est décidément une habitation désagréable que le Khan-el-Khaldah. Mais nous sommes entrés en campagne, et maintenant, quoi qu'il arrive, il faudra prendre le temps et les gîtes comme ils seront.

14 DÉCEMBRE.

Quand le jour va poindre, une partie de notre petite troupe est debout. Il y a bien quelques dormeurs un peu obstinés; mais apparemment ils ont plus besoin de sommeil, parce qu'ils sont plus jeunes, et quand il n'y a pas nécessité absolue de les réveiller, autant leur laisser quelques instants de plus de repos. L'abbé nous rend des points à tous; quand il juge à propos de dormir, personne ne le fait aussi bien que lui; mais aussi, quand il s'imagine que le jour va reparaître, que ce soit ou non une erreur, il n'y a pas de réclamation, pas même d'invective qui l'arrête. Je le trouve donc sur la plage, avant l'aube, cherchant des coquilles et des plantes marines.

Déjà la caravane de pèlerins se remet en route, et nous n'avons pas encore vu un seul de nos moukres sur pied; mais la nécropole au milieu de laquelle nous sommes, est assez intéressante pour que je ne sois pas très-pressé de la quitter. D'ailleurs, nous voulons emporter un estampage du bas-relief dont j'ai parlé plus haut, et nous nous mettons à l'œuvre. Malheureusement il faut accumuler une telle épaisseur de papier mouillé pour prendre tous les contours des reliefs, que jamais nous ne parviendrons à détacher notre estampage suffisamment solide. Nous nous ingénions alors à ramasser des broussailles sèches et nous faisons bon feu, mais sans grand succès. Pour en finir tout de suite avec ce malheureux estampage qui nous avait coûté tant de peine, je dirai qu'il n'a pu nous servir à rien, et que la première fois que nous l'avons examiné, nous n'avons plus trouvé qu'une galette en pâte de papier, sans la moindre trace d'un relief quelconque.

Ce matin, nous avons réussi à gagner deux heures sur le temps employé hier aux préparatifs du départ; à neuf

heures, tout est prêt; nous prenons une tasse de café, nous fumons un tchibouk et nous nous mettons en marche, par un temps magnifique qui nous rappelle le mois de juillet de notre pays.

La route sur laquelle nous cheminons suit presque constamment la plage, et autant que nous le pouvons, nous faisons marcher nos chevaux dans l'eau, afin que le sable mouillé les porte mieux. Après avoir passé devant le village de Deïr-en-Naïmeh, et avoir laissé à notre gauche sur les hauteurs Deïr-el-Qamr, ancienne résidence de l'émyr Bechir, nous voyons le hameau nommé Mehallakat-ed-Damour, et nous arrivons au bord du Nahr-ed-Damour, le Tamyras des anciens. C'est une rivière assez large, assez rapide, et dont le passage est parfois impossible, à cause des crues subites qui surviennent lors de la saison des pluies. Un pont la traversait jadis, mais il n'en reste que des débris que l'on aperçoit à quelque cent mètres du gué. Là nous trouvons des fellah qui ne font pas d'autre métier que de conduire par la bride les chevaux des voyageurs, en se mettant dans l'eau jusqu'aux aisselles; on leur paie une piastre pour ce service, et certes, les pauvres gens gagnent bien leur salaire. Nous étions un peu préoccupés des difficultés du passage, à cause des pluies qui nous avaient retenus plusieurs jours à Beyrout. Mais si le Damour se gonfle et devient rapidement dangereux, il décroît tout aussi rapidement, et au moment où nous le franchissons, le gué est tout à fait praticable; nos chevaux ont de l'eau jusqu'à mi-ventre, et tous atteignent sains et saufs la rive opposée. Les bords de la rivière sont très-riants, la verdure y est déjà très-riche, et nous quittons presqu'à regret les jolies prairies qu'arrose le Damour; obliquant un peu à l'est, nous nous éloignons de la côte pour éviter le passage du Ras-ed-Damour, qui allongerait notre route; nous traversons des campagnes admirablement cultivées, propriétés

de Bechir, et nous atteignons un khan situé sur la plage; c'est le Khan-en-Naby-Younès.

Suivant la tradition, c'est ici qu'un monstre marin a déposé sur le rivage, le prophète Jonas, puni par une étrange réclusion de trois jours, de son peu d'empressement à exécuter les ordres de Jéhovah. Un oualy ou petite chapelle musulmane, nommée Naby-Younès, est placée au côté gauche du khan; derrière lui se trouvent quelques habitations de fellah; celles-ci ont meilleure apparence que les maisons des villages arabes ordinaires, et sur le chemin, dans le hameau, nous remarquons quelques beaux tronçons de colonne, indices certains de la préexistence d'une ville en ce point. A droite du khan est un ravissant bouquet de kharoubiers séculaires : devant, la plage la plus douce, et la mer de Phénicie. Le temps est délicieux, le site est animé par le passage incessant des moukres qui se dirigent vers Beyrout ou vers Saint-Jean-d'Acre. Ciel d'un azur ardent et profond, mer qui caresse la plage plutôt qu'elle ne la frappe, palmiers, Arabes, chameaux, sable doré, tout cela jeté par la main de Dieu dans le cadre le plus ravissant, voilà Naby-Younès. On comprendra que nous ne sommes pas pressés de nous en éloigner; nous n'y devions rester qu'une demi-heure! mais le moyen de s'arracher à un spectacle pareil! Nos deux artistes s'extasient et se promettent bien de revenir travailler en cet endroit charmant. Ils se sont tenu parole.

Quelle est la ville antique que ses fondateurs ont eu l'heureuse idée d'asseoir ici? On a pensé que c'était Porphyrion, déjà mentionné par Scylax et devenu plus tard un évêché suffragant de Tyr. Nous avons extrait de l'itinéraire de Jérusalem un passage qui place Heldua entre Beryte et Porphyrion, à douze milles romains de la première des deux villes et à huit seulement de la seconde. D'accord avec le savant Robinson, nous

avons reconnu Heldua dans El-Khaldah. Si cette attribution est juste, les chiffres doivent avoir été intervertis par un copiste maladroit, et Naby-Younès correspond au site de Porphyrion puisqu'il y a en effet vingt milles romains de Beyrout à Naby-Younès. La présence des beaux débris antiques que nous y avons retrouvés, milite en faveur de la réalité de cette identification que Pockoke a le premier proposée[1]. Reland semble donc s'être trompé en cherchant Porphyrion au pied du Carmel et de l'autre côté du golfe d'Acco. Je n'ajouterai plus qu'un mot, c'est que le nom de Porphyrion fut donné à la ville phénicienne à cause de la pêche de la pourpre (Πορφύριον) qui se faisait probablement avec abondance sur la côte avoisinant cette ville. Du reste, je reviendrai plus loin sur la géographie de la *côte phénicienne.*

Nous avons quitté le Khan-en-Naby-Younès à trois heures seulement, et nous avons suivi de nouveau la plage, le plus souvent possible. Derrière nous et à peu près à la hauteur du khan, nous laissons le village d'El-Djyâh, bâti sur le penchant d'une colline. La chaleur est très-forte, et parfois nous nous arrêtons pour boire quelques gorgées d'eau, lorsque notre bonne étoile place une source à notre portée, comme au Khan-ayn-es-Sekkeh, qui se trouve placé sur la route, entre les deux villages d'Er-Ramlièh et de Djoun que nous apercevons successivement à notre gauche et à mi-côte. Nous traversons, vis-à-vis le premier de ces deux villages, un ravin dans lequel se perd une rivière très-chétive et qui se nomme le Nahr-er-Ramly. Un peu plus loin c'est le Nahr-el-Aoualy que nous traversons à gué et qui n'a qu'une très-faible profondeur.

Le jour commence à tomber lorsque nous apercevons enfin Sayda qui s'avance dans la mer. Dans notre marche de la

1. Robinson, vol. III, p. 432

journée, nous nous sommes très-peu éloignés du bord de la mer, et nos chevaux n'ont cessé d'avoir les pieds battus par le flot, ce qui leur fait faire les petits pas de côté les plus amusants du monde. Quand nous gagnons un peu vers l'intérieur, nous retrouvons, comme au Ras-en-Naby-Younès, par exemple, des traces non équivoques, mais fort désagréables, de la voie romaine qui longeait la côte de Phénicie.

La nuit est tout à fait close; mais la lune brille au ciel d'une éclatante lumière, et la température nous paraît délicieuse, après la chaleûr du jour. Enfin, nous arrivons, en suivant la plage, à la porte de la mince bourgade qui remplace l'antique Sidon. Devant nous sont d'énormes murailles à travers lesquelles il ne semble pas qu'il y ait de passage. Erreur! nous tournons à droite et à gauche, je ne sais combien de fois, marchant un à un dans des ruelles couvertes par des voûtes épaisses, qui semblent ne s'interrompre, de temps en temps, que pour laisser passer les rayons argentins de la lune; et après quelques minutes, nous entrons dans une vaste cour carrée, entourée de hautes galeries voûtées. Au milieu de la cour où nous trouvons nos bagages empilés, est un bassin ombragé de la luxuriante verdure des bananiers et d'autres beaux arbres de l'Orient. C'est un khan appartenant à la France. Agence consulaire, église, auberge tenue par une brave femme chrétienne, nommée Angiolina, tout est réuni dans ce khan, dont l'aspect est ravissant. C'est la première fois que nous rencontrons une demeure de ce genre, et nous sommes enchantés.

Notre hôtesse nous reçoit à merveille; notre cuisinier, qui a eu tout le temps d'élaborer ses affreux mélanges dans une vraie cuisine, ne nous traite guère mieux que la veille, et après notre repas, nous nous coucherions assez volontiers, si nous n'avions, à côté de notre chambre, des ouvriers qui profitent de la fraîcheur de la nuit pour battre, au clair de la lune, la terre dont

on forme ici les terrasses. Ces braves gens, au nombre de quatre, afin de charmer leur travail, chantent à tue-tête sept notes qu'ils reprennent tour à tour, en frappant en mesure avec des masses, l'argile qu'ils cherchent à tasser. Sur la septième note, les deux premiers font une tenue dont les deux autres profitent pour entonner la même phrase, et ainsi de suite éternellement. D'abord cela nous paraît assez original, et nous nous en amusons ; puis il arrive bientôt que ce chant nous agace les nerfs, et nous finirions par nous emporter contre des voisins qui aiment trop la musique, si la fatigue ne nous débarrassait bientôt de l'ennui de les entendre. En résumé, nous sommes très-contents de notre journée, et demain, s'il plaît à Dieu, nous irons prendre gîte à Sour, car le temps presse, et nous avons déjà perdu une étape ; mais nous avons bien vu la nécropole d'El-Khaldah, et d'ailleurs, nous rattraperons peut-être le temps que nous avons donné à cette intéressante localité.

15 DÉCEMBRE.

Avant le jour nous étions sur pied, et nous nous promenions dans Sayda. La promenade n'est pas longue ; cinquante pas à travers un misérable bazar, nous conduisent sur la plage, et nous avons devant nous les vestiges du môle qui ferma jadis le port de Sidon. Partout on nous offre des médailles, des pierres gravées et des débris antiques de toute espèce. J'achète deux cippes funéraires ornés d'inscriptions grecques d'une époque assez récente, et j'aide l'abbé à prendre l'estampage d'une autre inscription du même genre tracée sur un bas-relief encastré dans la muraille du khan. C'est l'épitaphe ciselée pour lui-même par un artiste nommé Julien [1].

1. Voyez planches IV et V.

A huit heures précises, tous les préparatifs de départ sont finis, nous avons réglé nos comptes avec dame Angiolina, et nous montons à cheval.

Nous sommes sortis de Sayda par la même porte que nous avions franchie en y entrant hier soir, et nous longeons d'abord les murailles de la ville; partout celles-ci sont garnies de bananiers et de palmiers; le soleil est resplendissant, et la route que nous suivons est des plus riantes. Un large chemin ombragé par des tamariscs et des kharoubiers nous ramène bientôt à la plage. Nous sommes gais et dispos, tout va pour le mieux; seulement nous regrettons maintenant le doux ombrage que nous venons de quitter.

A deux kilomètres environ de Sayda, nous rencontrons un beau tronçon de colonne de granit couché au bord de la route; c'est une borne milliaire dressée par l'ordre de Septime Sévère et de Caracalla, dans la sixième année de règne du premier de ces empereurs. L'inscription en est assez bien conservée, et nous passons quelques minutes à la copier [1]. Cette inscription, déjà recueillie et publiée par Monconys en 1695, a été éditée avec des corrections, par le voyageur anglais Maundrell. Depuis le passage de celui-ci (1705), l'inscription a un peu souffert, mais il n'en est pas moins évident que c'est bien la même pierre qu'il a vue; cette borne était placée au second mille après Sidon et sur la route de Tyr. Un peu plus loin, nous avons reconnu une seconde borne milliaire élevée à la même époque et au troisième mille, par les soins du même propréteur, Q. Venidius Rufus, dont le nom s'est retrouvé lisible sur une colonne semblable, vue en 1699 entre la première et Sidon, par un noble anglais, à ce que rapporte Reland [2].

Le gibier pullule dans le pays que nous traversons, et toute

1. Voyez planche II.
2. *Palæstina*, p. 403.

notre petite caravane brûle de la poudre à cœur-joie. Vanneaux, grèbes, hérons, canards, sont tour à tour en danger de mort, mais presque toujours les pauvres animaux en sont quittes pour la peur; aucun d'eux ne songe à fuir en nous voyant: les alouettes viennent tranquillement se promener entre les pieds de nos chevaux; il est clair que les gens du pays sont encore moins à craindre que nous, et cela s'explique par l'affection qu'ils donnent tous à la poudre et au plomb, qu'ils conservent pour de meilleures occasions et pour un tout autre gibier.

A très-peu de distance de Sayda, nous avons traversé le ruisseau que les Arabes appellent le Nahr-es-Sayniq; laissant ensuite à notre gauche l'Ayn-el-Rhaziat, nous rencontrons plus loin un autre ruisseau, qui forme une espèce de marécage, nommé Birket-et-Tell, puis, au bord de la mer et sur une petite pointe, nous voyons le Bordj-el-Akbêa, tour carrée fort mal en point.

Nous arrivons enfin à une assez belle fontaine, l'Ayn-el-Qantarah, située, avec un khan nommé de même, au bord de la mer. La plage est ombragée par de magnifiques tamariscs peuplés de myriades de chardonnerets qui gazouillent de la façon la plus charmante; nous ne saurions trouver de halte plus agréable, et nous nous arrêtons pour déjeuner; là nous laissons passer la forte chaleur du jour, et à deux heures seulement nous nous remettons en marche. Peu après, nous laissons à notre gauche, sur la hauteur, le village moderne de Sarfent; à notre droite se projette dans la mer le Ras-Sarfent, et nous arrivons aux ruines de Sarepta, la צרפת de l'Écriture, nommées par les Arabes Kharbet-Sarfent. C'est là que demeurait la pauvre veuve qui donna asile au prophète Élie[1].

1. Rois, I, XVII, 9 et 10.

Aujourd'hui il ne reste de Sarepta que des décombres informes, mais qui recouvrent un terrain considérable.

Un peu plus loin, nous traversons de nouveau des ruines de peu d'étendue, nommées Kaysarieh par les Arabes. Quelle peut être cette Césarée, dont il n'est fait mention nulle part? Je l'ignore.

Assez fréquemment, nous retrouvons les traces évidentes de la voie romaine, qui longeait toute la côte de Phénicie, et nous sommes loin de nous en réjouir, car rien n'est fatigant comme de cheminer à travers les pierres qui formaient jadis le pavé de cette voie.

Bientôt nous apercevons à notre gauche et à quelques centaines de mètres seulement, la nécropole d'Adloun [1]. Nous ne pouvons passer devant elle, sans nous y arrêter un instant; d'ailleurs, on m'a signalé une stèle égyptienne, constatant le passage de Sésostris, et qui se trouve, dit-on, à la nécropole d'Adloun; il n'en faut pas tant pour nous affriander. Nous mettons pied à terre; nous escaladons les rochers, qui sont partout perforés de tombes antiques, et après en avoir examiné avec soin quelques-unes, je me mets en quête de ma stèle égyptienne. Je ne laisse pas une roche sans la visiter du bas en haut, et au bout d'une heure et demie, je m'aperçois que je suis tout seul, que j'ai parcouru tout le flanc de la montagne, et que, si je n'ai pas perdu mon temps, puisque j'ai vu complétement la plus vaste des nécropoles phéniciennes, j'ai perdu, du moins, tout espoir de trouver en ce lieu quoi que ce soit qui ressemble, de près ou de loin, à un bas-relief égyptien. J'ai beau interroger quelques Motoualy que je rencontre chemin faisant et avec assez peu de plaisir, je l'avoue, aucun d'entre eux ne connaît le moindre bas-relief taillé dans

1. Voyez planches I, II et IV.

la montagne. Comme j'ai un pistolet dans chaque main, j'ai affaire à des interlocuteurs fort polis, cela va sans dire. Je songe enfin à rejoindre mes compagnons, que je retrouve assez inquiets des suites de ma promenade, et criant à tue-tête pour me rappeler. Il est près de cinq heures, le jour baisse, la fraîcheur arrive, et nous remontons à cheval en toute hâte.

Le terrain que nous traversons ensuite est détrempé et défoncé; nous devons donc marcher avec attention, pour ne pas casser les jambes de nos chevaux. Ce terrain est du reste peuplé de gazelles. Notre moukre Sayd est en tête de la colonne; le brave garçon chante pour charmer l'ennui de la marche, lorsque d'autres musiciens viennent inopinément faire chorus avec lui. C'est d'abord une bande de chakals dont les cris plaintifs nous accompagnent quelques instants; mais presque aussitôt les chakals cèdent la place à un exécutant plus robuste, et une hyène, à jeun sans doute, se met à nous suivre de broussaille en broussaille, en nous adressant les petits cris les plus suppliants, pour nous décider à lui fournir un repas quelconque. Sayd abdique aussitôt l'honneur de marcher le premier, et il se faufile au beau milieu de la bande; chacun de nous arme son fusil, et nous continuons notre route, en regardant assez attentivement du côté où chemine le nouveau compagnon que nous n'avons pas invité à nous suivre. Du reste, je ne sais trop pourquoi les Arabes ont une peur horrible de l'hyène, car rien n'est plus lâche que ce hideux animal. Au bout d'une demi-heure, la nôtre s'est décidée à nous laisser tranquilles, et tous les fusils ont été remis en bandoulière.

En quittant Adloun, nous avons traversé le Nahr-abou'l-asoued, à côté des ruines d'un pont antique; déjà, avant d'arriver à la nécropole, nous avions rencontré un faible ruisseau sur lequel étaient placées des culées de pont, d'une construcion certainement fort ancienne. Enfin, à six heures et demie

et lorsque la nuit est déjà tout à fait close, nous traversons le Nahr-el-Qasmieh sur un beau pont moderne (Djesr-el-Qasmieh), bâti par Ibrahim Pacha, et nous arrivons presque aussitôt au Khan-el-Qasmieh, sorte de forteresse en ruine, où il nous faut, bon gré mal gré, prendre gîte pour cette nuit. Le khandji a tout aussi mauvaise mine que son établissement, et nous nous décidons à monter tour à tour la garde, en attendant que le jour revienne.

Une nuée de pèlerins des deux sexes était arrivée avant nous au khan. André, qui nous précédait, a jugé bon de faire déguerpir de la seule voûte tant soit peu close, ceux qui s'y étaient installés déjà. Comme il leur parle turc, et en faisant beaucoup de tapage, il finit par en venir à ses fins; on a la bonhomie d'avoir peur de lui, et on lui cède, ou plutôt on nous cède la place; nous voilà donc installés, et comptant sur une nuit détestable, grâce à la vermine.

Nous n'avons pas été trompés dans notre attente; et nous avons même eu la surprise d'un agrément de plus, sur lequel nous ne comptions pas : il y avait à côté de nous des coqs et des poules appartenant au khandji, et nous étions entrés en possession de notre chambre à coucher, sans nous douter que nous ne fussions pas seuls; à peine étions-nous, sauf le factionnaire de service, étendus sur nos lits de voyage, qu'un coq, puis deux coqs, puis un poulailler de coqs, se mettent à chanter à nous crever le tympan. D'abord nous empoignons les vilaines bêtes et nous les jetons dehors, malgré les vociférations du khandji, que nous envoyons rejoindre sa volaille. Mais, hélas! il y avait au mur quantité de petits pertuis que nous n'avions pas estoupés, comme eût dit Rabelais, et quand nous nous réjouissions de nous être débarrassés de nos voisins criards, ils recommencèrent de plus belle. Il était clair que tous les exilés étaient rentrés, sauf le khandji;

recommencer l'expulsion des coqs et boucher le premier trou qui donnait accès chez nous, ce fut l'affaire d'un instant. Cinq minutes après, c'était à refaire; nous y renonçâmes, en prenant le plus sage parti, celui d'en rire, et nous nous endormîmes comme nous pûmes.

16 DÉCEMBRE.

Le jour est revenu; personne de nous cette fois ne se fait prier pour abandonner sa couchette; hâtons-nous donc de partir!... Nous comptions sans notre hôte. Hier soir, nous avons effarouché sa volaille en le mettant lui-même à la porte; pendant la nuit il a pris des représailles. Jamais chevaux arabes ne s'éloignent d'un campement, et ce matin il nous manque trois chevaux qui, sans aucun doute, ont été volés. Ceci ne fait pas plus notre compte que celui de nos moukres; nous réclamons assez vertement nos montures, et nous sommes tout disposés à faire un mauvais parti au khandji et à un vieux mendiant en haillons, qui semble de connivence avec lui. A tout risque, nous nous tenons à portée de pistolet des deux coquins, auxquels nous annonçons que si nos chevaux ne se retrouvent pas sur l'heure, nous les emmènerons à Sour, afin de leur procurer les douceurs de la bastonnade. D'abord les deux braves gens nous écoutent avec une merveilleuse indifférence, il semble qu'il ne s'agisse pas d'eux; mais bientôt le khandji comprend que nous ne sommes pas d'humeur à plaisanter; nous sommes évidemment les plus forts, et comme en ce pays la raison du plus fort est toujours la meilleure, et qu'il n'y a guère moyen de ruser avec des gens qui parlent très-rondement de le fusiller, lui et son respectable ami, plutôt que de se laisser voler, il se décide à se mettre en quête des bêtes égarées. Il part donc avec deux de nos moukres, pendant que

nous gardons à vue son associé, et au bout d'une heure, nos trois chevaux sont ramenés par lui, tout harnachés. On devine aisément que notre gîte de la nuit ne nous a pas coûté cette fois un prix exorbitant.

Enfin nous voilà partis. Il est neuf heures. Le khan que nous quittons semble être une vieille forteresse ruinée. Quelques débris antiques, quelques tronçons de colonne sont encastrés dans les murailles, et comme les Arabes n'emploient guère que les matériaux qu'ils ont sous la main, il devient probable que le Khan-el-Qasmieh a pris la place d'une localité phénicienne que nous chercherons plus tard à reconnaître.

En quittant les bords du Nahr-el-Qasmieh, qui n'est autre chose que le Léontès des anciens, nous traversons un terrain marécageux, au bout duquel nous trouvons une espèce de grand abreuvoir, nommé l'Ayn-el-Barouk. L'eau qui est tiède, est peuplée de jolies coquilles fluviatiles dont nous faisons une ample provision, pendant que nos chevaux se désaltèrent. Nos chasseurs ont encore fait rage pendant toute la marche. Une demi-heure plus tard, et après avoir laissé à notre gauche les ruines d'un aqueduc, nous entrons à Sour.

Nous allons nous loger chez l'agent consulaire d'Autriche, à l'extrémité d'un bassin très-peu profond, que forment, vers le large, les restes d'un môle de construction antique. Nous sommes arrivés d'assez bonne heure pour pouvoir, avant dîner, parcourir la ville. Les ruines de la cathédrale ont notre première visite; elles sont assez imposantes encore; mais ce qui excite vivement notre admiration, c'est la vue de magnifiques colonnes accouplées, de granit rose, de dimensions colossales, et à demi enterrées sous les murs des maisons modernes; dans l'un de ces murs je trouve un fragment d'inscription du XIII[e] siècle, ne portant plus que le nom MARESCALCVS. De là nous

allons visiter les restes d'une vaste construction nommée ici le Sérail, et que les tremblements de terre ont rendue inhabitable. Nous y recueillons force insectes et force coquilles, et avant que le jour ne soit tout à fait tombé, nous nous rendons sur une esplanade de remparts qui domine la mer à une grande hauteur. Au bas de ces remparts, la mer brise sur un massif de maçonnerie dans lequel sont noyés, sans ordre aucun, de nombreux tronçons de colonne rongés par les siècles. Quelques roches taillées comme à Beyrout, garnissent la plage par-ci par-là. Tels sont les restes de Tyr, la splendide métropole de la Phénicie.

Il fait à peine assez jour encore pour retrouver son chemin, lorsque nous nous décidons à regagner notre demeure. Au retour, les marchands d'antiquailles affluent; mais ils n'ont rien de bien intéressant, et sauf quelques médailles et une assez jolie petite tête d'impératrice, en marbre blanc, nous ne trouvons guère à satisfaire notre goût pour les vieux débris des temps passés.

En comparaison de notre gîte de la nuit précédente, nous sommes logés dans un palais, et cette fois au moins, nous aurons une nuit de repos.

17 DÉCEMBRE.

Ce matin à huit heures, nous nous sommes mis en marche et nous avons quitté Sour, par la même porte qui nous y avait introduits hier. Il y a une excellente raison pour cela, c'est que la ville n'a pas d'autre porte. A une centaine de mètres de cette porte est une sorte de tour carrée, ou mieux de réservoir. C'est l'Ayn-Habrian; un beau sarcophage antique y sert d'auge.

Nous marchons d'abord vers l'est, puis nous tournons vers le sud, dans la direction du Deir-Kanoun que nous apercevons au

loin sur une hauteur. A droite, et vers la plage, à cinq cents mètres environ de la porte de la ville, est placé au milieu de jardins le Bordj-el-Mogharby (tour d'occident). La route suit une plaine de sable très-mouvant, au-dessus duquel nous apercevons deux fûts de colonne placés à mille mètres à peu près de la Sour d'aujourdhui. A mille mètres plus loin, et dans la même direction, est un oualy musulman nommé Naby-Yahia, puis deux grandes fermes qui sont des mezraah dépendantes de Ras-el-Ayn. Au hameau qui porte ce nom sont de magnifiques puits nommés les Puits de Salomon, et des moulins que met en mouvement une petite rivière nommée le Nahr-Ras-el-Ayn. Enfin, en deçà de celui des moulins qui est bâti sur la rive droite, est un cimetière. Quant au hameau lui-même, il est à peu près à cinq kilomètres de Sour. Nous verrons un peu plus loin ce qu'était probablement Ras-el-Ayn, à l'époque où Tyr était florissante.

Nous traversons le Nahr-Ras-el-Ayn, à côté des ruines d'un pont que les Arabes nomment Djesr-el-Maksour, et après avoir marché pendant quelques heures vers le sud et en suivant la plage, nous nous dirigeons en droite ligne sur Saint-Jean-d'Acre, où nous espérons bien arriver dans la soirée.

Au bord de la mer, nous rencontrons fréquemment, comme les jours précédents, les traces de l'antique voie romaine de Phénicie. Le temps n'a pas changé, et la température est en tout comparable à celle des beaux jours d'été de notre pays. Notre joie est malheureusement interrompue par un accident que nous étions loin de prévoir. Vers dix heures du matin, la fièvre vient visiter de nouveau mon fils, et un accès très-violent se déclare. Je commence à comprendre qu'il n'est pas de force encore à supporter les fatigues inséparables d'un voyage pareil, et l'idée de la cruelle responsabilité qui pèserait sur moi, si le malheur voulait que la santé de mon unique enfant

s'altérât profondément, me fait concevoir le projet de le renvoyer en France, où les bons soins qu'il trouvera, le rétabliront avant que le mal n'ait jeté de trop profondes racines. Cependant nous ne sommes plus qu'à trois ou quatre journées de marche de Jérusalem : s'en retourner sans avoir accompli un semblable pèlerinage serait pour lui, j'en suis certain, un sujet éternel de regrets. Je lui annonce donc son retour prochain, mais je le réconforte de mon mieux, et je parviens à lui faire comprendre qu'il faut pousser jusqu'à Jérusalem; que là, quelques jours de repos lui rendront assez de force et de santé pour pouvoir regagner Beyrout et s'embarquer ensuite pour la France, sur le premier bateau.

Vers onze heures, nous traversons les ruines d'une ville antique considérable, nommée aujourd'hui Kharbet-es-Chebrayeh. Ces ruines sont au bas de la côte difficile qui conduit au sommet du Ras-el-Abiadh, ou Cap blanc, ainsi nommé à cause de la blancheur du calcaire crayeux qui forme la masse du promontoire.

La route est taillée dans le roc vif, fortement inclinée et très-difficile pour les chevaux. Pendant que nous la gravissons, l'abbé et mon fils sont restés en arrière, le premier pour ramasser quelques plantes nouvelles, le second parce qu'il ne peut suivre la marche franche de nos chevaux, au milieu de son accès. Tout à coup des cris de détresse de l'abbé se font entendre; je m'en inquiète et je redescends en hâte. Mon pauvre fils venait de tomber lourdement de son cheval, sur lequel il n'avait plus la force de se tenir. Peu s'en était fallu qu'il ne se brisât les reins, ou qu'il ne roulât du haut du cap dans la mer.

En le soutenant et l'aidant de notre mieux, nous l'amenons jusqu'au sommet du cap, où se trouve placé un misérable khan, nommé Khan-el-Khamrah, et une tour abandonnée, le Bordj-el-Biadhah, la Tour blanche. Auprès, coule une source

peu abondante : c'est l'Ayn-el-Khamrah. Là nous faisons une halte absolument nécessaire pour laisser à la fièvre le temps de se dissiper. Notre cuisinier Constantin se met à l'œuvre ; notre malade, couvert des manteaux et des paletots de toute la bande, s'endort assez paisiblement dans l'intérieur du khan, et nous déjeunons en plein air.

Jusqu'à deux heures, nous sommes restés en ce point, explorant les rochers, pour y recueillir quelques oursins et quelques coquilles fossiles que nous n'avons détachées qu'à grand'peine de la roche crayeuse. Quelques belles plantes, des insectes et des coquilles terrestres, le tout nouveau pour nous, nous ont fait prendre notre mal en patience, et nous ne regrettons pas trop le temps que nous venons de dépenser au Ras-el-Abiadh. A deux heures donc, nous remontons à cheval, ou plutôt nous faisons mine de remonter à cheval, car sur le versant sud du cap, la route est tout aussi mauvaise que sur le versant nord, et nous devons prendre de très-grandes précautions pour éviter de nouveaux accidents. Enfin, nous nous retrouvons au niveau de la plage, toujours sur la voie romaine ; et à quelques cents mètres seulement du pied de la côte, nous nous arrêtons devant une double fontaine tapissée de mousses brillantes, et placée à l'entrée d'un petit plateau tout couvert de décombres. Ces ruines, les Arabes les nomment Iskenderoun : c'est donc bien certainement l'emplacement de l'Alexandroschene de l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem.

Nous avions perdu trop de temps au Khan-el-Khamrah pour pouvoir nous rendre à Saint-Jean-d'Acre avant la fermeture des portes ; nous prenons donc la décision de nous arrêter au Khan-en-Nakoura, que nous devons trouver à deux ou trois lieues plus loin, sur notre route. Nous laissons passer nos bagages devant nous, et mon fils, pressé d'arriver au

gîte, les accompagne. Quant à nous, nous continuons à cheminer lentement, examinant tout, et désireux de ne rien laisser échapper.

A une demi-lieue au delà d'Iskenderoun, et sur le sommet de petits coteaux couverts de broussailles et d'arbres nains, nous apercevons une colonne debout. J'interroge notre moukre Saïd, qui connaît merveilleusement tout ce pays. Ce lieu s'appelle Omm-el-âamid, me répond-il; mais aucun voyageur ne le visite, et il n'y a rien à y voir. Omm-el-âamid, la Mère des colonnes! ce nom suffit pour me donner la volonté bien arrêtée de courir au lieu qui le porte; je pousse mon cheval hors de la route battue, et je gagne, à travers les herbages et les broussailles, le pied du coteau sur lequel est encore debout la colonne que nous avons aperçue de loin. Une fois là, nous sommes amplement payés de notre curiosité et de notre obstination à envoyer promener les moukres, qui nous déclarent d'habitude qu'il n'y a rien à voir, chaque fois qu'un lieu nous paraît mériter que nous nous y arrêtions. Par instinct, un peu aussi par esprit de contradiction, et pour ne pas voyager comme les touristes ordinaires, que leurs guides conduisent comme des colis d'un point à un autre, quand les nôtres nous affirment qu'il n'y a rien à voir quelque part et qu'il faut passer outre, nous nous arrêtons, nous cherchons, et presque toujours nous réussissons à faire quelque découverte intéressante.

Jamais, je crois, nous n'avons eu mieux qu'à Omm-el-âamid, sujet de nous applaudir de cette détermination. Dès en gravissant les premiers mamelons de la petite chaîne de collines boisées où nous venons d'entrer, nous rencontrons des grottes sépulcrales, une cuve de sarcophage énorme, portant à sa partie antérieure un véritable autel taillé dans le même bloc, puis des murailles de construction cyclopéenne. Arrivés au plateau, ce n'est pas une colonne, mais bien trois colonnes que

nous trouvons debout; une seule a conservé son chapiteau, et c'est celle que nous avons aperçue de la route. Les tronçons de colonne et les chapiteaux jonchent le terrain. Les chapiteaux sont ioniques, et d'élégantes palmettes couronnent le sommet du fût de la colonne[1].

Une très-belle mosaïque pavait le monument dont nous visitons les ruines, et nous parvenons à en découvrir entièrement un fragment considérable. Des cubes réguliers noirs, blancs et rouges, forment des méandres et des entrelacs élégants sur le morceau que nous avons sous les yeux. Mais nous n'avons ni le temps ni les moyens de pousser notre investigation plus loin, et de nous assurer si ce beau pavé comportait des sujets plus riches. Au delà de ce monument, et à perte de vue, les coteaux sont couverts de broussailles, au milieu desquelles se dressent d'innombrables murailles de construction cyclopéenne, mais d'appareil médiocre, formant des enceintes quadrangulaires avec portes, de longs murs de soutènement, et peut-être même des remparts.

Deux heures sont employées par nous à visiter, tant bien que mal, une très-petite étendue de cette ville antique, et la nuit qui va venir nous force à nous arracher d'un lieu où il y aurait à faire, pendant bien des jours sans doute, les observations les plus intéressantes. Nous nous hâtons de remonter à cheval; nous n'avons plus aucun guide avec nous, et nous avons hâte de rejoindre la route, avant que la nuit ne soit tout à fait close.

En quelques minutes, nous nous retrouvons sur notre chemin, et nous traversons un assez misérable ruisseau sur lequel est un pont antique en ruines, nommé le Djesr-el-Madfoun (le Pont enterré). Nous pensons que nous allons arriver

1. Voyez planche V.

promptement à notre gîte; mais, à l'inspection du Khan-en-Nakourah, où nous ne trouvons que le khandji, nous sommes d'avis que notre monde a bien fait de passer outre, et de croire que nous ne consentirions pas à nous loger pour une nuit dans un bouge pareil; d'ailleurs il n'y a pas place suffisante pour nous, même sans nos bagages. Quand nous ne savons plus où aller, arrive le chef de nos moukres, qui vient au-devant de nous, un peu par inquiétude, mais beaucoup plus pour nous annoncer qu'il faut nécessairement gagner El-Bassa, village placé dans les terres, à gauche de la route de Saint-Jean-d'Acre.

Nous nous sommes donc écartés de la plage, devant le cap nommé Ras-el-Achraf, et en nous dirigeant à l'est, à travers une plaine bien cultivée et plantée de beaux oliviers, nous arrivons, après trois heures de marche, à l'entrée du village d'El-Bassa. Nous sommes obligés d'aller de ruelle en ruelle et à travers une troupe de chiens furieux, pour trouver le gîte qui nous est réservé, et nous arrivons enfin dans une immense grange, habitée par un prêtre grec, et qui lui sert à la fois d'église et de maison. Une échelle formée de grosses pierres encastrées de distance en distance dans la muraille, nous conduit sur une plate-forme placée à hauteur d'un vaste hangar. C'est là notre salon de travail, notre salle à manger et notre chambre à coucher. Nous y aurions été mieux que dans nos gîtes précédents, sans la fumée et sans les moustiques. Nous espérions que les uns seraient chassés par l'autre, illusion, hélas! nous avons été dévorés pendant toute la nuit. Somme toute, notre journée a été magnifique, nous avons fait de bonnes découvertes, et demain, à moins de malheur, nous serons à Acre.

18 DÉCEMBRE.

Avant sept heures nous étions à cheval, et nous nous dirigions obliquement, à travers champs, pour regagner la route d'Acre, que nous avons atteinte un peu au delà d'Ez-Zib, l'Ecdippa de Josèphe et l'Achzib du livre de Josué (xix-29). Dans les Juges (i-38), nous lisons que, bien que cette ville eût été assignée à la tribu d'Aser, celle-ci ne put en prendre possession ni en expulser les Cananéens.

En quittant el-Bassa, nous avons aperçu, à deux kilomètres sur notre gauche et au sommet d'une colline, une grande colonne monumentale isolée que les moukres appellent Amoud-el-Qamsy. Je regrette vivement de n'avoir pu la visiter, et j'appelle l'attention des voyageurs sur ce point.

Avant de rejoindre la route battue, au delà d'Ez-Zib, nous rencontrons force gazelles; mais les laboureurs fourmillent dans la plaine; ils sont souvent cachés par les hautes herbes, et la crainte d'envoyer une balle à quelqu'un d'entre eux, suffit pour nous dégoûter de toute fantaisie de chasseur. Vers dix heures, nous nous arrêtons au bord d'un ruisseau, sous de magnifiques orangers couverts de fleurs et de fruits. Ce lieu se nomme Djesr-el-Mezrâah, à cause d'une chaussée en pierres et d'un pont qui traversent le marécage formé par le Nahr-el-Mezrâah.

Pendant que maître Constantin prépare notre déjeuner, tout en se plaignant de ce que nous mangeons trop et que nous avons un appétit sur lequel il n'avait pas compté, grâce à ce qu'il nous avait vu faire en Grèce, nous battons le pays, les uns pour tuer de magnifiques oiseaux, les autres pour faire de la botanique ou de l'entomologie. Les chasses de tout genre sont très-abondantes, et nous revenons au signal qui nous

avertit que le déjeuner est prêt. Tandis que nous nous promenions, l'honnête Constantin a fait des siennes. Un pauvre diable de nègre, propriétaire du terrain sur lequel nous avons fait halte, est venu réclamer un bakhchich; notre cuisinier lui a demandé de lui vendre des oranges et des citrons, et le drôle, après avoir payé 20 paras, c'est-à-dire à peu près 12 centimes, quarante fruits choisis par lui, accable d'invectives le vendeur qui lui semble trop peu content de son marché. A notre retour, nous donnons quelques piastres au nègre, et nous commençons à prévoir que nous ne garderons pas longtemps Constantin à notre service. Nous nous sommes abonnés à être indignement volés par lui; mais laisser voler les autres en notre nom, cela ne saurait nous convenir en aucune façon.

A midi et demi, nous nous remettons en marche. La route s'élargit et devient belle; on voit que nous approchons d'une ville plus importante que celles que nous avons rencontrées les jours précédents. D'assez jolies habitations, ornées de vrais jardins, sont placées à gauche du chemin; l'une d'elles nous est signalée comme l'ancienne maison d'Abdallah-Pacha. Un peu plus loin, nous traversons le hameau de Baqadjeh; à notre gauche, suit la même direction que la route un très-bel aqueduc de construction moderne, qui conduit l'eau à la ville d'Akka. C'est l'œuvre du féroce Djezzar-Pacha, de ce monstre auquel ses cruautés valurent le nom de Boucher.

Akka est devant nous. Après avoir passé sous une des arches de l'aqueduc, la route incline un peu vers l'ouest, et à trois heures et demie, nous entrons dans Saint-Jean-d'Acre par une assez belle porte construite à l'européenne. Les fortifications, quoique en mauvais état, se reconnaissent néanmoins pour l'œuvre de véritables ingénieurs.

Nous allons nous loger au couvent des Franciscains, où

nous sommes accueillis par les bons pères, avec l'hospitalité la plus cordiale. L'un d'eux nous fait visiter le couvent, et du haut de la terrasse, nous montre les traces du bombardement de 1840. Vivent les Turks pour l'empressement qu'ils mettent d'ordinaire à cicatriser leurs plaies! il y a plus de dix ans que la ville a été criblée par les boulets et les obus anglais, et tout est aujourd'hui dans le même état qu'au moment où la canonnade a cessé.

C'est une magnifique vue que celle du golfe d'Acre, avec la ville pour premier plan, avec le mont Carmel, qui en est séparé par une belle nappe bleue, et une mer étincelante de lumière pour horizon. A gauche s'étend une plaine verdoyante que couronnent, à environ deux lieues de distance, des montagnes vertes sur lesquelles paraissent de beaux villages. Pendant que nous admirons ce splendide panorama, le soleil se couche et la fraîcheur vient; nous redescendons au couvent, nous dînons, et nous nous empressons de nous mettre au lit. Nous avons pour demain une assez longue journée à faire, afin de gagner Nazareth, et nous voulons nous y préparer par une bonne nuit dont nous avons grand besoin, après la chaleur que nous avons endurée pendant toute la journée.

C'est ici le lieu de chercher s'il est possible de reconnaître les noms antiques des localités dont on rencontre les ruines entre Beyrout et Akka. Certes, la question vaut bien la peine que l'on s'y arrête; mais je tâcherai d'être bref, tout en m'efforçant de ne négliger aucun des documents qui forment les pièces du procès. Ces documents géographiques anciens, dont il est permis de tirer profit, afin de résoudre la question que je viens de me poser, sont les écrits de Scylax, de Pline, de Denys le Periégète, de Priscien et de Strabon, l'itinéraire d'Antonin, la table de Peutinger, et enfin l'itinéraire de

Bordeaux à Jérusalem. Mettons donc en regard les indications géographiques qui nous sont fournies par eux, et les noms modernes des ruines dont nous avons, chemin faisant, constaté l'existence. Ce tableau comparatif une fois dressé, nous le discuterons localité par localité et nous arriverons ainsi, j'espère, à éclaircir un problème curieux, déjà bien des fois étudié sans succès, ou tout au moins à rectifier quelques erreurs d'identification, proposées et admises sans examen suffisant.

TABLEAU COMPARATIF DES LOCALITÉS DE LA COTE PHÉNICIENNE.

PÉRIPLE DE SCYLAX. Éd. Miller.	PLINE.	DENYS le Periégète Priscien.	STRABON. Livre XVI, éd. Letronne.	Itinéraire D'ANTONIN. Éd. Miller.	Table de PEUTINGER. Éd. Miller.	Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem. Éd. Miller.	NOMS MODERNES.
Βηρυτὸς πόλις καὶ λιμήν.	Beritus	....	Berytus	Berito........	Beritho.......	Civitas Birito.........	Beyrout.
Βορινὸς? ¦Βορεῖνὸς?	Col. Fel. Jul.					Mutatio Heldua. M. XII..	Khan-el-Haldah.
.. ..	....	....	Tamyras	....	....	....	Nahr-ed-Damour.
Πορφυρέων πόλις	....	....	(Bois d'Esculape. *Leontopolis*).	....	....	Mut. Porphyrion. M. IIII.	Naby-Younes.
		Bostrenus.	....	....	....	....	Nahr-el-Aoualy.
Σιδὼν πόλις καὶ λιμὴν..	Sidon.	....	Sidon, à 400 stades de Berytus.	Sidona. M. XXX.	Sydone. M.XXIX.	Civitas Sidona. M. XVIII.	Sayda.
Interpolation. Ὀρνίθων πόλις Σιδωνίων. Λεόντων πόλις.							
Τυρίων πόλις Σάραπτα..	Sarepta et *Ornithon oppida*.	....	....	....	....	....	Sarfent.
							Kaysarieh.
			Ornithopolis			Mut. ad Nonum M. IIII..	Adloun
			(rivière), c'est le *Leontès* ...	....	....	....	Nahr-el-Qasmieh.
Πολις Τύρος ... λιμένα							Khan-el-Qasmieh.
ἔχουσα ἐντὸς τείχους...	Tyrus.	....	Tyr, à 200 stades de Sidon...	Tyro. M. XXIIII.	Tyro. M. XXIIII.	Civitas Tyro. M. XII....	Sour.
Παλαίτυρος πόλις καὶ...	Palætyrus.........	....	Palætyrus, à 30 stades de Tyr.	....	....	....	Râs-el-Ayn.
Ποταμὸς διὰ μέσης ῥεῖ..	....	....	....	....	....	....	Nahr-râs-el-Ayn.
							Es-Chebrayeh (ruines).
	Promontor. album.	....	....	....	....	....	Râs-el-Abiadh.
						Mut. Alexandroschene..	Eskenderoun.
						M. XII.	Omm-el-A'amid.
Πόλις τῶν Ἐκδίππων....	Oppidum Ecdippa..	....	....	....	....	Mutatio Ecdippa. M. XII.	Ez-zib.
Ποταμὸς...............	....	....	....	....	....	....	Nahr-el-Merraah.
Ἄκη πόλις	Ptolemaïs	....	Akè	Ptolemaïdem..	Ptolemaïde....	Civitas Ptolemaïde.....	Akka.
	Col. Claud. Cæs. *quondam Akè*[1].			XXXII (al. XXX.)	XXXII.	M. VIII.	

1 Pline cite Leontos oppidum entre Beryte et le fleuve Lycus!

Suivons maintenant l'itinéraire moderne de Beyrout à Akka, c'est-à-dire en remontant la côte de Phénicie du nord au sud, et procédons à la discussion de chacun des noms que nous rencontrerons.

BEYROUT.

La moderne Beyrout, c'est évidemment la Βηρυτὸς πόλις de Scylax, la *colonia Felix Julia Berytus* de Pline, la Βηρυτὸς de Strabon, *Berito* de l'itinéraire d'Antonin, *Beritho* de la table de Peutinger, et enfin le *civitas Birito* de l'itinéraire de Bordeaux.

Les médailles coloniales avec la légende COL. BER. se rencontrent toujours à Beyrout, bien qu'elles y soient assez rares, et les ruines dont toute la côte est garnie, au sud du port actuel jusqu'au Ras-Beyrout, et en remontant vers l'est, loin des rochers de la plage, montrent que la ville avait une grande importance. Le port est jonché de tronçons de colonne incessamment battus par le flot, le môle lui-même est formé de tronçons semblables, et trois belles colonnes sont debout encore dans un jardin particulier situé contre la porte du sérail; des mosaïques à peine recouvertes par le sol, se montrent en plusieurs points; mais toutes ces ruines sont situées à l'est et au sud du port qui occupe l'extrémité nord de la ville moderne, comme de la ville antique. Cette remarque va nous aider immédiatement à trancher une question géographique assez curieuse.

Le texte de Scylax, reproduit par Reland, porte, à propos de Beryte : Βηρυτὸς πόλις καὶ λιμὴν Βορινός; le texte publié par Gail porte : Βηρυτὸς πόλις καὶ λιμὴν, Βορινός, et ici les deux derniers mots sont séparés par une virgule; enfin, dans la collection des itinéraires anciens formée par le marquis de Fortia, et publiée par les soins de M. Miller, cette virgule de Gail a été adoptée, et la table dont le Periple de Scylax a pris la forme, porte :

Βηρυτὸς πόλις καὶ λιμὴν
Βορινὸς

comme s'il s'agissait de deux localités distinctes. Saumaise, avec sa sagacité accoutumée, avait proposé la correction Βορεϊνός au lieu de Βορινὸς, et Reland l'avait acceptée. Cette correction ne saurait être un seul instant douteuse pour moi qui ai parcouru attentivement le terrain. Le port de Beryte était au nord de la ville; il n'y a nulle part trace d'une localité dont le nom offrirait quelque analogie avec le nom Βορινὸς, c'est donc bien Βορεϊνός qu'il faut lire, en interprétant ainsi le passage en question du Periple de Scylax : la ville de Béryte et son port placé au nord.

KHAN-EL-KHALDAH.

Au tiers de la route battue de Beyrout à Sayda, se trouvent des ruines et une immense nécropole taillée dans le flanc du premier contrefort du Liban. Sur l'emplacement même des ruines est un khan assez vaste, nommé Khan-el-Khaldah. Là, sans aucun doute possible, a existé une localité antique fort importante, puisque les sarcophages de la nécropole se comptent par centaines; mais, hâtons-nous de le dire, la forme même de ces sarcophages, de structure gréco-romaine, prouve qu'ils sont postérieurs aux excavations des nécropoles phéniciennes, telles que celle d'Adloun dont nous nous occuperons un peu plus loin. A el-Khaldah, je n'ai pas vu une seule chambre funéraire d'origine phénicienne; aussi ne trouvons-nous aucune mention, dans les géographes relativement anciens, d'une localité identifiable avec el-Khaldah. Il faut descendre jusqu'en 333, date de la rédaction de l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, pour rencontrer, à douze milles de

Civitas Birito, un relai nommé *Mutatio Heldua*. De *Heldua* à la forme moderne el-Khaldah, il n'y a pas assez loin pour qu'il soit difficile d'appliquer les deux dénominations à un seul et même lieu, ainsi que l'a fait le premier Pockoke. Mais ici se présente une difficulté : l'itinéraire compte douze milles de *Birito* à *Heldua*, et quatre milles seulement de *Heldua* à la *Mutatio Porphyrion*, c'est-à-dire à Naby-Younès, ainsi que nous allons le constater tout à l'heure. Le savant Robinson a pensé que les deux chiffres relatifs à *Heldua* et à Porphyrion avaient été changés de place par une erreur de copiste, et il est certain que cette opinion mérite toute confiance; nous verrons d'ailleurs en temps et lieu combien les chiffres de l'itinéraire sont fautifs.

NAHR-ED-DAMOUR.

Entre le Khan-el-Khaldah et le Khan-en-Naby-Younès, la route coupe le Nahr-ed-Damour. Strabon place exactement en ce point le Tamyras. Nous lisons, en effet, dans son livre : Μετὰ δὲ Βηρυτόν ἐστι Σιδὼν ὅσον ἐν τετρακοσίοις σταδίοις· μεταξὺ δὲ ὁ Ταμύρας ποταμὸς καὶ τὸ τοῦ Ἀσκληπιοῦ Ἄλσος καὶ Λεόντων πόλις. Comme le Damour est précisément à moitié route entre Béryte et Sidon, comme de plus le nom moderne Damour conserve suffisamment la forme primitive que Strabon a rendue par Ταμύρας, il n'y a pas de doutes à conserver sur l'identification de ces deux noms, et les renseignements sur lesquels Strabon s'est appuyé, étaient parfaitement exacts, quant à la position géographique du Tamyras. Nous allons voir qu'il n'en est plus de même lorsqu'il s'agit de Λεόντων πόλις.

KHAN-EN-NABY-YOUNÈS.

A Naby-Younès se trouvent des débris et de beaux fûts de colonne, gisant dans le hameau placé derrière le khan; ces

traces sont suffisantes pour justifier l'opinion qu'en ce point a existé une localité antique assez importante. Quelle est-elle? Consultons les anciens géographes. Scylax place après Beryte Πορφυρέων πόλις. L'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem mentionne, à huit milles avant Sidon, un relai nommé *Mutatio Porphyrion.* Dans aucun autre géographe il n'est fait mention de Porphyrion; mais Strabon place en ce point Λεόντων πόλις, tandis que Pline indique *Leontos Oppidum* au nord de Beryte, entre cette ville et le Lycus (Nahr-el-Kelb de nos jours), et que Scylax place Λεόντων πόλις au delà de Sidon. Les deux témoignages concordants de Scylax et du Pèlerin de Bordeaux sont bien suffisants, et presque tous les voyageurs jusqu'ici l'ont admis comme moi, pour considérer le Khan-en-Naby-Younès comme occupant l'emplacement de Porphyrion. Un véritable bois de tamariscs séculaires avoisine le khan moderne, et l'on pourrait à la rigueur y retrouver les descendants des arbres qui formèrent jadis le bois sacré d'Esculape. Il paraît donc assez naturel d'admettre que Strabon s'est trompé et que, confondant Porphyrion avec Leonton, il a placé l'une de ces villes pour l'autre, entre le Tamyras et Sidon.

NAHR-EL-AOUALY.

En vue de Sayda on traverse une assez jolie rivière nommée aujourd'hui le Nahr-el-Aoualy, et cette rivière ne peut être que le Bostrenus que nous trouvons mentionné dans les passages suivants :

. . . . Καὶ Σιδόνα ἀνθεμόεσσαν
Ναιομένην χαρίεντος ἐφ' ὕδασσι Βοστρηνοῖο.

Le poëme de Denys le Periégète a été traduit en vers latins

1. Denys le Periégète, vers 913 et 914.

par Rufus Festus Avienus. Voici le passage correspondant à celui que je viens de citer :

> Sidoniique lares ; ubi labens agmine amœno
> Cespitis irrigui Bostrenus jugera findit.

Enfin Priscien le traduit de la manière suivante :

> . . . . . Sidonaque pulchram
> Quam juxtà liquido Bostrenus gurgite currit.

Donc, pas de doute possible cette fois encore, le Bostrenus de Denys le Periégète, de Festus Avienus et de Priscien, n'est autre chose que le Nahr-el-Aoualy de nos jours, lequel aura pris son nom moderne de quelque petit édifice religieux musulman au pied duquel il passe.

SAYDA.

C'est indubitablement Σιδὼν πόλις καὶ λιμὴν κλειτὸς de Scylax, *Sidon* de Pline, Σιδὼν de Strabon, qui la place à quatre cents stades de Béryte, *Sidona* de l'itinéraire d'Antonin, *Sydone* de la table de Peutinger, et enfin *Civitas Sidona* du pèlerin de Bordeaux. Il serait tout à fait superflu de discuter ici cette identification qui ne présente aucune difficulté. Toutefois il sera, je pense, convenable de comparer les diverses distances de Béryte à Sidon, fixées par les itinéraires anciens que nous possédons. Strabon dit que Sidon est éloignée de Béryte de quatre cents stades, l'itinéraire d'Antonin de XXX milles, et la table de Peutinger de XXIX milles seulement ; enfin l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem compte XII milles de Béryte à Heldua, IIII milles de Heldua à Porphyrion, et VIII milles de Porphyrion à Sayda. La somme de ces trois chiffres n'étant que de vingt-quatre milles, il est clair que l'un au moins de ces trois chiffres partiels est fautif. On voit du reste qu'il n'y a aucune concor-

dance entre les trois itinéraires précités. Celui d'Antonin et la table de Peutinger ne différant entre eux que d'une seule unité, pourraient être mis d'accord par la suppression du chiffre I intercalé entre les deux derniers X du chiffre de la table de Peutinger, ou par la restitution de ce chiffre I à la même place, dans le chiffre de l'itinéraire d'Antonin. Quant aux trois chiffres du pèlerin de Bordeaux, je n'ose me permettre de les changer formellement pour les faire cadrer avec les autres, et je me bornerai seulement à faire observer que le premier me semble un peu trop fort, le second beaucoup trop faible et le troisième à peu près exact. Ainsi, en mettant X milles seulement entre Béryte et Heldua, XII entre Heldua et Porphyrion, et enfin VIII entre Porphyrion et Sidon, nous retomberions exactement sur les XXX milles de l'itinéraire d'Antonin. Mais, je me hâte de le répéter, je ne tiens nullement à ces reconstructions de chiffres que l'on modifie à son gré, et je me borne simplement à constater que ceux que je viens de discuter sont mauvais et inadmissibles.

Il reste un point à examiner avant de quitter Sayda. Le texte de Scylax, reproduit par Reland, mentionne Σιδὼν πόλις καὶ λιμὴν κλειτὸς ; le texte publié par Gail ne contient pas ce dernier mot, qui ne paraît pas non plus dans l'édition de M. Miller. Reland a traduit ce passage de la manière suivante : *Sidon urbs cum portu clauso.* Il a donc remplacé le mot κλειτὸς par le mot κλειστὸς, qui signifie fermé ; comme le port de Sidon était réellement fermé par un môle dont on reconnaît parfaitement les traces, la correction de Reland me paraît très-heureuse, et je n'hésite pas à l'adopter.

Reprenons maintenant notre second tronçon d'itinéraire sur la côte de Phénicie, c'est-à-dire celui qui sépare Sidon de Tyr.

SARFENT.

La première ville ruinée que l'on rencontre après avoir quitt Sayda est Sarfent, la Sarfat de l'Écriture sainte, que Plin mentionne ainsi : *Sarepta et Ornithon oppida*, entre Sidon e Tyr. Il en est également question dans le Périple de Scylax dont je dois reproduire le texte, afin de le discuter. Voici c texte d'après Reland :

Σιδὼν πόλις καὶ λιμὴν κλειτὸς, Ὀρνίθων πόλις Σιδωνίων, ἀπὸ Λεόν των πόλεων μέχρι Ὀρνίθων πόλεως Τυρίων πόλις Σάρα..... Εἶτα ἄλλ πόλις Τύρος λιμένα ἔχουσα ἐντὸς τείχους.

Le texte de ce passage publié par Gail est le suivant :

Σιδὼν πόλις καὶ λιμὴν, Ὀρνίθων πόλις Σιδωνίων. Ἀπὸ Λεόντω πόλεως, μέχρι Ὀρνίθων πόλεως... Τυρίων πόλις Σάραπτα, ἄλλη πόλ Τύρος λιμένα ἔχουσα ἐντὸς τείχους.

On voit que Gail adopte les corrections proposées par Sau maise, Vossius et Reland, qui restituent πόλεως à πόλεων et Σάρα πτα à Σάρα εἶτα. Ces corrections sont en effet indispensables Mais suffisent-elles pour rendre le texte en question intelligibl lorsqu'on l'étudie sur les lieux? Nullement. D'abord ce texte conservé tel qu'il est, placerait Sarepta ou Sarfent entre Orni thon et Leonton, ce qui me paraît impossible, vu qu'entr Sayda et Sarfent il n'y a pas de ruines de ville. D'un autre côte faut-il croire que Λεόντων πόλις signifie la ville des Lions? J'e doute fort, d'autant plus que Pline l'appelle Leontos oppidum Leonton était probablement le nom entier de la localité, comm Porphyrion et Ornithon l'étaient de deux autres localités phé niciennes. N'est-il pas naturel de croire le nom Leonton bie plutôt dérivé de celui du fleuve Léontès, dans le voisinag duquel il serait alors convenable de rechercher Leonton? J

n'hésite pas à le croire. Le Leontès, c'est le Nahr-el-Qasmieh d'aujourd'hui ; car cette même rivière s'appelle aussi Nahr-Lantaneh ou Lanteh, et dans cette dénomination moderne, nous retrouvons la trace évidente du nom primitif. Sur la rive sud du Nahr-el-Qasmieh, est placé le Khan-el-Qasmieh, vaste khan, dont les murailles contiennent de nombreux fragments antiques, indices certains d'une ville préexistante en ce même point. Je n'hésite pas à y trouver le Leonton polis de Scylax, le Leontopolis que Strabon met à tort sur la rive sud du Tamyras ou Damour, le *Leontos oppidum* que Pline relègue, bien plus fautivement encore, au nord de Béryte et entre cette ville et le Lycus. Suivant Gail, il y a une lacune entre les mots Ὀρνίθων πόλεως et les mots Τυρίων πόλις Σάραπτα, et cet habile helléniste déclare qu'il est tenté de considérer comme une interpolation étrangère au texte primitif de Scylax, le membre de phrase entier : Ἀπὸ Λεόντων πόλεως, μέχρι Ὀρνίθον πόλεως..... Τυρίων πόλις Σάραπτα. Enfin Reland, qui s'étonne à bon droit de la structure de cette phrase, y ajoute la note suivante (p. 431, note 4) : *Illud* ἀπὸ *et* μέχρι *videtur secum postulare* πλοῦς *vel simile quid, uti* στα-δία, *et nec anteà meminit Leontopolis.* On voit que tous ceux qui ont examiné le texte de ce passage de Scylax, n'ont pas été plus heureux que moi, lorsqu'il s'est agi d'en saisir le vrai sens. Ce qui me paraît très-probable, c'est que Gail a eu raison de voir une interpolation dans cette phrase tronquée. Si l'on conservait en effet la ponctuation de l'édition de Gail, on aurait trois localités citées en remontant du sud au nord, en admettant toujours une lacune entre les désignations d'Ornithon et de Sarepta, tandis que la direction que suit invariablement le rédacteur du Périple est du nord au sud. Peut-être serait-il possible de changer la ponctuation de la phrase entière de la manière suivante, ce qui permettrait de supprimer la lacune

signalée par Gail, et non par Reland, en changeant toutefoi ἀπὸ en ἀφ'ἧς, et le πόλεως qui suit en πόλις.

Σιδὼν πόλις καὶ λιμὴν κλειστὸς, Ὀρνίθων πόλις Σιδωνίων, ἀφ'ἧ Λεόντων πόλις· μέχρι Ὀρνίθων πόλεως, Τυρίων πόλις Σάραπτα.

C'est-à-dire, « la ville de Sidon avec port fermé; Ornithon ville des Sidoniens, après laquelle la ville de Léonton. Avant l ville d'Ornithon, Sarapta, ville des Tyriens. »

Je donne, bien entendu, cette correction, en grec d'asse médiocre qualité, pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire que je n' tiens pas outre mesure, bien qu'elle m'ait été suggérée pa l'étude des lieux. Quoi qu'il en soit, en définitive, les ruine nommées aujourd'hui Sarfent sont indubitablement celles d la Sarfat de l'Écriture, de la Sarapta de Scylax, et de l Sarepta de Pline. Remarquons toutefois, en passant, qu Pline qui, dans son énumération des villes de la côte phéni cienne, procède du sud au nord, mentionne Ornithon aprè Sarepta, ce qui semble s'accorder avec le passage si difficil à comprendre du Périple de Scylax. Il resterait toujours deu grandes difficultés à lever, si l'on adoptait l'idée qui paraît ré sulter de la combinaison des deux textes de Scylax et d Pline. La première consisterait à trouver, entre Sayda e Sarfent, l'emplacement d'une ville antique identifiable ave Ornithon. La seconde, bien plus grave encore, consisterait chercher, non pas Ornithon au nord de Sarepta, comme le veu Pline, mais bien Leonton. L'accord des deux auteurs est don purement factice, et comme il n'y a pas, en réalité, de vill antique entre Sayda et Sarfent, il faut bien, de toute nécessité chercher ailleurs les deux villes d'Ornithon et de Leonton, qu je crois devoir placer en d'autres points. J'y reviendrai tout à l'heure.

KAÏSARIEH.

A fort peu de distance au sud de Sarfent est un tertre très-considérable, recouvert de ruines, et nommé par les Arabes Kaïsarieh. Il est donc certain que là a existé jadis une *Cæsarea* dont il n'est fait mention nulle part, que je sache, dans les écrivains de l'antiquité.

ADLOUN.

Nous voici cette fois arrivés à une localité très-importante, munie d'une nécropole immense qui occupe tout le flanc d'une longue montagne, et d'une nécropole toute différente de celle d'el-Khaldah. Ici, ce ne sont plus des sarcophages de forme récente, pris dans la masse des rochers, mais bien des chambres sépulcrales taillées dans le roc vif, et de même que dans la nécropole si antique de Jérusalem. Il est donc important de trouver quelle est la ville phénicienne dont Adloun a pris la place.

L'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem mentionne un seul relai entre Sidon et Tyr. C'est la *Mutatio ad Nonum.* Un pareil nom était assez significatif pour qu'un copiste dût être préservé d'une erreur dans le chiffre des milles qui séparaient cette localité de Sayda. Elle était au neuvième mille, *ad Nonum milliarium*, et le chiffre des milles comptés par le Pèlerin de Bordeaux est IIII seulement. Une pareille faute se corrige d'elle-même. Quant aux chiffres dont les bornes milliaires étaient marquées de Sidon vers Tyr, il est clair qu'ils partaient de l'unité en sortant de Sayda, car j'ai retrouvé gisant sur la route deux belles bornes milliaires de granit, dont la première située à un peu plus de deux kilomètres de Sayda porte le chiffre II. Il est donc bien certain que le nom *ad Nonum* désignait une localité placée au neuvième milliaire, à

partir de Sayda, sur la route de Tyr. *Ad Nonum* était certain ment, en 333, le nom de cette localité, et de ce nom les Arabe auront fait Adloun. Chez les habitants de la Syrie, le Lai et le Noun se confondent très-aisément; presque tous pronon cent par exemple Ismayn au lieu d'Ismayl, et, par une altéra tion en sens inverse, *ad Nonum* aura pu très-aisément deven Adloun.

Mais ce n'est pas un simple relai de poste, une *Mutatio* d IVᵉ siècle, qui a pu donner naissance à la somptueuse nécropol d'Adloun; là donc, je le répète, a dû exister une opulente cit phénicienne. Cette localité, c'est, à mon avis, Ornithon. Voyon en effet ce que nous apprend Strabon sur la position de cett ville.

Δίεχει δὲ τῆς Σιδόνος ἡ Τύρος οὐ πλείους τῶν διακοσίον σταδίω Ἐν δὲ τῷ μεταξὺ πολίχνιον, Ὀρνίθων πόλις λεγομένη, ἔιτα πρὸς Τύρ ποταμὸς ἐξίησι. « Tyr n'est pas distante de Sidon de plus d deux cents stades. Entre ces deux villes est placée la vill nommée Ornithon. Ensuite près de Tyr une rivière se jette la mer. »

De ce qui précède, il résulte qu'Ornithon était placée à pe près à moitié route de Sidon à Tyr, et avant la rivière qui près de Tyr, se jette à la mer. Cette rivière, c'est et ce ne pe être que le Léontès, le Nahr-el-Qasmieh. Ornithon était don au nord du Nahr-el-Qasmieh. Ornithon était une ville plu considérable que Sarepta, puisque Strabon la nomme san nommer celle-ci. Toutes ces indications conviennent à mer veille à Adloun ; sur les ruines de l'Ornithon phénicienne, s sera établi le relai *ad Nonum*, lorsque le nom d'Ornithon aur été perdu, et nous retrouvons ainsi les traces d'Ornitho dans la magnifique nécropole d'Adloun, et les traces d'*a Nonum* dans le nom moderne d'Adloun.

J'ai dit tout à l'heure que le texte de l'itinéraire de Bordeau

à Jérusalem devait être altéré, quant au chiffre IIII des milles qui séparaient Sayda du point nommé *ad Nonum*, puisque celui-ci était nécessairement situé au neuvième milliaire à partir de Sidon, sur la route de Tyr. Il est possible de deviner quelle altération plus grave encore a entaché ce texte. En effet, nous lisons après le nom *Civitas Sidona*, la phrase *Ibi Helias ad viduam ascendit et petiit sibi cibum*. Or, c'est à Sarepta et non à Sidon que l'Écriture sainte place ce fait historique. Il est donc très-probable que le nom Sarepta a été omis avec le chiffre V parfaitement convenable qui y était attaché, et dont la présence rendait tout aussi convenable le chiffre IIII qui suit le nom *ad Nonum*, dans les textes imprimés de l'itinéraire. Il semble donc que l'on doive rétablir entre la ligne *Civitas Sidona* et celle qui concerne le prophète Élie, une ligne ainsi conçue : *Sarepta* — V, et je propose formellement cette restitution.

NARH-EL-QASMIEH ET KHAN-EL-QASMIEH.

J'ai dit plus haut déjà que le Nahr-el-Qasmieh, qui porte également le nom de Nahr-Lanteh, pendant tout son trajet dans la Cœlesyrie, entre le Liban et l'Antiliban, n'est autre chose que le Leontès.

Je n'hésite pas à croire que la localité antique dont il existe des vestiges très-reconnaissables au Khan-el-Qasmieh [1], ne

1. Maundrell raconte qu'entre Sarepta et Tyr, et à trois heures de distance de la première localité, il rencontra une rivière large et profonde qu'il nomme Casimeer. On voit que Maundrell a cherché à rendre le nom qu'il entendait prononcer, à l'aide de l'orthographe anglaise. Reland (*Pal*, p. 291), après avoir cité Maundrell, ajoute : « Ceterum nomen Casimeer videtur satis benè cum Τάμυρας (quod nomen fluvii est secundùm Strabonem) convenire. Sed Strabo Tamyram facit septentrionaliorem Sidone. » Si donc le savant Reland n'y eût pas regardé de plus près, il eût été complétement trompé par le nom estropié qu'avait recueilli Maundrell. Bonne preuve de plus de la nécessité absolue d'avoir l'oreille très-habituée aux sons de la langue arabe, lorsqu'on a le désir de faire un voyage fructueux en Syrie.

soit en réalité la Léonton polis de Scylax, *Leontos oppidum* de Pline, et Leontopolis de Strabon.

SOUR.

Sour est indubitablement le πὸλις Τύρος λιμένα ἔχουσα ἐντὸς τείχους de Scylax, *Tyrus* de Pline, Τυρος de Strabon, *Tyro* de l'itinéraire d'Antonin et de la table de Peutinger, *Civitas Tyro* du Pèlerin de Bordeaux. Tout le monde est d'accord sur ce point, et il serait superflu de chercher à démontrer une chose qui se démontre d'elle-même.

Nous allons faire maintenant ce que nous avons fait pour le premier tronçon de route compris entre Beyrout et Sayda, c'est-à-dire que nous allons comparer entre eux les différents chiffres extraits des anciens géographes, et qui représentent la distance comprise entre Sayda et Sour.

Suivant Strabon, Tyr est à deux cents stades de Sidon; l'itinéraire d'Antonin et la table de Peutinger sont d'accord pour compter XXIIII milles entre ces deux points extrêmes, tandis que l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, en ne considérant que le texte publié, ne compterait que IIII + XII, c'est-à-dire XVI milles seulement. Examinons ces différents chiffres. Celui de l'itinéraire d'Antonin est répété identiquement par la table de Peutinger, il y a donc toute apparence que ce chiffre est le bon. S'il en est ainsi, le chiffre de Strabon est fautif, car s'il y avait, comme le dit cet écrivain, quatre cents stades de Beyrout à Sayda, et si ces quatre cents stades équivalaient réellement aux XXIX ou XXX milles comptés entre ces deux villes par l'itinéraire d'Antonin et par la table de Peutinger, il deviendrait impossible d'admettre que les deux cents stades comptés par Strabon entre Sidon et Tyr, équivalussent aux XXIV milles que les deux itinéraires précités mettent entre les

deux mêmes points. Passons aux chiffres de l'itinéraire de Bordeaux : il manque à la somme des deux chiffres consignés VIII unités pour qu'il y ait accord entre cette somme et la distance XXIV milles, qui est très-probablement exacte. Or, le nom *ad Nonum* nous fournit naturellement un premier chiffre bien authentique de IX milles; c'est donc le dernier chiffre XII, compté entre la «*mutatio ad Nonum*» et «*civitas Tyro*» qui est erroné. Ce chiffre doit être XV; et si nous remarquons qu'il a été très-facile à un copiste maladroit de séparer les deux jambages du V, second signe du chiffre en question, nous retombons sur le chiffre fautif XII, qui a été imprimé. C'est donc très-probablement par le chiffre XV qu'il faut le remplacer, et dès lors la somme IX + XV = XXIV devient exacte. En conséquence, je propose cette restitution du texte, et avec d'autant plus de confiance, qu'elle est sensiblement d'accord avec les distances réelles.

RAS-EL-AYN ET NAHR-RAS-EL-AYN.

Scylax, après avoir mentionné Tyr, ajoute, en suivant sa marche vers le sud : Παλαίτυρος πόλις καὶ ποταμὸς διὰ μέσης ῥεῖ. Pline cite *Palætyrus* dans la phrase suivante : *Tyrus quondam insula..... circuitus* XIX M *passuum est, intra Palætyro inclusâ*; enfin, Strabon est plus explicite encore. Voici ce qu'il dit : Μετὰ δὲ τὴν Τύρον ἡ παλαίτυρος ἐν τριάκοντα σταδίοις. Strabon énumère les localités de la Phénicie en descendant uniformément du nord au sud : Palætyr était donc au sud de Tyr, ainsi que l'affirment implicitement Scylax et Strabon, et à peu près à une lieue et demie de la métropole. Dès lors, il devient impossible de ne pas placer Palætyr à Ras-el-ayn. Là, en effet, sont encore les puits antiques qui ont fait l'admiration de tous les voyageurs, et des ruines qui attestent la présence d'une ville antique. De

plus, à Ras-el-ayn coule une rivière, assez chétive il est vrai, mais qui porte le nom de Nahr-Ras-el-ayn. On me permettra d'y voir le ποταμὸς que Scylax fait passer au milieu de Palætyr.

Des écrivains modernes ont pensé devoir chercher à Adloun l'emplacement de Palætyr, mais il est bien difficile d'admettre cette opinion, parce que, d'abord, Adloun est au nord de Sour, tandis que Palætyr était au sud de Tyr, et que de plus il y a beaucoup trop loin de Sour à Adloun, sans compter le Léontès qui sépare ces deux localités, pour admettre qu'Alexandre ait pu employer les décombres de Palætyr aux travaux entrepris pour réduire la ville de Tyr, ainsi que l'atteste Diodore de Sicile. Déjà Reland, avec sa sagacité habituelle, a placé Palætyr à Ras-el-ayn. Je ne fais donc qu'appuyer de toutes mes forces une opinion qui ne me paraît pas sérieusement contestable.

ES-CHEBRAYEH.

Au nord et à quelques cents mètres du Ras-el-Abiadh, sont des ruines considérables, nommées par les Arabes Es-Chebrayeh. Là, sans aucun doute, a existé une ville antique, mais quel en a été le nom? je l'ignore complétement, et je n'en ai trouvé jusqu'ici de trace nulle part, dans les anciens écrits qu'il m'a été permis de consulter.

RAS-EL-ABIADH.

C'est la montagne de calcaire blanc que Pline nomme *Promontorium Album.* Le nom moderne n'est que la traduction de l'ancien.

ESKENDEROUN.

Lorsque l'on a franchi le Ras-el-Abiadh, on rencontre, en descendant sur la plage, les ruines nommées Eskenderoun par les Arabes. L'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem est le seul écrit dans lequel on retrouve la trace de cette ville. Après la mention de Tyr, nous lisons en effet : *Mutatio Alexandroschene.* M. XII. Ce relai était donc placé à douze milles de Tyr, sur la route de Ptolemaïs ou Saint-Jean-d'Acre. Ἀλέξανδρου σκηνὴ signifie tente d'Alexandre. Est-ce un campement du héros macédonien, qui a valu son nom à la ville construite en ce lieu? Cela est très-probable.

OMM-EL-AAMID.

En suivant la voie antique, on aperçoit sur les hauteurs, à gauche de la route, et à quelques kilomètres seulement d'Eskenderoun, des fûts de colonne qui s'élèvent au-dessus des hautes broussailles. Si, malgré le refus obstiné des moukres et des drogmans, qui affirment qu'il n'y a rien là absolument à voir, bien que le nom moderne Omm-el-Aamid, la Mère des colonnes, annonce le contraire, on gravit les pentes qui conduisent vers les colonnes, on est largement payé de sa peine par la vue de ruines immenses d'une époque très-reculée, et qui mériteraient à elles seules une exploration de bien des journées. Mais est-il possible d'assigner un nom historique à cette ville qui couvre un immense plateau? J'ai le regret de dire, non. J'ai fait de vains efforts pour arriver à retrouver dans les historiens et les géographes de l'antiquité, les traces de cette ville si considérable, et je n'ai absolument rien rencontré. D'autres seront plus heureux peut-être, et je le désire de tout mon cœur.

AKHZIB OU EZ-ZIB.

Je donne à dessein ces deux prononciations différentes du même nom, parce que les Arabes se servent indifféremment de l'une ou de l'autre. La seconde néanmoins me paraît une altération. Akhzib est sur un tertre qui domine la voie antique, et par conséquent au bord de la mer, tandis qu'Omm-el-Aamid est éloigné de deux ou trois kilomètres de la plage. Akhzib est incontestablement la πόλις τῶν Ἐκδίππων de Scylax, l'*Oppidum Ecdippa* de Pline, et la *Mutatio Ecdippa* de l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem. Celui-ci place Ecdippa à XII milles d'Alexandroschene, ce qui est suffisamment exact.

NAHR-EL-MEZRAAH.

Après la ville qu'il désigne sous le nom de πόλις τῶν Ἐκδίππων, Scylax place un ποταμὸς ou rivière, dont il ne donne pas le nom.

Il n'y a pas à choisir; cette rivière est certainement le Nahr-el-Mezrâah qui, sans être un cours d'eau très-important, n'en reste pas moins le seul qui mérite ce nom entre Akhzib et Akka.

AKKA.

Pas de doute possible, cette fois encore, Akka n'est autre chose que l'Ἄκη πόλις de Scylax, la *Colonia Claudia Cæsarea Ptolemaïs*, *quondam Aké*, de Pline, Ἄκη de Strabon, *Ptolemaïde* de l'itinéraire d'Antonin et de la table de Peutinger, *Civitas Ptolemaïde* du Pèlerin de Bordeaux.

Examinons maintenant les distances que les anciens itinéraires mettent entre Tyr et Akè ou Ptolemaïs. L'itinéraire

d'Antonin écrit XXXII milles, et une variante donne XXX milles seulement; la table de Peutinger XXXII milles, et enfin l'itinéraire de Bordeaux qui compte XII milles de Tyr à Alexandroschene, XII milles d'Alexandroschene à Ecdippa, et VIII d'Ecdippa à Ptolemaïs, donne par conséquent une somme totale de XXXII milles. Les trois chiffres étant parfaitement concordants, il en résulte que la variante XXX M de certaines copies de l'itinéraire d'Antonin, doit être définitivement rejetée comme erronée.

Akka étant le point extrême qu'il m'a été permis de voir sur la côte de Phénicie, je dois arrêter ici mon examen des autorités géographiques anciennes, et je reprends au plus vite mon journal de voyage, sans trop regretter la longueur d'une digression qui, je l'espère du moins, a pu jeter quelque lumière sur des points fort douteux jusqu'ici.

19 DÉCEMBRE.

A sept heures dix minutes nous avons quitté Saint-Jean-d'Acre, et nous nous sommes dirigés vers le sud à travers la plaine d'Acre, le Merdj-Sahel-Akka. A un demi-kilomètre des murailles de la ville est une petite colline qui est connue des habitants, sous le nom de mont des Français. C'est là que le général Bonaparte avait mis en batterie les quelques pièces de campagne qu'il avait amenées d'Égypte, pour attaquer Saint-Jean-d'Acre. Tout le terrain de cette plaine est d'une nature excellente; la culture y est très-soignée, mais les pluies ont détrempé les chemins, de sorte que nous ne pouvons avancer aussi rondement que nous le voudrions.

Une demi-heure après avoir quitté la ville, nous traversons un ruisseau bourbeux au bord duquel plusieurs femmes arabes sont occupées à laver des haillons. Une observation bizarre nous frappe tout d'abord; des taupinières innombrables et

toutes fraîches sont semées sur toute la superficie de la plaine. Mais quelles taupinières! Un mètre de hauteur et trois à quatre mètres de circonférence! Quelle taille ont donc les taupes qui remuent une telle masse de terre? Notre moukre Saïd prétend qu'elles sont grises et grosses comme des chats domestiques. Je veux bien le croire; mais j'avoue que j'aurais été fort aise de me procurer, en passant, une de ces taupes phénoménales, afin d'être plus sûr du fait.

Après deux heures de marche, nous atteignons le pied d'une colline parfaitement ronde et probablement artificielle. Elle a quinze ou vingt mètres de hauteur; des décombres en garnissent la base, et je ne puis, en la voyant, me défendre de penser aux collines de Ninive. Qui sait si des fouilles bien conduites n'amèneraient pas ici, comme à Khorsabad, à des découvertes importantes? Quoi qu'il en soit, ce tertre énorme porte le nom d'et-tell-Kisan, et une petite fontaine, l'Ayn-et-Tell, est placée en avant du côté de la plaine d'Acre. De là nous apercevons très-distinctement à notre gauche et en avant, sur les hauteurs, les villages de Kirkeh, de Beroueh, d'ed-Damoun, d'er-Raouys et de Tamrah; ces villages sont placés à peu près sur un triangle rectangle dont les sommets sont occupés par Kirkeh, Tamrah et er-Raouys, tandis qu'ed-Damoun et Beroueh sont assis sur l'hypoténuse. Parmi les quatre villes sacerdotales de la tribu d'Aser, nous trouvons mentionnée dans Josué (xxi-13) חלקת, que la version grecque transcrit Χελκατ. Notre village de Kirkeh n'aurait-il pas occupé l'emplacement de la ville biblique? Je le crois, sans néanmoins oser l'affirmer.

Après avoir franchi le Tell-Kisan, nous suivons encore la plaine, pendant mille mètres environ, et nous entrons dans un terrain qui s'élève progressivement, par gradins peu accentués. Des tombes nombreuses, taillées dans le roc à droite et à gauche de la route que nous suivons, se montrent dans le voisinage

d'une Mezràah en ruines, nommée et-Theireh. Nous suivons alors un assez joli vallon très-peu profond et dans lequel nous rencontrons à chaque pas, les traces fort précises d'une route pavée antique. A dix heures et demie nous sommes arrivés à une ligne de collines plus élevées, et à travers lesquelles nous continuons à suivre la voie antique, en laissant à notre droite, à une demi-lieue environ et sur la hauteur, le village d'Abillin, qui n'est très-probablement autre chose que le lieu dont avait tiré son nom le fameux sire Jean d'Ibelin, le sage rédacteur des assises de Jérusalem [1]. A droite et à gauche les coteaux sont couverts de chênes-verts et de broussailles.

Jusqu'à midi et un quart, c'est-à-dire pendant plus d'une heure et demie, nous n'avons cessé de cheminer le long de la voie antique, en suivant une vallée agréable qui vient déboucher dans le Merdj-el-Bathouf; là sont le puits et le khan en ruines d'el-Bedaouieh, où nous faisons halte pour déjeuner. Ce khan est placé sur le versant d'une colline isolée et régulière, assez semblable au Tell-Kisan, mais que les affleurements de rochers empêchent de considérer comme artificielle. A droite et à gauche la plaine s'étend à quelques kilomètres; en avant elle a à peine une lieue de large, et nous apercevons devant nous, sur les collines qui la ferment, le village de Safourieh.

Plusieurs villages sont situés à proximité du Merdj-el-Bathouf, et à gauche de la route que nous avons à suivre pour gagner Safourieh; ce sont d'abord : Kafer-Menda, qui n'est éloigné que de vingt minutes du Bir-el-Bedaouieh; puis, au fond de la vallée, Lebayneh, el-Aczir et Roummaneh. Les deux

1. Dans Josué (XIX-28) nous lisons parmi les villes de la tribu d'Aser le nom עֶבְרֹן, que l'on a transcrit Ébron. Mais cette transcription est-elle exacte? rien ne le prouve. Le nom d'Abillin s'écrit عبلين, et je serais presque tenté de retrouver dans Abillin l'עברן de Josué.

premiers sont à environ trente minutes de chemin l'un de l'autre, et d'el-Aczir à Roummaneh, il n'y a guère que vingt minutes. Roummaneh, qui est placée au pied de la chaîne de collines sur laquelle est assise Safourieh, est certainement établie sur l'emplacement de la Rimmon qui était de la tribu de Zabulon (Jos., XIX-13), puisque Josèphe (*Ant.* v, 1,) assigne à cette tribu le territoire compris entre le lac de Gennezareth, le Carmel et la mer. Quant aux villages de Lebayneh et d'el-Aczir, je ne trouve pas de localités bibliques auxquelles on puisse les assimiler.

Nous avons fait au Khan-el-Bedaouieh une halte de près de deux heures, pendant lesquelles le temps de nos entomologistes a été bien employé.

A une heure cinquante-cinq minutes nous remontons à cheval et nous entrons dans le Merdj-el-Bathouf. A six minutes du khan que nous venons de quitter, est un petit marécage formé par une espèce de ruisseau bourbeux que nous traversons; vingt minutes nous suffisent pour franchir le Merdj. Nous commençons à gravir alors les collines de Safourieh. Après en avoir monté et descendu une première chaîne assez étroite, nous suivons un ravin qui nous amène, à deux heures quarante minutes, entre le village de Safourieh et le cimetière qu'il en sépare. A droite et à gauche le terrain est rocailleux, et autour du village sont accumulés de nombreux débris antiques qui constatent à merveille la splendeur passée de cette misérable bourgade.

C'est un lieu illustre en effet que Safourieh. Josèphe la nomme Sepphoris, et il paraît, d'après ses récits, que c'était la place la plus forte de la Galilée : plus tard, elle reçut le nom de *Dio-Cæsarea*. Safourieh était le siége de l'un des cinq sanhédrins de la Judée. Les Romains, conduits par Varus, s'en emparèrent, et Hérode Agrippa en fit la place la plus importante de la Galilée. En 339 de l'ère chrétienne, une sédition judaïque ayant éclaté à Dio-Cæsarea, le César Gallus partit d'Antioche

pour venir comprimer la révolte; tous les habitants furent passés au fil de l'épée et la ville fut rasée. Depuis lors elle ne s'est pas relevée.

A quelques centaines de mètres plus loin, on rencontre deux abreuvoirs taillés dans le roc. C'est l'Ayn-Safourieh. Après avoir ensuite traversé une petite plaine plantée d'oliviers, on entre dans l'Ouad-el-A'ama, vallée pierreuse et triste, dont on escalade le revers par un chemin très-malaisé. Une fois au sommet de la montagne, on aperçoit, à droite sur la hauteur et à cinq ou six kilomètres, un oualy musulman; c'est en-Naby-Sayn. A ses pieds on voit d'abord l'église grecque nommée *Mensa Domini*, et ensuite la ville de Nazareth, En-Nasara de nos jours. Je renonce à peindre l'émotion qui s'empara de nous, à la vue de cette humble cité où la Vierge a conçu le Sauveur du monde.

Pour arriver à Nazareth, la descente est fort raide, aussi jugeâmes-nous prudent de mettre pied à terre. A quatre heures vingt minutes, nous étions arrêtés à la porte de la Casa nuova appartenant au couvent des Franciscains de Nazareth. Comme à Saint-Jean-d'Acre, les saints hommes qui nous donnaient l'hospitalité, s'empressèrent autour de nous; c'était à qui nous accablerait de prévenances; il est vraiment impossible de ne pas être profondément touché de tant de douce bonté.

Pendant qu'on préparait notre dîner, nous sommes allés présenter nos respects au supérieur du couvent. Là encore nous avons reçu un accueil charmant; mais la nuit est venue; impossible donc de visiter de suite les lieux saints, ce sera pour demain matin.

20 DÉCEMBRE.

Ce matin de très-bonne heure nous étions sur pied; outre que nous avions une assez longue journée à faire, nous voulions

avant tout, visiter l'église de l'Annonciation. Nous sommes donc allés, sans perdre de temps, demander au couvent qu'un des Pères voulût bien nous guider et nous montrer les sanctuaires que nous avions à cœur de voir. L'église actuelle est bâtie sur l'emplacement de l'église construite par sainte Hélène, et quelques débris de ce vénérable monument sont encore reconnaissables dans la cour du couvent. De la sacristie, un escalier d'une simplicité complète, amène d'abord dans une première chambre taillée dans le roc vif. C'était, nous dit le moine qui nous conduisait, l'habitation d'une amie de la vierge Marie.

Un couloir assez court et également taillé dans le roc, conduit à une seconde chambre, aussi simple que la première; c'est la chambre de l'Annonciation. Je plains de tout mon cœur quiconque entre dans un lieu pareil, sans éprouver une vive émotion, car il me paraît aujourd'hui bien difficile que cette absence d'émotion ne soit pas mensongère. Si quelques voyageurs ont la malencontreuse idée de se vanter de n'avoir rien senti là remuer au fond de leur cœur, je suis bien tenté de les considérer comme de ces fanfarons de scepticisme qui croiraient manquer à leur propre dignité, s'ils avaient le malheur de ne pas taxer d'absurdité tout ce qui dépasse la portée de leur orgueilleuse raison. Au reste c'est là un défaut de jeunesse; et tel qui, à vingt ans, tourne en ridicule tout ce qui, de près ou de loin, touche à une foi religieuse quelconque, pourra bien, quelque jour, tomber dans l'excès contraire, et croire beaucoup plus de choses qu'il n'en devrait croire. En résumé, je le proclame bien haut et sans la moindre hésitation, en entrant dans cette cave vénérable, je me suis senti ému jusqu'aux larmes; il y a quelques années, j'aurais eu honte peut-être d'en convenir; à l'âge où je suis parvenu, je m'estime fort heureux d'avoir changé de pensée à cet égard. Autre ridicule que je vais me donner sans

doute aux yeux de bien des gens, et que je confesse avec tout aussi peu de ménagement, sans m'embarrasser le moins du monde du qu'en dira-t-on : j'avais un désir très-vif d'emporter quelques parcelles détachées des parois de la sainte cave; je les ai obtenues, et distribuées à ma bonne mère et à quelques amis; tous ont eu la simplicité de préférer cet humble souvenir aux bijoux les plus précieux que j'aurais pu leur rapporter. Je reviens à notre voyage.

Avant huit heures nous étions prêts à monter à cheval. Comme je désirais emmener avec moi un homme qui connût parfaitement le pays, afin de recueillir de sa bouche le plus possible de renseignements géographiques, j'ai prié le Père hospitalier de me désigner un guide sûr et dévoué. Grâce à son obligeante entremise, j'ai recruté un beau et brave garçon, Arabe d'origine et porte-étendard d'un escadron de cavalerie turque irrégulière; je compte l'emmener jusqu'à Jérusalem seulement. Il se nomme, me dit-on, Mohammed-Arha-Beyrakdar, et comme sa tournure et sa contenance me plaisent fort, nos conventions sont promptement arrêtées. A huit heures et un quart toute la caravane est en selle et nous partons. Mohammed ne me quitte pas plus que mon ombre, et je ne tarde pas à être convaincu que j'ai fait en lui une excellente acquisition. Il connaît jusqu'au moindre recoin du pays que nous parcourons, l'arabe qu'il parle est d'une pureté extrême, et je me demande parfois en causant avec lui, si j'ai affaire à un lettré ou bien à un soldat. On verra plus tard que j'avais eu la main heureuse.

En sortant de Nazareth, nous suivons un vallon qui se resserre de plus en plus, pendant une heure environ, et jusqu'à ce qu'il devienne un véritable lit de torrent. En ce point il nous faut naturellement le quitter et prendre à gauche un sentier tracé en zigzag sur le flanc de la montagne pour gagner une

plaine splendide qui s'étend à perte de vue de tous côtés. Le vallon que nous venons de parcourir est charmant de lignes; et sans doute, quand nous le reverrons au printemps, nous le trouverons délicieusement vert et rempli de fleurs, car l'eau n'y manque pas.

A un kilomètre de Nazareth, nous avons trouvé sur notre chemin un petit étang où s'amassent les eaux de pluie, il est nommé El-Mehafer; puis, à environ mille mètres plus loin, un puits très-abondant, nommé Bir-el-Emir. Là comme en bien d'autres localités de la Syrie, c'est un sarcophage qui a servi d'auge, avant qu'on prît la peine de faire de ce puits un lavoir de lainages. Rien de frais et de gracieux comme le terrain qui l'entoure. C'est un véritable bouquet d'orangers et de cactus. A droite de la route que nous suivons, et de l'autre côté de la ligne de coteaux rocailleux qui la borde, justement vis-à-vis le Bir-el-Emir, est un village nommé Iafa. Il serait difficile de n'y pas reconnaître la Ἰαφά que Josèphe cite comme une des places qu'il fit entourer de murailles, pour résister à l'invasion romaine dont la Galilée était menacée. Vaine précaution, comme l'on va voir (*B. Jud.* III, VII, 31).

Après le sac de Iotapata, Trajan, préfet de la dixième légion, fut envoyé par Vespasien, à la tête de deux mille hommes d'infanterie et de mille cavaliers, pour investir et assiéger Iafa, dont la population, exaltée par l'exemple des Iotapaténiens, se croyant d'ailleurs à l'abri derrière une double enceinte de murailles, se préparait à une défense désespérée. Trop de confiance les perdit; à la vue du petit corps de troupes qui venait les attaquer, ils n'hésitèrent pas à croire qu'ils l'écraseraient aisément. Ils se précipitèrent donc au-devant des Romains, lâchèrent pied presque aussitôt, et furent rejetés derrière leur première enceinte, où les légionnaires pénétrèrent avec eux. Ceux qui étaient restés dans la ville se hâtèrent d'en

clore les portes; les Romains s'empressèrent d'en faire autant des portes extérieures, et douze mille Galiléens furent égorgés entre les deux remparts, accablant d'imprécations leurs concitoyens, plus encore que l'ennemi qui les frappait. Trajan voulant alors réserver à Titus l'honneur de prendre la ville, fit prévenir Vespasien de l'état des choses et le pria d'envoyer son fils, pour achever le siége glorieux de Iafa. Titus partit avec cinq cents cavaliers et mille fantassins, et aussitôt qu'il fut arrivé, l'escalade commença. Les Galiléens terrifiés ne firent qu'une très-faible résistance, et tous périrent par le fer, sauf les enfants et les femmes.

Le livre de Josué (XIX-12) mentionne une localité de la tribu de Zabulon, nommée Iaphia. C'est probablement encore notre Iafa. Reland a cru retrouver la Iaphia biblique dans Heïfa, bourgade placée au pied du Carmel, sur le site de Sycaminos; mais l'orthographe aspirée du nom de Heïfa ne permet pas de rapprocher son nom de celui de Iafa, qui ne comporte pas d'aspiration.

A neuf heures et un quart nous étions arrivés au sommet du sentier tortueux qui descend dans la plaine; cette plaine, c'est celle de Jezraël ou d'Esdraelon, nommée aujourd'hui Merdj-ebni-Âamer. Elle a six lieues de large, et au moins le double de longueur dans le sens du nord au sud. A notre gauche elle est majestueusement fermée par le Djebel-Thour, le Thabor. Devant nous s'élève le Djebel-ed-Dahy. Au fond, à perte de vue, est Djenin où nous allons coucher ce soir; à droite enfin, nous voyons mourir à l'horizon la chaîne de collines où se trouve El-Ledjoun, la Mageddo des saintes Écritures.

En mettant le pied sur le sol de la plaine d'Esdraelon, nous laissons à quelques cents mètres à notre gauche, un mauvais hameau, présentement inhabité et qui s'appelle El-Mezrâah. Après avoir marché pendant quelques minutes seulement, nous

nous arrêtons pour déjeuner, auprès des ruines d'une ferme d fellah abandonnée. Notre cuisine est lestement installée su le revers d'un petit mamelon bas, et nous restons là deu heures entières, nous ingéniant à tuer le temps, en cherchar des insectes que nous ne trouvons pas. Il n'y a pas une seul pierre sur ce terrain, qui est composé de la terre végétale l plus riche; il n'y a donc pas la moindre chance, pour nos ento mologistes, de faire là des découvertes. A onze heures quarante cinq minutes, nous levons le camp et nous continuons notr marche, à la suite de nos bagages qui ont pris les devants. A notre gauche et à un peu plus d'une lieue nous laissons le vil lage d'Iksal bâti au pied des montagnes de Nazareth. C'est l Kesulloth (כסלות) de l'Écriture. Kesulloth est une ville de l tribu d'Issakhar qui, dans le livre de Josué (XIX-18) est nommé Hekesulloth. Mais ces transcriptions, il ne faut pas le perdre d vue, sont probablement vicieuses, et il y a tout lieu de croire à cause de la forme moderne du nom, que la vraie pronon ciation, n'en déplaise aux amateurs des points massorétiques était Ksalouth ou Eksalouth. Ce qui le prouverait aussi, c'es le nom d'Ἔξαλους que porte cette localité dans les actes du con cile tenu à Jérusalem en 536, et dans l'*Onomasticon* d'Eusèbe Plus loin encore et tout à fait au pied du Thabor est actuelle ment le village de Dabourieh, auquel il faut probablemen assimiler la ville de Thabor ou de Daberoth de la tribu d'Issa khar, que nous trouvons citée dans le livre de Josué (XIX-12 et dans les Chroniques (I, 6, 5); elle est nommée Δαβειρὼ dans la version grecque, et saint Jérôme l'appelle Dabeira On voit qu'il n'y a pas bien loin de toutes ces leçons au non moderne Dabourieh.

Le terrain que nous parcourons continue à être d'une ferti lité merveilleuse, bien que la plaine s'élève un peu. A midi e un quart nous sommes en vue du village de Nayn, placé à un

lieue environ à notre gauche et au pied du Djebel-ed-Dahy. Nayn est le village où le Christ ressuscita le fils de la veuve; Eusèbe écrit son nom Naïm, mais saint Luc (VII-11) l'écrit Ναΐν, exactement comme le prononcent les Arabes de nos jours. Un peu plus loin, dans la même direction, est Ayn-Dour, l'Endor des traducteurs de l'Écriture, village fameux par la visite que le roi Saül fit à la sorcière, qui devant lui évoqua l'ombre de Samuel, et lui prédit à lui-même qu'il périrait à Djelboâ, dans la bataille que devaient lui livrer les Philistins.

Au-dessus de Nayn et à peu près au sommet du Djebel-ed-Dahy, est un village qui porte spécialement le nom d'Ed-Dahy, et que domine un petit oualy ou édifice religieux musulman.

A midi et un quart la plaine s'est abaissée, et à un quart de lieue plus loin nous avons coupé le chemin qui de Nayn conduit à el-Afouleh. El-Afouleh est placé à notre droite, à une demi-lieue environ d'un autre village nommé el-Fouleh, placé sur un petit monticule au pied duquel nous passons. Pour nous autres Français, les noms d'el-Afouleh et d'el-Fouleh réveillent des souvenirs glorieux; c'est là qu'a commencé la bataille du Mont-Thabor.

Devant el-Fouleh [1], un petit ruisseau boueux coupe notre route. La plaine continue d'avoir une apparence de fertilité extraordinaire; partout elle est couverte de chaumes assez hauts, au milieu desquels paraissent quantité de traces, telles que doivent les laisser des hommes fuyant en hâte, soit à cheval, soit à pied. Toutes ces traces sont dans la même direction, et, curieux comme on l'est en voyage, je demande à Mohammed l'explication de leur présence. Il me raconte alors de l'air le plus tranquille du monde que, pas plus tard

1. El-Foûleh fut occupé pendant les croisades par une forteresse construite par les Templiers et nommée *castrum Fabæ*, le château de la Fève. C'est la traduction du nom arabe de la localité.

qu'hier, les Arabes des montagnes d'El-Ledjoun sont venus attaquer les habitants de quelques villages du pâté de montagnes dont fait partie le Thabor; qu'on s'est battu toute la journée, sans se faire grand mal, que quelques hommes et quelques femmes ont bien été tués par-ci par-là dans la bagarre, mais que le pire est qu'une grande quantité de bétail a été enlevée par les assaillants; les traces que nous voyons sont les leurs et celles des troupeaux emmenés. Grand merci! voilà une histoire rassurante et qui nous donne la mesure de la sécurité à laquelle nous pouvons prétendre, en entrant dans ce pays. Nous n'en continuons pas moins notre voyage le plus gaiement possible, nous réjouissant sous l'admirable soleil qui nous réchauffe un peu plus que nous ne le voudrions, et disposés à trouver tout bien, même les batailles de Bedouins, si le hasard nous y jetait.

En quittant le pied du tertre d'el-Fouleh, nous apercevons à une lieue et demie à notre gauche, et sur le versant nord du Djebel-el-Mazar, le village de Soulèm. Encore un nom biblique. Soulèm n'est autre chose que la Soulèm de la tribu d'Issakhar (Jos., XIX-17), devenu la Soulèm d'Eusèbe et de saint Jérôme; enfin c'est le village de la Sunamite.

A deux kilomètres plus loin, vers le sud-est, et un peu plus haut sur la montagne, est le village de Nouris. A une heure et un quart, nous coupons le chemin qui conduit d'el-Afouleh à Zerayn, en un point où la plaine s'élève un peu. Zerayn est la Jesraël de la tribu d'Issakhar, c'est-à-dire le lieu où était le palais d'Achab, et où le cadavre de Jézabel fut dévoré par les chiens.

A une heure et demie, nous traversons le lit d'un ravin à sec, et, après avoir laissé à une lieue et demie sur notre gauche le village d'el-Mazar, planté au sommet du Djebel-el-Mazar, nous arrivons, en cheminant directement au sud, au pied d'un

tertre peu considérable sur lequel est bâti le hameau d'Omkeïbleh. Là encore nous coupons une route frayée qui conduit au village d'el-Djelameh, que nous apercevons à deux lieues environ à l'est, et au fond d'une vallée formée par le Djebel-el-Mazar, et par la colline sur laquelle est situé le village d'Arraneh, à trois kilomètres seulement de la route que nous suivons.

Il est deux heures et demie, et nous marchons encore une heure avant d'arriver à Djenin, bourg assez important placé à l'entrée de la plaine d'Esdraelon, au pied des montagnes de Naplouse. Pendant cette dernière heure de route nous avons rencontré quelques cavaliers arabes allant comme nous à Djenin; la conversation s'est bientôt établie entre nous, et nos nouveaux compagnons ne se font pas faute de nous traiter avec une familiarité à laquelle nous ne sommes pas très-habitués. Pour eux, nous sommes Touar et Selci tout court, car ils ont eu bien soin de nous demander nos noms dès l'abord, afin de les estropier à leur guise; mais, comme nous allons chez eux, nous aurions mauvaise grâce à nous montrer difficiles, et nous nous contentons de leur rendre la pareille, ce qui, du reste, ne les effarouche nullement.

Chemin faisant nous rencontrons force gazelles, et je me laisse prendre par la fantaisie de tirer sur un de ces gracieux animaux; heureusement je ne suis pas assez adroit, ou bien, ce que je préfère, par pure satisfaction d'amour-propre, j'ai tiré de trop loin. Ce qui est certain, c'est que j'ai un instant de gloire : sur les cinq gazelles à qui j'ai adressé ma balle, quatre fuient et l'une s'arrête; je suis tout prêt à entonner un chant de triomphe et à me rengorger fort, lorsque la retardataire se relève et en trois bonds rejoint les plus pressées; décidément je lui avais fait peur!

Rien de plus charmant que Djenin : devant nous sont des

bouquets de palmiers et des vergers enclos de haies de cactus, au-dessus desquels s'élance le minaret d'une mosquée; une source vive et très-abondante répand à profusion l'eau la plus limpide dans les jardins et les prairies d'alentour; nous còtoyons quelques instants le ruisseau qu'elle forme, et nous entrons enfin dans Djenin, au milieu de la foule des habitants accourus pour nous voir de près.

Un khan plus sale encore que de coutume nous reçoit pour cette nuit, et tous ses abords sont peuplés de curieux, d'ailleurs polis et inoffensifs. En attendant notre dîner, je cause avec les principaux d'entre eux et je leur fais la gracieuseté d'une pipe, ce qui achève de leur donner une très-haute considération pour nos personnes. Notre conversation roule sur les sujets les plus sérieux, sur l'islamisme, sur le Prophète, etc., et comme j'ai pour principe absolu de ne jamais heurter une croyance religieuse, je deviens décidément l'ami des gros bonnets de Djenin. Mais il n'est si bonne société qu'il ne faille quitter; il fait un froid de loup, notre dîner est prêt, et je prends lestement congé de tout mon monde, qui voudrait bien entrer avec moi dans le khan, mais que Mohammed autorise à rester dehors, avec une désinvolture toute persuasive. Dieu préserve mon plus cruel ennemi d'une nuit passée au khan de Djenin!

Décidément notre cuisinier Constantin est un véritable coquin. André nous apprend qu'avant-hier le misérable avait volé tout ce qu'il avait pu au couvent de Saint-Jean-d'Acre, et qu'hier il a fait de même à Nazareth. Voler des catholiques, c'est pain bénit pour lui, à ce qu'il paraît; aussi ne s'en est-il pas fait faute. Patience! dans peu de jours nous serons à Jérusalem, et alors je réglerai le compte de Constantin à ma manière, et je lui ferai rendre gorge, de façon que les pauvres bons Pères de Terre Sainte ne soient pas tentés de nous re-

garder comme complices des infamies d'un semblable maraud.

21 DÉCEMBRE.

Bien avant le jour, et pour cause, j'étais debout. Hier avant dîner j'avais fait une petite promenade du côté de la mosquée, et j'avais admiré les orangers et les palmiers magnifiques qui l'entourent. Ce matin à l'aube je vais visiter de nouveau ce joli endroit. Hier aussi j'avais admiré franchement les femmes de Djenin allant puiser de l'eau à la fontaine. Ce matin j'ai eu la répétition de cet innocent plaisir, et j'ai pu passer une véritable revue de toutes les beautés de l'endroit. Rien de charmant comme la grâce et l'aisance avec laquelle ces élégantes créatures portent sur leur tête, en le soutenant du bras droit, le vase qui contient la provision de la journée; leur costume d'ailleurs est véritablement pittoresque et leur sied à ravir. Je recommande aux artistes les bras et les jambes de ces dames, avec leurs bracelets d'argent massif, et je leur souhaite de n'avoir jamais de plus vilains modèles à peindre.

La moderne Djenin a pris la place de Ginœa, dont Josèphe (*Bel. Jud.* III, III, 4.) fait une riante description qui de nos jours est encore exacte de tout point. De l'ancienne Ginœa, il ne reste que quelques fondations de murailles, situées auprès de la mosquée, et que les habitants exploitent comme une carrière commode. Il se pourrait encore qu'il y eût identité entre Djenin et Engannim, de la tribu d'Issakhar (Jos., XIX-21 et XX-29); la forme hébraïque de ce nom, עין גנים, et la présence de la magnifique source de Djenin me le font supposer.

A huit heures et quelques minutes, nous avons quitté Djenin, et entrant dans un vallon rocailleux assez resserré, nous nous sommes dirigés sur Naplouse, où nous espérons bien arriver

de bonne heure. Presque partout le chemin que nous suivons présente des traces non équivoques d'une antique voie pavée. De vieux oliviers se montrent de temps en temps, et sur les branches de l'un d'eux, dort tranquillement, sans songer à mal, un fort bel aigle qui essaie bien de nous fausser compagnie dès que nous arrivons sous son arbre, mais qui s'éveille trop tard et reçoit, quasi à bout portant, un coup de fusil d'Édouard. On ne tue pas des aigles tous les jours, pas plus en Syrie qu'ailleurs. Aussi, mon jeune ami est-il fort envié par les Nemrod ordinaires de notre caravane, c'est-à-dire par Belly et par Loysel. Depuis notre départ de Beyrout, Belly tire tout ce qui lui semble valoir un coup de fusil, et il tue très-souvent. Loysel tire tout et manque avec opiniâtreté; ses mésaventures de chasseur sont pour nous une source de joies sans cesse renouvelées. Ainsi, par exemple, les vanneaux abondent partout; on dirait que le pays que nous traversons est le domaine exclusif des vanneaux, et Belly en abat tous les jours pour notre cuisine; Édouard en abat par-ci par-là; Loysel, jamais! il semble que le petit cri goguenard que ces jolis oiseaux poussent en s'envolant devant lui, ait été inventé tout exprès pour le mortifier. Je me souviens qu'un jour, au milieu du fou rire qui venait de nous prendre, à propos de deux coups de fusil de plus perdus sur ces vanneaux ensorcelés, je demandai à Loysel ce que ces malheureuses bêtes lui avaient fait, pour qu'il se montrât si féroce à leur endroit.

— Comment! ce qu'ils m'ont fait? s'écria-t-il avec l'indignation la plus comique, ces gredins-là ne veulent pas se laisser tuer, et j'aurais pitié d'eux! Allons donc!

A cela il n'y avait rien à répondre.

De loin en loin les rochers présentent quelques vestiges de constructions antiques. Ainsi, à la sortie même de Djenin, nous y voyons les marches d'un escalier, et vis-à-vis une tour

nommée el-Bordj, que nous laissons à notre droite sur la hauteur; à une lieue environ de Djenin, nous rencontrons de l'autre côté du chemin, un caveau sépulcral taillé dans le flanc du rocher.

Pendant une heure environ nous cheminons dans des ravins, puis nous gravissons un petit plateau qui nous amène au village de Qabatieh. Ce village, entouré de jardins, est bâti sur le flanc d'une colline boisée et couverte d'oliviers. Après avoir traversé Qabatieh, nous redescendons dans un autre ravin creux qui présente aussi des traces fort nettes de la voie antique; une petite plaine étroite et profonde s'ouvre bientôt à notre gauche, c'est celle de Mecilieh, village situé à peu près à une lieue de marche du chemin que nous suivons. Après avoir passé devant cette plaine, le vallon se rétrécit encore, et ses flancs sont très-boisés à droite et à gauche. Enfin, après trois heures de marche, le pays s'ouvre tout à coup et le chemin débouche dans la plaine de Sanour, à gauche de quelques cabanes de laboureurs, qui là comme partout, se nomment el-Mezrâah.

Ici nous retrouvons la même nature de terrain que dans la plaine d'Esdraelon; mais le Merdj-Sanour est plus humide, et, au dire de Mohammed, en hiver il ne forme plus qu'un lac. Cette belle plaine s'étend au loin, c'est-à-dire à trois lieues à peu près à notre gauche, tandis qu'à droite du chemin que nous suivons, quelques centaines de mètres au plus nous séparent des collines. A cinq ou six kilomètres devant nous, une éminence détachée en avant de la masse, porte un village qui de loin a toute l'apparence d'une forteresse. C'est Sanour, résidence d'un scheikh puissant et riche, qui règne en souverain dans tout le pays que nous allons traverser, avant d'entrer dans les montagnes de Naplouse.

Le Merdj-Sanour est enfermé dans une ceinture de monta-

gnes bien boisées et d'un aspect très-agréable; nous apercevons deux villages bâtis sur le versant sud de la plaine, ce sont : Metsaloun, à trois kilomètres de Sanour, et Seyr, à dix kilomètres plus loin.

On trouve dans le livre des Machabées (I. 9-2), la mention d'une localité galiléenne nommée Μαισαλώθ, et je suis assez disposé à la retrouver dans Metzaloun. Mæsalouth était dans le territoire d'Arbèles, dit le livre des Machabées, et Josèphe place Arbèles (XII. 2-1 et XIV, 15-4) non loin de Sepphoris ; il raconte que Bacchidès, envoyé par Démétrius contre la Judée, vint camper avec son armée devant Arbèles, ville de Galilée. Sanour occupe dans tout le pays une position exceptionnelle, comme importance et comme force : il est donc pour ainsi dire impossible que la colline qui porte aujourd'hui Sanour n'ait pas été plus anciennement l'assiette de quelque ville; peut-être Arbèles était-elle là? [1] Ce qui est certain, c'est qu'il serait difficile de trouver un lieu de campement plus commode pour une armée, que la plaine que traverse la voie antique et qui s'étend entre Sanour et Metzaloun, à la condition, bien entendu, que le chef de cette armée occuperait, par une bonne ligne de postes et de vedettes, tous les points par lesquels l'ennemi pourrait venir l'inquiéter.

En avant de la colline de Sanour est situé un coteau un peu plus bas et au sommet duquel on voit un tertre tellement régulier, qu'il n'est guère possible de n'y pas reconnaître un tumulus. Au bas de ces deux collines dont elle contourne la base, la voie antique est mieux conservée encore que partout ailleurs. De près, Sanour semble une véritable forteresse carrée. A quelques centaines de mètres seulement, et sur le flanc de la chaîne de collines dont se détache celle que recouvre

1. Je ne dois pas dissimuler que l'identification d'Arbèles avec les ruines placées non loin de Tibériade, et qui se nomment Irbid, paraît fort plausible.

Sanour, sont un hameau d'apparence misérable, nommé Djerbah, et un petit oualy en ruine.

Nous nous consultons un instant, pour savoir si nous monterons à Sanour et si nous y ferons la halte du déjeuner; d'instinct nous préférons le grand air. Sous un olivier quelconque, et un peu loin du village, nous éviterons peut-être les curieux. Nous prenons donc le parti de cheminer une demi-heure de plus, malgré les vives réclamations de nos appétits, et nous allons mettre pied à terre dans un champ, au milieu de la vallée peu large qui sépare Sanour de Djebâa.

Il fait un temps charmant, les beaux insectes foisonnent, et nous leur faisons une chasse à outrance, en attendant que notre déjeuner soit prêt. Pendant que nous sommes tout occupés d'emmagasiner nos richesses entomologiques, arrive sur nous à fond de train, un gros et vigoureux garçon de trente ans environ, suivi de deux cavaliers dont les vêtements tant soit peu déguenillés, contrastent fort avec l'élégance du costume que porte leur chef. Tous trois sont bien armés; mais à leur contenance, il est clair qu'ils n'ont pas d'intentions hostiles. Comme Mohammed et le survenant se saluent et se prennent la main, je me mêle à la conversation, afin de savoir à qui nous avons affaire. C'est Khalil, fils du scheikh de Sanour, qui se promène dans ses terres, afin de surveiller ses laboureurs. Nous faisons naturellement le meilleur accueil que nous pouvons à un si haut personnage, et je l'invite à déjeuner avec nous. D'abord il accepte, et donne à l'un de ses compagnons l'ordre de continuer son inspection à sa place.

Cet ordre est intimé d'un ton qui sent l'autocrate d'une lieue; aussi l'Arabe saute-t-il lestement en selle et s'empresse-t-il d'aller où son maître l'envoie. Nous voilà donc bien et dûment les hôtes du jeune scheikh de Sanour; mais il nous voit ramasser et piquer des insectes par-ci par-là; il aperçoit

l'aigle qu'Édouard a tué le matin, et il ne comprend pas qu'on perde sa poudre et son temps à chasser pareille bête; enfin il prend très-probablement une triste opinion des produits culinaires qu'élabore sous ses yeux notre fripon de Constantin. Nous baissons donc sensiblement dans son estime; nous sommes des médecins tout au plus, et il aime autant aller dîner en compagnie de son illustre père. Grand bien lui fasse!

Cependant, tout en fumant nos pipes, le brave garçon guigne de l'œil toutes nos armes, que nous lui montrons l'une après l'autre à sa prière; ce qui l'émerveille surtout, c'est la poudrière de Loysel. A la vue de cet ustensile inappréciable pour lui, les yeux du scheikh se sont enflammés. Voilà une bonne occasion de remonter dans son estime. Je décide Loysel à sacrifier sa poudrière, et je prie le scheikh de l'accepter, en souvenir de notre passage. Il va sans dire qu'il ne se le fait pas répéter; mais ce qu'il faut lui répéter souvent, c'est comment le ressort se manœuvre; à chaque fois il me dit avec empressement: Thayeb, fehhemt! (Bien! J'ai compris.) Il essaie alors et fait une maladresse. J'ai idée que quelque jour il se fera sauter avec notre cadeau [1].

Notre effet est produit; nous sommes redevenus des gens de distinction aux yeux du scheikh. A son tour maintenant à trancher du grand seigneur. Je vous donne en mille à deviner ce qu'il imagine alors. Il tire de son sein un mouchoir dont un coin est noué; il le dénoue en soupirant, en tire un rhazy de vingt piastres, c'est-à-dire à peu près l'équivalent d'une pièce de cent sous, et me le glisse dans la main. D'abord je ne comprends pas où il en veut venir, et je regarde d'un air assez ébouriffé la plaquette d'or que ce monsieur m'octroie avec tant de générosité, tout en me demandant ce qu'il veut que j'en

1. Hélas! j'ai appris que depuis mon passage à Sanour, le pauvre Scheikh-Khalil avait été tué dans une collision avec ses compatriotes.

fasse. Il me faut assez longtemps, je l'avoue, pour deviner que cet animal-là m'a donné un pour-boire. Dès que cette pensée m'arrive, je lui rends bien vite sa pièce de vingt piastres, en lui faisant dire par Mohammed et en lui disant moi-même, que je fais des cadeaux, mais que je n'en accepte jamais.

On voit que nos rôles viennent de changer. Du reste, le scheikh de Sanour n'est pas honteux, il retire son mouchoir, y renoue sa pièce de cent sous et tout est dit. De ce moment il n'a plus qu'une pensée, c'est de nous souhaiter le bonjour et de nous laisser déjeuner en paix. Au moment de monter à cheval, il se décide pourtant, il faut l'avouer, à avoir un beau mouvement. Il s'adresse à Mohammed et lui dit :

— Moi aussi, je veux que le Français conserve un souvenir de notre rencontre, et je lui donne mon cheval. Dis-lui qu'il lui appartient. Son cheval était une vieille rosse, parfaitement usée sur toutes les coutures : on pense bien que je le refusai. Une fois débarrassés de notre visiteur qui regagne Sanour au galop, nous nous mettons à table, et pendant que nous festoyons notre déjeuner, nos moukres, avec leur prudence accoutumée, débrident nos chevaux et les laissent paître en liberté. Heureuse idée, comme on va le voir.

Il y a deux bonnes heures que nous sommes arrêtés; Naplouse est loin encore; il est temps de repartir : à cheval donc! Il n'y a qu'une petite difficulté, c'est que quelques-unes de nos montures, qui trouvent les pâturages de Sanour de leur goût, font toutes les façons du monde pour se laisser ressaisir et gagnent lestement au pied du côté de Djebâa. Patience! ces animaux se lasseront probablement de l'exercice extraordinaire qu'on leur fait faire en leur courant après. Mais les moukres sont les premiers à en avoir assez; ils jettent bientôt brides et bridons avec fureur contre terre, en refusant de poursuivre plus longtemps les fugitifs. L'abbé, mon fils et moi

sommes tous les trois démontés, et nous nous exténuons pour rattraper nos chevaux. Édouard et Philippe commencent une véritable chasse à courre, mais sans autre résultat que de se fatiguer beaucoup, et d'exciter encore la gaillardise des fuyards.

Au moment où nous allions partir du point où nous nous étions arrêtés pour déjeuner, nous avions vu paraître une troupe de cavaliers, auprès de la colline de Sanour. Étaient-ce des amis, étaient-ce des ennemis? il était difficile de le deviner, et leur arrivée n'avait fait que nous irriter plus encore contre l'incurie de nos moukres. Nous avions eu un instant la bonhomie de croire que le scheikh, ravi de nos procédés à son égard, nous envoyait une escorte; c'était là tout simplement une énorme niaiserie de notre part. En quelques minutes nous étions rejoints par la troupe en question, et nous reconnaissions un détachement de cavalerie régulière turque, qui allait prendre garnison du côté de Naplouse. Notre déconvenue sembla fort divertir messieurs les Turcs, qui firent bien semblant un instant de nous aider à rattraper nos chevaux, mais qui réussirent beaucoup mieux à les effaroucher de plus en plus, et passèrent outre.

Mon fils et André étaient restés en arrière, attendant que le cheval du premier lui fût ramené; de mon côté, j'avais suivi, à pied et en maugréant, la route de Djebâa. Ce ne fut qu'à l'entrée du village que ma monture se soumit, bien à contre-cœur, ainsi que le cheval de mon fils; quant à celui de l'abbé, ce fut une autre affaire : il enfilait, l'une après l'autre, toutes les ruelles de Djebâa, sautait sur les terrasses, et d'une maison à l'autre; enfin il semblait qu'il eût des ailes. Pendant que tous nos amis poursuivaient ce misérable animal, j'essayai de donner une correction à mon coursier; mais aux deux premiers coups de courbache, celui-ci commença une

valse fantastique sur place, avec une telle volubilité, que s'il ne se fût pas arrêté, la correction eût été pour moi; trois tours de plus et, prenant la tangente, je filais comme une flèche par-dessus ses oreilles.

Enfin l'enragé cheval de l'abbé est rattrapé. Philippe, qui est excellent cavalier, saute en selle et, malgré les supplications généreuses du légitime propriétaire de la bête, applique à celle-ci une vigoureuse leçon. Nous sommes ravis du succès, lorsqu'en voulant remettre d'aplomb sur ses épaules le lourd fusil qu'il porte en bandoulière, Philippe se livre un instant; le cheval en profite, se cabre, jette son cavalier sur le dos et recommence de plus belle ses escapades.

Du coup, la colère d'Édouard et la mienne ne connaissent plus de bornes, et nous nous décidons à fusiller le maudit animal. Dix fois son compte est réglé; nous le tenons en joue, et quand nous allons faire feu, nous voyons poindre dans la direction de nos fusils, quelque habitant de Djebâa, qui rit sans doute de notre fureur impuissante. C'est à perdre le peu de sang-froid qui nous reste. L'abbé, qui voit que nous voulons massacrer son cheval, nous accable de supplications, et nous l'envoyons promener. Bref, nous ne trouvons pas l'occasion de tuer la bête, et après quatre mortelles heures de ce jeu, c'est-à-dire après quatre heures d'une transpiration infernale, Mohammed nous ramène le démon à quatre pattes. L'abbé grimpe dessus et se met à le caresser!!! Pour le coup, ce fut contre lui une explosion d'invectives et de malédictions; mais que faire? que peut-on opposer à la patience d'un abbé? Rien.

Le soleil allait se coucher; nos bagages avaient quatre heures d'avance sur nous; sans doute ils étaient arrivés à Naplouse, et mon fils, que son cheval attendait à une fontaine située à quelques cents mètres de Djebâa, ne paraissait pas encore; on comprend quelle était mon inquiétude. Deux routes passant

l'une à droite et l'autre à gauche du village, vont se rejoindre à l'entrée de la vallée de Sanour; comment deviner celle qu'il prendrait? Heureusement, au bout de quelques minutes, il arriva par la route de droite, monté sur le cheval d'André qui le suivait à pied.

Nous étions enfin réunis, mais exténués et de fort méchante humeur, contre l'abbé surtout, car sans son intervention, nous n'eussions pas perdu tant de temps, et il nous restait quatre heures de marche à faire, nuitamment, dans les montagnes de Naplouse, montagnes dont les habitants sont aussi mal amés qu'ils le méritent. Au moment où nous sommes réunis, Mohammed, pour nous remettre en joie, nous prie de nous presser, de glisser des balles dans nos fusils et de lui en donner pour lui-même, le tout de l'air le plus calme et le plus placide.

Nous voilà donc en marche, c'est bien heureux! André est devant, car à l'entendre il n'a peur de rien; Mohammed vient ensuite, puis Philippe, puis mon fils, puis tous les autres. En moins d'une demi-heure l'obscurité est profonde, et Mohammed ne cesse de nous exciter à gagner du terrain. Vers sept heures nous marchons dans la nuit la plus noire et nous sommes loin de songer à une mésaventure, lorsque Mohammed croyant parler à mon fils qu'il suppose derrière lui, mais dont il est séparé par Philippe, montre à celui-ci le champ étroit qui longe à gauche le défilé rocailleux que nous suivons, et lui dit à voix basse :

Fih nas! fih haramie! nemchi âleïhim. (Des hommes! des voleurs! marchons sur eux.)

Philippe, qui ne comprend pas l'invitation, ne répond rien tout naturellement, et Mohammed insiste : Nemchi! (Allons!) Pas plus de réponse. Alors le brave garçon s'élance avec furie le fusil en joue, et nous entendons les mots suivants : Aïch

entè! (Qui vive!) Silence. Aïch entè, ïâ kelb! (Qui vive, chien!) Même silence, que rompt aussitôt la détonation du fusil de Mohammed, accompagnée de la formule ordinaire de malédiction :

Allah ïelâanek, oua abouk, oua abou abouk! (Que Dieu te maudisse, toi et ton père, et le père de ton père!)

Au coup de feu, une forme noire s'est levée, a essayé de fuir et est retombée lourdement sur le sol, sans proférer une plainte; d'autres formes noires ont fui à toutes jambes vers la hauteur.

Mohammed s'approche de l'homme qu'il vient d'abattre, force son cheval à le pousser du sabot, et revient tranquillement au milieu de nous. Aïch kan? lui dis-je. (Qu'est-ce que c'est?) Houa mat. (Il est mort.) Allah akbar! (Dieu est grand.) Nestaâdjèl (Hâtons-nous.), et il charge son tchibouk, et l'allume aussi tranquillement que s'il était assis sur le divan d'un café. Pendant les quelques instants que cette scène fâcheuse avait duré, j'avais fait mettre pied à terre à tout le monde; chacun de nous avait armé son fusil et, se plaçant derrière son cheval, s'était tenu prêt à faire feu. Tous avaient exécuté cette manœuvre avec un aplomb de très-bon goût, et dès ce moment mon monde était jugé : je n'avais avec moi que des hommes de cœur.

A l'invitation répétée de Mohammed, nous nous mîmes en selle et, reprenant le chemin de Naplouse, nous marchâmes bon train. Pendant une demi-heure, nous nous tînmes sur le qui-vive, grâce aux cris qui étaient proférés contre nous, du haut des collines; mais les braves gens à qui nous avions à faire, convaincus par expérience que nous n'y allions pas de main morte, se contentèrent de crier et ne firent rien de plus.

Il était neuf heures quand nous entrâmes à Naplouse, un

peu préoccupés, je l'avoue, des suites de la méchante aventure que nous avions ramassée chemin faisant. A la porte de Naplouse, nous avons trouvé Schariar qui, muni d'une lanterne, nous attendait pour nous conduire à notre gîte. Après avoir parcouru plusieurs rues étroites et boueuses, nous sommes enfin arrivés, par des couloirs infects et encombrés d'immondices, au bas d'un escalier assez semblable au perchoir d'un poulailler, et au sommet de cet escalier, nous avons trouvé la plus belle chambre, précédée d'une petite cour en terrasse, qui domine la vallée de Naplouse et nous donne la vue du mont Ebal tout entier; derrière nous est le Garizim que nous cachent les maisons du voisinage.

Notre hôte, qui est un chrétien, est très-prévenant, et il se met en quatre, pour nous faire admirer le logis qu'il nous donne. Il est de fait que nulle part, si ce n'est à Damas, nous n'avons rencontré une hôtellerie aussi commode et aussi proprement tenue que celle de Naplouse; il y a bien quelque peu de vermine; mais le moyen de l'éviter en Syrie?

Pendant notre repas, que nous avons trouvé en train de se confectionner, malgré l'avance énorme que nos bagages avaient sur nous, nous nous entretenons de l'affaire de Djebâa, et nous demeurons parfaitement d'accord sur la nécessité de n'en pas sonner mot. Ce n'est pas dans le pays de Naplouse, que l'on plaisante avec les dettes de sang, et nous avons tout lieu d'être préoccupés de celle que nous avons contractée ce soir. L'abbé, qui ne voit que des honnêtes gens partout, est furieux de ce qui s'est passé; à son compte, l'homme qui a péri se promenait tranquillement après son dîner, et nous avons un meurtre sur la conscience. Je lui réponds que c'est sa faute, et que s'il ne nous avait pas empêchés de tuer son misérable cheval, nous n'aurions pas été pris par la nuit, et mis dans la cruelle nécessité de tuer un homme. Cette argumentation ne le touche pas;

je crois même que nous nous boudons un peu, tout en nous souhaitant bonne nuit.

Pour en finir avec les scrupules, certainement très-louables, de cet excellent ami, je dirai tout de suite qu'il a conservé opiniâtrément sa quiétude à l'endroit des mœurs arabes, jusqu'au jour où en herborisant, suivant sa coutume, tout seul et à distance de la caravane, il a trouvé près de Sayda, dans le pays le plus sûr du monde, à son compte, un ravin contenant tout autre chose que les plantes rares qu'il y venait chercher de confiance, c'est-à-dire deux cadavres fraîchement égorgés, et égorgés pour cent misérables piastres. On ne s'est jamais donné le souci de chercher par qui, et la parfaite indifférence des passants, appelés par l'abbé pour contempler ce hideux spectacle, lui a, j'en suis sûr, donné à penser que la gendarmerie est une excellente institution en général, et qu'elle ne serait pas de luxe dans la Syrie, en particulier.

Comme nous reviendrons au moins une fois à Naplouse pendant notre voyage, nous nous décidons à ne rien y voir à ce premier passage. Le temps presse, car nous avons encore deux jours de marche d'ici à Jérusalem, et nous sommes au 22 décembre. Il est donc arrêté que demain matin nous partirons de bonne heure, pour aller coucher à el-Bireh.

22 DÉCEMBRE.

Malgré toute notre bonne volonté, nous n'avons pu réussir à partir avant huit heures. Nos moukres, nos montures, les curieux et les mendiants forment dans la ruelle où nous sommes logés, un tel tohu-bohu qu'il est bien difficile de s'en dépêtrer. C'est à qui nous demandera des bakhchich que nous refusons avec autant d'insistance qu'on en met à les demander. Enfin nous réussissons, non sans peine, à sortir de Naplouse,

avec accompagnement d'injures, voire même de cailloux, que les aimables enfants de la ville nous jettent du haut des terrasses, en nous regardant passer. En traversant une espèce de misérable bazar, nous avons admiré à la volée un délicieux portail d'église du XII[e] siècle, transformée aujourd'hui en mosquée, et devant laquelle on ne nous permet même pas de faire une halte de quelques instants. O hospitalité! que tu es un vain mot à Naplouse!

Une fois sortis de la ville, nous nous trouvons dans une fraîche vallée, plantée d'oliviers séculaires, et arrosée de nombreux ruisseaux d'eau vive. Partout sous le gazon nous distinguons des substructions antiques : c'est la ville de Sichem, la ville chérie des patriarches, que nous foulons en ce moment, et ces débris sont très-probablement ceux de Neapolis qui en a pris la place. A notre gauche s'étend le pâté du mont Ebal, perforé à sa base de nombreux caveaux funéraires, restes de la nécropole de Sichem. A notre droite nous admirons les cimes du Garizim, sur le flanc verdoyant duquel est mollement assise la Naplouse moderne.

Pendant deux kilomètres à peu près nous suivons cette charmante vallée. Au moment où nous allons la quitter, nous passons près du puits de la Samaritaine, Bir-Iakoub des Arabes. Un peu plus loin à l'est est un petit oualy musulman : c'est le tombeau de Joseph. Arrivés en ce point, nous tournons brusquement au sud et nous entrons dans une vallée large et riche que nous suivons pendant plus de deux heures. Le vent, qui souffle très-violemment du sud, nous fatigue horriblement, et c'est à grand'peine que je parviens à prendre quelques notes chemin faisant.

Presque vis-à-vis le point où le vallon de Sichem débouche dans la vallée que nous suivons, nous apercevons, au pied des hauteurs qui la bordent et un peu à gauche, le village d'Az-

mout. Un peu plus loin, à mi-côte et à peu près dans la même direction, est le hameau d'ed-Deir. A quelques kilomètres encore à l'est, mais un peu plus au sud, nous apercevons sur la hauteur un village considérable nommé Beit-Dedjan, en deçà duquel est assis, sur un coteau plus bas, le village de Roudjib.

Le livre de Néhémie (vii-28) et celui d'Esdras (ii-24) mentionnent une localité nommée Azmout, עזמות, que Reland sup pose avoir fait partie de la tribu de Juda ou de celle de Benja min, parce que ses habitants sont cités près de ceux de Netopha, de Gilgal et de Geba. La parfaite identité de nom porterait à croire que l'Azmout de l'Écriture, dont le nom est ridiculement transcrit Azmaveth, et l'Azmout moderne ne sont qu'une seule et même localité, si nous ne lisions encore dans Nehemie (xii-28 et 29) que : « les fils des chantres s'assemblèrent, et de la campagne autour de Jérusalem, et des bourgs de Netofath, — et de Beit Gilgal, et des champs de Geba et d'Azmouth ; car les chantres s'étaient construit des bourgs autour de Jérusalem. » Franchement un bourg placé à côté de Naplouse, ne peut être considéré comme bâti autour de Jérusalem. Concluons-en que nous trouvons ici un exemple de plus de la fréquence des noms géographiques bibliques, qui étaient presque toujours appliqués à plusieurs localités.

Si nous ne pouvons assigner positivement à Azmout une antiquité biblique, nous serons, je crois, plus heureux quand il s'agira du village qui vient ensuite, de Beit-Dedjan ; c'est Beth-Dagon, où fut porté le crâne de Saül après qu'il eut péri dans la montagne de Gilboâ. Dans Josué (xv-41) nous trouvons la mention d'un lieu nommé Beth-Dagon qui faisait partie de la tribu de Juda ; ce ne peut être évidemment le nôtre. Le même Josué cite (xix-27) un autre Beth-Dagon de la tribu d'Ascher ; ce n'est donc pas encore là notre Beit-

Dedjan, puisque nous marchons sur le territoire de la demi-tribu cis-Jordane de Manassé et de la tribu d'Éphraïm. Cherchons donc ailleurs. Dans les Chroniques (I-10) nous lisons (verset 3 et suivants) : le combat fut rude contre Saül; les archers le trouvèrent, et il fut effrayé par les archers. — 4. Saül dit à son écuyer : Tire ton épée, et transperce-moi avec elle, de peur que ces incirconcis ne viennent et ne se jouent de moi. Mais son écuyer refusa, car il avait très-peur; alors Saül prit son épée et se jeta dessus. — 5. L'écuyer de Saül ayant vu qu'il était mort, se jeta aussi sur son épée et mourut. — 6. Saül mourut alors avec ses trois fils et toute sa maison; ils moururent ensemble. — 8. Le lendemain, il arriva que, quand les Philistins vinrent pour dépouiller les morts, ils trouvèrent Saül et ses fils, tombés sur la montagne de Gilboâ. — 9. Ils le dépouillèrent, lui enlevèrent la tête et ses armes qu'ils envoyèrent dans le pays des Philistins à l'entour, pour réjouir leurs idoles et le peuple. — 10. Ils déposèrent ses armes dans la maison de leur dieu, et attachèrent son crâne à Beth-Dagon.

Les cadavres de Saül et de ses fils avaient été portés à Beth-san (Beysan de nos jours). Les habitants de Iabis, dans le pays de Galaad, vinrent les enlever pendant la nuit et repassèrent le Jourdain; puis ils leur rendirent les honneurs funèbres.

Je croirais assez volontiers que la Beth-Dagon du passage que je viens de citer, n'est autre chose que notre Beit-Dedjan, parce que ce village n'est en réalité qu'à une journée de marche de Djilboun, localité placée dans la montagne au nord-est de Djenin, et dans laquelle on retrouve avec certitude le théâtre de la défaite de Saül. Quant à Roudjib, si ce n'est pas un village de fondation moderne, je ne sais à quelle localité antique il est possible de l'assimiler.

Presque vis-à-vis Roudjib, et sur le flanc droit de la vallée,

est le village de Kafr-Kallin. A trois kilomètres plus loin environ, et du même côté, se voit un hameau de faible importance, nommé el-Makhna. Y aurait-il par hasard dans le nom el-Makhna une altération du nom biblique מכמתת, transcrit Micmetath (Josué, xv-6), et qui appartient à une localité placée sur la limite d'Éphraïm et de Manassé, et dans le voisinage de Sichem (Jos., xvii-7)?

Parmi les coteaux de droite qui forment le prolongement de la chaîne du Garizim, il en est un qui présente une figure tellement régulière, et autour duquel tourne une rampe si douce, qu'il ne paraît pas possible d'admettre qu'il n'y ait pas là l'indice de travaux humains d'une haute antiquité. A une lieue plus loin, deux villages considérables sont encore placés, l'un sur le flanc droit et l'autre sur le flanc gauche de la vallée; ce sont Haourah et A'ouarta. Comme nous marchions le plus promptement possible, afin d'atteindre Jérusalem et Beit-Lehm en temps opportun, et que d'ailleurs nous devions repasser par cette route, je me contentai de prendre note des noms des localités qui se présentaient à nous, sans les étudier avec autant de soin que je le fis au retour; j'aurai donc à parler plus tard des ruines importantes que je ne remarquai pas à mon premier passage.

Le village d'Haouarah est en quelque sorte la clef de cette belle vallée qui conduit directement jusqu'à celle de Sichem; il est bâti sur un monticule assez peu élevé qui domine la route, et les amas de fumier et d'immondices qui l'entourent, lui donnent presque l'air d'un village fortifié. Un peu plus loin que Haouarah, la vallée est close au sud par une colline assez raide que gravit la route de Jérusalem, mais comme elle s'infléchit brusquement à l'ouest, elle a encore quelques kilomètres de profondeur. Derrière Haouarah, et à très-petite distance, est le hameau d'Ayn-Ouris, et, au fond de la vallée, le

village de Kousa, que l'on distingue parfaitement tous les deux, en suivant la route de Jérusalem.

Nous eûmes un instant la pensée de faire halte à mi-côte, pour déjeuner; nous y étions abrités contre le vent du sud qui augmentait de violence, et une petite source, malheureusement trop peu abondante pour abreuver nos chevaux, semblait nous y inviter. Mais il était encore de bonne heure; nous savions par expérience tout ce que l'on gagne en voyage, à aller déjeuner le plus loin possible, et nous continuâmes, après avoir décidé que nous ne nous arrêterions qu'au khan-es-Saouyeh, que nous devions, nous disait-on, rencontrer avant une heure, et où nous trouverions toute l'eau nécessaire.

Le plateau que nous venons d'atteindre est très-pierreux, très-difficile, mais de courte étendue; une demi-heure après, nous en descendons et nous traversons un vallon assez joli et bien cultivé, qu'arrose un modeste ruisseau. A gauche, nous laissons sur le versant du plateau que nous venons de quitter, le village de Yitma [1], vis-à-vis duquel, sur le coteau opposé, est assis le village de Koubalan. Nous franchissons encore une petite chaîne de collines très-basses, et enfin nous atteignons le khan si désiré. Le khan-es-Saouyeh est dans une très-petite plaine, et vis-à-vis de lui se voient, à quelques cents mètres à droite, des ruines qui paraissent de l'époque romaine.

Nous espérions un vrai khan et nous ne trouvons qu'une masure en ruines. Quatre murailles de grosses pierres à moitié éboulées, tel est le khan de Saouyeh. Nous avons soin de nous

1. Nous lisons dans le livre des Rois (II, XXI-19) que le nom de la mère du roi Amon, fils de Manassé, était Mechalmet, fille de Haroutz de Itbah (יָטְבָה), sans autre indication. Je suis très-disposé à croire que cette localité biblique doit être identifiée avec la Yitma moderne; car de l'*m* au *b* il y a trop près pour que ces deux noms soient différents. Josèphe nomme Ἰαβάτη cette même localité, et entre les deux formes que nous trouvons dans l'Écriture Sainte et chez les Arabes de nos jours, il paraît probable que le nom rapporté par Josèphe, a été altéré, peut-être par la faute de quelque copiste maladroit.

abriter derrière ses murailles, notre cuisinier s'installe et nous apporte des œufs durs; joignez à cela une poule étique, du pain moisi et du vin qui a tant été secoué qu'il ressemble à de la boue, voilà notre déjeuner. On conçoit qu'un semblable festin ne prenne pas beaucoup de temps; et nous nous hâtons de remonter à cheval. Un quart d'heure après nous traversons une autre vallée que domine, à droite, le village de Loubban, et au fond de laquelle est une fontaine abondante, placée à côté des ruines d'un ancien khan, nommé khan-el-Loubban. Maundrell, le premier, a reconnu, dans le village de Loubban la Lebona de l'Écriture. Le village de Silo, dit la Bible, (Juges, XXI-19) était au nord de Beth-el et au midi de Lebona. Cela est exact, car Beitin, qui a pris la place de Beth-el, est exactement au midi de Seiloun, qui est au sud-est de Loubban.

Pour sortir de l'Ouad-el-Loubban, nous commençons à escalader les montagnes de Judée, que nous ne devons plus quitter jusqu'à Jérusalem. Une fois arrivé sur le plateau, on aperçoit à sa gauche le village de Seiloun; c'est Silo, le lieu célèbre où furent établis le tabernacle et l'arche d'alliance. Josèphe écrit son nom Σιλοῦν, exactement comme le prononcent les habitants de nos jours. C'est, du reste, un village chétif et sans importance.

Nous descendons alors dans une vallée fertile, et sur le versant opposé nous apercevons les deux villages de Sendjil et de Tourmous-Aya, entre lesquels nous passons, et qui ne sont guère éloignés l'un de l'autre de plus de deux kilomètres. Au premier abord, on pourrait être tenté de retrouver dans Tourmous-Aya[1] une localité biblique fort importante, et dont il est souvent question dans les livres saints. On devine que je veux parler de Aï. Mais des textes sacrés fort précis s'opposent à

1. Tourmous signifie une sorte de pois, de lupin.

cette assimilation; ainsi, entre autres, dans la Genèse (XII-8), nous lisons que Beth-el était à l'occident et Aï à l'orient, et ceci ne peut, en aucune façon, convenir à la position relative de Tourmous-Aya et de Beitin, puisque le premier de ces deux villages est à peu près exactement au nord du second et à quatre lieues environ. Il est donc plus que douteux qu'il soit permis de rechercher Aï à Tourmous-Aya.

Quand nous sommes à la hauteur de Sendjil, le soleil commence déjà à baisser, et nous ne sommes pas encore aux deux tiers de notre étape. De plus, le vent continue à souffler fortement, et nous l'avons en plein visage, ce qui est fatigant au possible. Une demi-heure après, nous laissons à notre droite le village de Ras-abou-Kesch. Nous passons ensuite entre les deux villages de Yebroud et de Selouad, qui sont assez peu éloignés l'un de l'autre; nous longeons la crête du vallon dans lequel sont les terres cultivées de Yebroud, et nous apercevons d'en haut une espèce de puits placé en avant des habitations, et qui porte le nom d'Ayn-Yebroud; redescendant alors des hauteurs, nous contournons la côte sur le penchant de laquelle est placé Selouad, et nous entrons dans une gorge étroite, toute plantée de figuiers, et qui porte un nom assez peu rassurant, celui d'Ouad-el-Haramieh, c'est-à-dire vallée des Voleurs. La route y devient détestable, quelques portions en ont été déjà emportées par les pluies, et il faut prendre toutes sortes de précautions pour que les chevaux ne s'y estropient pas avec leurs cavaliers.

Au bout d'une heure nous trouvons de petites sources peu abondantes, suintant des rochers verticaux qui longent le flanc droit du vallon; elles forment l'Ayn-el-Haramieh. Là sont deux citernes en ruines, construites en bel appareil antique, mais qui ne contiennent plus une goutte d'eau. Elles sont, je crois, de construction romaine, et, dans tous les cas, elles sont sur le

bord même de la voie antique, dont nous n'avons cessé de suivre les traces, pendant toute la journée.

A son extrémité sud, c'est-à-dire après avoir dépassé l'Ayn-el-Haramieh et les citernes, la vallée s'élargit un peu, et l'on aperçoit à droite et à gauche, mais surtout à droite, de belles excavations funéraires qui datent certainement d'une époque fort reculée : extérieurement elles sont semblables à celles des vieilles nécropoles que nous avons déjà rencontrées. Malheureusement le temps nous manque pour les visiter; la nuit vient rapidement, et nous sommes bien loin encore d'el-Bireh.

L'Ouad-el-Haramieh débouche perpendiculairement dans une vallée beaucoup plus large, plantée de magnifiques oliviers, et qui conduit au village d'et-Tayebeh. Après avoir suivi cette vallée pendant quatre ou cinq cents mètres, nous la coupons et nous entrons dans une nouvelle gorge, un peu moins étroite que l'Ouad-el-Haramieh, mais dominée par des rochers admirablement disposés pour une embuscade des gens qui ont donné leur nom au pays. Cette gorge est dirigée d'ailleurs dans le même sens que l'autre, et profondément ravinée par un torrent maintenant à sec.

C'est le lit de ce torrent qui sert de grand chemin, mais de chemin montant, sablonneux, malaisé, avec cette variante que le mot sablonneux devrait être remplacé par le mot rocailleux. Pendant que nous nous évertuons à l'escalader, un nouvel agrément de voyage survient, la pluie, puisqu'il faut l'appeler par son nom: c'était pourtant bien assez du vent! Petite pluie abat grand vent, dit la sagesse des nations; mais petite pluie, dans ce pays, ressemble furieusement à une averse de France, et, grâce à Dieu, elle ne dure pas! Ce qui dure, c'est l'obscurité; car la nuit est promptement arrivée toute noire, et ce que nous avons de mieux à faire maintenant, c'est de laisser la bride sur le cou de nos chevaux et de nous fier à notre bonne

étoile et à leur instinct. Nous ne voyons pas à deux pas devant nous, et nous avons toutes les peines du monde à ne pas nous écarter les uns des autres. Sur le plateau où nous sommes parvenus, nous avançons tant bien que mal à travers des roches plates et glissantes. Il semble qu'il n'y ait plus trace de terre végétale, ce qui nous fait dire que les Hébreux se sont trompés, en appelant leur pays la terre promise, la pierre promise nous paraissant alors une dénomination beaucoup plus convenable.

Chemin faisant, pendant que je grelotte dans mon paletot et que je me défends, le moins mal que je peux, contre la bise infernale qui nous coupe la figure, Mohammed nous annonce que nous sommes à hauteur de Beitin. Une demi-heure se passe encore, et enfin nous nous trouvons devant une grande baraque construite en pierres. C'est une des maisons d'el-Bireh.

Dieu soit loué! nous sommes arrivés, mais transis, mais rompus, mais tombant de sommeil et de fatigue. Voilà douze bonnes heures que nous sommes à cheval, par le vent et par la pluie; on serait fatigué à moins. Une fois que nous avons mis pied à terre, nous sommes introduits dans notre nouveau gîte. Quel gîte! bon Dieu! Figurez-vous un couloir boueux, de six pieds de long et de trois pieds de large, dans lequel on ne voit goutte. Aurait-on la prétention exorbitante de nous loger là-dedans? Avec la meilleure volonté du monde, ce serait impossible, à moins de nous placer en tas. « C'est là-haut, montez, » nous dit André. —Montez, c'est bien aisé à dire! par où et comment? — Notre drogman nous fait alors reconnaître au toucher trois pierres en saillie sur le mur de droite; elles sont disposées sur une ligne tant soit peu oblique, et à trois pieds l'une de l'autre. — « C'est l'escalier, » dit-il. « — Bien obligé! » — Et nous escaladons successivement.

Une fois au sommet du mur que nous croyions un simple mur

de refend, nous trouvons une aire en terre battue, qui a le toit pour plafond, et quel toit! un vrai grillage, par lequel le vent use de son droit de bourgeoisie, comme dans toute demeure arabe qui se respecte. Une autre petite plate-forme en retour, étroite comme le bas de l'escalier, et relevée de deux pieds au-dessus du sol de notre appartement, sert de chambre à coucher aux dames de la maison. Elles y sont accroupies avec leur seigneur et maître, et deux ou trois invités du voisinage, dont l'un, brave chrétien du village de Ram-Allah, possède une paire d'yeux que je n'oublierai de ma vie. Ils ne lui tiennent évidemment dans les orbites que par un reste d'habitude. Trois immenses cruches ou caisses en terre sèche, à la fois armoires et magasins à blé de la famille, garnissent toute la longueur des deux salles réunies. Nous avons assez d'espace pour juxtaposer nos couchettes, en faisant empiéter chacune d'elles sur sa voisine. S'il n'y a pas l'ombre d'un escabeau, il y a en revanche une bûche qui fait semblant de brûler, et qui se contente de fumer à nous asphyxier tous. Une petite lampe de fer accrochée à une fente de la muraille, complète notre ameublement.

Il est neuf heures et demie du soir; nous avons donc bien le droit d'avoir faim ; mais il faut faire cuire le dîner. Impossible de dresser nos lits en même temps que la table et nos tabourets de toile; tant que le dîner-souper n'aura pas été dévoré, nous voudrons bien nous accroupir comme nous pourrons, ou rester debout à notre choix. Nous préférons construire et démolir tour à tour, suivant les besoins du moment, les portions ci-dessus mentionnées de notre mobilier. Les tabourets, la table, et deux couchettes sur sept sont installées; les ballots qui renferment le reste, servent de fauteuils pour le moment, et comme nous comprenons que nous aurions beau nous casser la tête au mur, afin d'imaginer quelque chose de mieux, sans

qu'il y eût le moindre moyen de faire autrement, nous preno bravement notre parti. Nous nous établissons au hasard, no fumons ou nous dormons, en attendant le potage.

Je profite de l'occasion pour causer arabe, je me préser tout seul à la société qui orne la chambre haute des dames, et conversation commence. L'homme aux gros yeux me deman de lui apprendre le français; je lui enseigne des mots et d phrases qu'il prononce à la troisième fois assez bien, et u heure s'écoule ainsi, avant que le bienheureux dîner soit ser Constantin, qui se méfie de notre bienveillance présente, no empoisonne encore plus que d'ordinaire, cela va sans dire, il est près de minuit quand nous pouvons nous faufiler sur r lits, en passant les uns par-dessus les autres, au risque disloquer tout notre mobilier. Vive la fatigue, pour dorn bien! nous sommes dévorés de vermine, et nonobstant, jour reparaît, sans qu'aucun de nous ait le moins du mon changé la position dans laquelle le sommeil s'est empa de lui.

23 DÉCEMBRE.

Voici enfin le jour où nous devons arriver à Jérusalem. D l'aube nous sommes tous debout; l'abbé court visiter les ri nes d'une église chrétienne des croisades, et moi de vieil citernes antiques qui ont certainement donné leur nom au v lage d'el-Bireh. C'est la Beeroth de la Bible, ville des Gibé nites (Josué, IX-17), devenue plus tard une des cités de tribu de Benjamin. (Samuël, IV-2). Saint Jérôme nous en effet dans l'Onomasticon : *Beeroth sub colle Gabaon,* *tenditur hodieque villa ab æliâ pergentibus Neapolim in se timo lapide.* Quant à cette colline de Gabaon elle est, toujou suivant le témoignage de saint Jérôme, près de Rama, et là e fectivement est encore un village de Djebâ. Est-ce l'ancien ch

lieu des Gibéonites, la Gibéa du livre des Juges, גבעה (xix-13), nommée Djebaoun, גבען dans le livre de Josué (xxi-27)? Puisque saint Jérôme qui connaissait si bien toute la Terre Sainte, place Gabaon près de Rama, cette identification ne me paraît pas douteuse.

La carte de Syrie, de Zimmermann, place un village d'el-Djib à une lieue à l'ouest de Khouraïb-er-Ram, et il y reconnaît la Gibeon de l'Écriture qu'il distingue de Gibea. J'ignore si ce village d'el-Djib existe réellement, mais dans tous les cas, j'aime mieux, d'accord avec saint Jérôme, chercher la métropole des Gibéonites à Djeba.

On se rappelle la supercherie dont les Gibéonites se servirent pour éluder les terribles conséquences de la conquête judaïque (Josué, ix). Les populations de Jéricho et d'Aï venaient d'être exterminées; toute la race des Cananéens était menacée du même sort, et les Gibéonites, qui appartenaient à cette race, imaginèrent un moyen de se tirer de cette cruelle position. Des envoyés choisis parmi les habitants de Gibeon, de Béeroth, de Képhira et de Kiriat-yearim, vinrent trouver Josué. « Nous ne sommes pas Cananéens, lui dirent-ils, et nous demeurons si loin d'ici, que nos vêtements et nos chaussures se sont usés en route; voyez en quel état ils sont; ils étaient neufs, quand nous sommes partis de notre pays. Voyez notre pain; il est sec et moisi, il était tout frais, quand nous l'avons emporté. Nous venons vous offrir l'alliance de notre peuple qui n'a rien de commun avec les Cananéens. Voulez-vous nous rendre amitié pour amitié? » Josué, qui n'était probablement pas très-bien informé de la topographie des contrées qu'il avait à conquérir, Josué et le grand prêtre Éléazar se laissèrent prendre à cette supercherie effrontée bien digne de Bedouins. Le traité d'alliance fut juré, et les Gibéonites furent épargnés pour le quart d'heure; ils furent même sauvés, peu de temps

après, par Josué, de l'attaque que le roi de Jérusalem et les rois du voisinage dirigèrent aussitôt contre eux, pour les punir d'avoir traité avec l'ennemi commun. Josué, appelé au secours de ses nouveaux alliés, fondit à l'improviste sur les rois de Canaan, les mit en déroute et les poursuivit l'épée dans les reins, à travers les vallées, jusqu'à Béthora, dit Josèphe. (Ant. Jud. V, I-17.) Un peu plus tard Saül, malgré la foi promise, ravagea le pays des Gibéonites et leur fit tant de mal, que David, pour obéir aux prophètes qui le menaçaient de la colère céleste, s'il ne donnait satisfaction à la nation que Saül avait traîtreusement frappée, se vit obligé de leur livrer sept hommes de la famille de Saül, qu'ils demandaient pour en faire à leur bon plaisir. Les sept malheureux furent livrés et mis à mort par les Gibéonites.

Après ma petite promenade matinale je rentre au khan, et je trouve tout le monde prêt à partir. Suivant notre coutume de chaque jour, avant de monter à cheval, nous devons prendre un potage, une tasse de café, puis fumer un tchibouk. Le malheureux Constantin, qui ne s'occupe plus de nous qu'avec un dégoût marqué, que nous lui rendons bien d'ailleurs, quand nous nous occupons nous-mêmes de sa cuisine, Constantin nous sert du café à l'huile; nous n'avons pas l'habitude de cette boisson hétéroclite, nous le forçons donc à nous en faire d'autre sur-le-champ; il est encore plus huilé que le premier, et une de nos tasses est rondement jetée au nez du malencontreux cuisinier, qui ne peut plus dès lors se dissimuler que sa position de maître-d'hôtel est chancelante. Nous nous passons pour cette fois de café, et nous nous mettons en marche.

Devant nous trottine sur une bourrique, un gros bonhomme en habit européen, qui depuis hier se tient le moins loin possible de notre caravane. C'est, nous dit-on, un habitant de

Tibériade, qui se rend à Jérusalem pour ses affaires; nous l'avons en effet retrouvé un peu plus tard à Tibériade, où nous avons eu avec lui des relations agréables que je raconterai en leur temps.

En quittant el-Bireh, la route descend à travers des terres assez fertiles, et entre dans un vallon étroit et bordé de rochers, qui se nomme l'Ouad-Atarâ. Des ruines antiques se voient à l'entrée et à la sortie de ce défilé, comme celles de postes chargés de défendre le passage. Cette fois encore il n'y a pas à s'y méprendre, le nom moderne Atarâ a pris la place du nom biblique Ataroth, de l'une des localités placées sur la frontière méridionale de la tribu d'Éphraïm, et contre le territoire de celle de Benjamin. (Jos. XVI-5, XVIII-13, XVII-7 et XVI-8.)

L'Ouad-Atarâ n'a guère plus de deux kilomètres de longueur, et en en sortant, nous laissons à notre droite le village de Rafat, puis sur un sommet plus éloigné, et séparé du premier par une montagne, un oualy musulman nommé Naby-Samouïl. J'ignore à quelle localité biblique a été substituée Rafat. A partir de ce point, la voie pavée antique offre des traces très-évidentes, qui ne cessent plus de se montrer jusqu'à Jérusalem.

Nous atteignons promptement le lieu nommé er-Ram. C'est une colline peu élevée, sur le sommet de laquelle sont des ruines informes. Sur le flanc de cette colline que longe la voie antique, les rochers présentent des traces nombreuses d'anciennes constructions, telles que des aires carrées et des escaliers. Un peu plus loin, et à droite de la route, sont des ruines évidemment plus modernes et parmi lesquelles il est facile de distinguer, à des restes de voûtes ogivales, un grand édifice du moyen âge : est-ce le château des sires de Rames? est-ce un khan arabe? il est fort difficile de le pré-

ciser. Ce qui est certain, c'est que cet édifice porte le nom fort significatif de Khouraïb-er-Ram (petite ruine d'er-Ram). Rama était une ville de la tribu de Benjamin (Jos. XVIII-25), et dans les Juges (XIX-13) nous lisons : « Approchons et passons la nuit à Gibeâ ou à Rama. » La colline d'er-Ram est bien certainement l'emplacement de la Rama biblique, et le village de Djebâ en est fort voisin. Le texte biblique que je viens de citer est donc parfaitement clair par lui-même.

En poursuivant notre route, nous laissons, à environ trois kilomètres sur notre droite, le village de Beit-Hanoun, en face duquel se trouve, à notre gauche, et à quelque cent mètres seulement du chemin que nous suivons, un tertre régulier peu considérable et couvert de décombres antiques ; il est nommé Tell-el-Foul (le monticule de la Fève).

De là, nous apercevons au loin, à droite et sur une hauteur, le village de Beit-Hour-el-Fouqah. A l'occident de celui-ci se trouve, me dit Mohammed, un second village qui porte le nom de Beit-Hour-et-Tahtah. Il serait difficile de méconnaître, dans ces deux villages, les deux villes bibliques de Beth-Choron, l'une nommée la supérieure et l'autre l'inférieure, et qui étaient sur les confins des tribus d'Éphraïm et de Benjamin (Jos. XVI-5; Chr. II, XXV-13 et I, VII-24). Beth-Choron (Jos. XXI-11) fut donnée aux Lévites. Je regarde comme très-probable que la localité que Josèphe nomme Bethora (Βαιθωρὰ) et jusqu'à laquelle Josué poursuivit les rois cananéens qui avaient attaqué les Gibéonites, n'est autre chose que notre Beit-Hour-et-Tahtah.

Après avoir passé devant le village de Kalounieh qui s'aperçoit à notre droite, nous arrivons enfin au pied d'un tertre que couronne le village de Schâfat. Ce village a l'apparence d'un vieux château du moyen âge avec donjon carré. J'avoue que nous n'y faisons pas grande attention, et que nos esprits sont

ailleurs. Devant nous, après quelques collines peu élevées, s'étend une plaine couverte d'oliviers, et au milieu de ces oliviers s'élèvent majestueusement les dômes et les minarets de Jérusalem. En ce moment, nos tarbouch ne sont plus sur nos têtes, et chacun de nous s'incline devant la ville sainte. Un cri de joie et d'admiration s'était élevé de nos cœurs, et, je le dis sans scrupule aucun, nous éprouvions encore en ce moment une bien vive émotion.

A partir de ce point, notre marche s'accéléra notablement, nous avions hâte de franchir les murailles d'el-Qods. Je dois pourtant m'arrêter ici un instant et dire quelques mots du village de Schâfat.

Alexandre venait de s'emparer de Tyr, après un siége de sept mois. Gaza, après avoir résisté pendant deux mois au héros macédonien, avait à son tour succombé sous ses armes victorieuses. De Gaza, Alexandre résolut de marcher sur Jérusalem. Le grand prêtre Yaddous, à cette nouvelle terrible, ordonne des prières publiques pour détourner le fléau qui menace la cité de David. Pendant la nuit, Dieu lui apparaît en songe et lui ordonne de bannir toute crainte, d'ouvrir les portes de la ville et d'aller au-devant d'Alexandre, avec toute la pompe des cérémonies religieuses. Le pontife rassuré, s'empresse d'obéir aux ordres de Dieu, et lorsqu'il apprend que l'armée macédonienne approche de la ville, le cortége, préparé par ses ordres, se met en marche et avance jusqu'au lieu nommé Sapha. Ce mot, traduit en grec Σκοπὴ, signifie Éminence, lieu d'où l'on peut observer, ajoute Josèphe; de ce point, en effet, on voyait Jérusalem et le temple.

Les Phéniciens et les Chaldéens qui marchaient à la suite d'Alexandre, se réjouissaient à l'avance du pillage de la ville et de la mort du grand prêtre; mais Dieu permit que leur espoir fût déçu; car Alexandre apercevant de loin cette multitude

d'hommes en robes blanches, précédés par les prêtres en tuniques de lin, et par le grand prêtre en robe violette brodée d'or, et coiffé de la tiare pontificale, ornée de la plaque d'or sur laquelle était gravé le nom de Jéhovah, Alexandre fit arrêter l'armée, s'avança seul au-devant du cortége, adora le nom sacré du Très-Haut et s'inclina le premier devant le pontife. Alors tout le peuple de Jérusalem entoura et salua d'une seule voix Alexandre, que les rois et les généraux qui le suivaient crurent frappé de démence, lorsqu'ils le virent accepter ces hommages d'un air bienveillant.

Parménion seul osa interroger son maître, et lui demander comment il avait pu s'incliner devant le grand prêtre des Juifs. Alexandre lui répondit qu'il n'avait pas adoré l'homme, mais bien le Dieu dont cet homme était le ministre; qu'il avait retrouvé en lui un être mystérieux qui lui avait apparu en songe et lui avait promis qu'il achèverait la conquête de l'Asie, en renversant l'empire de Darius; qu'il ne pouvait plus maintenant douter du succès de ses armes. Donnant alors la main au pontife, Alexandre marcha vers Jérusalem, se rendit au temple et y offrit un sacrifice suivant les rites judaïques. Le surlendemain Alexandre convoqua le grand prêtre et le peuple, et leur demanda quelle grâce ils voulaient recevoir de lui. Yaddous lui répondit qu'ils ne désiraient que la liberté d'observer les lois de leurs pères, et l'exemption du tribut, chaque septième année, ce qui fut accordé. Peu après, Alexandre s'éloigna de Jérusalem, emmenant avec lui une foule de Juifs qui s'étaient enrôlés dans son armée, pour marcher contre les Perses. (Jos. *Ant. Jud.* XI, VIII-5.)

Le lieu de la rencontre d'Alexandre et du grand prêtre Yaddous, c'est le lieu même où nous nous sommes arrêtés afin de saluer pour la première fois la ville de Dieu. Maintenant, comme alors, Chafat signifie hauteur, ou point duquel on voit;

et ce nom est tout aussi juste aujourd'hui qu'il l'était il y a vingt-deux siècles [1].

Avant midi, nous avions traversé toute la plaine, si bien plantée d'oliviers, qui s'étendait entre nous et les murailles de Jérusalem; en suivant la route pierreuse qui conduit, des dernières collines, au Bab-el-A'amoud, ou Bab-ech-Cham, c'est-à-dire à la porte de Damas, et en laissant à notre gauche les tombeaux des rois, nous avions enfin atteint cette porte. Mais au lieu de la franchir directement, nos moukres nous ont fait parcourir toute la ligne de murailles qui s'étend du Bab-ech-Cham jusqu'au Bab-el-Khalil, ou porte d'Hébron; c'est donc par cette porte, qu'en passant devant la tour de David et le château des Pisans, nous sommes entrés dans Jérusalem [2].

Des amis nous ont recommandé l'hôtel de Palmyre tenu par un certain Stéfano Barri; comme il est situé près de la porte de Damas, nous nous y faisons conduire. Nous voilà donc refaisant en sens inverse, mais à travers les rues de Jérusalem cette fois, tout le chemin inutile que nous avons fait tout à l'heure. Arrivés devant l'hôtel de Palmyre, nous trouvons l'hôte en voyage, l'hôtesse malade, et pas de logements pour nous. Heureusement, le factotum d'une autre auberge, tenue par un Anglais nommé Meshulam, accourt au-devant de nous, et nous prie de descendre chez lui. Nous ne savions plus que devenir, nous sommes donc fort heureux de cette rencontre inespérée. D'ailleurs, la maison est près du consulat de France où nous aurons sans doute bien souvent affaire. Tout est donc pour le mieux. — Une demi-heure après, nous étions installés.

1. En arabe شاف signifie voir, et شعفة sommet d'une montagne; en hébreu שפי de שפה, *locus eminens*, *collis planus*. Il est assez curieux de voir les deux mots grecs Σκοπεύω et Σκοπὴ jouer le même rôle que les deux mots arabes précités.

2. Il paraît qu'on peut bien sortir à cheval par la porte de Damas, mais qu'il faut entrer par celle d'Hébron, à cause de je ne sais quelles formalités de quarantaine.

Maintenant, voici le premier effet que Jérusalem a produit sur moi. Les murailles, ouvrage des Turcs, sont d'un aspect très-imposant et très-triste. Les rues sont étroites, sales et nauséabondes, comme les rues de toutes les villes d'Orient; les voûtes qui les recouvrent très-fréquemment, y entretiennent une humidité et une odeur éminemment désagréables; enfin le pavé y est affreux, et l'on risque à chaque pas de casser les jambes de son cheval ou de se rompre le cou à soi-même; voilà pour l'effet physique. Pour l'effet moral, c'est une autre affaire; nous sommes à Jérusalem : tout est dans ce mot.

A peine installés chez M. Meshulam, dans la maison duquel nous avons trouvé M. Gustave de Rothschild, qui vient de parcourir toute la Syrie proprement dite, et avec lequel Édouard renouvelle une connaissance qui date de leur enfance, je cours chez notre consul. Notre consul, c'est M. Botta, qui a eu le bonheur de découvrir les ruines merveilleuses de Ninive, M. Botta, mon confrère à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. Botta que j'aime de tout mon cœur et qui, je l'espère bien, me le rend un peu. Nous nous sautons au cou; en cinq minutes nous parlons France, amis communs, politique, antiquités, voyages, que sais-je moi! C'est, de part et d'autre, une avalanche de questions et de réponses.

J'étais venu demander nos lettres, s'il y en avait pour nous. Mais il faut nous en passer; le bateau de Beyrout est resté à Alexandrie, pour cause d'indisposition de sa machine, et les lettres ont profité de l'occasion pour ne pas arriver.

M. Botta, qui nous attendait, invite Édouard et moi à dîner pour aujourd'hui même, avec M. Pizzamano, consul d'Autriche, et un autre consul qui quitte Jérusalem. Comme il est difficile de se montrer à des consuls, dans le costume insensé que nous avons adopté pour la route, et auquel je n'ai rien changé pour venir plus vite serrer la main de M. Botta, je rentre en hâte à

l'hôtel, afin de fouiller dans ma malle et d'en tirer de quoi prendre une tournure humaine, pour six heures de relevée.

Le temps a été magnifique toute la journée; mon fils, Édouard et moi sommes logés dans une chambre qui ouvre sur une terrasse, et du haut de cette terrasse nous pouvons étudier le panorama de Jérusalem. A notre droite est le dôme du Saint-Sépulcre. Devant nous la mosquée d'Omar, et au delà le mont des Oliviers, derrière lequel paraissent, à l'horizon, les montagnes qui dominent la mer Morte. A notre gauche, le terrain s'élève en pente jusqu'aux murailles de la ville, et ces murailles nous masquent absolument la vue de la campagne. Des coupoles et des murailles grises partout; quelques têtes de palmiers par-ci par-là ; des dômes et quelques rares minarets : voilà l'aspect général de Jérusalem.

Avant de me rendre au consulat, j'ai un petit compte à régler avec mons Constantin. A l'unanimité, nous l'avons condamné; et, comme chef de bande, je dois être naturellement l'exécuteur de la sentence. Je réunis donc tous mes compagnons de voyage, et je fais appeler notre ex-cuisinier. « Constantin, lui dis-je, allez me chercher votre contrat, j'ai à le vérifier. » Le dôme de la mosquée d'Omar lui serait tombé sur la tête, que le fripon n'eût certainement pas été plus désagréablement surpris. Un Grec n'abandonne pas aisément l'espérance de continuer l'exploitation de l'homme par l'homme, et Constantin, sans trop savoir ce qui va se passer, s'abonnerait assez volontiers à une forte semonce, à la condition de continuer son abonnement à nos trois louis par jour. Il met du temps à trouver le contrat qu'il a toujours sur lui, et qu'il a fait semblant d'aller chercher dans sa chambre, pour se préparer à toutes les émotions. Enfin, je tiens le papier et j'en lis le contenu. « Je ne vois pas, lui dis-je alors, qu'il ait été stipulé, dans votre service, que vous voleriez pour votre cuisine

les ustensiles et les provisions qui vous manqueraient. Vous avez volé au couvent de Saint-Jean-d'Acre, vous avez volé au couvent de Nazareth, vous voleriez partout; vous êtes une infâme canaille, et je vous chasse; voilà votre contrat. » Ce disant, je lui en jette les morceaux au nez. « Mais, avant de partir, vous allez remettre à André tout ce que vous avez volé; si, dans un quart d'heure, tout n'est pas restitué, comme vous avez obtenu par moi un passe-port qui vous place sous la juridiction française, je vous livre au consul de France, et vous vous en tirerez comme vous pourrez. Je vous conseille donc de vous exécuter de bonne grâce, car vous pourriez attraper de nous quelque taloche, pour stimuler votre bonne volonté, et nous ne voulons pas vous battre. Maintenant, sortez, misérable, et dépêchez-vous d'obéir à l'ordre que je viens de vous donner : vous avez un quart d'heure! »

Je savais bien qu'il faudrait plus de temps à notre homme pour rendre gorge et pour se dessaisir de ce qu'en bon Grec qu'il était, il regardait comme sa propriété légitime, maintenant qu'il le tenait. Toujours est-il que tous les objets volés furent extirpés, non *sans dolor*, des bagages du maraud, après quoi il lui fut loisible d'aller chercher un gîte ailleurs.

Restait à nous décider sur le compte de son *alter ego*, le macédonien Nicolas. Celui-ci, qui était franchement ivrogne, mais honnête homme au fond, n'avait pas peu contribué à nous faire connaître les infamies de son maître; aussi fut-il chassé tout aussi bon train par Constantin, que Constantin l'avait été par nous. Constantin aurait bien voulu le battre un petit brin, mais Nicolas étant le plus fort, l'entreprise aurait pu avoir des suites fâcheuses pour la physionomie de Constantin qui, s'il n'a pas à se reprocher d'avoir ri une seule fois dans sa vie, peut à bon droit être classé parmi ces Grecs petits maîtres, toujours tirés à quatre épingles et serrés dans la ceinture de leur fusta-

nelle, comme une carotte de tabac. Notre ex-maître d'hôtel s'abstint donc prudemment. Nicolas vint alors pleurer auprès de nous et nous demander comment il ferait pour s'en aller. De Jérusalem en Macédoine, la route est variée, mais il y a loin, et quand on n'a pas une piastre dans sa poche, on court grand risque de rester en route. Nicolas nous fit donc pitié, et nous le retînmes à notre service.

Tout ceci réglé, nous nous rendîmes au consulat où nous fûmes ravis de nous asseoir à une véritable table, à un véritable dîner parisien. Cordialité, gaîté franche et intarissable, voilà un surcroît d'assaisonnement qui ne gâte jamais rien. Après le dîner, les pipes commencèrent, et pendant que nous savourions le parfum de Djebely, M. Barbier, aimable garçon attaché au consulat de France en qualité de drogman, chargé par intérim des fonctions de chancelier, se mit au piano, à un magnifique piano à queue, d'Érard, s'il vous plaît, et il commença à nous jouer de l'excellente musique, c'est-à-dire du Mozart, du Beethoven, du Haendel, du Bach. M'accrochant à mon tour au clavier, je lui rendis fort mal, mais enfin de façon à permettre qu'on le reconnût au juger et à travers broussailles, le merveilleux andante de la symphonie en *la*. « Est-ce que vous aimez la vieille musique et celle de ce genre? s'écria M. Botta. — Parbleu! je n'aime que celles-là. — Oh! Dieu soit loué! voici enfin quelqu'un avec qui causer, ajouta-t-il; vous êtes le premier que je vois à Jérusalem. — Mettez les trois premiers, lui répondis-je, puisque voilà Édouard qui raffole du Conservatoire, comme j'en raffole moi-même, et que j'ai avec moi Belly qui est farci des fugues les plus délicieuses. » Une rencontre de francs-maçons ne peut pas être aussi sympathique que la rencontre de cinq personnes qui ne croient pas qu'en musique, tous les fabricants de chefs-d'œuvre soient nos contemporains.

La soirée s'est prolongée jusqu'à dix heures et demie. Deux kaouas du consulat, armés de fanaux et de cannes exactement semblables à celles de nos tambours-majors, cannes qu'ils font d'ailleurs résonner le plus fortement possible sur le pavé, nous reconduisent à notre hôtel. Un passage voûté mène de la ruelle, où demeure le consul de France, à la grande rue de Jérusalem, c'est-à-dire à celle qui traverse la ville d'un bout à l'autre; sous la voûte nous apercevons, pour la première fois, un nègre accroupi sur un banc de pierre, avec un réchaud entre les jambes. Chaque soir, nous l'avons retrouvé à la même place; c'est le gardien du quartier, et le pauvre diable couche, à ce qu'il paraît, sur son banc, trois cent soixante-cinq fois par an, et trois cent soixante-six fois les années bissextiles. Que la garde nationale se plaigne maintenant, pour une misérable nuit passée sur un lit de camp!

Résumé de la journée : nous sommes à Jérusalem, et nous avons trouvé des visages amis de Français. Cette journée-là sera donc marquée au crayon rose.

24 DÉCEMBRE.

Malgré les moustiques nous avons passé dans un vrai lit une nuit qui nous a ragaillardis. Nous sommes ravis d'être arrivés à temps pour la nuit de Noël, et nous nous apprêtons à gagner Beit-Lehm. Comme il est parfaitement entendu ici que tout voyageur est un pèlerin, et que tout pèlerin va visiter Jéricho, le Jourdain et la mer Morte, les Bedouins qui se chargent, moyennant finance, d'escorter les voyageurs, se tiennent à l'affût et leur offrent incontinent leurs services. C'est ainsi qu'à une heure nous arrive un grand personnage, à figure patibulaire, qui vient nous proposer sa protection pour la course en question. Comme nous avons l'intention de mieux faire que les

touristes habituels, je me tiens sur une entière réserve, d'autant plus que Mohammed, qui connaît tout cet honnête personnel, cligne de l'œil à mon adresse d'une façon toute particulière, en échangeant un salut avec le nouveau venu. Je ne prends donc aucune espèce d'engagement avec le scheikh, auquel j'annonce formellement que je ne ferai aucun traité de ce genre, sans l'intervention du consul de France.

A deux heures et demie tous nos chevaux sont réunis à la porte de l'hôtel, et nous nous mettons en route. Le temps continue à être beau, le soleil nous réchauffe de la façon la plus agréable, et nous franchissons les deux petites lieues qui nous séparent de Beit-Lehm en faisant de la fantasia, c'est-à-dire en galopant sans savoir pourquoi, comme le font des Parisiens à Montmorency.

En sortant de Jérusalem on descend d'abord dans la vallée de Hinnom, dont on traverse la naissance; on longe à gauche le Birket-es-Soulthan, magnifique citerne creusée dans le roc par les rois de Juda, et à droite, des rochers dans lesquels paraissent quelques excavations sépulcrales; un peu plus loin, en arrivant sur le plateau, on foule l'emplacement du hameau antique que Josèphe appelle Ἐρεβίνθων οἶκος. Ce plateau, qui règne de Jérusalem jusqu'au monastère grec de Mar-Elias, est celui sur lequel Pompée avait assis son camp, lorsqu'il vint combattre Aristobule et rendre le pontificat à Hyrcan, fils d'Alexandre Jannœus. Un peu avant la porte du couvent est un puits qui se trouve au beau milieu du chemin : c'est le Bir-en-Nedjm (le puits de l'Étoile). C'est là, dit la tradition, que s'arrêta l'étoile miraculeuse qui parut dans la nuit de la Nativité.

Les bâtiments du couvent de Mar-Elias sont en fort piteux état, et ils ressemblent plus à une forteresse qu'à une maison religieuse. A partir de là, la route descend dans une vallée profonde, plantée de chétifs oliviers, et que traverse un chemin

taillé dans le roc. De l'autre côté, règne un nouveau plateau qui domine les contours même de la vallée. Sur la route, on rencontre à droite les restes d'un aqueduc antique, que l'on attribue avec raison, je crois, aux rois de Juda. Vis-à-vis les ruines de cet aqueduc, qui n'est à vrai dire qu'un canal, recouvert de gros blocs de pierre reliés les uns aux autres, on voit un oualy musulman, en grande vénération parmi tous les habitants du pays, chrétiens, musulmans, et juifs : c'est le tombeau de Rachel.

Nous lisons dans la Genèse, que Rachel mourut sur la route de Beit-Lehm en enfantant Benjamin (Gen., xxv-19 et 20). « 19. Ainsi mourut Rachel ; elle fut ensevelie sur le chemin d'Éphrath, qui est Beit-Lehm. — 20. Jacob érigea une stèle sur sa sépulture, qui est encore jusqu'à ce jour la stèle de la sépulture de Rachel. » — Dans un pays comme celui où nous sommes, la tradition doit être respectée, et je ne doute pas que ce ne soit bien réellement en ce lieu, que la femme du patriarche a été enterrée.

Un peu plus loin, on laisse à gauche des citernes antiques, connues sous le nom de Puits de David. En ce point la route, pour contourner la vallée que domine Beit-Lehm, fait un coude qui amène aux premières maisons du bourg sacré. De là l'aspect de Beit-Lehm est réellement charmant ; c'est un gros village dont les maisons se groupent de la façon la plus pittoresque, et à l'extrémité orientale duquel se montre la masse imposante de l'église et du couvent. Devant Beit-Lehm s'ouvre une large vallée bien cultivée, et dont les champs en terrasse sont plantés d'oliviers et de figuiers.

Rien de plus étrange que Beit-Lehm à l'heure où nous y arrivons : les chrétiens de toutes les contrées de l'Orient y affluent ; Arabes, Grecs, Arméniens, Coptes, Abyssins, fourmillent dans toutes les rues ; tous sont en habits de fête ; et en attendant

l'office de la nuit, chaque groupe de pèlerins égorge le mouton qui doit faire le fond de son repas; nos chevaux marchent littéralement dans le sang répandu par tous ces bouchers improvisés. Le terre-plein vide qui précède la porte du monastère, est couvert de pèlerins auxquels les Beit-Lehmites vendent des chapelets, des croix et des petits tableaux, en bois d'olivier, ou en nacre.

Nous mettons pied à terre à la porte du couvent, en face du cimetière où sont enterrés les Pères franciscains qui meurent à Beit-Lehm. Une petite porte de quatre pieds et demi de haut, est celle par laquelle pénètrent dans le monastère les pèlerins qui viennent y demander l'hospitalité. Cette porte se referme derrière eux, et ils se trouvent alors dans de larges corridors, où circulent sans interruption des masses d'Arabes chrétiens. Nous sommes comme toujours parfaitement accueillis; des chambres nous sont assignées, et nous voilà de la maison pour vingt-quatre heures.

Comme nous sommes arrivés de très-bonne heure, nous profitons du jour qui nous reste, pour courir un peu les campagnes d'alentour. L'office se célèbre en ce moment, et il n'y a pas moyen de visiter les sanctuaires; ce sera donc pour le retour. En sortant du couvent, nous traversons Beit-Lehm, en passant devant une fontaine où sont rassemblées les plus charmantes femmes que l'on puisse imaginer, et nous faisons une récolte entomologique des plus abondantes. Quand, à la fin du jour, nous regagnons le couvent, d'autres femmes ont succédé aux premières à la fontaine, et toutes sont aussi jolies et aussi élégamment vêtues. Les femmes de Beit-Lehm sont réputées dans toute la Syrie pour leur éclatante beauté et pour la noblesse de leur tournure; je puis affirmer que leur réputation est parfaitement méritée.

Nous avons retrouvé au couvent un de nos collègues de

traversée, M. le comte Fadini, jeune Milanais de très-bonne compagnie, M. Pizzamano, et les deux attachés du consulat de France, plus deux autres Français avec lesquels nous sommes venus aussi, de Constantinople à Beyrout. Nous sommes donc très-nombreux, et la soirée se passera fort agréablement sans aucun doute.

En attendant le dîner que nous donne la maison, nous visitons les lieux saints. Un Père, Belge d'origine et plein de prévenance, nous guide. L'église latine et l'église grecque, qui n'est que l'église bâtie par l'impératrice Hélène, sont bien différentes l'une de l'autre. La première est petite et simple, la seconde surchargée de mosaïques, de peintures et d'oripeaux. Y a-t-il de ma part rivalité de secte? je n'en sais rien, mais je préfère l'humilité de notre petite église latine, à la splendeur du sanctuaire grec.

Nous descendons ensuite dans les caveaux. Voici la chambre de saint Jérôme, celle de sainte Paule, puis la chambre où se tenait saint Joseph, pendant le divin enfantement, puis enfin la chambre de la crèche où naquit le sauveur du monde. Là, comme au Saint-Sépulcre, les Grecs, beaucoup plus riches que les Latins, ont fini par être les possesseurs des principaux sanctuaires. On nous montre les encastrements taillés dans le pavé, qui contenaient une étoile d'argent massif, incrustée là, en mémoire de l'étoile miraculeuse qui guida les Mages et les bergers devant le berceau du Christ. Les Grecs, nous dit-on, l'ont enlevée. Le fait est-il réel? je n'en puis rien dire, mais j'en doute : ce qui est sûr, c'est que le pavé est aujourd'hui veuf de tout métal précieux.

Après cette intéressante visite, nous remontons au couvent, et nous sommes aussitôt conduits au réfectoire. Le dîner que l'on nous sert est maigre, sans mauvais calembour : potage au poivre, poisson avec sauce au poivre, poisson sans sauce, mais

toujours au poivre, et enfin des figues sèches et du café ; voilà l'ordinaire de la maison. Nous nous abonnerions bien à en trouver toujours autant, et offert de si bon cœur, sur toute notre route. Après le dîner nous nous réunissons dans ma chambre, pour fumer le tchibouk et prendre le café. Comme il fallait se relever à onze heures et demie pour assister à l'office de nuit, nous nous sommes couchés de très-bonne heure.

Je me dispense de décrire cette touchante cérémonie, déjà tant de fois racontée par les pèlerins qui, comme nous, se sont trouvés à Beit-Lehm, dans cette nuit solennelle. A quatre heures du matin nous étions rentrés dans nos chambres.

DU 25 DÉCEMBRE AU 5 JANVIER.

Ce matin, à six heures, nous étions de nouveau sur pied, afin d'assister à la messe que devait dire, pour nous expressément, l'abbé Michon, notre bon et digne compagnon de voyage. Il a profité de l'occasion, pour nous adresser un discours sur le fait qui s'était accompli dix-huit cent cinquante et un ans avant notre venue, au lieu même où il nous parlait. Inutile de dire qu'il a su trouver les paroles les plus touchantes, et raviver en nous l'émotion que nous avions déjà ressentie à Nazareth.

Les bons Pères ne veulent pas que nous les quittions avant d'avoir pris le déjeuner d'anachorète qu'ils nous offrent. Force nous est donc de rester au couvent un peu plus longtemps que nous ne le voudrions. Nous employons deux heures en achats d'une provision de ces petits objets de piété, fabriqués à Beit-Lehm, et qui font tant de plaisir en France. Nous causons avec les Arabes chrétiens qui affluent dans tous les corridors du couvent; parmi eux se trouve un scheikh qui se dit encore scheikh d'er-Riha, et qui nous fait les mêmes offres de service

que son devancier. Nous nous engageons aussi peu avec lui qu'avec l'autre, vu qu'il n'a pas l'air non plus d'être un parfait honnête homme. C'est même le plus beau type de détrousseur que je connaisse.

A dix heures et demie nous avons quitté le couvent, et nous avons regagné Jérusalem, en marchant grand train comme la veille. Une fois rentrés à l'hôtel, nous nous sommes hâtés de déjeuner pour la seconde fois, et nous avons commencé nos promenades aux monuments sacrés et profanes de la ville sainte. Il va sans dire que notre première visite a été pour le Saint-Sépulcre.

Comme je ne pourrais que copier ici les descriptions minutieusement exactes, que l'on trouve partout, des monuments chrétiens que renferme l'enceinte de cette vénérable église, et comme je ne puis me dissimuler qu'après les écrivains illustres qui leur ont consacré tant d'éloquentes pages, mon récit serait bien pâle, j'aime mieux m'abstenir, par prudence, de peur de rester trop au-dessous du sujet. D'ailleurs, l'abbé Michon s'est chargé d'étudier la Jérusalem chrétienne, et je ne saurais mieux faire que de m'en rapporter à lui, pour être assuré que la tâche sera dignement remplie.

Les monuments antiques qui abondent à Jérusalem, ont besoin d'être étudiés avec l'attention la plus scrupuleuse, et surtout à nombreuses reprises. On me permettra donc de rejeter au récit de mon second séjour dans cette ville, toutes les observations que j'ai recueillies. De la sorte, je ne serai pas obligé de scinder les résultats de mes recherches, et le lecteur me saura gré de ne pas retomber ainsi dans des redites perpétuelles, et de ne pas le forcer lui-même à passer sans cesse d'un volume à un autre, pour juger l'ensemble de mes observations sur un monument donné. Pour le moment donc, je me bornerai à dire que je me suis attaché à tout voir, avant mon départ pour

la mer Morte, parce qu'il ne me paraissait pas bien évident que nous dussions revenir sains et saufs de cette course aventureuse. Dès mon arrivée à Jérusalem, j'avais entretenu M. Botta de mon désir de faire par terre le tour du lac Asphaltite. Bien que ce projet ne lui parût pas d'une exécution très-aisée, il n'y voyait pas d'impossibilité absolue. Je fus enchanté de le trouver dans cette disposition d'esprit, et je le priai de m'aboucher, le plus vite possible, avec quelque scheikh influent qui pût me fournir une escorte et me servir de guide, pendant toute ma course.

Le 27 décembre, dans la matinée, je fus appelé au consulat, et là je me rencontrai avec un beau vieillard, dont la figure intelligente et noble était souvent animée par un sourire bienveillant qui me charma. C'était Hamdan, scheikh des Thâamera, tribu qui, après avoir vécu pendant bien des années dans un vrai village, a repris un beau matin la vie nomade des Bedouins, pour ne plus la quitter. J'exposai à Hamdan le plan de notre voyage, et il n'hésita pas à m'affirmer que tout ce que nous voulions faire était très-faisable, et qu'il se chargeait de nous conduire et de nous ramener. Seulement il lui fallait un certain nombre d'hommes de sa tribu, qui pussent nous donner au besoin une protection efficace. Trois cavaliers et cinq fantassins lui paraissaient former une escorte suffisante. Les premiers seraient payés sur le pied de 20 piastres par jour, et les autres de 15 seulement. Quant à lui, il se contenterait du bakhchich que nous voudrions bien lui donner au retour. Nous lui fîmes entendre qu'il pouvait compter sur un millier de piastres, et il se montra très-satisfait de notre promesse.

Il ne restait plus qu'à fixer le jour du départ; mais je priai Hamdan de revenir s'informer dans quelques jours seulement, du moment précis où nous quitterions Jérusalem, et nous nous séparâmes fort contents l'un de l'autre.

Avant de laisser partir notre brave scheikh, je lui demandai quelle espèce de cadeaux nous devions emporter, pour en gratifier ceux de ses collègues que nous rencontrerions en chemin, et pour nous en faire ainsi des amis. La liste fut arrêtée comme il suit :

Abaya noires	6 ou 7	
Id. blanches (Zéraki)	6	
Paires de bottes rouges	12	
Kafieh d'Arabie	20	
Tabac à fumer	10	(oques.)
Lulehs ou fourneaux de pipes	100	
Poudre	5	(oques.)
Plomb de chasse	10	livres.
Aiguilles à coudre	500	

Nous pensions, avec cela, apprivoiser l'Arabie Pétrée tout entière. Douce et aimable illusion qui fut de courte durée.

Gustave de Rothschild, qui se préparait à traverser le désert pour gagner l'Égypte, se laissa tenter par ce qu'il y avait d'attrayant dans l'idée d'un voyage de découvertes, comme le nôtre. Nous le vîmes, avec grand plaisir, nous demander à être de la partie. Son adjonction augmentait notre caravane de trois personnes de plus; lui d'abord, puis son drogman, François Dzaloglou, homme vigoureux, intelligent et très-dévoué, puis un Nubien nommé Selim, qui est peut-être la créature la plus divertissante qu'il soit possible de rencontrer dans tout l'Orient. Actif, dévoué, gourmand, paresseux, bête et malin tout à la fois, Selim est le vrai portrait de Pierrot, sauf qu'au lieu d'avoir le visage enfariné, il l'a parfaitement encharbonné.

François et André se chargèrent de courir les bazars pour faire toutes nos emplettes, et comme nous ne pouvions, en conscience, nous faire notre propre cuisine, nous les priâmes de nous déterrer un successeur de Constantin. Le jour même, nous avions fait prix avec un brave garçon nommé, à l'italienne, Matteo, par les Francs, et Mathya, par les Arabes; c'est un

chrétien de Jérusalem, sachant bien tout ce qu'il faut savoir de cuisine pour des voyageurs en Syrie, c'est-à-dire, cuire des œufs durs, échauder une poule, la rôtir et la dépecer avec ses doigts, fricasser de la chair de mouton de trois ou quatre façons différentes, faire du café et allumer des tchibouk; au demeurant, connaissant à merveille le pays, parlant un peu de français et d'italien, beaucoup d'assez bon arabe, et tout autant de l'arabe incompréhensible des tribus nomades.

Nous chargeâmes Matteo de nous faire des provisions pour le voyage, et comme André s'était réservé à part lui les petits bénéfices à prélever sur tous les achats que les drogmans font en Orient, pour le compte de leurs maîtres, nous vîmes poindre tout de suite une inimitié vivace, née du conflit de deux amours égaux pour les mêmes piastres. Il nous fallut intervenir, et André fut autorisé à ne plus rien acheter du tout, à moins que nous ne lui en donnassions expressément l'ordre.

Petit à petit, tous nos préparatifs de départ furent achevés. Mais le temps était devenu déplorablement pluvieux, et force nous fut d'attendre quelques jours, que le soleil voulût bien se montrer, afin de nous permettre de reprendre la campagne. Pendant que nous nous apprêtions à gagner l'Arabie, mon fils, que sa fièvre avait dégoûté du voyage, s'apprêtait, de son côté, à regagner la France. Je décidai qu'André le reconduirait jusqu'à Beyrout. Mais je n'avais pas assez compté sur l'amitié et le dévouement de l'excellent abbé; celui-ci ne voulut pas entendre parler de laisser partir mon fils tout seul, dans l'état maladif où il se trouvait, et, bien qu'il fît un grand sacrifice en renonçant au voyage de la mer Morte, il se décida à retourner à Beyrout, et à revenir ensuite à Jérusalem le plus vite possible, afin de continuer avec nous l'exploration de la Syrie. J'acceptai cette preuve d'amitié avec la plus vive reconnaissance, et tout étant ainsi réglé, nous décidâmes que le 5 janvier,

quelque temps qu'il fît, nous partirions pour la mer Morte. Le lendemain matin, mon fils, de son côté, devait quitter Jérusalem, afin d'arriver à Beyrout, à temps pour prendre le bateau du 16.

Nous attendîmes assez patiemment la venue du jour fixé, en furetant dans tous les coins et recoins de Jérusalem intérieure et extérieure, en dessinant, en faisant des levés, et en cherchant des insectes et des plantes. Nous fîmes bien encore autre chose, mais le passe-temps auquel nous eûmes recours, nous a été assez désagréable pour que nous ayons tous conservé la ferme volonté de n'en plus jamais faire l'essai. Je veux parler du hachich, infâme poison, que la lie des populations prise seule en Orient, et que nous eûmes la maladresse de prendre à trop forte dose, la veille du jour de l'an. Nous avions compté sur une soirée d'agrément, et nous faillîmes en mourir. Moi surtout qui avais pris de cette ignoble drogue plus que tous les autres, je restai complétement fou pendant plus de vingt-quatre heures, au bout desquelles je me retrouvai brisé par les spasmes nerveux et par les rêves les plus monstrueux qui me semblaient avoir duré des centaines d'années.

5 JANVIER.

J'ai eu hier soir la maladresse de faire une chute en revenant de chez M. Botta. Il ne pleuvait pas, mais comme la boue de Jérusalem ne sèche guère dans la saison où nous sommes, il faut ne pas quitter les talons des Kaouas, si l'on ne veut pas faire ce que j'ai fait. J'ai heurté un pavé, je me suis lourdement étendu tout de mon long, et je me suis blessé au genou droit; c'était l'affaire de deux larges morceaux de taffetas d'Angleterre qui ont arrêté le sang à merveille. Ce matin j'ai la jambe raide comme une barre de fer, mais je n'ai pas à

m'en servir pour le moment, et la fatigue regarde mon cheval.

A trois heures moins un quart seulement, toutes nos montures sont à la porte de l'hôtel, et comme nous allons coucher au couvent de Beit-Lehm, nous laissons à Mattéo le soin de mener nos bagages à Mar-Saba, où nous les retrouverons demain. M. Botta nous fait la conduite, ainsi que mon fils et l'abbé. Enfin nous sommes partis; reverrons-nous Jérusalem? Allah àalem (Dieu le sait), disent les Arabes, et nous pensons comme eux, si nous ne le disons pas. Il est certain que nous ne sommes pas seuls préoccupés; tout le monde, excepté notre brave consul et nos bedouins, trouve notre entreprise folle outre mesure; nos domestiques et nos moukres, qui se sentent englobés dans les chances que nous allons courir, n'ont pas des idées couleur de rose. Quelques-uns pleurent : est-ce de crainte, est-ce de chagrin de quitter une ville aussi divertissante que Jérusalem? je n'en sais rien; toujours est-il que notre départ s'effectue avec une gaieté plus que douteuse. Nous voilà partis. Maintenant le sort en est jeté, et il faut nous résigner à faire contre fortune bon cœur, quoi qu'il advienne.

Le scheikh Hamdan, monté sur une charmante jument grise, marche devant, flanqué de deux cavaliers, Meidany et el-Khatib. Celui qui porte ce nom, l'a reçu à cause de ses fonctions, qui consistent à dire la khotbah ou prière du vendredi, devant ses frères de tribu. Suivent cinq hommes à pied, jeunes, vigoureux, et admirablement bâtis, qui sautillent comme des chèvres, d'un côté à l'autre du chemin. Tous sont armés de longs fusils à pierre ou à mèche, de sabres ou de yataghans. Hamdan seul porte des pistolets et une poudrière pendante sur sa robe verte, que recouvre une Abaya rayée longitudinalement de brun et de blanc. Un kafieh jaune et rouge forme un élégant turban qui encadre à merveille le beau visage du

scheikh. Meidany a l'air d'un aigrefin, quoiqu'il soit au demeurant un très-bon homme, ainsi que le Khatib, qui ressemble beaucoup plus à un bandit qu'à un imam.

Parmi nos fantassins, il en est un qui porte pour unique vêtement une longue robe noire, sur laquelle il endosse une sorte de petit paletot de peau de mouton fort râpée, et dont le cuir est à l'extérieur; c'est Ahouad, propre neveu du scheikh Hamdan, et le plus prévenant, comme le plus dévoué et le plus infatigable de nos Arabes. Ahouad devient bien vite notre ami intime, et il ne quitte le flanc de mon cheval que quand il ne peut pas faire autrement.

Nous suivons pêle-mêle avec Mohammed qui, dès qu'il trouve un petit espace de terrain plat et sans trop de boue, fait de la fantasia et perd régulièrement son turban. A propos de Mohammed, je n'ai pu me décider à me séparer de ce brave garçon, malgré les insinuations de M. Botta, qui craint que la présence d'un sous-officier turc ne soit désagréable aux Bedouins et ne nous amène des embarras.

Nous sommes à Mar-Elias à quatre heures; le soleil baisse, et les portes de Jérusalem se ferment au maghreb, c'est-à-dire au moment où le soleil disparaît à l'horizon: ceux qui doivent y rentrer ce soir n'ont donc pas de temps à perdre, s'ils veulent trouver la ville ouverte encore. Il faut être père pour comprendre ce que j'éprouve en ce cruel moment; mon unique enfant va se séparer de moi, peut-être ne le reverrai-je jamais, et quoiqu'au fond du cœur je sois tenté de remercier la fièvre, de ce qu'elle s'est chargée de sauver mon fils des dangers inconnus au-devant desquels nous courons, je n'en souffre pas moins de cette séparation, à l'idée de laquelle je n'ai pu m'habituer. A la porte du couvent, sans mettre pied à terre, nous nous disons adieu et nous nous embrassons. Félicien pleure, sans chercher à cacher ses larmes; dominé par je ne sais quelle

fausse honte, je voudrais paraître plus calme, mais je sens que les larmes m'étouffent aussi, et je me hâte de terminer cette scène cruelle. Après une dernière poignée de main, je pousse mon cheval en avant et je m'efforce de montrer aux indifférents que je suis un homme. Édouard, à qui son bon cœur fait aisément deviner tout ce que je souffre, vient près de moi et me réconforte : mon fils s'en va, et voici un autre fils qui le remplace aussitôt, je ne dois donc pas trop m'affliger. Mohammed et Ahouad ont compris aussi ce qui se passe en moi ; tous deux me serrent la main avec affection, en me disant quelques bonnes paroles. Nous suivons notre route, sans que j'ose tourner la tête et regarder en arrière, pour apercevoir une fois encore ceux qui s'éloignent ; ce n'est qu'à Beit-Lehm que je retrouve toute ma tranquillité. Maintenant le sacrifice est fait, et je sens que je me dois tout entier à mon rôle d'explorateur d'un pays presque anssi inconnu que le centre de la Nouvelle-Hollande.

Nous nous sommes installés, au couvent, dans la même chambre que nous avions occupée la veille de Noël. Les bons Pères nous témoignent tout le plaisir qu'ils ont de nous revoir, et nous ne sommes pas avec eux en reste de reconnaissance. Aussitôt arrivés, comme il fait grand jour encore, je me mets à la besogne. Je monte sur la terrasse du couvent, et de là je prends des directions sur tous les points importants qui nous entourent.

A quatre ou cinq kilomètres environ, directement à l'est, est un pâté de montagnes élevées, nommées Djebel-Mottala. A moitié route entre ces montagnes et Beit-Lehm, on voit le hameau de Beit-Sahour (domus Vigiliæ?) [1], que les Pères fran-

1. Il y avait dans la tribu de Juda une localité nommé בֵּית צוּר. Beit-Tsour (Jos. xv-58). Serait-ce notre Beit-Sahour? je ne le pense pas. Eusèbe nous apprend que cette ville se trouvait à la vingtième borne milliaire sur la route de Jérusalem à Hébron, et ce renseignement topographique ne peut s'appliquer à Beit-Sahour.

ciscains appellent : *il Pastore*. C'est de là, nous disent-ils, que sont venus les bergers qui ont adoré l'enfant-Dieu dans la crèche. A dix minutes seulement du point où je suis et au sud-est, on trouve la grotte du Lait, *del Latte*. Avant la fuite en Égypte, la Vierge s'est réfugiée là et y a allaité le Christ. A l'est-nord-est, et à cinq kilomètres à peu près, nous apercevons sur un sommet le village de Sour-Bahil. Enfin derrière nous, c'est-à-dire perpendiculairement à l'ouest, est le village de Beit-Djâla.

Pendant que j'étudie le pays qui entoure Beit-Lehm, l'obscurité vient, et dès que le soleil est couché, commence un froid très-vif qui nous chasse de notre observatoire. Nous redescendons au cloître, et là nous trouvons MM. Pizzamano et Barbier qui sont venus nous rejoindre, afin de faire avec nous une visite à Mar-Saba. Belly et Loysel étaient allés admirer la belle nature du côté de la fontaine; ils rentrent de leur côté, et le dîner est servi. Il se passe assez gaiement; toute trace extérieure de chagrin a disparu de mon visage, et si je souffre encore, c'est un secret entre mon cœur et moi. En général, ce que je déteste le plus au monde, c'est d'ennuyer et d'attrister mes amis, à qui je ne donne volontiers que leur part de mes joies. Je m'évertue donc à me mettre à l'unisson de l'humeur enjouée de mes compagnons de voyage, et bien qu'il m'en coûte, j'y réussis.

Nous avons obtenu du patriarche grec une lettre de recommandation pour le supérieur du couvent de Mar-Saba, lettre qui peut seule nous faire accorder l'hospitalité; nous sommes donc tout prêts, et demain commence pour tout de bon notre aventureuse exploration.

6 JANVIER.

Avant huit heures du matin nous étions à la besogne. Les artistes sont retournés à la fontaine, et pour cause; Édouard et moi nous nous sommes mis en quête des monuments du voisinage. Un jeune Arabe me signale une inscription en caractères inconnus pour lui, et qui se trouve sur une grosse pierre voisine du tombeau de Rachel : ce sont deux kilomètres à faire pour aller et autant pour revenir; mais chemin faisant, nous devons rencontrer les citernes antiques, nommées Biar-Daoud, les puits de David, et rien que cela vaut la peine que nous fassions quelques pas en arrière. Guidés par l'enfant qui connaît l'inscription en question, nous partons. Le soleil est radieux, et bien qu'il ait gelé de façon que la route soit couverte de glace, il est impossible de trouver un temps plus favorable pour marcher.

Nous nous arrêtons d'abord aux puits de David. Ils sont au nombre de trois et taillés dans le roc vif. Nous levons le plan des rigoles qui relient les orifices entre eux, et nous trouvons de nombreux petits cubes de mosaïque qui nous démontrent que ces puits ont joui, dans l'antiquité, d'une certaine réputation. Pourquoi ce nom de Biar-Daoud? Faut-il les considérer comme les puits où trois braves soldats du saint roi vinrent lui chercher de l'eau? Je suis presque tenté de le croire, quoique ces puits soient situés à cinq ou six cents mètres de la Beit-Lehm moderne.

Nous lisons dans les Chroniques : (I, XI) 16. David était alors dans la forteresse (la caverne d'Adoulam), le poste des Philistins était alors à Beit-Lehm. 17. David eut un désir et dit : « Qui me fera boire de l'eau de la citerne de Beit-Lehm qui est à la porte? » 18. Les trois braves pas-

sèrent au travers du camp des Philistins et puisèrent de l'eau de la citerne de Beit-Lehm qui est à la porte, et l'ayant apportée, ils la présentèrent à David; mais il ne voulut pas la boire et il la répandit devant l'Éternel. 19. Il dit : « Loin de moi de faire cela! est-ce que je boirai le sang de ces hommes qui (ont été là) au péril de leur vie? car, au péril de leur vie, ils l'ont apportée (cette eau); » et il ne voulut pas la boire. Voilà ce qu'ont fait les trois hommes vaillants.

La fontaine actuelle de Beit-Lehm est bien à la sortie même du village, tout près du couvent et sur le penchant de la colline. Est-ce là la citerne située à la porte de la ville, et où les soldats de David vinrent puiser de l'eau? c'est possible encore. Seulement je dois faire observer, que le nom de Biar-Daoud semble rattacher aux citernes que nous visitons, le fait curieux que je viens de rapporter.

Pendant qu'Édouard achève de prendre toutes les mesures indispensables pour avoir un plan exact de ce monument, je cours en hâte au tombeau de Rachel, alléché que je suis par l'espérance de trouver une inscription peut-être curieuse, et à coup sûr peu connue. Nous arrivons ainsi à l'aqueduc antique dont j'ai parlé déjà, en décrivant la route de Jérusalem à Beit-Lehm, et sur l'un des blocs de recouvrement de cet aqueduc, connu des Arabes sous le nom de Qanat-el-Tchouffar [1], on me montre un seul mot, écrit en lettres de dix centimètres de hauteur et du XIIe siècle, à en juger par leur forme; c'est le mot *Strosi*. Serait-ce le nom de quelque croisé italien? de l'un des ancêtres de l'illustre famille florentine des Strozzi? je ne me charge pas de le décider.

1. C'est-à-dire aqueduc des infidèles. A Jérusalem et aux environs la lettre kef se prononce tch. Voyez pl. XLII.

Puisque je suis là, autant profiter de l'occasion pour étudier la construction de l'aqueduc. Le canal, taillé dans des blocs enterrés, est recouvert par d'autres blocs qui s'enchevêtrent à l'aide de petits arceaux circulaires, alternativement en saillie et en creux, et de dix centimètres d'épaisseur. Les blocs ont un mètre de largeur, de 85 à 90 centimètres de hauteur, et le canal proprement dit, a 50 centimètres de largeur. On ne peut m'apprendre d'une manière bien précise où aboutit cet aqueduc. L'enfant qui m'accompagne prétend qu'il relie les Bourak, c'est-à-dire les fameuses vasques de Salomon, à la ville de Jérusalem où il apporte leurs eaux. Quoique dépouillé presque partout de son revêtement, cet aqueduc conduit encore de l'eau très-pure, que je vois puiser et boire à la main par les passants.

J'entre ensuite dans l'enclos du tombeau de Rachel, et je n'y trouve qu'un petit oualy très-moderne blanchi à la chaux, et dont les murailles sont couvertes d'inscriptions tracées à la hâte par des visiteurs musulmans ou juifs. Tout ceci vu, je reviens au Biar-Daoud où je trouve Édouard, Rothschild et Philippe, cherchant des insectes sous les pierres; je fais comme eux, et après une demi-heure de chasse, nous songeons à regagner le couvent.

Pour ne pas faire un détour et pour redescendre directement sur la route, nous escaladons un mur en pierres sèches, et j'ai l'adresse de m'asseoir sur ma boussole que j'avais placée dans la poche de mon paletot; inutile de dire qu'elle en ressort en tout petits fragments; heureusement j'en ai une seconde, et je ferai bien d'en prendre un peu plus de soin, si je tiens à faire de la carte. La boîte que je viens de lancer au loin, nous vaut le curieux spectacle de jeunes Arabes se gourmant à tour de bras, pour savoir qui sera l'heureux possesseur de ce trésor. Je suis obligé de mette le holà et de reprendre la boîte

disloquée à tout le monde, afin d'en gratifier ensuite m
guide de la matinée.

Rentrés au couvent par la petite porte basse dont j'ai dé
parlé, et à laquelle on est à peu près sûr de se casser la té
si l'on n'y fait grande attention, nous déjeunons promptemei
et à onze heures trois quarts nous nous mettons enfin en rou
pour le couvent de Mar-Saba. Nous descendons d'abord le lo
du flanc de la colline sur laquelle est bâti le monastère de Be
Lehm, et nous marchons directement à l'est, en gagnant
fond de la vallée. Celle-ci est plantée d'oliviers d'assez médioc
apparence, et le chemin que nous suivons est partout fo
rocailleux. A quinze cents mètres de Beit-Lehm nous renco
trons une nouvelle citerne taillée dans le roc, mais qui e
trop éloignée, pour pouvoir disputer aux Biar-Daoud l'honne
d'avoir fourni l'eau dont le saint roi fit une libation deva
l'Éternel.

Cinq minutes plus tard, nous sommes à hauteur du hame
de Beit-Sahour que nous laissons à quatre cents mètres à dro
du chemin, sur le penchant d'une petite colline fort âp
et calcaire. A cinq cents mètres plus loin, nous apercevo
à notre droite un pâté de montagnes assez élevées dont l
sommets sont à peu près à six kilomètres de la route que no
suivons; c'est le Djebel-Ouerdis. Là, nous traversons la vall
que domine Beit-Lehm, et nous cheminons sur le flanc oppos
toujours à travers les rochers, dont la formation me par
avoir la plus grande analogie avec le calcaire jurassique. No
entrons alors dans un vallon plus profond et plus étroit, da
lequel se trouve encaissé le lit à sec d'un ruisseau, que no
traversons plusieurs fois de suite, en suivant le chemin trac
Ce vallon, c'est l'Ouad-Elouah que dominent des roche
déchirés et d'un aspect fort triste. A droite et à gauche no
croisons de temps en temps des ravins abrupts et désolé

nous ne rencontrons pas une âme, sur ce chemin qui nous donne un avant-goût fort exact des déserts que nous allons visiter.

A midi et demi, au moment où le vallon débouche sur une petite plaine de quatre cents mètres de diamètre environ, nous trouvons un chétif oualy musulman : c'est le Qobr-Elouah. Une fois la petite plaine que je viens de mentionner traversée, l'ouad se resserre de plus en plus; les mamelons déchiquetés se succèdent et ils forment ce que les habitants appellent le Djebel-el-Qournâa. A une heure moins un quart nous sommes arrivés à la crête d'une nouvelle vallée plus basse, mais beaucoup plus large. Ici les roches sont infiltrées de larges filons de silex et affreusement tourmentées. La vallée, dont nous atteignons le fond, à une heure moins huit minutes, a sa direction à l'est; elle est cultivée, et quelques Arabes y manœuvrent des charrues attelées d'ânes; ce sont des laboureurs du scheikh Hamdan, qui les salue et leur donne une poignée de main en passant. L'Ouad-el-Arays, c'est son nom, est bordé de mamelons rocailleux, et il a une longueur de dix-huit cents mètres à très-peu près. Nous en sortons à une heure dix minutes; notre route, qui s'élève un peu, suit alors la direction du nord-est pendant quelques minutes, après lesquelles nous coupons une nouvelle vallée. A notre gauche et à quinze cents mètres environ, nous avons aperçu un bâtiment qui porte le nom de Deir-Mirbeh.

Nous escaladons, à une heure dix-sept minutes, le flanc d'une colline au sommet de laquelle nous arrivons à une heure vingt-trois minutes. De cette crête nous avons, pour la première fois, la vue des bords de la mer Morte, et nous nous arrêtons pendant quelques minutes, pour jouir de cet imposant spectacle, dans toute la plénitude de notre admiration. Devant nous est le pâté de montagnes nommé Djebel-

Mar-Saba. A notre gauche s'ouvre un précipice immense
fond duquel serpente le lit abrupt de l'Ouad-en-Nar (
Kedron) ; nous en sommes encore éloignés de près d'u
demi-lieue, mais il s'incline rapidement vers le Djebel-Ma
Saba, et nous devons le rencontrer bientôt devant nous, pui
que le couvent est bâti sur les escarpements de son fla
droit.

Après avoir franchi un nouveau ravin, nous nous engageon
à une heure quarante minutes, sur un col assez peu lar
que nous suivons pendant une centaine de mètres. Ce
domine à gauche le Kedron, et à droite une vallée do
le fond est occupé par les nombreuses tentes noires d'
campement de Bedouins. Tout près des tentes et sur
flanc de la vallée nous apercevons des grottes assez co
sidérables, que les habitants appellent Morharrat-el-Hedja
enfin de l'autre côté du Kedron, c'est-à-dire à gauche et
avant de nous, se succèdent de nombreux mamelons craye
qui nous paraissent commencer à une demi-lieue à peu prè

Nous voici sur le Djebel-Mar-Saba lui-même; nous co
tinuons de cheminer pendant quelques minutes, directement
l'est, et après avoir descendu une centaine de mètres, par
affreux sentier en lacet, nous nous trouvons, à deux heures
un quart, en face du couvent où nous venons demander l'ho
pitalité. Le Kedron, dont le lit convergeait avec la route q
nous suivions depuis quelques kilomètres, passe maintena
devant nous, c'est-à-dire qu'il court directement au sud, en
point. Deux masses de constructions, reliées entre elles p
deux murs, et placées sur les revers opposés d'un ravin p
profond, constituent le monastère grec de Mar-Saba. L'édifi
de droite, qui est destiné au logement des femmes qui vie
nent visiter Mar-Saba, se nomme en conséquence Deir-e
Benat. Pas une fenêtre n'est percée dans ces hautes muraill

qui ressemblent à merveille à celles d'une forteresse ou d'une prison d'État; une seule petite porte basse et solidement fermée, sert d'entrée au couvent. A une vingtaine de pieds, et directement au-dessus, est ouverte une baie étroite. Comme nous avons frappé à la porte, un panier attaché au bout d'une corde descend devant nous, reçoit la lettre du patriarche et remonte sans que personne se soit montré. Quelques minutes après, la porte s'ouvre et nous sommes admis dans le pieux asile.

Je renonce à compter les escaliers, les couloirs étroits, les paliers sans nombre, qu'il nous faut traverser, avant de nous trouver dans la cour proprement dite du couvent [1]. Rien de plus étrange que cette construction qui domine d'aplomb le lit déchiré du Kedron : un petit jardin planté d'orangers occupe une des terrasses qui forment cette cour, et des merles à ailes jaunes, qui sautillent partout, égaient en quelque sorte de leur chant joyeux, cette effrayante retraite. Ces oiseaux constituent, nous dit-on, le plus cher passe-temps des moines confinés à Mar-Saba; pauvres gens auxquels il semble que la Providence ait spécialement destiné ces jolis compagnons, car nous ne les avons plus revus ailleurs : aussi les appelle-t-on les pigeons de St Saba.

Les moines nous traitent avec une grande bienveillance, et ils s'empressent de nous faire voir les merveilles de leur monastère. Ces merveilles sont d'abord une église plus que médiocre et surchargée, suivant la coutume grecque, de peintures déplorables de style byzantin. De l'intérieur de l'église, un couloir étroit et très-incliné, nous conduit à une ouverture qui débouche sur le Kedron lui-même; une échelle d'une douzaine de pieds et qu'on retire avec soin derrière soi, conduit dans le lit du torrent, et à gauche du point où l'on descend,

1. Voyez pl. VI.

est une grotte fort basse, au fond de laquelle surgit une sou froide et très-limpide : c'est la source de St Saba, le pi anachorète qui a donné son nom au monastère.

Les deux flancs du Kedron sont formés de véritables r railles de rochers horribles, dans lesquels sont percés ı foule de grottes inaccessibles aujourd'hui, et dont toutes entrées sont garnies de murailles en pierres sèches qui dém trent que ces grottes ont été habitées jadis. Par qui? moines nous disent : par des anachorètes qui, en se retir du monde, venaient vivre et mourir dans ce désert. Le sche Hamdan n'est pas du même avis, et, suivant lui, le couven pris la place d'une ville antique des Juifs, qui occupèrent ja toutes ces grottes, et construisirent ces murailles dont la p sence nous intrigue si fortement. Ce qui me paraît le plus vı semblable, c'est que nous avons devant les yeux, de nombr échantillons des retraites où vécurent autrefois les Essénie

Partout le roc se montre avec une épouvantable nudité; n'aperçoit pas une tache de gazon, de quelque côté que l'o tourne, mais des rochers jonchés de rocaille qui semble rô et cela de près, de loin, toujours. En un mot, le sol est d'ı aridité sans égale, et d'un aspect qui serre le cœur[1]. Su flanc du torrent, nous trouvons néanmoins, par-ci par- quelques jolies hyacinthes, d'une couleur de chair tirant le bleu, et qui ont un parfum délicieux. Ajoutez à cela qu ques petits bouquets d'arbrisseaux nains, épineux et cassa comme du verre, et vous aurez une idée à peu près compl de la végétation de Mar-Saba, au moment du moins où nou faisons halte. Les pluies ont probablement fait couler le Ked pendant les jours qui ont précédé notre venue, car nous tr vons, au fond de son lit, quelques flaques d'eau assez clai

1. Voyez pl. VII.

mais si peu profondes, que deux ou trois jours de soleil doivent en avoir complétement raison.

J'ai nommé tout à l'heure les Esséniens : quelques mots maintenant sur la secte judaïque qui reçut et porta jadis ce nom. L'historien Josèphe nous fournira sur eux tous les renseignements désirables. Déjà, du temps du prince Asmonéen Jonathas, trois sectes divisaient la population juive ; les Pharisiens, les Sadducéens et les Esséniens. La doctrine des Pharisiens admettait que quelques événements, mais non tous, étaient l'œuvre de la Providence ; suivant eux, certains faits étaient absolument dépendants de la volonté humaine. Les Sadducéens, au contraire, supprimaient complétement l'action de la Providence, dont ils niaient l'existence. Pour eux, tous les événements de la vie étaient subordonnés à la volonté de l'homme ; de telle sorte que tout bonheur pour lui était le fruit de la sagesse, et tout malheur le résultat de la sottise. Quant aux Esséniens, ils affirmaient que tout dépendait de la Providence, et que rien ne pouvait arriver à l'homme, sans un décret du destin. (*Ant. Jud.* XIII, v-9.)

Ces sectaires furent en grand honneur auprès du roi Hérode le Grand, et Josèphe en donne la raison suivante : Parmi eux se trouvait un homme réputé entre tous, pour la pureté de ses mœurs, et qui prévoyait l'avenir par une intuition divine ; il se nommait Manahem. Ce Manahem voyant un jour Hérode enfant qui se rendait chez son maître d'école, lui prédit qu'il serait roi des Juifs. Hérode pensant que l'Essénien ne le connaissait pas, ou qu'il se moquait de lui, l'avertit qu'il était d'humble extraction. Mais Manahem, en souriant, le frappa de la main et lui dit : « Tu régneras : n'oublie jamais les coups que Manahem te donne aujourd'hui, afin que tu te souviennes que la fortune est changeante. Ce sera une bonne pensée, si tu aimes la justice, la piété envers Dieu, et la clémence envers tes

concitoyens. Malheureusement, moi qui sais tout, je sais que tu ne feras pas ainsi; tu mèneras une vie fortunée, tu acquerras une renommée éternelle, mais tu oublieras la piété et la justice, et, à la fin de ta vie, Dieu te punira. » A cette époque Hérode ne fit aucune attention à cette prédiction, mais lorsque la fortune l'eut mis sur le trône, il fit venir près de lui Manahem, et lui demanda combien de temps son règne durerait. L'Essénien ne répondant rien, Hérode insista : « Régnerai-je dix ans? lui dit-il. — Tu en régneras vingt, et même trente, mais je ne puis te dire quel sera le terme de ta vie. » Hérode se contenta de cette réponse, serra la main de Manahem et le renvoya. A partir de ce jour, le monarque eut une très-grande vénération pour les Esséniens. (*Ant. Jud.* XV, x-5.)

Dans un autre passage (*Ant. Jud.* XVIII, II-5), l'historien des Juifs revient sur les croyances des Esséniens, et voici comment il en parle :

Les Esséniens sont d'avis qu'il faut tout laisser à la volonté de Dieu. Ils admettent que l'âme est immortelle. Ils envoient bien des présents au temple, mais ils n'y viennent célébrer aucune cérémonie religieuse, parce qu'ils croient rendre à la Divinité un culte plus digne d'elle, dans le sanctuaire qui leur est commun. Du reste, ce sont des hommes excellents, fort adonnés à l'agriculture; la justice est chez eux tellement en honneur, que leur conduite est digne d'admiration. Tous leurs biens sont en commun, et le riche ne jouit pas plus de la richesse que celui qui ne possède rien. Leur nombre s'élève à plus de quatre mille. Ils n'ont ni femmes ni serviteurs; ils vivent séparés, mais en s'entre-aidant. Ils choisissent parmi eux des percepteurs des revenus et des fruits de la terre : ceux-ci exercent un véritable sacerdoce, et sont chargés de préparer les aliments de la communauté. Tous enfin vivent suivant une règle uniforme.

Il serait trop long de reproduire ici tous les détails que Josèphe nous donne, encore ailleurs, sur les mœurs des Esséniens. J'aime mieux renvoyer le lecteur au livre de l'historien des Juifs. (Voy. *Bell. Jud.* II, VIII-2 et suivants.)

C'est Pline (*Hist. nat.*, lib. v, cap. XVII) qui nous apprend que les Esséniens habitaient la côte occidentale du lac Asphaltite. Voici comment il s'exprime : « A l'occident, les Esséniens fuient le rivage, jusqu'au point où son voisinage cesse d'être nuisible. Nation unique et plus étonnante que toutes les autres nations de la terre; sans femmes, sans amour, sans argent, sans autres compagnons que les palmiers, chaque jour leur nombre se complète par la venue de tous ceux qui, fatigués de la vie du monde, vont chercher le repos dans la pratique de leurs mœurs. Ainsi, à travers des milliers de siècles (ô merveille!) une nation s'éternise, dans laquelle il ne naît personne! Au-dessous des Esséniens est Engadda, etc. »

Salien (*Thesaurus rerum toto orbe memorabilium*, cap. XXXVIII) répète les mêmes faits, presque dans les mêmes termes; aussi est-il évident qu'il n'a fait que copier Pline, en habillant à sa manière les idées de celui-ci.

Revenons à notre promenade autour de Mar-Saba. En quittant le lit du Kedron nous remontons, à travers les rochers, sur la hauteur qui supporte le Deir-el-Benat. Chemin faisant, nous pénétrons dans une grotte spacieuse, garnie de murailles de clôture, et nous visitons ainsi l'une des étranges demeures des Esséniens : le roc y est grossièrement excavé et ne présente nulle trace de travail tant soit peu soigné. Il est clair que ceux qui l'ont habitée ont voulu une retraite et rien de plus.

Dans le lit du torrent, Philippe a ramassé quelques cubes de pierre blanche qui proviennent indubitablement d'une mosaïque fort ancienne; ces cubes ont-ils été entraînés par le Kedron, de Jérusalem jusqu'en ce point? — Cela est bien peu

croyable, malgré l'identité de taille et de matière qu'ils présentent avec les cubes analogues, que l'on ramasse en immense quantité dans le Kedron, à la vallée de Josaphat. Nous sommes bientôt tirés d'incertitude; car, en suivant une tranchée pratiquée par les moines entre les deux portions du couvent, nous trouvons des files et des plaques entières de ces cubes encore en place. Là donc a existé, à une époque bien reculée sans doute, un monument important. Peut-être était-ce le sanctuaire des Esséniens, sanctuaire dont le couvent de Mar-Saba aura pris la place, comme tant d'autres monuments religieux qui se sont substitués aux monuments des cultes détrônés par le christianisme. — Cela est possible, mais je ne me permettrais pas de l'affirmer.

Notre promenade a été très-fructueuse : coquilles terrestres et insectes intéressants, ont été ramassés en grand nombre, et cette première chasse promet pour celles qui suivront; seulement, sous chaque pierre que retournent nos naturalistes, les scorpions et les scolopendres abondent, et nous ne sommes pas encore habitués à rencontrer, sans frémir, ces vilains animaux sous notre main.

Hamdan est venu nous rejoindre pour nous annoncer l'arrivée de nos bagages; comme il me paraît un peu soucieux, je m'enquiers des motifs de l'espèce d'inquiétude que je vois dans tout son maintien, et le scheikh me dit : « Tu as beaucoup de mules chargées, dont la vue ne peut manquer d'éveiller la convoitise des Bedouins que nous allons rencontrer. Nous nous ferons bien tous tuer, avant que l'on ne touche à l'un de tes cheveux; mais nous sommes en trop petit nombre, pour pouvoir exercer une surveillance convenable jour et nuit, et pour te défendre, le cas échéant, contre les attaques qui ne manqueront pas d'être dirigées contre ta caravane. Si tu ne doubles le nombre des hommes à pied et à cheval qui marchent avec moi

il est clair que nous périrons tous. Maintenant que je t'ai prévenu, vois ce que tu veux faire. » A cette ouverture peu rassurante, que je me hâtai de transmettre à mes compagnons, il n'y avait qu'une réponse à faire : je donnai au scheikh l'autorisation de doubler notre escorte ; et il m'annonça que dès le lendemain matin, les hommes nouveaux qu'il allait mander, seraient arrivés. En conséquence, Meidany fut immédiatement dépêché vers les tentes de Thaàmera, avec mission de ramener le renfort dont nous avions besoin.

A la tombée du jour, nous rentrions dans l'enceinte du monastère. Une heure après, le dîner nous fut servi dans une salle à manger, ornée sur tout son pourtour, de larges divans garnis de coussins, et qui se composent de simples matelas posés sur le sol. Notre soirée se passa tranquillement à écrire les notes de la journée, à mettre en ordre nos conquêtes zoologiques et à fumer, en causant, une innombrable quantité de tchibouk. Le froid était devenu assez vif, et nous n'eûmes, pour y échapper, d'autre ressource que d'aller nous coucher. A dix heures nous étions étendus dans des lits beaucoup plus durs que les divans de la salle à manger, et nous n'en dormions pas moins du sommeil le plus profond.

A minuit un étrange charivari nous réveilla en sursaut : ce n'étaient pas des cloches qui pouvaient produire le carillon insensé que nous entendions et qui appelait les moines à l'office de la nuit. Le lendemain matin seulement nous eûmes le mot de l'énigme : de fortes barres de fer sont encastrées, par une de leurs extrémités, dans la muraille de l'église, et ces barres, frappées à tour de bras avec une autre barre de fer, rendent le son bizarre qui tient ici lieu de l'appel de la cloche. Somme toute, notre nuit, à part la vermine, a été satisfaisante ; nous sommes bien reposés, et au réveil nous nous retrouvons tous frais et dispos.

9 JANVIER.

Hier, j'avais cru m'apercevoir que le scheikh Hamdan supportait assez impatiemment la présence de Mohammed; j'avais donc pris le parti de renvoyer celui-ci; mais, après une conversation avec le scheikh, je me suis rassuré et j'ai gardé mon homme de confiance auprès de moi. Mes Bedouins, du reste, m'ont affirmé qu'ils ne voyaient pas d'un mauvais œil ce compagnon, dont je supposais que la présence devait gêner quelque peu leurs allures habituelles. Tout va donc pour le mieux, et il ne s'agit plus que de partir.

Même hésitation, même lenteur, mêmes criailleries, mêmes colères qu'au départ de Beyrout. Nous étions prêts à sept heures du matin, et il est dix heures, quand il nous est enfin permis de monter à cheval. Hamdan nous a tenu parole; le supplément d'escorte qu'il nous a proposé de prendre à notre solde, est arrivé au point du jour, et pendant que nous essayons vainement de stimuler l'activité négative de nos moukres, tous nos Bedouins accroupis au soleil, sur un tertre qui domine la porte du couvent, et les chevaux attachés aux lances de leurs cavaliers, forment le tableau le plus piquant et le plus pittoresque. Nulle trace d'impatience sur les figures impassibles de ces hommes d'acier. Ils causent et fument tranquillement, sans même avoir l'air de faire attention à la mauvaise humeur que nous traduisons, de guerre lasse, par des injures et des coups de courbache.

J'ai beau tuer le temps en ramassant quelques débris d'ammonites fossiles, qui caractérisent le terrain sur lequel est bâti le couvent; trois longues heures se passent à courir d'une mule à l'autre, à réconcilier les moukres qui se battent, en les battant tous deux. Enfin, el-hamd-lillah! (grâce

à Dieu!) nous sommes prêts et nous partons. Nos Bedouins sautent en selle, prennent les devants et éclairent la route avec un soin merveilleux. Pas un monticule qu'ils n'escaladent, pas un ravin qu'ils ne fouillent, et certes ils ont fort à faire, car il est difficile de rencontrer un pays aussi tourmenté que celui-ci : partout les rocs de calcaire, à la surface rissolée, sont entrecoupés de couches de silex contournées, recroquevillées et qui font assez l'effet de cordes de violon que l'on aurait fait griller sur un poêle.

Hamdan a repris toute sa sérénité habituelle, et il marche gravement à l'avant-garde de sa petite armée. Tous nos Bedouins ont des mines franchement gaies et dévouées. Pas un d'eux ne perd l'occasion de nous dire quelques paroles d'amitié, quand il est à notre portée. La formule ordinaire est celle-ci : « Entè mabsouth? ana mabsouth; koullhou mabsouth. (Es-tu content? je suis content; chacun est content.) » Le khatib et Ahouad surtout ne s'en font pas faute. Ahouad, qui me voit assez gêné par la présence de mon lourd fusil à deux coups, me demande de s'en charger, et je le lui confie, à condition qu'il restera toujours assez près de moi, pour qu'à un moment donné, je puisse faire usage de cette arme. Édouard est condamné à me suivre pour ainsi dire pas à pas, et à m'indiquer l'heure, chaque fois que notre route change de direction et que je dois donner un coup de boussole. Le plus souvent, quand je lui demande de consulter sa montre, il est tout occupé à bourrer sa pipe, à allumer une cigarette, ce qui amène entre nous les altercations les plus comiques; quand il tarde trop, je l'accable d'invectives, au nom de la topographie, et d'ordinaire il me rit au nez.

Je n'avais pas encore voyagé en pareil terrain avec des mules chargées, et ce jour-là je fais mon apprentissage de toutes les colères que ces misérables bêtes inspirent

forcément à l'homme qui n'aime pas à perdre son temps. Comme les moukres font tous de l'indépendance, et ne s'occupent de leurs animaux que quand il n'y a pas moyen de faire autrement, les mules tiennent à montrer une indépendance égale à celle de leurs maîtres; aussi ont-elles l'habitude la plus opiniâtre de chercher, pour leur compte, des petits chemins impossibles, au bout desquels elles font d'affreuses culbutes; les charges roulent d'un côté, les bêtes de l'autre, les hommes s'évertuent alors, en braillant, à réparer le mal qu'un peu de surveillance eût prévenu, et le temps se passe, pour le voyageur, à maugréer à la fois contre les mules et contre les moukres.

La partie européenne de notre caravane s'était diminuée de MM. Pizzamano et Barbier, qui partirent pour Jérusalem en même temps que nous partions pour la mer Morte. Ces messieurs avaient eu suffisamment de temps la veille, pour trouver fort maussades des voyageurs qui se croient obligés de lever le pays qu'ils traversent; ils n'eurent donc garde de nous suivre dans toute notre aventureuse pérégrination. Je me hâte de passer au journal de notre route.

En quittant le couvent de Mar-Saba, nous marchons d'abord au nord-nord-est, sur le flanc même du Kedron, dont le lit est encaissé d'une centaine de mètres au moins. Partout, sur la rive que nous pouvons étudier de l'œil en cheminant, les excavations esséniennes pullulent. Petit à petit la route que nous suivons gagne le niveau de l'Ouad; et partis à dix heures quatre minutes, nous traversons le lit du Kedron à dix heures vingt-six minutes, après avoir perdu une douzaine de minutes à ramasser quelques mules, avec leurs chargements. Nous nous engageons alors dans le lit d'un torrent qui vient directement de l'est se jeter dans le grand Ouad que nous quittons, et dans lequel débouchent plusieurs autres ravins dirigés du nord au sud.

Au point même de jonction du Kedron et de l'Ouad que nous allons suivre, est un puits creusé dans le rocher, et dont je n'ai pu obtenir le nom de mes Bedouins : pour eux, il s'appelle el-Bir, c'est-à-dire le puits, tout court. Me voilà bien avancé !

Il ne nous faut pas plus de dix-huit minutes pour arriver à la naissance du torrent, et à dix heures quarante-quatre minutes, nous entrons sur un petit plateau compris entre deux rideaux assez bas, traversé par un lit de ruisseau à sec, qui court du nord au sud, et garni d'un campement de Bedouins, dont nous reconnaissons la présence, avant de l'apercevoir, à une nuée d'enfants presque nus, de femmes en chemise bleue et de chiens aboyants, qui viennent nous regarder, mais du plus loin qu'ils peuvent. Ce sont des amis du scheikh Hamdan qui occupent ce terrain ; nous passons donc près d'eux, sans la moindre inquiétude.

A dix heures cinquante-quatre minutes, nous sommes arrivés au bout de la petite plaine, et une descente rocailleuse nous amène au fond d'une vallée déchirée que nous atteignons à onze heures neuf minutes. Là, encore, nos mules nous arrêtent pendant vingt-cinq minutes. Comme nous ne pouvons laisser cheminer les bagages isolément en ce pays, si nous tenons à les conserver, nous sommes bien forcés de faire halte, quand nos bêtes de somme s'avisent de rouler dans quelque trou, ce qui arrive à chaque instant.

Je profite de ce temps d'arrêt pour examiner le pays qui m'entoure. A droite est un pâté de montagnes peu élevées dont le centre est à environ dix kilomètres; c'est le Djebel-Emdenys. Au delà s'étend une vaste plaine coupée par l'Ouad-en-Nar ou Kedron ; c'est le Merdj-el-Beqâa. Devant nous, c'est-à-dire à l'est, s'étend une suite non interrompue de mamelons calcaires, et à notre gauche sont diverses montagnes

dont la plus élevée est à une lieue environ. La formation est toujours la même, c'est-à-dire du calcaire, coupé de larges filons de silex contournés et tourmentés, comme par l'action du feu. Sur le flanc de la première de ces montagnes de gauche, paraît une tache rougeâtre considérable, et j'envoie l'un de mes Bedouins me chercher des échantillons de la roche qui a contracté cette couleur, qui tranche si fortement avec la teinte uniformément blanc jaunâtre de tout le pays que nous traversons. Il me rapporte des morceaux de pierre, qui ont exactement l'apparence de pierres calcaires de notre pays lorsqu'elles ont subi l'action d'un incendie.

Nous nous sommes remis en marche à onze heures trente-cinq minutes; et c'est dix minutes après que nous avons franchi le point où se montre cette tache étrange. Nous longeons alors le Merdj-el-Beqâa, et, à partir de midi, nous marchons presque invariablement à l'est, après avoir laissé à deux kilomètres à gauche, et en avant de montagnes déchirées, une ruine que les Arabes appellent Qalâat-el-Mardeh. A propos de cette Qalâat ou forteresse, Hamdan me raconte que c'est un château ruiné qui fut habité, dans l'ancien temps, par des géants dont on a retrouvé les ossements dans les tombeaux d'alentour. Qu'y a-t-il de vrai dans ce conte arabe? je l'ignore; mais je n'ai pas le temps d'aller le vérifier. Nous suivons encore le lit desséché d'un torrent qui coule directement à l'est. Il naît entre des mamelons crayeux, au milieu desquels il chemine pendant près de trois kilomètres, sans faire de détours bien sensibles; puis il s'enfonce dans le sol, et ses bords deviennent très-escarpés; la rocaille qui les forme a l'air d'avoir été grillée par un feu très-vif.

A midi et demi, nous nous arrêtons enfin pour déjeuner. Après une halte de trente-cinq minutes, nous repartons, en marchant au sud-est, et nous nous rapprochons de l'Ouad-en-

Nar, ou plutôt c'est lui qui, par un coude brusque, se rapproche de la route que nous suivons. Après avoir traversé force ravins, contourné force mamelons ayant toujours l'apparence rissolée que j'ai déjà bien des fois signalée, et repris, à une heure vingt minutes, un direction constante à l'est, nous arrivons, à une heure cinquante minutes, à la dernière crête qui nous sépare encore de la plage tant désirée. Nous sommes à peu près en face de la source nommée Ayn-Fechkhah. Mais pour y parvenir, nous avons à faire connaissance avec une de ces descentes fabuleuses qui, du sommet des montagnes de Canâan, conduisent au bord de la mer Morte. Comment hommes et bêtes peuvent-ils se tirer de pas semblables? Aujourd'hui encore que je les ai franchis, c'est un problème dont je ne comprends pas trop la solution.

A trois heures six minutes, nous mettons enfin le pied sur la plage, et nous nous trouvons à deux cents mètres au plus du bord de l'eau. Du haut de la montagne que nous venons de descendre, cette mer étrange à laquelle tous les écrivains attribuent l'aspect le plus sinistre, nous avait paru un lac splendide, étincelant de lumière, et dont les flots bleus venaient briser doucement sur le gravier de la plage la plus unie. A travers l'onde transparente apparaissait une teinte blanche qui festonnait la rive, et nous avions deviné déjà que cette teinte était due au sel qui se précipite et cristallise sous les eaux. De près nous reconnaissons sur-le-champ que nous avions deviné juste.

Allions-nous acquérir la certitude que rien ne vit au bord de la mer Morte, ainsi qu'on l'a tant de fois répété? C'est le contraire qui nous est démontré, à l'instant même où nous atteignons le rivage : une volée de canards fuit devant nous, s'abat hors de portée sur les flots, se joue et plonge gaiement. Aux premiers pas que nous faisons, de beaux insectes se

montrent à nous sur le gravier; des corneilles volent et crient sur les flancs déchirés de la falaise immense qui domine le lac.

Où sont donc ces miasmes méphytiques qui donnent la mort à tout ce qui n'en fuit pas l'atteinte? Où? dans les écrits des poëtes qui ont emphatiquement raconté ce qu'ils n'ont pas vu. Il n'y a pas cinq minutes que nous foulons la plage de la mer Morte, et déjà, presque tout ce qu'on en a dit est rentré, pour nous, dans le domaine de la fable... Poursuivons donc notre route en toute sécurité, car si quelque chose est à craindre ici, ce n'est certainement pas l'influence pestilentielle du lac le plus imposant et le plus beau qui existe sur la terre.

A partir du point où nous avons touché la rive, nous marchons directement au sud, et nous entrons dans le delta situé à l'embouchure de l'Ouad-en-Nar. Ce delta est formé de dunes de gravier, sillonnées par les larges ravins qui vomissent dans la mer les eaux du Kedron, lorsque les pluies donnent au torrent une existence éphémère. Ce delta occupe sur la rive une largeur d'un kilomètre environ, et du pied des falaises jusqu'à la mer, les dunes couvrent aussi un espace de mille mètres à peu près. Quant à l'embouchure de l'Ouad, au point où les montagnes abruptes qu'il a déchirées, retombent à pic sur la rive, elle est de cinq à six cents mètres. C'est à l'extrémité sud du delta que le torrent a son lit actuel. Ce lit, qui descend au sud en quittant la montagne, s'infléchit presque aussitôt et court ensuite à l'est pour aller se perdre sur la plage. Inutile de dire qu'il est rempli des fragments de roc que le torrent entraîne dans ses crues.

Au delà du delta, nous traversons, à trois heures et demie, une ravine sans nom, qui descend directement à l'est, par une déchirure de la falaise. A partir de là, le terrain sur lequel

nous cheminons, est formé d'un fin gravier très-meuble, et dans lequel les pieds de nos chevaux s'enfoncent à chaque pas. La surface en est efflorescente, grâce à la saturation saline du sol, due à la retraite des eaux de la mer, lorsque son niveau s'abaisse, pendant la saison d'été. Je dis que le niveau s'abaisse, et ce fait ne saurait être révoqué en doute, puisqu'à quelque dix mètres de la rive, des troncs d'arbres sont à demi enterrés dans le gravier. A les voir, on jurerait qu'ils ont été brûlés, car tout le bois en est noir, comme s'il avait échappé à un incendie. Ces arbres, à en juger par l'état dans lequel ils se trouvent, sont probablement là depuis des siècles, et, entraînés par les cours d'eau qui se précipitent dans la mer Morte, ils ont été déposés sur la rive par les flots de cette mer. Chaque année, sans doute, le nombre de ces arbres à l'aspect sinistre, augmente lors de la saison des pluies, et le Jourdain, qui court violemment entre des rives admirablement couvertes de végétation, doit avoir fourni la majeure partie de ce bois flotté.

Au point où nous sommes, à trois heures cinquante-six minutes, la plage n'a plus guère qu'une largeur de quatre cents mètres, et le flanc inaccessible des montagnes s'élève immédiatement à pic. Une nouvelle ravine forme en ce point un autre delta beaucoup moindre que celui de l'Ouad-en-Nar, puisqu'il ne donne à la plage qu'un surcroît de largeur de deux cents mètres environ. La nature du terrain qui la constitue reste la même.

Tout à coup, la rive se creuse en golfe et se rapproche du pied de la montagne, dont elle n'est plus séparée que de deux cents mètres au plus. A quatre heures trois minutes, nous passons en vue d'une grotte creusée dans le flanc de la falaise et à trois cents mètres, à vol d'oiseau, du chemin que nous suivons. Un peu plus loin, le roc est entamé par le lit d'une cascade qui a fait de la plage une plaine couverte de pierrailles. Puis,

bientôt, la rive se couvre de roseaux immenses qui forment un inextricable fourré. La mer disparaît derrière cet ondoyant rideau, et le pied de la montagne n'est séparé que de quelques mètres, de la lisière de roseaux. La présence de ceux-ci est due à une magnifique source d'eau chaude et douce, peuplée de myriades de mélanopsides et de néritines. Enfin, de jolis martins-pêcheurs voltigent sur le ruisseau formé par la source, qui s'appelle Ayn-el-Rhoueyr, (source du petit marais). C'est là que nous nous arrêtons, à cinq heures moins un quart, et nos tentes se dressent assez rapidement à cinquante pas de la source.

Pendant que nous avons suivi la plage, nos Bedouins se sont mis en quête des morceaux de bitume et de soufre, que le lac rejette fréquemment sur ses bords. Ils en ont ramassé bon nombre qu'ils m'apportent; mais ce qu'ils me montrent en triomphe, c'est un petit poisson mort qu'ils ont trouvé sur la grève. Au premier moment nous sommes tentés de croire à une erreur de plus, de la part des écrivains qui ont tant parlé sur la mer Morte. Ce poisson, recueilli à quelques lieues des rivières, a d'ailleurs toute l'apparence extérieure d'un poisson de mer. En faut-il conclure que des êtres de cette classe vivent dans le lac? Nos Bedouins seuls peuvent fixer notre opinion sur ce point. Je les interroge donc les uns après les autres, et, de leurs réponses parfaitement concordantes entre elles, résulte pour nous la certitude que nul poisson ne paraît qu'accidentellement, dans ces eaux saturées de sel. Les flots du Jourdain et de l'Arnon, c'est-à-dire, pour les Arabes, du Cheryat-el-Kebir et du Nahr-el-Moudjeb, entraînent fréquemment les poissons qui s'aventurent trop près de l'embouchure de ces rivières, à la poursuite des proies qu'elles emmènent à la mer. Une fois entrés dans les eaux du lac, ces animaux ne tardent pas à y subir une espèce d'empoisonnement qui ne leur permet plus de revenir en arrière, et ils meurent assez promptement. Leurs

corps surnagent alors, et la moindre brise les rejette sur la plage.

Quelques jours après, vers le rivage de Sdoum, mes Bedouins me ramassèrent deux autres poissons semblables, mais en très-mauvais état de conservation; dans les trois individus, il m'a semblé reconnaître une espèce qui pullule dans le lac de Gennesareth, et qui, plusieurs fois, a été servie sur notre table, pendant notre séjour à Thabarieh.

Pendant que nos domestiques et nos moukres s'occupent de dresser nos tentes, les Thâamera qui nous accompagnent vont au fourrage, c'est-à-dire qu'ils abattent autant qu'ils peuvent des immenses roseaux qui nous séparent de la rive, et dont nos chevaux se montrent très-friands. Je les suis et je cueille une assez nombreuse série de jolies plantes qui croissent à travers les roseaux, surtout auprès de la source; là se trouve un convolvulus ou liseron qui grimpe en s'enroulant autour des tiges élevées de ces roseaux, et forme un inextricable fourré que les yataghans de nos Bedouins peuvent seuls permettre de traverser.

Nous avions emporté, Édouard et moi, une petite tente à double toit; nous nous y installons avec Philippe, et Mohammed qui couche en travers de la porte. Rothschild occupe à lui seul une tente surmontée du pavillon tricolore, tout étonné sans doute, de flotter pour la première fois, sur les rivages de la mer Morte. Nos autres amis, Belly, Loysel et Papigny, logent dans une tente très-spacieuse et capable de nous contenir tous. Enfin, deux autres tentes, l'une destinée au drogman François et à Selim, l'autre à la cantine et à Matteo, composent notre camp qui, en moins d'une heure, prend une petite tournure fort coquette.

Derrière les tentes et sur le flanc de la montagne, nos chevaux sont attachés au piquet, et chacun d'eux est pourvu

d'une large brassée de roseaux qu'il dévore. Nos Bedouins vont chercher au bord de la mer du bois flotté, et plusieurs feux sont installés autour du camp. Chacun d'eux est gardé par quelques hommes qui font faction à tour de rôle, pour éviter les surprises. Pendant la nuit, Hamdan visite fréquemment ces différents postes, afin de s'assurer que tout son monde veille sur nous; d'heure en heure, nous entendons retentir au loin le cri prolongé : « Ya scheikh Hamdan ! » auquel le brave homme répond : « Thayeb ! (bien !) » et tout retomberait dans le silence, n'étaient les clochettes de nos mulets de charge, qui troublent seules la paix de cette nuit si calme et si profonde.

La température est chaude, l'air d'une pureté extrême, et lorsque la lune vient ajouter sa lueur, faible encore, à celle des étoiles, la mer Morte et notre campement prennent une physionomie si pittoresque, que nous en sommes tous vivement impressionnés. De fait, nous ne nous lassons pas d'admirer ce spectacle si nouveau pour nous, Parisiens dépaysés!

Pendant la soirée, j'ai mis en presse mon herborisation du jour, j'ai étiqueté les échantillons géologiques que j'ai ramassés ou fait ramasser en route, j'ai écrit mes notes et passé ma carte à l'encre. Il est minuit quand ma besogne est terminée. Tout dort autour de moi, à l'exception des hommes de notre escorte qui fument près des feux du bivouac, en envoyant jusqu'à moi les intonations gutturales de leur admirable langue. Je vais à mon tour inspecter tous les feux, causer et fumer avec mes Bedouins qui me témoignent le plus qu'ils peuvent affection et respect, et je me faufile enfin dans notre petite tente, où je m'étends tout habillé sur ma couchette, et mes armes sous la main.

Je ne répéterai pas ce détail, et je dirai une fois pour toutes, que pendant les vingt et quelques nuits que nous avons passées sur les bords de la mer Morte, nous n'avons pas pu

songer une seule fois à nous dépouiller de nos vêtements, pour reposer plus à l'aise. Mieux valait un peu moins de repos et beaucoup plus de sécurité. Nous nous mettions ainsi, sinon à l'abri d'une surprise, du moins en mesure d'y faire face promptement et d'une façon plus efficace.

Bien que la nuit ait été bonne, nous avons à la lettre étouffé dans notre tente, qui est devenue une véritable étuve. Nous serons donc obligés d'y renoncer.

8 JANVIER.

Au point du jour la voix de Khatib nous a réveillés; il disait la prière du Fedjr ou de l'aurore; mais je n'oserais affirmer que tous nos Bedouins prirent part à son oraison. Le soleil n'était pas encore levé, que nous étions debout et que nous faisions avec délices nos ablutions accoutumées, à la source chaude d'el-Rhoueyr.

On n'abat pas des tentes comme les nôtres et on ne recharge pas une vingtaine de mulets, instantanément. Aussi est-il huit heures quarante-cinq minutes, quand nous pouvons sauter en selle et reprendre notre voyage.

Ce matin le ciel est d'une pureté extrême, le soleil s'est levé radieux et la mer Morte présente le plus splendide spectacle qu'il soit possible de se figurer. Les montagnes de Canâan sont vivement éclairées derrière nous; celles de Moab sont encore dans l'ombre, et elles projettent dans les eaux limpides du lac, leur image nette et tranchée. Nous jetons avidement nos regards vers la pointe sud de la mer, mais une légère brume la couvre, et d'ailleurs nous en sommes tellement éloignés encore, que nous n'apercevons que les profils incertains des montagnes qui nous en séparent.

Hier, en arrivant au bord de la mer Morte, nous avions

aperçu au large une énorme tache noire qui semblait avai cer, et de la présence de laquelle nous ne pouvions noi rendre compte. Les Arabes nous ont dit que c'était probabl ment un tronc d'arbre apporté par le Jourdain; c'est possibl mais ce qui est certain c'est qu'aujourd'hui la tache a dispari et que toute la surface de la mer, à perte de vue, est unie comn un miroir. Une étroite zone, plus lisse et plus lumineuse, traverse dans toute sa longueur et à un kilomètre au plus de plage sur laquelle nous sommes arrêtés. A quoi peut-on attr buer la présence de ce ruban si uni et si tranquille? Je l'ignoi complétement.

·En attendant notre repas du matin, pour montrer à n Bedouins que nos fusils ne seraient pas inutiles entre n mains, quelques balles sont envoyées dans la montagne. Ui petite excavation naturelle sert de cible, et bien qu'elle soit une centaine de mètres, nos amis lui adressent leur carte visite. Quelques corneilles, étonnées de cette fusillade, volei alors sur le flanc des rochers, et Rothschild en abat une; ce achève de donner à nos Arabes une très-haute considératic pour ces armes qui leur paraissent quelque peu diabolique Ce sont surtout nos pistolets à huit coups qui excitent parr eux la plus respectueuse admiration. Une fois le huitième coi parti, nous arrêtons le feu, le plus naturellement du monde, disant qu'il est inutile de perdre plus de poudre et de ploml et comme les braves gens voient que c'est toujours le can inférieur qui fait feu, et qu'il y en a huit semblables, ils adm tent sans la moindre hésitation, qu'un pistolet pareil n'a p de raison pour se vider jamais, et qu'un Cheytan seul a l'inventer et le fabriquer.

A huit heures quarante-cinq minutes, nous montons à chev et nous quittons Ayn-el-Rhoueyr. La plage se resserre pre que immédiatement, et le pied des montagnes, qui ont en

point environ six cents mètres de hauteur, est immédiatement en contact avec l'épais fourré que nous devons traverser, pour gagner du terrain. Notre marche est difficile, précisément à cause de cette végétation incroyable ; les charges de nos mules s'accrochent à chaque pas, et nous sommes bien heureux quand elles ne font que cela. Nos pauvres mules ont absolument l'air de ces hommes, à la corpulence plus développée que de raison, qui s'aventurent dans un couloir trop étroit.

A neuf heures, la plage n'a plus que vingt mètres de largeur, et toute notre caravane est tellement empêtrée dans les roseaux et les arbrisseaux épineux, qu'il nous faut dix bonnes minutes pour la tirer de ce défilé. A quelques centaines de pas plus loin, nous nous retrouvons sur une plage de trois cents mètres de largeur, et en face de deux lits de cascade, séparés l'un de l'autre par un intervalle de deux cents mètres au plus. Le gravier entraîné par les grosses eaux, a encore formé ici l'espèce de delta sur lequel nous cheminons. A neuf heures treize minutes, nous avons atteint un point où les roseaux deviennent plus épais et plus hauts encore; ils sont accompagnés cette fois de quelques beaux Seyal ou gommiers. Une source d'eau douce doit donc nécessairement se trouver en cet endroit, et nous sommes effectivement arrivés à l'Ayn-et-Therabeh, dont nous nous contentons de relever la position en passant.

Jusqu'ici nous croyons marcher directement sur Ayn-Djedy, et quelques heures seulement doivent nous séparer de ce lieu important. Mais nous avons compté sans nos Bedouins, qui ne prennent pas la peine de nous consulter, et qui nous annoncent sans façon, que suivre plus longtemps le rivage est impossible, que la route est tout à fait impraticable, et qu'il faut remonter dans la montagne, pour redescendre ensuite à Ayn-Djedy.

On pense bien qu'à cette annonce, nous ressentons un peu de mauvaise humeur. Quoi, nous avons failli cent fois nous rompre le cou, pour atteindre le terrain plat, pour nous tirer de ces affreuses rocailles où un faux pas équivaut à quelque bras ou à quelque jambe cassés, tout au moins, et voilà qu'il faut recommencer cette gymnastique enragée, pour deux journées entières ! car Hamdan ne nous promet pas moins. Ce sont bien deux journées qu'il nous faut sacrifier, pour gagner à travers le désert de Canâan, un point qui, en ligne directe, n'est éloigné de nous que de quatre lieues tout au plus. Nous avons beau essayer de nous révolter, rien n'y fait : — la route n'existe pas, la montagne plonge directement et à pic dans la mer. — Voilà la réponse que le scheik nous donne, et comme, en définitive, il est plus prudent de le croire que d'y aller voir, nous nous laissons conduire, bien à contre-cœur, je l'avoue ; car il nous en coûte fort de quitter cette plage, après laquelle nous avons tant soupiré et que nous espérions bien ne pas perdre de vue si promptement.

A neuf heures vingt et une minutes, nous cheminons à trente mètres seulement du pied des escarpements, et, à cinq cents mètres à gauche, est la rive que nous cache toujours la lisière de roseaux. A neuf heures et demie, nous traversons le lit d'un torrent aboutissant à une nouvelle cascade double, qui a profondément entamé le flanc de la montagne. Là comme toujours, les graviers venus des hauteurs, se sont amoncelés sur une largeur de deux cent cinquante mètres à peu près. Une fois ce torrent traversé, nous rentrons pour tout de bon dans la montagne.

Depuis neuf heures vingt-sept minutes le chemin était devenu montant et pierreux ; je dis *le chemin* par pure fantaisie, car. à vrai dire, il n'y a pas l'ombre de chemin tracé, dans cette étrange contrée. Nous avions déjà coupé deux plateaux suc-

cessifs en gradins, d'une centaine de mètres de largeur chacun, avant d'arriver au lit à sec du torrent, au sortir duquel nous commençons à gravir, à l'aide de force lacets, un col très-raide, qui va toujours se rétrécissant et qui arrive à n'avoir plus que cinq ou six mètres de largeur entre deux précipices; c'est le Nakb-et-Therabeh. Ce col aboutit à un petit plateau couvert de pierrailles, situé à deux cent cinquante mètres environ au-dessus du niveau de la mer Morte. Il est neuf heures cinquante-trois minutes, quand nous y parvenons, et comme, d'une part, la journée doit être dure et que, de l'autre, Hamdan est allé avec ses cavaliers à la recherche d'une route praticable pour nos bêtes de charge, nous sommes bien forcés de faire halte en ce point, et nous prenons le parti d'y déjeuner; ce sera toujours autant de fait.

L'entomologie profite amplement de ce temps d'arrêt, et pendant que nos amis retournent les pierres et ramassent force insectes précieux, je m'extasie sur la splendeur du panorama qui se déroule devant moi. Mais que le lecteur se rassure, je ne recommencerai pas à décrire ici l'aspect saisissant de la mer Morte; rien de fastidieux comme la répétition des formules d'admiration. On ennuie les gens que l'on aime, en le leur répétant trop souvent, ceci est parfaitement certain; à plus forte raison doit-on ennuyer ceux qui n'y sont guère intéressés, quand on leur parle sans cesse des émotions que l'on ne se contente pas de savourer pour son compte. Je m'abstiens donc, mais l'on fera bien de sous-entendre toujours que je ne me lasse pas de contempler et d'aimer cette merveilleuse nature, et que mes compagnons sont comme moi. Ceci posé, je reprends mon journal,

A onze heures deux minutes, nous quittons le Nakb-et-Therabeh pour rejoindre Hamdan, qui s'est planté comme un jalon sur la pointe d'un rocher, à quelques centaines de mètres au-

dessus du niveau du plateau où nous nous sommes arrêtés, et dans la direction de l'ouest. A peine pouvons-nous distinguer autre chose qu'un point noir sur un point gris : c'est le scheikh sur sa gracieuse jument; ni l'un ni l'autre ne bouge, et il a fallu les yeux de lynx de nos Bedouins, pour nous faire découvrir un cavalier ami dans cette petite tache, à laquelle nous n'eussions certes pas fait attention de nous-mêmes, ou mieux que nous n'eussions pas aperçue de si loin.

Après avoir passé entre deux fortes collines calcaires, nous débouchons, à onze heures vingt-cinq minutes, sur un plateau couvert de mamelons. Cinq minutes après, nous avons, à notre droite et à six cents mètres environ de la voie que nous suivons, une forte montagne dont les flancs sont garnis de contreforts pyramidaux, assez semblables à ces redans qui forment la dentelure des riches coteaux qui bordent la Seine entre le Pont-de-l'Arche et Rouen. Seulement ici la belle verdure des collines normandes est remplacée par la teinte uniformément grise du calcaire qui constitue le terrain de ce désert.

A notre gauche, et à un kilomètre à peu près, court parallèlement au chemin suivi par nous, une déchirure très-large et très-abrupte : c'est l'Ouad-el-Merabbah. A onze heures trente-huit minutes, nous avons traversé un ravin qui va se perdre dans l'Ouad et qui court du nord au sud. L'Ouad-el-Merabbah et notre route convergent rapidement, et à onze heures quarante-sept minutes, lorsque nous ne sommes plus qu'à deux cents mètres environ de la montagne calcaire dont je viens de parler, le lit de l'Ouad n'est plus guère qu'à cent mètres à notre gauche. Nous marchons à l'ouest; mais bientôt nous faisons un crochet, et à une heure cinquante-cinq minutes nous cheminons au nord-ouest; nous sommes alors vis-à-vis l'extrémité de la montagne calcaire et nous traversons un nouveau ravin très-escarpé qui va, comme le premier, déboucher dans

l'Ouad-el-Merabbah. Nous redescendons ensuite sur un plateau mamelonné qui nous conduit directement au bord de l'Ouad, que nous atteignons à midi quatre minutes.

L'Ouad naît en ce point même, où nous le traversons avec quelques difficultés et en perdant plusieurs minutes, pour donner à nos mules le moyen de ne pas y descendre la tête la première; ceci n'est pas toujours aisé, grâce à l'intelligence avec laquelle ces animaux choisissent de préférence les chemins invraisemblables. A midi dix minutes, nous sommes sur l'autre rive et nous avançons sans embarras, à travers une plaine tourmentée, que domine au nord un nouveau pâté de petites montagnes calcaires; notre route est alors à l'ouest-sud-ouest. A midi vingt-trois minutes, nous traversons un ravin peu profond, mais bien marqué, et nous entrons dans une petite plaine, sur le sol de laquelle ne s'élèvent que deux amas de pierres évidemment amoncelées à dessein : ce sont deux tombes arabes, deux Tâala-ed-Daouary, comme les appellent nos Thâamera.

A midi vingt-neuf minutes, nous sommes arrivés à une crête qui termine le plateau que nous venons de traverser, et nous nous engageons dans un ravin peu profond, mais assez difficile, qui nous mène par quelques lacets au bord d'une vallée très-abrupte, courant directement de l'ouest à l'est, et ayant à peu près cinquante mètres de largeur; les flancs de ce ravin semblent à pic, et c'est pourtant là qu'il faut traverser. Pour le coup, si nous en venons à bout sans accident, nous aurons exécuté un merveilleux tour de force.

Mes Arabes me disent, pour m'encourager, que l'armée d'Ibrahim-Pacha a franchi au même point, l'Ouad-ed-Dahradjeh, et cela sans perdre trop de monde. Voilà, parbleu, une vàllée bien nommée! la vallée de la culbute, la vallée

où l'on roule! Décidément, messieurs les Arabes sont très-spirituels.

Pour descendre, il est clair que la chose ira toute seule; toutefois, nous ferons bien de nous rappeler ce que signifie le nom de ce passage, car nous arriverions très-aisément au point le plus bas, et beaucoup plus vite que la prudence ne le commande, si nous ne tenons pas à nous rompre les os. Chacun met pied à terre, cela va sans dire, et comme je ne veux pas avoir sur la conscience la mort de mon pauvre cheval, je le confie à mon ami Ahouad. J'aurai d'ailleurs bien assez de peine à me tirer d'affaire moi-même.

Au reste, le spectacle promet d'être assez intéressant; je m'assieds donc sur la rive nord et je laisse passer les plus pressés. Vivent les Bedouins pour se tirer, avec l'adresse des singes, des pas les plus périlleux! Pas un de nos mulets ne se tue et ne roule dans le précipice; tous ont gagné le fond. Mais le plus épineux reste à faire. Il faut maintenant escalader l'autre bord, et la chose paraît moins coulante de soi.

Les fantassins éclairent la marche, et avancent avec désinvolture sur d'étroites corniches qui surplombent l'abîme, depuis le bas jusqu'au sommet. Partout du roc nu, sur lequel il est beaucoup plus aisé de glisser que de cheminer. Mulets et chevaux s'insurgent et renâclent. Les pauvres animaux trouvent évidemment exorbitante la fantaisie que nous avons de leur imposer cette promenade aventureuse. Mais comme il n'y a point pour eux moyen de se retourner, ni de reculer, à force d'exhortations et de coups, ils se décident à avancer, en rechignant. Un point surtout est chanceux. La corniche qui surplombe le précipice, n'a guère qu'un pied et demi de largeur, et elle est surplombée elle même par un rocher, autour duquel il faut tourner brusquement, en franchissant une petite marche haute de deux pieds

rien que cela! Nos moukres invoquent le Prophète, crient, prient, pleurent et s'arracheraient volontiers les cheveux, s'ils en avaient sous leurs tarbouch. L'un d'eux s'oublie jusqu'à injurier Hamdan, qui se dispose très-tranquillement à lui brûler la cervelle; heureusement ce premier mouvement d'humeur n'a pas de suite.

Nos Thâamera se mettent alors à l'œuvre, chaque mulet est débarrassé de sa charge, tiré par la bride, poussé à coups de crosse de fusil ou de plat de yataghan, et arrive sain et sauf au bon chemin; nos chevaux en font autant. Les bagages transportés en lieu sûr, à dos de Bedouin, sont remis à leur place; tous, hommes et bêtes, ont franchi ce mauvais pas sans accident. Ouf! que nous l'avons échappé belle! J'espère bien que je ne repasserai jamais par là! car il ne faut pas tenter la Providence, qui certes nous a protégés. Il est une heure trente-huit minutes quand nous sommes en mesure de reprendre notre route. Nous n'avons donc mis qu'une heure à traverser ces cinquante mètres, mais rien n'eût été plus facile que d'y mettre l'éternité.

Nous cheminons maintenant dans une plaine couverte de petits mamelons, et coupée de ravins peu profonds, que nous traversons à une heure quarante-cinq minutes et à deux heures quatre minutes, en perdant encore un quart d'heure, grâce à nos bagages. Nous avons repris notre marche au sud, et à deux heures dix-neuf minutes, nous avançons entre deux pâtés de montagnes, séparés l'un de l'autre par une plaine de quinze cents mètres de longueur. Au fond de cette petite plaine est un rideau de roches calcaires où nous devons trouver une grotte et une citerne bien fournie. C'est donc là que nous camperons aujourd'hui.

Nous hâtons le pas, et à deux heures vingt-six minutes, nous sommes arrivés à l'entrée de la grotte et de la citerne, qui se

nomme le Bir-el-Manqouchieh. O surprise agréable! il n'y a pas une goutte d'eau. Le sol de la citerne est tapissé d'une belle couche d'argile blanche, déposée par les eaux et fendillée par la chaleur : voilà tout. Hamdan et ses hommes sont un peu penauds de la découverte, mais à coup sûr nous le sommes plus qu'eux. Pendant dix minutes, nous tenons conseil. Que faire? où aller? où trouverons-nous à boire? Question cruelle dans le désert! A quoi bon rester là, puisqu'il n'y a pas une goutte de liquide pour nous ni pour nos bêtes; autant aller en avant, nous aurons tout aussi bien soif ailleurs, et à tout le moins nous n'aurons pas eu le ridicule de camper auprès d'un puits très-renommé sans doute, mais parfaitement à sec.

Nous voilà donc repartis. Nous traversons les monticules dans le flanc de l'un desquels est creusé le Bir-el-Manqouchieh, dont nous garderons bonne souvenance, et nous entrons dans une autre plaine, mamelonnée comme celle que nous venons de quitter. Nous sommes dans la contrée que les Arabes appellent le Belad-Haçaça, et notre route est au sud-ouest. A deux heures quarante-cinq minutes, nous traversons sans grande peine l'Ouad-Haçaça, et à deux heures cinquante-cinq minutes, nous songeons à nous arrêter, de guerre lasse, dans un fond de ravin, dominé de partout par des collines calcaires, et situé à deux cents mètres au plus de l'Ouad-Haçaça.

Bonne nouvelle! Nos Bedouins, qui ne se soucient pas plus que nous de mourir de soif, ont, en furetant dans l'Ouad, découvert quelques flaques d'eau plus ou moins croupie. Au cri de joie poussé par eux : Fih maïeh! (il y a de l'eau!) la sérénité renaît dans tous les estomacs et dans tous les esprits. Décidément, le Belad-Haçaça est un délicieux pays! Il n'y manque rien, puisqu'il y a de l'eau malpropre à boire.

Pendant que notre camp s'établit, Hamdan, qui a aperçu des gazelles et entendu des francolins, nous mène à la chasse,

le long de l'Ouad-Haçaça. Belly et Loysel chassent de leur côté, et rapportent quelques perdrix; quant à nous, nous ne voyons et ne rapportons que nos personnes.

Demain, grâce à Dieu, nous serons à Ayn-Djedy, et là, du moins, nous trouverons, nous dit-on, la plus magnifique des sources. Le reste de la soirée s'est passé à merveille : nous avons bien dîné, bien fumé, bien causé, bien écrit nos notes et tracé la carte de la journée. Tout va donc pour le mieux. Nous avons renoncé à notre petite tente, Édouard et moi, et nous logeons en compagnie de nos amis, pour ne plus les quitter et pour respirer à l'aise. Les feux, de broussailles sèches, cette fois, sont installés autour de notre camp, et après avoir été faire une visite à Hamdan et à ses amis, après avoir pris le café avec eux, nous rentrons nous coucher. Il fait un peu moins chaud qu'à l'Ayn-el-Rhoueyr; il y a quelque chose comme une douzaine de degrés de moins. Mais n'importe, la nuit est belle et douce encore, et nous reposons à merveille, comme de coutume. Nos conquêtes entomologiques et conchyliologiques ont été mises en ordre par Édouard et Philippe. La moisson promet d'être bien riche si cela continue ainsi.

D'où vient maintenant ce nom de Belad et d'Ouad-Haçaça? Consultons la Bible. Nous lisons dans la Genèse (xiv-7) : Puis ils retournèrent et vinrent à Ayn-Michfat qui est Kadech, et ils saccagèrent tout le pays du peuple amalécite, ainsi que celui du peuple amorhéen, qui habitait Hasasoun-Tamar.

Nous lisons encore dans les Chroniques (II, xx, 1-2): 1. Ce fut après cela que les fils de Moab et les fils d'Ammon et avec eux une partie des Ammonites, vinrent contre Josaphat, pour la guerre. 2. On vint annoncer à Josaphat, savoir : une multitude considérable vient contre toi d'au delà de la mer, d'Aram, et voici qu'ils sont à Hasasoun-Tamar, qui est Ayn-Djedy.

Ayn-Djedy a donc porté primitivement le nom de Hasasoun-Tamar. Notre Belad-Haçaça est trop près d'Ayn-Djedy, où débouche l'Ouad-Haçaça, pour qu'il n'y ait pas une liaison très-étroite entre le nom biblique et celui que porte encore le pays. On peut juger par là de la manière dont les noms primitifs se transmettent, de génération en génération, dans la terre sainte.

Depuis deux jours, un fait assez singulier nous avait frappés, chemin faisant, et aujourd'hui seulement nous sommes parvenus à nous en rendre compte. Voici ce dont il s'agit : A partir d'un certain point, les mamelons blanchâtres à travers lesquels nous faisions route, les petites plaines que nous coupions, nous paraissaient garnies de longues taches rougeâtres oblongues, formées de fragments de roches siliceuses calcinées, et disposées dans une direction constante. Ainsi, par exemple, quand ces taches étaient tournées de l'est à l'ouest, partout où une crête avait pu leur opposer une barrière, elles cessaient de se montrer, et presque tous les flancs de mamelons tournés à l'est en étaient garnis. Toutes ces taches convergeaient évidemment, de façon que leurs axes vinssent aboutir à un centre commun. De plus, les fragments les plus gros étaient invariablement les plus éloignés du centre commun vers lequel se dirigeaient ces taches, et à mesure que notre route nous rapprochait de ce centre, les fragments diminuaient très-visiblement de grosseur.

Hier, près de Mar-Saba, nous n'avions fait qu'une médiocre attention à ce curieux fait géologique ; aujourd'hui, force nous a été de nous en préoccuper un peu plus, vu la fréquence de ces taches étranges.

Examiner un phénomène pareil dans ses détails et s'en rendre compte, pour peu que l'on veuille réfléchir, c'est tout un. Voici donc ce qui semble résulter de la direction con-

stante et de la composition de ces taches. Pour qui a vu la disposition que prennent les pierres lancées par une mine, et surtout par une fougasse-pierrier, il est clair que nous trouvons ici la reproduction du même phénomène; les gros fragments, doués d'une masse plus considérable, ont été lancés à une distance plus grande du centre d'explosion; les fragments doués de masse moindre, doivent en être et en sont effectivement plus rapprochés. La direction convergente des axes de ces déjections, commence nécessairement au point duquel elles sont parties. La nature de ces déjections, qui semblent avoir subi l'action du feu le plus intense, ne permet qu'une hypothèse, celle de leur sortie d'un cratère. Où doit dès lors se trouver le cratère qui les a vomies? au point même où tous les axes vont se recouper, cela ne peut faire le sujet d'un doute.

Nous avions donc, dès les premiers moments de notre séjour sur les sommets qui dominent la mer Morte, reconnu *à priori* l'existence de cratères, dont nous n'avions pas encore déterminé la position *de visu*, mais qui n'en devaient pas moins se trouver à un point fixé. J'anticiperai ici, en disant que ces cratères d'explosion, nous les avons toujours rencontrés aux points qu'ils devaient occuper.

Restait enfin à examiner la nature des fragments composant les taches en question. Tous sont siliceux, et proviennent de ces filons tourmentés de silex, qui recoupent le calcaire constituant le fond du terrain. Les éruptions volcaniques qui les ont disséminés ainsi dans toutes les directions, sont donc assez modernes, puisqu'elles ont disloqué des terrains secondaires préexistants. Il est clair, de plus, que si nous rencontrons partout le même fait, les cratères que nous verrons, seront pour ainsi dire contemporains. Prenons donc note de cette conclusion forcée.

9 JANVIER.

Nous avons beau faire, il nous est impossible d'être prêts à partir avant huit heures quarante minutes; nous n'avons gagné que cinq minutes sur le départ d'hier; mais c'est toujours cinq minutes, et dans un pareil voyage, le temps est assez précieux pour que l'on doive se réjouir de toutes les économies que l'on en fait. Nous sortons donc du ravin où nous avons passé la nuit, et cinq minutes après, nous nous dirigeons au sud en laissant à notre droite l'Ouad-Haçaça, qui court vers ce point de l'ouest à l'est, en se dirigeant vers la mer Morte.

Nous avançons sur un plateau garni de mamelons et dominé par deux montagnes, entre lesquelles nous passons. Celle de droite est éloignée d'un kilomètre environ à sa naissance, mais son axe s'incline sensiblement vers la direction de la route que nous suivons. A huit heures cinquante minutes, et à huit heures cinquante-huit minutes, nous sommes parvenus à des crêtes, au delà desquelles commencent d'autres plaines, également couvertes de mamelons crayeux. Au dernier de ces deux points, la montagne de droite, qui jusque-là avait fermé l'horizon, démasque l'extrémité d'une autre montagne élevée et placée à environ deux kilomètres sur notre droite. En ce moment, après avoir cheminé jusque-là au sud-est, nous nous dirigeons droit au sud, et nous conservons cette direction, jusqu'à neuf heures sept minutes. Chemin faisant, nous avons traversé à neuf heures deux minutes, un ravin courant de l'ouest à l'est, et deux minutes plus tard, le lit à sec d'un petit ruisseau dirigé exactement de même.

Les longues taches de déjections volcaniques se montrent partout, sur le flanc oriental des mamelons, et très-souvent le sol résonne sous les pieds de nos chevaux, de façon à nous

prouver qu'il est creux et recouvert d'une couche peu épaisse. A neuf heures sept minutes, nous marchons au sud-ouest, et en trois minutes nous sommes arrivés en face de la naissance d'un Ouad important que nous coupons sans difficulté, mais dont nos Bedouins ne peuvent me dire le nom.

Toujours, à droite et à gauche, des montagnes blanchâtres. A neuf heures quinze minutes, l'une d'elles, assez élevée, n'est qu'à six cents mètres à droite de notre chemin, et à neuf heures vingt minutes nous sommes justement en face de son extrémité sud. En ce moment nous marchons au sud-sud-est, et nous avons pris cette direction à partir de neuf heures treize minutes, pour la conserver jusqu'à neuf heures vingt-neuf minutes. A neuf heures vingt-cinq minutes, nous avons coupé de nouveau le lit d'un ruisseau, et à neuf heures vingt-neuf minutes nous atteignons un ravin assez considérable, dans lequel doit couler un torrent pendant les jours de grande pluie. Comme tous les autres, il se dirige de l'ouest à l'est vers la mer Morte.

A neuf heures trente-six minutes, nouvelle crête, au delà de laquelle se déroule un plateau couvert de mamelons crayeux. A neuf heures trente-huit minutes, nouveau ravin qui se bifurque à notre droite et qui va passer à notre gauche, c'est-à-dire à l'est, entre deux montagnes, dont la plus éloignée a son sommet à deux kilomètres environ. A l'ouest et à six kilomètres est un pâté de montagnes importantes. Nous suivons, depuis neuf heures trente-huit minutes, le lit d'un ravin qui devient très-difficile à neuf heures quarante-sept minutes. Nous marchons alors au sud-sud-ouest, et après avoir traversé un lit de torrent que les Arabes me nomment Seyl-Abideh, nous cheminons dans un ravin très-encaissé, très-rocailleux et très-contourné, dont nous ne sortons que longtemps après.

A dix heures deux minutes, nous avançons vers le sud-ouest, sur un plateau qui monte assez rapidement à notre

droite. Les mamelons dont il est couvert s'élèvent sensiblement, et à six kilomètres dans cette même direction, est un nouveau pâté de montagnes, dont l'axe court du nord-est au sud-ouest. A notre gauche, et à cinq cents mètres seulement, est une montagne élevée nommée le Djebel-ech-Cheqif. Nous continuons à cheminer au sud-ouest jusqu'à dix heures dix-neuf minutes, que nous arrivons, après avoir traversé un plateau de silex, au-dessus de l'Ouad-ech-Cheqif, vallée extrêmement creuse et profonde d'environ cent cinquante mètres. Mais la descente n'a rien qui nous étonne cette fois, et après l'Quad-ed-Dahradjeh, tous les chemins paraissent excellents.

A dix heures trente-trois minutes, nous sommes au fond de l'Ouad-ech-Cheqif, qui forme une assez large plaine dans laquelle nous cheminons au sud. A dix heures quarante-neuf minutes, nous traversons un ravin qui nous sépare d'un plateau mamelonné, au milieu duquel nous rencontrons, à dix heures cinquante-deux minutes, un cimetière arabe (Tourbet-ed-Daouary). A onze heures nous atteignons une crête qui nous laisse apercevoir, à notre droite, une plaine tourmentée, de quinze cents mètres de largeur environ, et à cent mètres à notre gauche, un ravin très-profond courant du nord-nord-est au sud; c'est l'Ouad-el-Rhor. A onze heures cinq minutes, nous marchons au sud-ouest, et nous montons sur un plateau mamelonné, au delà duquel paraissent, à droite, des montagnes assez élevées et situées à environ une lieue. A onze heures quinze minutes nous inclinons fortement vers l'est, et nous avons l'Ouad-el-Rhor, à deux cent cinquante mètres à notre gauche. Ici les déjections volcaniques ont disparu, et très-probablement nous sommes à proximité du cratère qui les a vomies.

A onze heure vingt-trois minutes, nouveau cimetière arabe, formé de petits amas de pierres qui recouvrent chacun un corps. Sans doute la présence d'un cimetière dans un désert pareil, est

due à quelque combat meurtrier qui aura eu lieu en ce point, entre deux tribus en guerre. Nous arrivons, à onze heures trente et une minutes, sur un plateau de cinq cents mètres de diamètre au plus, qui domine, à l'ouest, la plage de la mer Morte. Nous descendons de ce plateau dans une espèce de cirque qui n'a guère plus de deux cents mètres de diamètre, et qu'un col étroit, puisqu'il n'a pas plus de dix mètres de largeur, relie à un petit plateau formé par une sorte de promontoire de la montagne. C'est là que nous nous arrêtons pour déjeuner.

Devant nous, et à six cents mètres au moins en contre-bas, est la source d'Ayn-Djedy, où nous allons camper ce soir. A deux cents mètres plus bas encore, est la mer Morte que nous retrouvons avec joie, dans toute sa splendeur. Le tout est de l'atteindre, par le Nakb-Ayn-Djedy (le trou d'Ayn-Djedy), descente fabuleuse, qu'il nous faudra pourtant franchir tout à l'heure, et que nous ne regardons de loin, qu'avec une véritable terreur. Que sera-ce donc de près!

Pendant notre déjeuner, survient une petite pluie d'orage qui heureusement dure peu. Nos bêtes de charge et nos moukres n'ont pas fait halte avec nous; le gros de notre petite armée de Bedouins les accompagne, mais Hamdan avec Meidany, le khatib et Ahouad, est resté près de nous. Il faut pourtant bien nous décider à sauter le pas, c'est le mot; et après nous être restaurés, nous nous engageons dans le Nakb.

Hamdan m'invite à prendre un chemin plus court, et je le suis. Quel chemin! à chaque instant il faut nous asseoir et nous laisser glisser d'une pointe de rocher, sur une autre pointe saillant à quelques pieds plus bas, et cette plaisanterie dure près de deux heures. Par-ci par-là des squelettes de chameaux ou de mules se rencontrent sous nos pieds; ce sont les restes des victimes du Nakb-Ayn-Djedy; elles se sont cassé quelque

patte, en faisant un faux pas, et force a été de les laisser là, en pâture aux vautours, aux corbeaux, aux chakals et aux panthères. Cette vue est assez peu récréative, mais elle a du moins son utilité, puisqu'elle nous force à prendre toutes les précautions imaginables, afin d'arriver avec tous nos os jusqu'au bas de la descente.

Nous avons rapidement coupé et dépassé la ligne de notre caravane, et nous arrivons les premiers, Hamdan et moi, sur le plateau d'Ayn-Djedy. Il était temps, j'étais ruisselant de sueur et exténué. Une fois en terrain plat ou à peu près, je retrouve avec bonheur le libre usage de mes membres, et je savoure le plaisir de cheminer, sans être obligé de m'accrocher des pieds et des mains chaque fois que je désire ne pas rester à la même place. Quelques minutes encore, et je suis au milieu du plus splendide bouquet d'arbres que l'on puisse se figurer.

Pour la première fois, j'admire une végétation dont je n'avais aucune idée. Des gommiers, des asclepias, des solanum gigantesques, des althea et des roseaux forment une magnifique oasis dans laquelle gazouillent une foule de petits oiseaux. La source est à deux pas; elle est un peu chaude, et son eau limpide a un goût délicieux. De cette source s'échappent des ruisseaux qui se perdent sous des fourrés inextricables, grâce aux épines diaboliques dont sont garnis tous les végétaux qui les composent.

De beaux fruits, que l'on ne cueille pas sans se déchirer affreusement les doigts, se montrent partout. C'est l'orange de Sodome (le bortoukan Sdoum des Bedouins), fruit de l'*Asclepias procera.* Ce fruit a l'apparence d'un cédrat de taille médiocre; quand il n'est pas mûr, sa pulpe verte, qui n'est qu'une mince enveloppe destinée à protéger les graines, s'éraille facilement, au contact de la main pressée de le cueillir, et laisse échapper des gouttelettes d'un suc laiteux et épais.

Quand il est mûr, il s'ouvre facilement sous la moindre pression, et il en sort alors une foule de petites graines plates et noirâtres, surmontées de panaches soyeux d'une blancheur éclatante. C'est la nature de ce fruit qui a, sans aucun doute, donné lieu à la fable de ces beaux fruits de Sodome, dont parle Josèphe, et qui, avec l'apparence la plus appétissante, s'évanouissaient en cendre et en fumée, dès qu'on les touchait.

Un autre fruit encore peut revendiquer l'honneur d'être la pomme de Sodome, si souvent mentionnée par les écrivains qui n'ont jamais mis le pied dans ce pays : c'est le fruit d'un énorme solanum épineux à fleurs larges et roses, du *Solanum melongena ;* il est parfaitement rond, et passe en mûrissant du vert glauque au jaune doré. Ce fruit, qui a la taille d'une petite pomme d'api, est plus charmant à voir qu'à cueillir, et pour cause; quand il est bien mûr, une pression médiocre des doigts, en fait échapper des milliers de petites graines noires, assez semblables à celles du pavot, et ce sont encore ces graines que les poëtes ont prises pour de la cendre.

En attendant que toute la caravane soit arrivée, je visite la source, les ruines d'un moulin arabe qu'elle a jadis alimenté, et deux monceaux de grosses pierres, situés à quelques dizaines de mètres l'un de l'autre, et qui marquent certainement la place de deux édifices importants, tels que des tours. J'herborise, en maugréant à chaque seconde, contre les épines qui me transpercent les doigts, et je reviens vers Hamdan, avec un ample trésor botanique, que je ne sais par quel bout prendre, et dont je me débarrasse vingt fois, avec la même humeur que le chien de chasse forcé de rapporter un hérisson.

Enfin, au bout d'une demi-heure d'attente, nous sommes tous réunis. Mes amis se sont tirés sains et saufs du Nakb-Ayn-Djedy; nos chevaux et nos mules ne sont pas restés en

route, pour faire pendant aux squelettes que j'ai rencontrés; nos tentes se dressent rapidement; le temps est délicieux. En voilà plus qu'il n'en faut pour que nous soyons tous d'une gaieté charmante. Chacun admire, en fumant, le lieu enchanteur où nous sommes parvenus, lorsque Hamdan s'approche de moi et m'annonce que le scheikh Abou-Daouk qu'il a fait mander, va sans doute arriver tout à l'heure; que sa venue est fort opportune, car s'il n'arrivait pas, nous serions obligés de rester ici, et d'attendre son bon plaisir, pour nous aventurer au delà d'Ayn-Djedy. Hamdan ne m'en dit pas plus; mais je comprends à merveille, dès ce moment, pourquoi la route par la plage était impraticable avant-hier, lorsque nous avons quitté Ayn-el-Rhoueyr. Un bon mensonge ne coûte pas cher en Arabie; et en ce genre, les Européens, quelque habiles qu'ils se montrent, sont et ne seront jamais que de très-petits garçons.

En attendant la venue du scheik des Djahalin, et pendant que nos naturalistes ravagent les environs du camp, je m'escrime pour tout de bon avec mon herborisation. D'abord j'essaie de la méthode ordinaire, et je m'efforce de placer entre des feuilles de papier, les plantes que j'ai recueillies; mais elles percent tout, papier et voisines, et j'en suis réduit à m'ingénier, pour venir à bout de ma conquête : une planche épaisse et un énorme morceau de roc font l'affaire. Je broie et j'écrase ainsi toutes les épines récalcitrantes, et je parviens enfin à superposer dans un seul paquet, tout ce que j'ai ramassé de végétaux pointus. Pendant que je me démène contre eux à la porte de notre tente, arrive de nouveau le scheikh Hamdan, qui m'annonce que nos hôtes les Djahalin sont là, et qu'il ne s'agit plus que de s'entendre avec eux. Ils sont certainement tout aussi pointus que les productions de leur territoire, et je m'arme par anticipation de la patience la plus énergique, car

de la conférence qui va s'ouvrir dépend le succès de notre voyage.

Je m'apprête à plaider notre cause à la mode arabe et le noins mal possible, auprès des nobles personnages qui m'ho-orent de leur visite. Je fais donc ramasser toutes nos pipes t tous nos findjan (ce sont les petites tasses à café avec esquelles, chez les Arabes, on fait politesse aux arrivants). Mattéo se hâte de préparer le café, et je me rends avec Édouard auprès des nouveaux venus. Ils sont quatre, et je les rouve assis sur l'un de ces antiques massifs de maçonnerie que j'ai visités il y a une heure. Après l'échange du *selam lleïkoum* obligé, auquel ils me répondent en se levant, sans ıésiter, par le *âleïkoum esselam* auquel j'ai droit, s'ils ont le bonnes intentions, je les invite à se rasseoir, et nous prenons place auprès d'eux.

Le café et la pipe vont leur train, pendant que nous échan-geons vingt fois de suite, les formules interminables de poli-esse, qui servent de monnaie courante entre les gentilshom-mes du désert. Entoum thayebin? thayebin, el-hamd Lillâh! Oua entoum? thayebin. Marhaba bekoum! Allah iesallem-koum, etc., etc. (Vous allez bien? Bien. Louange à Dieu! Et ous? Bien. Soyez les bienvenus! Dieu vous garde! etc., etc.) Comme il n'y a pas grands frais d'imagination à faire afin de prendre part à une conversation de cette espèce, j'en profite pour examiner ces messieurs, sans avoir le moins du monde l'air de les dévisager.

Le scheikh Dhaïf-oullah-abou-Daouk, qui est un très-haut per-onnage, et auquel appartient la suprématie la plus absolue lans tout le pays que nous allons traverser, est un grand gaillard de cinq pieds huit pouces au moins; il a bien l'air l'avoir la soixantaine, quoiqu'il soit vert et robuste comme un taureau; sa figure brune est souriante; il a les joues bien

pleines, le nez aquilin et la bouche énorme; quand il ouvre celle-ci, trois ou quatre dents au plus, longues comme les touches d'un piano, *et rari nantes in gurgite vasto*, sortent d'un demi-pouce. Sa voix est éraillée, mais beaucoup moins que ses yeux qui sont injectés de sang, et atteints d'une violente ophtalmie. Bonne observation! Je guérirai le scheikh avec de la pommade de Régent, et j'aurai bien du malheur, si du coup je ne deviens pas son ami le plus cher. Quant au costume du souverain en question, il est extrêmement fatigué. Sa robe est fort délabrée, son Abaya ne vaut guère mieux, son kafieh n'a plus de couleur appréciable, et ses bottes jadis rouges, sont d'un ratatiné qui fait peine à voir. Nouvelle observation qui m'enchante! Voilà le placement d'un de mes costumes de provision tout trouvé, avec une porte de plus, pour entrer dans le cœur de l'honorable scheikh.

A sa droite est son frère, beau vieillard à l'expression gracieuse du bandit le plus honnête, souriant toujours, en fixant ses grands yeux noirs sur toute notre personne. Le costume de celui-ci se compose d'une chemise en charpie, d'une Abaya et d'un kafieh noirs délabrés, et de bottes encore plus éreintées que celles d'Abou-Daouk. Évidemment voilà un second costume dont l'emploi est déterminé.

Passons aux deux autres. Le premier m'a bien l'air d'être le vieux Bedouin le plus rusé qu'il y ait à trente lieues à la ronde; nez et lèvres minces, yeux noirs perçants comme des vilbrequins, maigreur d'un coucou, voilà son signalement. Le second est un homme de trente-six à quarante ans, grand et robuste; à le voir, je suis sûr qu'il étranglerait père et mère pour vingt-cinq piastres.

Tous les quatre sont venus à cheval, et leurs montures sont attachées aux lances dont les Bedouins ne se séparent que dans une occasion pareille. Ce dont ils ne se sont pas séparés,

c'est un attirail de sabres, de khandjar et de pistolets, qui leur donne un petit air bandit de fort bon goût.

Après une demi-douzaine de pipes et de findjan, ces messieurs me font dire par Hamdan, qu'ils ne dédaigneraient pas un morceau de pitance quelconque, et que du pain, par exemple, leur ferait un sensible plaisir. Mattéo court à la cantine et leur distribue à chacun la moitié de l'un de ces petits pains ronds et épais que l'on fabrique à Jérusalem. Nos hôtes s'en montrent très-satisfaits et grignottent, chacun sa part, comme si c'était de la brioche de chez Félix.

Avec tout cela une bonne heure s'est déjà passée, et je n'ai pu encore me lancer *in medias res*, malgré toute ma bonne volonté. Chaque fois que je hasarde de loin, de bien loin, une toute petite ouverture vers le seul sujet qui m'intéresse, je reçois à bout portant une nouvelle décharge de : Entoum thayebin? et le reste. J'y réponds forcément, et la conférence est de nouveau infiniment distancée. Dix fois déjà j'ai vanté mon amour pour ce pays et pour ses habitants, mon désir de vivre le plus longtemps possible au milieu d'eux, que j'appelle mes amis, mes frères; c'est exactement comme si je chantais. Marhaba bekoum (Soyez les bienvenus), voilà tout ce que j'obtiens, et les questions sur ma santé reprennent de plus belle; c'est à devenir chèvre, mais qu'y faire?

Une autre heure s'est écoulée; j'ai fait, avec la plus louable persévérance, bonne mine au jeu fort sot que je joue, et lorsque je commence à désespérer d'entamer jamais la question qui nous a réunis, Hamdan me prie poliment d'aller un peu plus loin voir s'il y est, et de le laisser causer d'affaires avec les Djahalin. Édouard et moi ne nous le faisons pas répéter, et nous laissons les braves gens débattre la question intéressante. Causer à la même place ne leur paraît pas décent

à ce qu'il paraît; car tous se lèvent en même temps que nous, et ils vont s'accroupir à dix pas plus loin.

Nouvelle heure de conversation à laquelle nous ne prenons plus aucune part, et au bout de laquelle nous sommes invités à rentrer au conseil. Naturellement pipes et café reparaissent, et les conditions auxquelles Abou-Daouk consent à m'accorder non-seulement le passage sur son territoire, mais encore sa protection efficace, me sont enfin communiquées. Les bases du traité fait avec Hamdan, sont acceptées par Abou-Daouk, qui se charge de nous fournir, aux mêmes prix, le même nombre d'hommes à pied et à cheval, et de nous accompagner en personne. Voilà donc notre petite armée doublée et portée à trente-deux hommes, car nos Thâamera ne songent pas le moins du monde à nous quitter, et bien qu'ils ne soient plus sur leur terrain, ils tiennent à ne pas se priver de la solde que nous devons leur servir, et à augmenter, par tous les moyens possibles, le nombre des journées pendant lesquelles ils auront à la percevoir. Au reste, Djahalin et Thâamera sont bons amis, nous pouvons donc compter sur un concours parfait de leur part, lorsqu'il s'agira de faire face à un danger quelconque.

Toutefois Abou-Daouk croit devoir nous prévenir de l'impossibilité d'aller à Karak. Ce projet lui semble inexécutable, et il nous engage à ne pas dépasser le Djebel-Sdoum. Hamdan m'avait, dès le matin, averti de la nécessité de ne pas parler au scheikh des Djahalin, du dessein bien arrêté que j'avais formé d'aller sur la rive orientale de la mer Morte; je me tais donc sur ce point, et j'accepte bien vite les conditions offertes. Des poignées de main sont échangées, et nous voilà bien assurés maintenant d'aller au moins jusqu'à la montagne de Sodome, et de pouvoir nous mettre en route demain matin.

Il était grand temps que la négociation aboutît; nous mou-

rions de faim, et il était nuit close, lorsque nous pûmes nous mettre à table. Après le dîner Abou-Daouk et ses amis vinrent nous faire une visite dans notre tente, et je leur présentai tous mes compagnons de voyage, auxquels force protestations d'amitié et de dévouement, furent faites par les chefs Djahalin.

Notre soirée a été charmante; le ciel était d'une pureté extrême, et notre camp avec ses feux de bivouac, présentait, sous les gommiers, un coup d'œil des plus curieux. Une fois débarrassés de nos visiteurs, chacun a repris sa besogne du soir; toutes les notes, toutes les conquêtes de la journée, ont été mises en ordre, et nous avons retrouvé nos couchettes avec une vive satisfaction.

10 JANVIER.

Au petit jour nous étions tous debout; mais nous avons perdu beaucoup plus de temps que de coutume; il est clair que nos moukres trouvent, comme nous, Ayn-Djedy de leur goût. Il est de fait qu'il serait difficile de deviner, dans un désert pareil à celui que nous avons parcouru, l'existence d'un lieu aussi pittoresque et aussi charmant. Dès que le jour a paru, les oiseaux ont repris leur gentil ramage, et le soleil brillant du matin a rehaussé encore l'éclat de l'oasis que nous allons probablement quitter, pour ne la revoir jamais.

A neuf heures quatre minutes, nous sommes en selle, et nous partons, en passant devant le moulin arabe ruiné dont j'ai parlé déjà. Une porte ogivale y donne accès, et un aqueduc en pierre, aujourd'hui rompu, portait l'eau de la source sur une de ces turbines barbares qui se rencontrent dans tous les moulins arabes. Le pied de la montagne est à une centaine de mètres au plus, et le bord de la mer à environ six cents mètres à notre

gauche, et à deux cents mètres à peu près en contre-bas du plateau où nous avons passé la nuit.

A neuf heures sept minutes, nous sommes arrivés à la crête d'un ravin qui aboutit à la mer Morte, et dont nous traversons le lit. Notre marche est vers le sud-ouest. Du bord du ravin, nous apercevons, sur notre gauche, toute la plage couverte de verdure : c'est un véritable jardin. Les ruines y sont nombreuses, mais elles ont toujours le même caractère ; elles semblent n'être que les débris de véritables huttes. Des murs de clôture sur le plateau inférieur, et des murs de soutènement en très-grosses pierres, recoupant en tous sens le revers du coteau qui nous conduit, par de nombreux zigzags, à ce plateau ; voilà quelles sont les ruines d'Ayn-Djedy, de l'Engaddi biblique.

Nous sommes maintenant à peu près au niveau de la mer Morte, et la plage, couverte de décombres, a, en ce point, une largeur de quatre cents mètres. A neuf heures trente-deux minutes, nous passons entre deux monticules couverts de ruines. Sur celui de droite, nous apercevons à trois cents mètres environ du chemin que nous suivons, la ruine d'un édifice carré, que les Arabes appellent el-Qasr (le palais). Ici la plage s'élargit rapidement, et elle forme un véritable delta qui recouvre l'embouchure de l'Ouad-el-Areydjeh qui s'ouvre à notre droite, dans le flanc de la montagne. Au delà du monticule sur lequel se trouve placé le Qasr, la plage n'avait guère que sept cents mètres de largeur ; au delà du lit de l'Ouad-el-Areydjeh, elle en a mille.

A neuf heures trente-sept minutes, nous avons passé l'Ouad qui est dominé devant nous par un large monticule coupé à pic par le torrent, et couvert de ruines semblables à celles que j'ai décrites plus haut. Ce plateau a environ cent cinquante mètres de largeur. A neuf heures quarante-trois minutes, nous faisons

une halte au milieu des décombres, et à huit cents mètres du bord de la mer, pour attendre le reste de la caravane qui est un peu plus disséminée que la prudence ne le commande. A dix heures deux minutes seulement, nous sommes tous rassemblés, et nous continuons notre marche au sud-ouest. La plage se rétrécit, et à dix heures sept minutes, nous traversons une ravine qui débouche entre deux mamelons assez hauts, qui en précèdent plusieurs autres contigus, et dont la chaîne s'élève jusqu'à la montagne qui forme le flanc droit de l'Ouad-el-Areydjeh. Au bord de ce ravin disparaissent les ruines d'Ayn-Djedy, et il est évident que la ville antique ne s'est jamais étendue au delà.

Arrêtons-nous ici un instant, et rappelons le plus brièvement possible ce que les écrivains sacrés et profanes nous ont appris de l'histoire de cette localité célèbre.

J'ai déjà dit à propos de l'Ouad et du Belad-Haçaça, que le nom primitif d'Ayn-Djedy fut Hasasoun-Tamar (ville ou cabanes de palmes?). C'est sous ce nom, que la ville fondée auprès de la magnifique source, dont le nom Ayn-Djedy (source du bouc), devint plus tard l'appellation de la ville elle-même, est mentionnée dans la Genèse (ch. XIV-7).

Moïse racontant l'expédition des rois ligués avec Kadirléeûmr (le puissant à toujours?) dit : Puis ils retournèrent à Ayn-Michfat qui est Kadech, et ils saccagèrent tout le pays d'Amalek, ainsi que celui du peuple amorhéen qui habitait Hasasoun-Tamar. — Cet événement est antérieur au désastre de la Pentapole, et il semble résulter du texte sacré, qu'à cette époque, Hasasoun-Tamar était la capitale des Amorhéens. Ce nom primitif ne se retrouve plus cité que dans les Chroniques, où il est identifié positivement avec celui d'Ayn-Djedy. (Chr. II, XX-2.) Comme le fait à propos duquel le nom de cette ville est rappelé est contemporain du roi Josaphat, tandis que nous le

trouvons remplacé par celui d'Ayn-Djedy, dans les passages où il s'agit de David, il paraît certain que les deux dénominations s'employaient indifféremment.

Dans Josué (xv), parmi les villes de la tribu de Juda, nous trouvons :

61. Dans le désert Beit-Araba, Midin et Seqaqah.

62. Et Henibschan et Air-Hemelehh et Ayn-Djedy, six villes avec leurs hameaux.

Plus tard, nous lisons dans le livre de Samuel (xxiv) :

1. David monta de là et s'établit dans les lieux forts d'Ayn-Djedy.

2. Et quand Saül fut revenu de la guerre contre les Philistins, on lui annonça, savoir : Voici David dans le désert d'Ayn-Djedy.

3. Saül prit trois mille hommes choisis dans tout Israël et s'en alla chercher David et ses gens, jusque sur le haut des rochers des chamois.

4. Il vint au parc des brebis auprès du chemin; là était une caverne; Saül y entra pour couvrir ses pieds (je m'abstiens de commenter le sens de cette expression que je traduis littéralement); David et ses gens étaient assis au fond de la caverne.

5. Les gens de David lui dirent : Voici le jour dont l'Éternel t'a dit : Je te livre ton ennemi entre tes mains; tu agiras envers lui, comme bon te semblera. David se leva et coupa doucement un pan du manteau de Saül.

6. Après cela le cœur de David lui battit, parce qu'il avait coupé le pan du manteau de Saül.

7. Et il dit à ses gens : Que Dieu me préserve de faire cela à mon maître, l'oint de l'Éternel, de porter la main sur lui, car il est l'oint de l'Éternel.

8. David réprima ses gens par ses paroles et il ne leur permit

pas de s'élever contre Saül; puis Saül se leva de la caverne et s'en alla, etc., etc.

23. David et ses gens montèrent vers le lieu fort.

Je serais assez tenté de chercher le théâtre de ce singulier événement dans la caverne spacieuse qui se nomme le Bir-el-Manqouchieh, et qui est si près de l'Oûad-Haçaça. Je laisse à de plus habiles le soin de décider si cette hypothèse est admissible; toutefois je dois faire observer que, bien que le Bir-el-Manqouchieh soit dans le désert d'Ayn-Djedy, et sur le chemin qui conduit à cette belle source, il en est cependant assez éloigné pour que l'identification que je propose avec toute réserve, soit contestable.

Dans le Cantique des Cantiques (I-14) nous lisons encore : Mon bien-aimé est pour moi une grappe de Kifer, dans les vignes d'Ayn-Djedy.

Le Kifer, c'est le henné, arbrisseau dont les feuilles fournissent la teinture employée par les femmes arabes et turques, pour se teindre les ongles en rouge. Cet arbrisseau existe-t-il encore à Ayn-Djedy? Je n'en sais, en vérité, rien. Ce que je sais, c'est que je ne l'y ai pas plus trouvé que les vignes, dont Cahen, le savant traducteur de la Bible, affirme que l'existence s'est prolongée jusqu'au milieu du siècle dernier.

Nous retrouvons Ayn-Djedy mentionné dans un passage des Prophéties d'Ézéchiel, et j'avoue l'impossibilité où je suis de comprendre le verset en question. Le voici (XLVII-10) :

Et il arrivera que les pêcheurs s'y tiendront, depuis Ayn-Djedy jusqu'à Ayn-Adjelim, pour étendre les filets : il y aura des poissons de toute espèce, comme les poissons de la grande mer, en très-grande abondance.

Si ce verset, dont je ne me permettrai pas de chercher le sens mystique, devait être pris à la lettre, il est clair que les paroles de la prophétie seraient loin d'être accomplies, car

d'Ayn-Djedy jusqu'à Ayn-Adjelim (identique probablement avec Ayn-Adjlah, localité placée vers la pointe nord de la mer Morte, entre Jéricho et de Jourdain), des pêcheurs pourraient tendre longtemps leurs filets, sans prendre autre chose que des cailloux et du bois flotté.

Voilà tout ce que l'Écriture sainte nous dit d'Ayn-Djedy ou Engaddi. L'existence de cette ville, aujourd'hui complétement déserte, s'est prolongée assez tard. Étienne de Byzance, qui l'appelle Engadda, dit que c'est un grand bourg, situé près de Sodome d'Arabie.

Saint Jérôme, dans son Commentaire au verset d'Ézéchiel que je viens de citer tout à l'heure, dit que Engallim (Ayn-Adjelim) est au commencement de la mer Morte, là où le Jourdain s'y jette, et qu'Engaddi est au point où la mer Morte finit. Ceci est tout à fait inexact, puisque Ayn-Djedy n'est guère qu'au milieu de la côte occidentale du lac Asphaltite.

Josèphe, qui connaissait parfaitement cette ville, qu'il appelle indifféremment Ἐγγαδὲ, Ἐγγαδαὶ et Ἐγγαδὶ, la place à trois cents stades de Jérusalem et près de la mer Morte. (*Ant. Jud.* IX.) C'était, dit-il, (*Bell. Jud.* III, 2) le siége d'une des onze toparchies de la Judée. Enfin, il raconte (*Bell. Jud.* V, 3) que les sicaires réfugiés à Masada, sous les ordres du brave Eléazar, s'en emparèrent, peu de temps avant la prise de leur forteresse par Sylva.

Pline, qui l'appelle Engadda (l. V, 17), dit qu'elle était située au-dessous de la contrée habitée par les Esséniens, et qu'elle était remarquable par sa fertilité et par ses bois de palmiers. Enfin, Eusèbe (*ad vocem Engaddi*) affirme que l'opobalsamum venait de cette ville.

J'ai dit tout ce qui subsiste de ce lieu illustre. Une immense étendue de décombres antiques, les ruines d'un moulin arabe, peut-être plus ancien qu'il n'en a l'air, une source admirable,

et une végétation splendide, voilà tout. Quant aux vignes et aux palmiers, ils ont pu exister jadis, mais il n'en reste plus trace.

Revenons maintenant à notre itinéraire.

Au point où les ruines d'Ayn-Djedy cessent de paraître, nous ne sommes plus qu'à deux cents mètres du bord de l'eau, dont nous nous rapprochons de plus en plus, et de telle façon, qu'à dix heures quinze minutes, nous cheminons toujours dans la même direction, mais au fond d'un véritable golfe, puisque la plage expire à soixante mètres au plus à notre gauche. A dix heures dix-sept minutes, nouvelle ravine. Ici, la plage qui a une centaine de mètres de largeur, est couverte de grosses pierres. A notre droite, à cinq ou six cents mètres, est une haute montagne. Pour la première fois, nous trouvons l'air infecté par une odeur sulfureuse très-prononcée, et tout à fait semblable à celle de l'eau de Baréges. Chacun sait que cette odeur n'a rien de malsain, et qu'elle n'est que très-modérément désagréable. L'eau de la mer est ici blanchâtre, et toutes les pierres qu'elle baigne, sont revêtues d'une teinte laiteuse qui dénoterait la présence du soufre, quand bien même l'odorat ne la ferait pas reconnaître tout d'abord.

A dix heures vingt-trois minutes, nous traversons encore un ravin, et la plage s'élargit de nouveau. A dix heures trente minutes, et à dix heures trente-six minutes, nous passons devant deux lits de cascade, creusés dans le flanc de la montagne qui n'est alors qu'à deux cent cinquante mètres au plus de notre route. Naturellement, des ravines coupent en ce point le delta qui s'est formé sur une largeur de cinq cents mètres; là se sont accumulés les graviers entraînés par les torrents qui viennent, à certaines époques, se précipiter vers la mer, par les deux cascades signalées plus haut.

A dix heures trente-neuf minutes, nous faisons une halte de cinq minutes pour attendre nos bagages, et nous reprenons

notre route au sud-sud-ouest. A partir de ce point, la plage, à partir du pied de la montagne, n'a guère plus de deux cents mètres de largeur, et elle est couverte de larges flaques d'eau, véritables laisses que la mer forme en se retirant, lorsque son niveau s'abaisse. A dix heures cinquante-quatre minutes, nous sommes devant une nouvelle déchirure du flanc de la montagne, servant de débouché à un torrent qui s'écoule en cascade vers la mer Morte.

A dix heures cinquante-six minutes, nous marchons directement au sud, entre une haute montagne, dont le pied est à quinze mètres à notre droite, et la mer qui n'est plus qu'à cinq ou six mètres. A onze heures deux minutes, la montagne que nous venons de longer, démasque d'autres montagnes sensiblement moins élevées. Enfin, à onze heures huit minutes, nous arrivons au Birket-el-Khalil, lieu placé au fond du golfe très-profond qui commence à partir d'Ayn-Djedy. D'où vient ce nom de Birket-el-Khalil? Je le demande à mes Bedouins, et le scheikh Hamdan se charge de me raconter l'histoire suivante, pendant une halte de quelques minutes que nous faisons en ce lieu.

« Abraham, connu par les Arabes sous le nom d'El-Khalil (l'ami de Dieu), habitait Hébron, ville à laquelle il a laissé son nom d'El-Khalil. Un beau jour, le patriarche se rendit en ce point avec une mule, afin d'y faire sa provision du sel que les habitants du rivage avaient l'habitude de recueillir et de vendre aux habitants du haut pays. Les Salineurs eurent l'imprudence grossière de répondre à Abraham qu'ils n'avaient pas de sel à lui vendre, bien qu'il y en eût des tas autour d'eux. L'ami d'Allah, choqué de cette impertinence, résolut aussitôt de punir les malavisés. « Vous n'avez pas de sel, dites-vous? eh bien, c'est vrai! leur répondit-il, vous n'en avez plus, et vous n'en aurez plus jamais; vous n'en pourrez plus recueillir en ce lieu que je

maudis, et qui pis est, vous n'aurez plus de route pour aller d'ici à Hebron. » A l'instant même la terrible menace du patriarche s'accomplit : le sel se transforma en pierre, tout en conservant son apparence saline, et l'Ouad-el-Khalil cessa d'être praticable pour les voyageurs. Les coupables eurent beau demander grâce, Abraham fut inexorable. Il acheta du sel ailleurs, et depuis ce jour, le Birket-el-Khalil resta tapissé de sel qui n'est pas du sel, mais bien de la vraie pierre sans saveur. »

Je n'ai pas changé une syllabe au récit du scheikh Hamdan, récit qui, raconté sur les lieux, ne manquait pas d'un certain piquant. Les Bedouins vous racontent cette histoire d'Abraham avec une foi entière, et pour eux les cristallisations calcaires qui forment le sol du Birket-el-Khalil, sont indubitablement le sel métamorphosé par la malédiction d'El-Khalil. Chouf, me disaient-ils; fih melehh, ouèlakin ma fich melehh. (Vois plutôt : c'est du sel, mais ce n'est pas du sel.) Je ramassai quelques échantillons de la cristallisation sur laquelle est basée cette tradition curieuse, et nous nous remîmes en marche à onze heures douze minutes.

Devant le Birket-el-Khalil, la plage n'a que cent mètres de largeur, et à droite débouche, à cinq cents mètres environ, l'Ouad-el-Khabara que domine au sud une haute montagne nommée le Djebel-el-Khabara. Le plus haut sommet de cette montagne est à cinq kilomètres de notre route, et tout son flanc est formé de mamelons qui commencent à s'élever, à droite de la route, à cent cinquante mètres seulement. A onze heures trente-cinq minutes nous sommes en face de l'Ouad-el-Khalil, qui débouche, par une petite plaine triangulaire de cinq cents mètres de profondeur, sur un large delta; en ce point, mille ou douze cents mètres au moins nous séparent du bord de la mer, et sur la rive orientale de celle-ci

bases sont recouvertes par des éboulements coniques. A deux heures six minutes, nous sommes en face de l'Ouad-en-Nemrieh (vallée des tigres ou des panthères), et la montagne qui la borde au sud n'est plus qu'à une cinquantaine de mètres à notre droite. Nous marchons alors à peu près à l'ouest, mais nous tournons brusquement au sud et nous suivons constamment cette direction, jusqu'à deux heures quarante-cinq minutes, heure à laquelle nous arrivons au point où nous devons camper aujourd'hui. A deux heures trente-quatre minutes, nous avons traversé le lit d'un ravin à sec. Nous nous arrêtons sur le flanc même de la montagne, qui est en ce point éloignée de la mer de cinq kilomètres à peu près.

A cinq ou six cents mètres sur notre gauche commence une plaine toute couverte de mamelons de sable d'un blanc verdâtre, qui offrent l'aspect le plus étrange. Il faut que nous soyons bien avertis qu'il n'y a pas une ville immense, là, sous nos yeux, pour ne pas le croire; car nous voyons des palais, des mosquées, des tours, des maisons, des rues, des fossés, et les innombrables édifices de cette ville fantastique, ont de loin l'air d'être construits en marbre blanc. Du point assez élevé où nous dressons nos tentes, nous apercevons en faisant face à la mer, c'est-à-dire en regardant à l'est, la presqu'île d'el-Liçan, dont la côte ne semble pas éloignée de la côte occidentale, sur laquelle nous sommes arrêtés, de plus de deux ou trois kilomètres. Sur cette presqu'île les mamelons de sable continuent à se montrer, et l'on jurerait qu'en ce point deux villes immenses sont assises en face l'une de l'autre, sur les deux rives si rapprochées de la mer Morte.

Derrière nous est une vaste déchirure dans la montagne, et au delà de cette déchirure un piton élevé, au sommet duquel paraissent quelques ruines; c'est la montagne du Sebbeh, et ces ruines sont les restes de Masada, le dernier rempart de

l'indépendance judaïque; demain matin nous ferons un pèlerinage d'antiquaires à ces vénérables ruines.

Le scheikh Abou-Daouk nous a tenu parole; à peine sommes-nous installés que ses hommes paraissent près de nos tentes: ils sont beaucoup plus noirs de teint que les Thâamera, et leur costume ne se compose plus que d'une chemise de grosse toile grise, et d'un kafieh qui n'a plus aucune couleur appréciable; leur chaussure, quand ils en ont, consiste en semelles reliées par des ficelles autour du gros orteil et de la cheville; elle a quelque analogie avec l'espadrille des montagnards aragonais. Quelques mauvais fusils à mèche, quelques yataghans ou khandjar ne valant pas mieux que les fusils, voilà l'armement de nos nouveaux défenseurs.

En passant vis-à-vis de l'Ouad-es-Seyal, nous avions aperçu de très-loin la tête de deux ou trois chameaux, et nous nous étions un peu préoccupés de leur apparition. Quelques-uns de nos soldats ont été reconnaître à qui nous avions affaire; c'étaient des amis, et nous ne pensons plus à eux.

Dans la journée, Hamdan nous a quittés pour aller à la recherche de quelque campement où il puisse nous acheter deux moutons, l'un pour nous, l'autre pour notre escorte, à qui nous voulons en faire la galanterie; comme il ne rentre pas, et cela à notre assez vif mécontentement, nos Arabes se voient forcés de renoncer à l'espérance gastronomique que nous leur avions imprudemment laissé concevoir.

Malheureusement le manque de viande fraîche n'est pas ce qui nous afflige le plus: il nous reste de notre provision d'eau, de quoi faire tout juste de la soupe et du café pour ce soir et pour demain matin; quant à en boire, c'est une autre affaire. Nous voudrons bien nous en passer, et, à plus forte raison, nos chevaux, nos mules et nos Arabes s'en passeront aussi. Nous devions en trouver en abondance, nous avait-on dit, dans le

vrai lit de cascade qui nous sépare de la montagne de Sebbeh, et il n'y en a pas une goutte. Ma fych maïeh ! — Pas d'eau ! — A cette triste nouvelle, tout le monde se sent pris d'une soif enragée, et il n'y a que nos pauvres bêtes qui ne s'en plaignent pas, bien qu'elles en souffrent tout autant que nous.

Dès notre arrivée au point où nous devons camper, Mohammed, qui se méfiait des ressources de cet endroit peu riant, a pris les devants et a fait gravir son cheval vers le flanc de Sebbeh; c'est lui qui le premier nous annonce que ce que nous avons de mieux à faire pour aujourd'hui, c'est de nous figurer que nous avons bu à Ayn-Djedy pour quarante-huit heures. Il m'avoue cependant qu'il a réussi à découvrir, dans un creux de rocher, de quoi désaltérer sa monture, mais que tout y a passé et qu'il n'y a plus nulle part, autour de nous, de quoi étancher la soif d'un pigeon. Nous avons bien encore du vin, mais quel vin! battu, échauffé, rendu nauséabond par les outres dans lesquelles il a été ballotté depuis quelques jours, sous un soleil de feu. Belle ressource! Au reste, quand nous nous désespérerions, cela ne nous donnerait pas d'eau à boire. Nous prenons donc notre parti le plus bravement possible, et nous nous résignons à courir la chance de devenir hydrophobes.

Quant aux Bedouins, nous imaginons de leur faire une distribution un peu plus large de farine et d'huile; peut-être cela les consolera-t-il. Heureusement nous avons deviné juste, et comme ils auront un peu plus à manger que d'ordinaire, ils se résignent comme nous et ne se tourmentent pas outre mesure de la privation forcée à laquelle ils sont condamnés. Nos moukres sont moins philosophes, et pour la première fois je comprends qu'ils portent quelque intérêt à leurs bêtes. Du reste, je ne voudrais pas sonder leur cœur, ni éplucher de trop près le sentiment qui les anime en ce moment, car j'aurais peur de découvrir que ce n'est pas de la pitié pure et désintéressée

pour les pauvres animaux qu'ils conduisent, et qui, ce soir, paraissent assez hébétés et très-peu fringants, autour du piquet auquel ils sont attachés.

Rien de plus rissolé que le terrain sur lequel nous campons : rocailles qui semblent avoir indéfiniment séjourné dans la friture, scories, fragments de lave, voilà ce qu'est ce terrain maudit, dont la vue seule donnerait soif à l'être le plus sobre et le plus patient.

On devine que notre dîner est assez mélancolique, et voilà que quand la nuit est venue, nous entendons tout notre monde qui chante. Ce que c'est pourtant qu'un supplément de farine et d'huile, pour des Bedouins! Ces gaillards-là sont aussi gais que s'ils avaient bu chacun une bouteille de champagne : ils chantent en dansant; allons bien vite jouir de ce curieux spectacle. Nous sortons donc de nos tentes et nous fumons notre tchibouk auprès de ces braves gens dont les bizarres silhouettes se détachent sur un feu de broussailles sèches, car brûler du bois à Sebbeh, c'est impossible!

Ce que dansent nos Arabes, c'est la danse du sabre. Voici en quoi consiste cet échantillon d'une chorégraphie de sauvages : huit hommes, se tenant par le bras et les mains en avant, chantent un refrain qui se répète indéfiniment; les quatre de droite commencent, et ils battent des mains en cadence, en se dandinant soit de gauche à droite, soit d'arrière en avant. Quand ils ont fini, les quatre acteurs de gauche répètent ce que viennent de dire les quatre autres, et ils exécutent les mêmes battements de mains et les mêmes contorsions. Devant eux, un homme qui reste muet, leur fait face, et il bat la mesure du chant avec la lame de son sabre, en leur passant cette lame contre la figure ; tantôt il se rapproche du chœur, qui recule alors, tantôt il recule à son tour, et le chœur s'avance sur lui, en s'inclinant à chaque pas et en

s'accroupissant le plus souvent presque jusqu'à terre. Quand ils se relèvent, ils jettent un cri aigu et guttural qui achève de donner à cette danse le caractère le plus diabolique. A mesure qu'ils chantent en se dandinant, les faces de tous ces hommes prennent un caractère de plus en plus farouche, et après une demi-heure de cet exercice, ils ressemblent à de véritables bêtes féroces qui passent leur temps à se promettre quelque meurtre à accomplir. Ce spectacle, vu la nuit, dans un lieu pareil, et à la clarté des feux de bivouac, nous émeut et nous impressionne vivement; nous ne nous lassons pas plus de le contempler, que nos Bedouins ne se lassent de savourer ce plaisir de Peaux-rouges. Tous y prennent part, et ceux même qui ne figurent pas dans le chœur, battent des mains en cadence et accompagnent le chant. C'est le khatib lui-même, le diseur de prières, qui tient la droite de la file de chanteurs, et c'est Meydani qui brandit son sabre devant eux, en relevant sa robe de la main gauche, pour que ses mouvements saccadés soient plus libres.

Cette pantomime a duré pendant une heure entière lorsque survient notre moukre Schariar, qui prend la place de Meydani, et nous montre son savoir-faire. Jamais je n'ai vu manœuvrer un sabre avec une dextérité pareille; il semble que cet homme parvienne à s'entourer d'un cercle d'acier, tant la lame qu'il fait voltiger, roule rapidement autour de toutes les parties de son corps; évidemment Meydani n'est qu'un novice en comparaison de Schariar. Mais bientôt la danse du sabre cesse, et notre moukre, qui est un beau-fils, coureur de cafés, et le chanteur émérite de Beyrout, entonne à lui tout seul des chansons aussi salées que l'eau de la mer Morte, chansons qu'il assaisonne de gestes de haut goût. Rien ne saurait dépeindre l'enthousiasme de nos Bedouins : le ravissement et l'admiration se peignent sur leurs figures basanées, et des

applaudissements frénétiques sont la récompense du beau talent de Schariar.

A propos de celui-ci, un mot en passant. Quand nous avons quitté Jérusalem, c'était lui qui pleurait de désespoir, et depuis que nous sommes en route, il est le plus gai et le plus intrépide de tous nos hommes. Voilà comment on se trompe parfois sur le compte de certains caractères. Schariar, qui s'est coupé volontairement deux phalanges de la main droite pour se soustraire à la conscription du Nizam, Schariar serait très-certainement un soldat d'élite, car le drôle n'a peur de rien et personne n'est plus habile que lui à manier des armes. Mais je l'ai dit tout à l'heure, Schariar est un coureur de cafés et de mauvais lieux, ce qu'en argot parisien on nomme un viveur; voilà le mot de l'énigme présentée, il y a quelques jours, par ce que nous avions pris pour de la lâcheté de sa part.

Comme nous ne pouvons regarder et écouter des Bedouins en goguettes, pendant toute la nuit, nous leur faisons distribuer du café, avec du sucre, ce qui exalte leur joie et leur reconnaissance, et nous allons nous coucher, car il faudra demain être en route au lever du soleil, pour aller visiter les ruines de Masada.

11 JANVIER.

Ce matin, avant le jour, nous étions tous sur pied. La course de Masada, à en juger par la hauteur que nous avions à escalader, promettait d'être rude; il était donc sage de partir avant que le soleil ne fût tant soit peu haut dans le ciel. Nous avons pressé Matteo, et, après avoir, comme d'ordinaire, pris un potage où il ne manquait guère que du bouillon, après avoir savouré une tasse de café, un tchibouk et un goutte de raki,

nous nous mettons en route. Notre fidèle Ahouad et deux Djahalin à moitié nus, nous servent seuls de guides et d'escorte; aussi avons-nous bourré nos poches et nos ceintures, de pistolets bien chargés et dont nous avons préalablement vérifié les capsules. Nous entamons donc bravement l'affreuse escalade que nous avons à parfaire, pour arriver au curieux plateau que nous avons tant à cœur d'explorer.

Je n'essaierai pas de décrire, après Josèphe, le chemin incroyable qui nous conduit à Masada; j'aime bien mieux copier textuellement ce qu'en a dit l'historien des Juifs, car je ne saurais, à coup sûr, faire aussi bien que lui. Qu'était-ce que Masada, et que s'est-il passé en ce lieu sans pareil dans le monde entier? C'est Josèphe encore qui va nous l'apprendre, et je lui emprunterai le récit entier qui, dans la Guerre des Juifs, concerne l'effroyable catastrophe dont Masada fut le théâtre.

Quelques mots encore avant d'en venir à ce récit. Masada veut dire forteresse, c'est le mot hébreu מצדה, sans aucune altération. Jamais localité n'a mieux mérité ce nom qui n'est plus aujourd'hui connu des Bedouins, et qui n'était peut-être qu'une appellation toute différente du nom réel de la localité elle-même. Ce qui me le ferait croire, c'est le sens même du mot Masada, et l'existence du nom Sebbeh, qui seul est resté parmi les Arabes, et qu'ils n'ont probablement pas inventé un beau matin. Après le sac de Masada, appeler encore *la forteresse* par excellence, un lieu que la tactique romaine était parvenue à réduire, c'eût été une véritable dérision, et voilà comment je m'explique la disparition du nom Masada.

Pline [1] parle de cette ville comme d'une forteresse, située au sommet d'un rocher, et il la cite, avec raison, après En-

1. *Lib.* v-17.

gaddi. Strabon l'appelle Moasada [1], et mentionne les pierres brûlées que l'on rencontre autour de ce lieu singulier.

Voyons maintenant ce que nous apprend Josèphe. « Ce fut, dit-il, le pontife Jonathas, qui le premier, conçut l'idée de fortifier ce point réputé inexpugnable, et qui lui imposa le nom significatif de Masada. Plus tard, le roi Hérode donna à cette place forte une plus grande extension, et il y multiplia les moyens de défense [2]. »

Dans un autre passage très-curieux, Josèphe s'exprime ainsi :

« Il y avait, non loin de Jérusalem, une citadelle extrêmement forte, construite par les anciens rois, pour y mettre leurs trésors et leurs personnes en sûreté, en cas de guerre malheureuse. Les sicaires (Josèphe appelle ainsi les Juifs qui, ne voulant pas se soumettre à la domination étrangère, avaient juré de mourir jusqu'au dernier, en faisant une guerre acharnée aux Romains. De nos jours, nous avons entendu maudire par des Français, les *brigands de la Loire*, qui méritaient tout aussi justement ce nom infâme, que les derniers défenseurs de l'indépendance juive. Et c'est un Juif, traître à sa patrie, qui flétrit du nom de sicaires la poignée de héros qui s'était réfugiée à Masada ! O passions humaines ! vous ne cesserez jamais d'être honteuses ! Mais, copions sans commentaires), les sicaires donc, s'étant emparés de Masada, faisaient de là des courses dans la contrée environnante, ne cherchant à s'emparer que de ce dont ils avaient absolument besoin *pour vivre*, parce que la *crainte* les empêchait de commettre leurs *brigandages* sur une plus grande échelle. Apprenant cependant que l'armée envahissante des Romains était en repos, et que les Juifs de Jérusalem étaient divisés par la sédition et par la

1. *Lib.* XVI. — 2. *Bell. Jud.*, VII, VIII, 3.

plus inique tyrannie, ils en vinrent à commettre des crimes plus grands encore. Le jour même de la fête des Azymes, ils sortirent de Masada, quand la nuit fut close, se ruèrent, avec le moins de bruit possible, sur tout ce qui leur faisait obstacle, et vinrent fondre sur la petite ville d'Engaddi. Les habitants surpris, sans avoir le temps de se mettre en défense, furent dispersés et rejetés hors de la ville. Tout ce qui ne put fuir, hommes, femmes et enfants, au nombre de plus de sept cents, fut passé au fil de l'épée. Ayant alors pillé les maisons et les jardins remplis de fruits mûrs, ils retournèrent en hâte avec leur butin à Masada. Ils continuèrent ensuite à ravager les bourgades des environs, en se recrutant journellement de tous les bandits qui ne pouvaient plus vivre ailleurs [1].

« Peu de temps après, Simon fils de Gioras, qui, à cause de son audace, avait été dépouillé de la toparchie de l'Acrabatène, par le grand prêtre Ananus, s'échappa de Jérusalem, placée sous la tyrannie de Jean, et vint demander un asile aux sicaires de Masada. D'abord il leur parut suspect, si bien qu'ils lui assignèrent pour demeure la ville basse, où il se fixa avec les femmes qui l'avaient suivi, les sicaires restant exclusivement maîtres de toute la ville haute. Bientôt cependant, la part que Simon prenait à leurs expéditions, lui valut leur confiance ; ils résistaient pourtant aux conseils qu'il leur donnait de frapper de plus grands coups. Ce Simon finit par se créer une armée à lui, et, se séparant des habitants de Masada, il alla commettre, de son côté, les plus atroces brigandages dans la Judée entière [2]. Appelé à Jérusalem par le peuple, ce fut lui qui coopéra le plus activement à la défense de la ville contre les Romains ; mais ayant été fait prisonnier, Simon fut conduit à Rome, où il figura dans le triomphe dé-

1. *Bell. Jud.*, IV, VII, 2. — 2. *Bell. Jud.*, IV, IX. 8.

cerné à Titus : le dernier acte de cette cérémonie fut la mise à mort du héros juif.

« Jérusalem, Machœros avaient succombé ; il ne restait plus aux Juifs qu'une seule place forte, Masada, et les Romains résolurent d'anéantir, à quelque prix que ce fût, ce foyer d'insurrection.

« Bassus, préfet de la Judée, étant mort, Flavius Sylva lui avait succédé : sa première pensée fut de marcher contre Masada. Celui qui commandait alors dans la place, était Eléazar, de la tribu de Juda, homme éminent et brave, qui avait poussé à la rébellion bon nombre de Juifs, lorsque le censeur Quirinius avait été envoyé en Judée. A partir de ce moment, les sicaires, sous les ordres d'Eléazar, avaient traité en ennemis ceux de leurs compatriotes qui avaient plié sous le joug romain, pillant et enlevant leurs biens, incendiant leurs maisons. Ils prétendaient, pour légitimer leurs brigandages, qu'il n'y avait pas de différence entre les étrangers et les Juifs dégénérés qui avaient trahi la cause de la patrie, et qui avaient été assez lâches pour se faire, de leur plein gré, les esclaves des Romains ; mais c'était là un vain prétexte, ajoute Josèphe, et ils ne tenaient ces discours, que pour déguiser leur cruauté et leur cupidité[1]. »

Sylva résolut donc d'écraser ce qui n'était, pour lui, que le dernier asile de la rébellion, et voici textuellement comment Josèphe raconte cette expédition.

« Le général romain, à la tête de son armée, marcha contre Eléazar et les brigands qui occupaient Masada. Après s'être immédiatement emparé de tout le pays environnant, il plaça des garnisons dans les lieux les plus favorables ; il entoura la forteresse d'une muraille, afin d'empêcher les assiégés de s'échapper, et il établit des postes de surveillance. Sylva choi-

1. *Bell. Jud.*, VII, 8.

sit, pour s'y loger, l'emplacement le meilleur à proximité de la forteresse, en un point où le rocher touchait à la montagne voisine. Là, du reste, il lui était fort difficile de se fournir des choses nécessaires : car ce n'étaient pas seulement des vivres qu'il fallait apporter de très-loin et avec d'énormes difficultés pour les Juifs qui étaient chargés de l'approvisionnement du camp, mais il fallait y transporter jusqu'à l'eau, parce qu'aucune source n'existe en cet endroit. Après avoir pris ces premières dispositions, Sylva commença le siége avec beaucoup d'habileté et de fatigue, à cause de la position de la forteresse dont voici la description :

« C'est un rocher très-élevé, dont le circuit est considérable. Il est entouré de tous les côtés par des vallées tellement profondes, que d'en haut on n'en peut voir le fond. Ce rocher est à pic et inaccessible, si ce n'est en deux points où il présente une rampe difficile. Il y a un chemin qui vient du lac Asphaltite vers l'orient, et un autre qui part de l'occident, et par lequel on arrive plus aisément. Le premier se nomme la Couleuvre, à cause de son peu de largeur et de ses nombreuses flexuosités qui lui donnent quelque ressemblance avec un serpent. Ce n'est du reste qu'une anfractuosité ouverte dans le flanc des rochers qui dominent le précipice, revenant souvent sur elle-même, et s'élevant de nouveau peu à peu, de manière à ne rejoindre qu'à peine un point plus avancé. Il faut qu'on chemine un pied derrière l'autre, quand on gravit ce chemin; un faux pas serait la mort; car les rochers à pic plongent de chaque côté, de façon à remplir de terreur les plus audacieux. Quand on a monté ainsi l'espace de trente stades, ce qui reste à franchir est à pic, mais le rocher ne se termine pas en pointe aiguë, et le sommet présente une esplanade. C'est là que, le premier, le grand prêtre Jonathas bâtit une forteresse qu'il appela Masada. Plus tard, le roi Hérode y établit avec grand soin de nombreuses

constructions. Il fit enceindre le sommet d'une muraille, ayant sept stades de développement, construite en pierres blanches, haute de douze coudées et épaisse de huit. Cette muraille était flanquée de trente-sept tours, hautes de cinquante coudées. Ces tours ouvraient dans des bâtiments construits à l'intérieur, et appliqués contre toute la muraille d'enceinte, parce que le sommet, qui offrait un sol productif et plus facilement labourable que tout autre, fut réservé par le roi à la culture, afin que si les vivres ne pouvaient plus être apportés de l'extérieur, ceux qui se seraient réfugiés dans la forteresse, n'eussent pas à souffrir de la famine.

« Hérode y construisit aussi, vers la montée du côté occidental, un palais placé en dedans des murailles et tourné vers le septentrion. Les murs de ce palais étaient d'une grande élévation et très-solides; ils étaient garnis aux angles, de quatre tours de soixante coudées de hauteur. Là se trouvaient réunis des appartements variés et somptueux, des portiques et des salles de bains, soutenus partout par des colonnes monolithes. Le sol et les parois des appartements étaient ornés de mosaïques. Dans chaque habitation, sur le plateau, autour du palais et devant la muraille, de grandes citernes furent creusées dans le rocher, pour conserver l'eau, de manière à en fournir en aussi grande quantité que s'il y eût eu là des sources d'eau vive. Un chemin encaissé menait du palais au point le plus élevé de la forteresse, sans qu'il fût possible de voir ce chemin du dehors; du reste, les routes visibles elles-mêmes n'étaient pas faciles à suivre pour les ennemis. Le chemin de l'orient, ainsi que nous l'avons déjà dit, est par sa nature inaccessible, et une tour placée dans un passage très-étroit ferme celui de l'occident. Cette tour est distante de la citadelle d'au moins mille coudées, impossible à franchir, difficile à forcer. Au delà, ceux même qui s'avançaient sans crainte, ne pouvaient pas

marcher sans difficultés. Ainsi donc la nature, secondée par l'industrie des hommes, défendait la forteresse contre toute attaque.

« Quant aux ressources intérieures, leur abondance et leur durée étaient plus admirables encore : il y avait, en effet, du blé caché en quantité suffisante pour un temps très-long ; de même beaucoup de vin et d'huile, des graines légumineuses de toute espèce, et des dattes accumulées dans les magasins. Éléazar et ses brigands, lorsqu'ils s'emparèrent par ruse de la forteresse, y trouvèrent toutes ces provisions en aussi bon état que si le tout y eût été récemment déposé, bien qu'il se fût écoulé près d'un siècle, depuis l'époque où elles avaient été emmagasinées pour résister à l'invasion romaine. Les Romains eux-mêmes, lorsqu'ils se furent rendus maîtres de la place, y trouvèrent les restes de ces provisions qui semblaient toutes fraîches. Il est vraisemblable qu'il faut attribuer à l'atmosphère du lieu cette étonnante conservation des vivres, et que la hauteur de la citadelle y garantit l'air contre toute influence délétère de la plaine. La citadelle renfermait, en outre, des armes en quantité suffisante pour équiper dix mille hommes, du fer brut, de l'airain et du plomb.

« Il était facile de juger que de pareilles précautions n'avaient point été prises sans motifs très-sérieux. Aussi dit-on qu'Hérode s'était fait construire ce château, pour lui servir de refuge contre le double danger qu'il redoutait : d'abord, il craignait que le peuple Juif ne le fît descendre du trône, pour y replacer la postérité de ses rois précédents ; d'un autre côté, il se préoccupait bien plus fortement encore des intrigues de la reine d'Égypte Cléopâtre. Celle-ci, en effet, ne prenait pas la peine de cacher ses desseins, et elle pressait ouvertement Antoine de faire mettre à mort Hérode, afin de lui donner à elle-même le royaume de Judée.

« Longtemps après qu'Hérode, par suite des appréhensions que je viens de rapporter, eut construit Masada, il arriva que la prise de la forteresse fut le dernier acte à accomplir pour les Romains, dans leur guerre contre les Juifs.

« Quand Sylva eut enfermé dans une muraille tout le terrain environnant la place, ainsi que nous venons de le dire, et lorsqu'il eut mis tous ses soins et toute sa vigilance à empêcher que personne ne pût s'échapper, il commença le siége au seul point sur lequel une attaque pouvait être dirigée. Après la tour qui fermait le chemin de l'occident vers le palais et le sommet le plus élevé, il y avait une éminence de rocher, d'une grande étendue, mais inférieure à Masada d'environ trois cents coudées : on l'appelait Leukè. Aussitôt que Sylva l'eut gravie et occupée, il y fit accumuler de la terre par ses soldats. Grâce à un travail opiniâtre, une jetée fut construite d'environ deux cents coudées de hauteur; le terrain cependant n'en parut pas assez solide, ni l'élévation assez grande pour que les machines de guerre y pussent être établies. On construisit donc au-dessus de la jetée, une plate-forme composée de rochers énormes, haute et large de cinquante coudées; on y plaça des machines semblables à celles que Vespasien d'abord et Titus ensuite avaient employées pour prendre les villes; enfin on bâtit une tour de soixante coudées de hauteur, entièrement revêtue de fer, et du haut de laquelle les Romains, avec force balistes et scorpions, écartaient les défenseurs de la muraille et ne leur permettaient même pas de montrer la tête.

« Ayant en même temps fait fabriquer un immense bélier, Sylva fit battre le mur sans relâche, et il parvint à en renverser une partie. Pendant ce temps-là les brigands occupaient et élevaient en toute hâte un retranchement intérieur qui ne pût, comme le mur d'enceinte, souffrir de l'action des machines. Afin que ce second mur fût mou et pût amortir les

coups les plus violents, il fut construit de la manière suivante : des poutres étaient placées en long et bout à bout; deux rangées parallèles de poutres, disposées ainsi, étaient distantes l'une de l'autre d'une quantité égale à l'épaisseur de la muraille; l'intervalle des deux rangs de poutres était rempli de terre, et pour que cette terre, en s'accumulant, n'exerçât pas une poussée capable de la faire couler, d'autres poutres placées transversalement reliaient les poutres établies en long; cette construction ressemblait donc en quelque sorte à celle d'un édifice; de plus, les coups des machines appliqués à une paroi qui cédait, étaient ainsi amortis, et les chocs entassant les matériaux, n'en rendaient que plus solide l'ouvrage tout entier. Quand Sylva s'en fut aperçu, il pensa qu'il viendrait plus facilement à bout de ce retranchement par l'incendie, et en conséquence il ordonna aux soldats d'y jeter force brandons ardents. Le mur, presque entièrement construit en bois, prit feu sur-le-champ, et s'embrasant jusqu'au bout, il projeta une flamme immense. Aux premiers moments de l'incendie, le vent, qui soufflait du nord, rendit la position des assiégeants horrible; car rabattant la flamme, il la rejetait sur eux, de façon à les désespérer et à leur faire craindre que leurs propres machines ne fussent brûlées. Mais tout à coup le vent tournant au sud, comme par un décret de Dieu, reporta avec violence la flamme sur la muraille et la mit en feu, depuis la base jusqu'au sommet. Les Romains, ainsi favorisés par la Providence, rentrèrent dans leurs quartiers, avec le dessein bien arrêté de monter à l'assaut le lendemain; pendant la nuit ils redoublèrent de vigilance, afin que pas un des assiégés ne pût s'échapper.

« Du reste Éléazar ne songeait pas à la fuite pour lui-même, et il était décidé à ne permettre à personne de la tenter. Voyant le dernier rempart détruit par le feu, ne trouvant plus aucun

moyen de salut, même dans le courage du désespoir, réfléchissant d'ailleurs aux affreux traitements réservés par les Romains vainqueurs aux femmes et aux enfants, il se résolut à mourir avec tous les siens, persuadé que c'était le meilleur parti qu'ils pussent prendre. Il réunit les plus braves de ses compagnons et les excita par ses paroles à accomplir cette effroyable résolution; il leur fit voir les conséquences d'une capitulation, l'abjection de l'esclavage, et des traitements les plus infâmes. « Voilà sur quoi vous pouvez compter, si vous êtes « faits prisonniers, leur dit-il; demain matin au point du jour « ce sera fait de vous, et il ne vous reste plus que la liberté de « mourir avec tous ceux qui vous sont chers. L'ennemi, qui n'a « d'autre espoir que celui de vous prendre vivants, n'est pas « assez puissant pour vous empêcher de mourir; vous n'êtes « plus assez forts pour le vaincre. Vous saviez que Dieu lui-« même était contre nous, et qu'il avait condamné à périr la « race juive qu'il a cessé d'aimer. S'il nous eût été propice, « ou du moins, s'il ne nous eût pas maudits et condamnés, « pensez-vous qu'il eût permis que la ville sainte fût détruite « de fond en comble? Nous qui restons les derniers de notre « race, qu'a fait Dieu pour nous? Il nous a accablés de sa « colère. Cette forteresse inexpugnable, à quoi nous a-t-elle « servi? Ces munitions, ces armes, qu'en avons-nous pu faire? « rien! La flamme qui frappait nos ennemis est revenue sur « nous-mêmes; n'est-ce pas la colère de Dieu qui nous a « vaincus? Si nous avons encore des fautes à expier, que du « moins les Romains n'aient pas la joie d'être les instruments « de la vengeance divine; soyons-les nous-mêmes. Nos femmes « tuées par nous échappent à l'outrage, nos enfants à la ser-« vitude; après eux, donnons-nous mutuellement la mort, nous « aurons sauvé notre liberté et gagné une noble sépulture. « Détruisons d'abord nos trésors et la forteresse, nous trom-

« perons ainsi la cupidité des Romains. Ne laissons après nous « que les vivres, pour qu'ils sachent bien, ces Romains, que « nous n'avons pas été vaincus par la famine, et que nous « avons mieux aimé mourir que de devenir leurs esclaves. »

« Ainsi parla Éléazar, et tous ceux qui étaient présents n'accédèrent pas tout d'abord à sa proposition; quelques-uns cependant se préparaient à lui obéir, et montraient presque de l'allégresse en pensant qu'une pareille mort était belle; ceux qui hésitaient avaient pitié de leurs femmes et de leurs enfants, et voyant leur fin si prochaine, ils s'entre-regardaient avec des yeux pleins de larmes, et témoignaient ainsi qu'ils repoussaient le conseil d'Éléazar. Celui-ci les voyant trembler et reculer devant cet héroïque dessein, commença à craindre que ceux mêmes qui avaient applaudi à son discours, ne se laissassent amollir par les supplications et les larmes des plus timides; il reprit donc la parole et se remit à les exhorter. S'animant de plus en plus, il leur parla de l'immortalité de l'âme, avec une énergie toujours croissante, et en poursuivant de regards obstinés ceux qui ne pouvaient cacher leurs larmes. »

Il parvint par ce nouveau discours à les enflammer de telle façon que, s'il faut en croire Josèphe, tous les assistants, sans en excepter un seul, arrêtèrent Éléazar lorsqu'il voulait continuer à parler, et que pleins d'une ardeur frénétique et poussés par le démon, ils se précipitèrent à l'œuvre et commencèrent la perpétration de ce crime sublime, avec la rage de gens dont aucun ne voulait être le second à agir. On les vit alors embrasser leurs femmes et leurs enfants avec une tendresse convulsive, et les poignarder ensuite d'une main ferme. Il n'y en eut pas un seul qui hésitât à verser le sang des êtres qui lui étaient chers. Malheureux auxquels cette effroyable extrémité était devenue nécessaire, et pour qui le plus léger des maux était d'égorger de leurs propres mains, leurs enfants et leurs femmes!

Après cette scène de carnage, les survivants, écrasés par l'horreur de ce qu'ils venaient de faire, et pressés de rejoindre dans la mort ceux qu'ils avaient frappés, entassèrent toutes leurs richesses qu'ils livrèrent aux flammes. Le sort ayant aussitôt désigné dix d'entre eux, auxquels fut dévolu l'horrible soin de tuer tous les autres, ceux-ci se couchèrent auprès des cadavres chauds encore de tous ceux qu'ils avaient aimés, et les tenant embrassés, présentèrent tour à tour la gorge à leurs sublimes bourreaux. Les dix élus accomplirent intrépidement leur tâche jusqu'au bout, et lorsqu'ils eurent fini, ils désignèrent au sort, à leur tour, celui qui donnerait la mort aux neuf autres et se tuerait ensuite de ses propres mains; car ces hommes avaient assez de confiance en eux-mêmes, pour être assurés qu'il n'y avait pas à choisir entre eux, et que l'un ne valait pas mieux que l'autre, pour achever cette horrible tragédie. Le dernier vivant visita tous les cadavres étendus autour de lui, et après s'être assuré qu'il n'en restait pas un seul qui eût encore besoin de son ministère, il mit le feu au palais et se passa enfin son épée au travers du corps.

Tous périrent convaincus qu'il ne restait pas après eux un seul être animé que les Romains pussent prendre vivant; ils s'étaient trompés pourtant, car une vieille femme, avec une parente d'Éléazar, distinguée par son savoir et sa sagesse, et cinq enfants, réussirent à se cacher dans un aqueduc souterrain, où dans l'ardeur qui les poussait à en finir, les auteurs du drame que nous venons de raconter, ne songèrent pas à aller les chercher. Les *brigands* de Masada moururent ainsi au nombre de neuf cent soixante, y compris les femmes et les enfants. Ceci se passa le 15 du mois de Xanthicus.

« Dès le point du jour les Romains, comptant sur un combat acharné, accoururent en armes et s'élancèrent de leurs retranchements dans la place, au moyen deponts d'échelles. Ils

ne trouvèrent pas un ennemi devant eux, mais la solitude, le silence et l'incendie partout. Ils étaient loin encore de soupçonner ce qui s'était passé, et ils poussèrent d'une seule voix un grand cri, pour voir s'il ferait surgir quelque figure humaine; les pauvres femmes cachées l'entendirent seules, elles sortirent de leur refuge, et la parente d'Éléazar raconta tous les détails de cette horrible nuit. D'abord les Romains ne purent ajouter foi à ses paroles, et ils se refusèrent à croire à un tel dévouement. Ils s'efforcèrent d'éteindre l'incendie, et ils pénétrèrent bientôt dans le palais, au travers des flammes et par le chemin couvert. Rencontrant alors des monceaux de cadavres, ils ne se laissèrent pas aller à la joie d'une victoire remportée sur des ennemis, mais ils n'eurent que de l'admiration pour la grandeur de l'action dont ils ne pouvaient plus douter, et pour le sublime mépris de la mort, par lequel tant d'hommes de cœur s'étaient illustrés à tout jamais. »

Voilà comment finirent ces hommes que Josèphe appelle des *brigands ;* je doute que les annales humaines offrent beaucoup de faits semblables.

Depuis longues années j'avais perdu de vue l'histoire de la guerre des Juifs; jamais mes études ne m'y avaient reporté; j'ai donc visité Masada sans y attacher aucun souvenir. D'ailleurs, le nom Sebbeh que j'entendais seul prononcer par les Arabes, n'était pas fait pour me rafraîchir la mémoire, et j'avoue en toute humilité, que quand bien même j'eusse été certain que je foulais le sol de Masada, privé de livres comme je l'étais dans ma course aventureuse, il m'eût été parfaitement impossible de dire alors ce qui avait rendu ce lieu célèbre entre tous. Que ceci serve de leçon aux voyageurs futurs, et s'ils ne veulent pas se priver volontairement des émotions les plus vives, qu'ils préparent leurs explorations en lisant beaucoup d'avance. Je déplorerai toute ma vie la

fâcheuse ignorance à laquelle je dois le regret de n'être pas resté un jour de plus à Sebbeh, malgré l'impossibilité d'y trouver de l'eau. Si jamais il m'est donné d'y retourner, je ne ferai pas comme cette fois, et à tout prix je rapporterai de Masada tout ce que je pourrai recueillir de dessins et de plans.

Maintenant que j'ai raconté l'expédition de Sylva, il est temps que je raconte l'expédition plus pacifique dont j'ai été le chef.

Tournant immédiatement le dos à nos tentes, nous nous acheminons vers le flanc droit du large ravin qui nous sépare de la montagne de Sebbeh. La pente est raide et la rocaille roulante; mais à tout prendre, nous avons vu de pires chemins. Au bout de quelques minutes, la route change de tournure; les chèvres seules s'en contenteraient, et encore faudrait-il qu'elles ne fussent pas difficiles. Il est très-clair que nous avançons sur le casse-cou que Josèphe appelle la Couleuvre; mais j'affirme, et mes compagnons ne me démentiront pas, que l'historien des Juifs l'a flatté. C'est une escalade sans interruption, et à quelques centaines de pieds de hauteur à pic, centaines de pieds qui vont toujours en augmentant de nombre. Décidément, il ne ferait pas bon regarder à gauche en montant cette route beaucoup trop pittoresque, car le vertige nous prendrait infailliblement, et ces abîmes dont nous ne pouvons apercevoir le fond, exercent une sorte d'attraction presque invincible, contre laquelle nous avons toutes les peines du monde à nous défendre. Va donc pour regarder toujours à droite! en descendant nous regarderons à gauche, c'est une consolation; il est vrai qu'alors nous ne contemplerons encore, et pour bonne raison, que le flanc du rocher sur lequel nous grimpons. Loysel ne tarde pas à trouver ce genre de promenade malplaisant, il s'assied donc tranquillement sur une pointe de rocher, allume une pipe, et écrit sur son calepin de

voyage, 11 *janvier, course à Sebbeh.* Papigny lui tient compagnie, et ce n'est qu'à quelques cents pieds plus haut, et lorsque nous osons jeter un regard derrière nous, que nous nous apercevons que deux de nos compagnons nous ont faussé bande, sans même nous souhaiter bon voyage.

Édouard, Belly, Rothschild et Philippe ont seuls tenu bon, et nous suivons, essoufflés et haletants, nos trois Bedouins, qui semblent parcourir une route royale. Nous avons l'amour-propre de ne vouloir pas reculer devant ce qui paraît facile à ces sauvages d'acier, et nous allons de l'avant. Enfin, nous touchons à une sorte de plateau fort tourmenté et fort étroit d'abord, sur lequel débouche un ravin déchiré qui s'éloigne vers le nord-ouest. Ce plateau s'élargit rapidement, et nous nous trouvons au milieu de décombres et de murailles, indices certains d'habitations antiques.

A notre gauche, la crête du précipice est bordée par un mur construit en pierres sèches simplement amoncelées, et ce mur plonge rapidement avec le flanc qui le porte, vers le fond du ravin au nord duquel est assis notre camp. Ici, pas de doute possible. Nous sommes arrivés au point que Josèphe appelle Leukè. A notre gauche commence la Couleuvre que nous venons de suivre, et qui descend vers la mer Morte. Derrière nous doit être le chemin de l'occident, et la tour qui le coupe. Ces deux chemins se rejoignaient ici. Malheureusement nos minutes sont comptées, et les décombres du camp de Sylva, placé en ce point même et sur les débris de la ville basse où demeura Simon, fils de Gioras, nous cachent les ruines de cette tour, placée sans doute beaucoup plus bas, et le tracé de ce chemin que nous ne songeons pas à aller reconnaître. Les restes du plateau supérieur sont les seuls auxquels nous pensions en ce moment, et par conséquent les seuls que nous croyions dignes d'intérêt.

En faisant face à l'est, nous avons devant nous le rocher à pic de Masada, rocher de deux cents pieds de hauteur, dans le flanc escarpé duquel paraissent quelques rares ouvertures semblables à celles des nécropoles, et placées à une cinquantaine de pieds au-dessous du sommet, sans aucune anfractuosité qui permette d'y parvenir. Il est bien certain qu'on n'y pouvait avoir accès que par quelque conduit souterrain, ouvert dans l'intérieur de la forteresse. C'est maintenant celle-ci qu'il s'agit d'atteindre, et nous comprenons d'un regard, que ce sera bien autre chose encore que sur le chemin que nous venons de quitter.

Une crête, étroite comme la lame d'un couteau, domine une jetée factice, formée de terre blanche très-meuble, qui joint Leukè au flanc du rocher de Masada. Cette jetée, c'est ce qui reste de la jetée de Sylva. La plate-forme qui la couronnait s'est écroulée, par l'action des pluies et du temps sur le terrain peu solide qui lui servait de base ; toutes les pierres ont roulé dans les précipices béants à droite et à gauche, et il n'est plus resté d'autre chemin que cette crête dangereuse que nous avons devant nous, et qu'il nous faut suivre comme des danseurs de corde sans balancier. Nos trois Arabes passent d'abord, moi ensuite, puis tous mes amis. En quelques instants nous avons franchi l'abîme, et nous voilà cramponnés au flanc du roc de Masada.

Ici recommence une escalade infernale, et à cinquante pieds plus haut, nous atteignons un tronçon de rampe sur lequel nous pouvons reprendre haleine. Cette rampe est assise du côté du précipice, sur le reste d'un mur de soutènement, bâti en belles pierres de taille. Ce mur et la rampe n'ont plus que quelques mètres de longueur, ensuite de quoi l'escalade recommence, tout aussi difficile qu'auparavant.

Enfin nous touchons au sommet, et un bout de chemin

encaissé entre le précipice et un reste de mur bâti en pierres de taille, aboutit à une porte bien conservée, de bel appareil, et à voûte en ogive. Voilà, du coup, l'ogive reportée à l'époque d'Hérode le Grand, ou tout au moins de Titus, et de la destruction de Masada. Sur les pierres de taille de cette porte ont été écorchés, avec une pointe, à une époque indéterminée, des croix, des signes semblables au symbole de la planète Vénus ♀, et des lettres grecques, telles que des Δ et des T. Sont-ce des signes d'appareilleur? J'en doute, à cause de l'apparence fort peu ancienne de ces signes grossiers, dont la couleur assez claire tranche sur le fond de la pierre, qui est d'une teinte beaucoup plus foncée. Ces signes, du reste, sont, les uns droits et les autres inclinés ou même renversés, ce qui pourrait venir à l'appui de l'opinion qu'ils ne sont que des signes de repère, employés par les constructeurs de la porte. Pour ma part, je ne me charge pas de trancher cette question.

Au delà de cette porte s'ouvre devant nous un vaste plateau, c'est celui de Masada. Dieu soit loué! nous y sommes tous parvenus sains et saufs, et comme nous ne nous sommes pas arrêtés une seule seconde, cinquante minutes nous ont suffi pour arriver du camp jusqu'ici.

La crête que nous avons atteinte, c'est-à-dire celle de l'ouest, est garnie d'édifices ouvrant sur le plateau et adossés au mur d'enceinte. Ce sont des espèces de cases carrées, bien conservées encore, et dans les parois desquelles paraissent fréquemment des petites ouvertures disposées en quinconce, comme les trous d'un pigeonnier. Devant nous, à moins de cent pas, est une ruine qui ressemble presque à une petite église avec abside circulaire. C'est le Qasr (le palais), me disent mes Bedouins. J'y cours en hâte. La salle principale est terminée par cette abside en cul de four, percée d'une petite fenêtre ronde. Toute l'abside est en belles pierres de taille

d'appareil; les murailles contre lesquelles elle est appuyée, sont couvertes d'un crépi très-dur, dans lequel sont appliquées des mosaïques d'un genre tout neuf pour moi. Ce sont des milliers de petits fragments rougeâtres de pots cassés, encastrés dans le mortier et formant des dessins réguliers, seul ornement des murailles de cette salle. Quelques petits cubes de pierre, de couleur rouge, blanche et noire, me donnent à penser que la salle est pavée en véritable mosaïque ; j'encourage donc mes Bedouins par l'appât d'un bakhchich, et pendant que je prends le plan de la grande salle et des petites salles attenantes, pendant que Belly fait un croquis de cette ruine si étrange, les décombres sont écartés du sol, et une jolie mosaïque, formée d'entrelacs circulaires, est remise au jour. Elle est malheureusement toute effondrée, et je ne me fais pas dès lors le moindre scrupule d'en enlever quelques échantillons. Quelques fragments de moulures en marbre blanc, sont dessinés et cotés. Le sol est jonché de débris de poterie rouge et de morceaux de verre dont j'emporte des échantillons. Personne de nous ne perd son temps, et Édouard lève la porte ogivale d'entrée, pendant que Belly et moi nous travaillons de notre côté.

Quand nous avons fini nos croquis, nous commençons la visite du plateau entier. Partant donc du Qasr, qui est directement à l'est de la porte ogivale, et nous dirigeant vers le nord, nous trouvons une grande citerne rectangulaire, où naturellement il n'y a pas une goutte d'eau, et qui est aujourd'hui envahie par les broussailles. Plus loin, au nord-est du Qasr, est une enceinte quadrangulaire de construction beaucoup plus ancienne que le Qasr et que les autres édifices. Un fossé large et profond la sépare du reste du plateau, à partir du flanc gauche d'une tour carrée en ruine qui domine le terrain et qui est au centre de la face placée en regard du Qasr. Nous y montons et de là nous voyons tout l'intérieur de cette

forteresse plus ancienne, coupé, dans le sens du sud au nord, par des files non interrompues de décombres formés de grosses pierres noires irrégulières, restes d'édifices écroulés sur place. Je ne doute pas que cette enceinte ne soit celle de la Masada, bâtie par Jonathas, au dire de Josèphe. Tout le reste donc est l'œuvre d'Hérode le Grand.

Quelques murs sont bâtis en grosses pierres régulières reliées entre elles par des petites pierres tenant lieu des joints de ciment. Ce genre de construction se retrouve aux citernes de Jérusalem et d'Elbireh. Vers l'est, c'est-à-dire du côté de la mer Morte, il n'y a plus de traces d'une muraille aussi belle et aussi solidement bâtie que celle qui dominait le plateau de Leukè. Cela se conçoit, il n'y avait pas d'attaque à craindre de ce côté que les oiseaux seuls peuvent atteindre directement. Un cordon de décombres borde cependant partout la crête du plateau de Masada.

Du bord où nous sommes alors, nous jugeons à merveille de l'état surprenant de conservation des travaux de siége exécutés sous les ordres de Sylva, et il m'est très-facile d'en prendre un plan cavalier. Quatre redoutes carrées commandent, l'une le ravin de gauche, et les trois autres l'Ouad-el-Hafaf (vallée des ruines). A partir de ces postes, qui sont reliés entre eux par un retranchement de rocaille, commencent deux retranchements de même construction, qui saisissent le rocher de Masada, comme entre les deux branches d'une tenaille. Ces lignes de circonvallation sont immenses et elles règnent sans interruption sur le flanc gauche de la montagne de Sebbeh, aussi bien que sur le flanc de la haute montagne qui fait face à Masada, de l'autre côté de l'Ouad-el-Hafaf. Cette ligne venait probablement se fermer au camp même de Sylva, où ainsi que je l'ai vérifié, vient aboutir la branche de gauche.

Au reste, le plateau est libre d'édifices, si ce n'est vers la

pointe nord où est le Qasr et une citerne, et vers la pointe sud où est une autre citerne et un amas de ruines appartenant peut-être à une caserne. Dans le flanc sud du rocher sont percés un puits et un caveau garni, sur toutes ses parois, d'un ciment très-solide et très-uni. Pour y descendre, il faut s'exposer à un véritable danger, parce que l'on est pour ainsi dire suspendu au-dessus de l'Ouad-el-Hafaf, placé à plus de douze cents pieds au-dessous; il faut, dis-je, atteindre l'entrée d'un escalier de quelques marches qui débouche dans le souterrain. Il serait difficile de n'y pas reconnaître l'un de ces magasins dans lesquels étaient accumulées les provisions qui pouvaient rester à Masada des siècles entiers sans se détériorer. Chemin faisant, nous avions rencontré encore une citerne, ou mieux un puits, et revenant au côté ouest, c'est-à-dire au côté dans lequel est ouverte la porte d'entrée, et contre lequel sont appuyées des tours carrées et des habitations assez bien conservées, ayant l'aspect bizarre de pigeonniers, grâce aux trous réguliers dont leurs parois sont garnies, nous avons achevé tant bien que mal le tour de la place! Mais combien je regrette aujourd'hui la précipitation avec laquelle nous avons visité ce lieu célèbre! Certes, ce n'eût pas été trop de deux journées, employées sans perte de temps, à recueillir des notes et des croquis dignes de Masada [1].

Nous étions restés plus de deux heures sur le plateau; nos Arabes nous pressaient de redescendre au camp; ils faisaient sonner bien haut la nécessité d'aller coucher ce soir à un endroit où gens et bêtes pussent trouver de l'eau à boire, et cet argument, vu la chaleur affreuse dont nous souffrions, l'emporta sur notre amour des ruines. Nous nous mîmes donc en devoir de redescendre : monter était un jeu

1. Voyez Planches VIII à XIII.

et nous ne pûmes nous rendre compte du danger qu'il y a à grimper à Masada, que lorsqu'il nous fallut reprendre en sens inverse le chemin qui, la première fois, nous avait paru si difficile.

En passant devant le ravin étroit qui débouche sur Leukè, le plus jeune de nos Djahalin eut l'heureuse idée d'y entrer pour voir s'il n'y trouverait pas un peu d'eau, dans quelque creux de rocher; tout à coup, il poussa le cri d'allégresse *fih maïeh* — il y a de l'eau! — et chacun de courir. Il faut avoir ressenti la soif dans un pays pareil, pour se faire une idée du bonheur avec lequel nous plongeâmes pour ainsi dire la tête dans cette eau malpropre, afin d'en boire autant que nous le pourrions. Français et Bedouins, couchés à plat ventre, autour de la flaque d'eau croupie, s'en abreuvèrent à satiété, s'y trempant la tête et les bras, sans s'inquiéter le moins du monde du dégoût que cela pouvait causer au voisin. Parlez-moi de la vie du désert, pour mettre à néant les scrupules et les répugnances du petit maître le plus musqué! Ragaillardis par cette bonne fortune inespérée, nous nous remîmes en marche, et à dix heures et demie nous rentrions au camp, c'est-à-dire à la place où avait été notre camp, car les tentes avaient été repliées, et tous nos bagages avaient pris les devants, pour gagner au plus vite, dans l'intérêt de nos bêtes de charge, la source vive qu'on nous promettait pour le campement du soir.

Matteo avait eu tout le temps de préparer notre déjeuner, auquel on peut croire que nous fîmes honneur. Tous nos fantassins étaient partis avec nos bagages; nos scheikhs et leurs cavaliers causaient tranquillement, assis en cercle sous un soleil de feu, avec leurs chevaux attachés près d'eux, à la hampe de leurs lances. Hamdan était rentré pendant notre absence, de la course qu'il avait faite dans la montagne, afin de se procurer les deux moutons sur lesquels nous comptions

pour la veille au soir. On lui avait demandé cent piastres par tête de bête, et, en homme qui ne cède pas facilement à des exigences trop fortes, il avait mieux aimé revenir les mains vides, que de nous induire en une dépense qui lui semblait exorbitante. Cela était fort raisonnable, sans doute, mais il semble quelquefois dur d'être raisonnable dans le désert, et de marchander, quand il s'agit de vivres, après lesquels on doit courir pendant deux jours, en s'exposant, comme cette fois, à ne les pas trouver. Il fallut faire contre fortune bon cœur et remercier même le scheikh des Thâamera de l'intérêt tout particulier qu'il prenait au bon emploi de nos finances.

A notre arrivée, Abou-Daouk, après le salut et les compliments d'usage, nous pria d'expédier promptement notre déjeuner, afin de pouvoir gagner avant la nuit le point où nous devions camper. Nous ne nous le fîmes pas répéter, et, mangeant les morceaux doubles, nous fûmes bientôt prêts à monter à cheval. J'avoue que, pour ma part, ce fut avec un vif sentiment de bien-être que je me retrouvai en selle et que ce qui, en toute autre occasion, m'eût paru un exercice fatigant, après la course de Masada et malgré la nécessité de continuer ma carte du pays, me sembla le plus voluptueux des repos.

Un mot encore sur Masada avant de reprendre notre itinéraire. Les ruines de Masada, célèbres à juste titre, ainsi qu'on a pu le voir par tout ce que j'ai dit, n'ont pas été visitées souvent par les Européens; ainsi MM. Robinson et Smith, qui les premiers ont identifié d'instinct Sebbeh avec Masada, n'ont vu cette localité que des hauteurs d'Ayn-Djedy, c'est-à-dire qu'ils n'ont pu contempler qu'à quelques lieues de distance, le profil de la montagne sur laquelle existait Masada. C'est donc d'après les rapports des Arabes qu'ils purent consulter, qu'ils ont émis, avec une admirable perspicacité, une opinion que l'inspection de la

localité et des ruines qu'elle renferme, devait vérifier de la manière la plus évidente. Leur exploration est du vendredi 11 mai 1838.

Quatre années plus tard, du 12 au 15 mars 1842, MM. Wolcott, missionnaire américain, et Tipping, peintre anglais, escaladèrent les premiers le plateau de Masada et vérifièrent l'exactitude de la supposition admise par MM. Robinson et Smith. M. Robinson, dans le livre intitulé : *The Biblical Cabinet*[1], a publié textuellement deux lettres intéressantes écrites, l'une de Sebbeh, l'autre de Jérusalem, par M. Wolcott, et dans lesquelles ce zélé voyageur donne, avec assez de détails, le récit de sa course à Masada. Il a parfaitement observé les lieux, reconnu les différents édifices mentionnés par Josèphe et les travaux de siége construits par Sylva. Pour M. Wolcott, toutes les constructions qui se voient encore à Masada sont de la même époque, c'est-à-dire de celle d'Hérode, mais la porte ogivale qui servait d'entrée à la ville est une ruine moderne. La présence d'une ruine moderne à Masada, offrirait certes un fait bien plus extraordinaire que celui de l'emploi de l'arc ogival dans des édifices construits par Hérode. Quant à la forteresse de Jonathas, elle me paraît très-nettement reconnaissable. Mais des appréciations plus ou moins exactes, n'enlèveront point à M. Wolcott le mérite d'avoir le premier reconnu les ruines illustres de Masada.

Je n'adresserai qu'un reproche au révérend missionnaire américain, c'est de s'être amusé à faire rouler jusqu'au bas du rocher, plusieurs pierres arrachées aux ruines de la forteresse. L'expédition américaine, comme nous allons le voir tout à l'heure, s'est donné le même plaisir. Il est heureux, en vérité, que les voyageurs soient rares à Masada : car si tous avaient la

1. Vol. XLIII, p. 67 et suiv.

même fantaisie, il finirait par ne plus y avoir de ruines de la forteresse juive, qu'à douze cents pieds plus bas.

Le samedi 29 avril 1848, au point du jour, M. le capitaine Lynch, commandant de l'expédition américaine, fit partir d'Ayn-Djedy, où il était campé, MM. Dale, Anderson et Bedlow, avec un drogman, un soldat turc et des guides arabes, pour aller explorer les ruines de Sebbeh. Au coucher du soleil, ces messieurs rentrèrent au camp, et c'est en se servant de leurs différents rapports, que M. Lynch a publié le récit de leur course à Masada.

Comme il s'agit d'une localité des plus intéressantes et sur l'état actuel de laquelle on ne peut trop rassembler de lumières, j'ai pensé devoir reproduire ici ce récit dont je ne saurais trop louer l'exactitude que j'ai pu constater, en visitant, trois ans plus tard, les mêmes points que les officiers américains. Je copie :

« Un peu après huit heures, ils arrivèrent à l'Ouady-Sebbeh et découvrirent une route clairement marquée, de quinze pieds de large, et indiquée par deux rangées parallèles de pierres qui continuèrent avec des interruptions pendant un quart de lieue [1]. A neuf heures, quand la chaleur du soleil commençait à devenir étouffante, ils atteignirent une caverne basse dans la face sud de la montagne, au-dessus de l'Ouady-Seyâl, profonde ravine qui sépare le rocher de la chaîne continue du nord. Là ils mirent pied à terre, car il était impossible d'aller plus loin à cheval. De là, quelquefois sur leurs mains et leurs genoux, ils grimpèrent le long du rocher à pic, dont le côté vertical

1. Je n'ai point aperçu cette route bordée de pierres, parce que nous n'avons pas suivi le même chemin. En effet, les officiers américains, puisqu'ils ont cheminé sur le flanc de la montagne depuis l'Ouad-el-Seyâl, qui est à plus d'une lieue du roc de Sebbeh, ont marché du nord au sud vers Masada. La route qu'ils ont prise est-elle la Couleuvre de Josèphe? est-ce celle que j'ai gravie qui a droit à ce nom? Je laisse à d'autres le soin de le décider. Ce qui me paraît probable, c'est qu'ils ont fini par rejoindre notre sentier de chèvres, vu qu'il n'y en a pas d'autre, pour aller de la mer Morte à Masada.

est percé d'ouvertures comme le roc de Gibraltar. Ils inclinaient à croire que le sentier par lequel ils avaient monté était celui que Josèphe appelle le Serpent... Ils passèrent le ravin sur un espace de calcaire qui, bien que considérablement au-dessous du plus haut point du rocher, réunit l'escarpement sud du Seyâl à l'escarpement nord de Masada, et ils atteignirent le sommet un peu avant dix heures du matin; tout ce sommet est entouré d'un mur à pic sur le précipice.

« Passant sous une porte à ogive, dont la clef de voûte et les voussures sont en pierres de taille, anciennement marquées de la lettre grecque Δ, et d'autres ressemblant au symbole planétaire de Vénus ♀, les unes droites, les autres renversées; d'autres encore avec des croix grossières et la lettre T fruste, ils arrivèrent à un espace d'à peu près trois quarts de mille de longueur du nord au sud, et d'un quart de mille de l'est à l'ouest.

« Il y avait très-peu de végétation, excepté au fond de quelques excavations qui semblaient avoir servi de citerne ou de grenier, et qui étaient à moitié remplies de mauvaises herbes et d'une espèce de lichen. Ailleurs la terre était aussi stérile que si elle avait été semée de sable. Cependant Hérode en parlait comme étant d'une nature grasse et mieux faite pour l'agriculture que celle d'une vallée. Hérode avait aussi creusé de profonds puits en grand nombre, comme des réservoirs pour l'eau, dans les rochers, à toutes les places qui n'étaient pas habitées[1], au-dessus et autour du palais et devant les murs; et par ce moyen il essayait d'avoir de l'eau pour plusieurs usages, comme s'il eût existé là des sources.

« Aux extrémités nord et ouest du rocher, et près de la pointe qui est probablement le promontoire Blanc mentionné par

1. Je ne me charge pas de défendre la traduction du texte de Josèphe donnée par M. Lynch.

Josèphe[1]; ils remarquèrent une de ces excavations d'une étendue considérable, remplie en grande partie des ruines et des décombres de ses propres murs, en même temps que des chardons et des mauvaises herbes de bien des siècles.

Dans le coin sud-ouest du rocher, ils en trouvèrent une plus grande encore, bien cimentée, avec une galerie et une suite de quarante marches, éclairée par deux fenêtres sur le côté sud du rocher[2]. Cette grande chambre était tapissée de pierres très-belles, aussi nette et aussi propre que si elle venait d'être finie. Cette chambre les conduisit à croire qu'il y en avait beaucoup de semblables, éclairées par les ouvertures qu'ils avaient vues, à l'extérieur du rocher, en montant à Sebbeh; mais ils ne purent pas y pénétrer.

A la distance d'environ cent pieds au-dessous de la pointe nord, sur un rocher inaccessible et à pic, ils virent les ruines d'une tour ronde, et à quarante ou cinquante pieds au-dessous, sur un autre rocher, les murs de fondation d'une enceinte carrée avec un mur triangulaire aboutissant, par les angles de la base, au mur de la tour circulaire et au mur ouest de l'enceinte carrée; ils trouvèrent qu'il était impossible d'aller visiter ces ruines.

« En outre des restes de la tour ronde ou donjon, il y avait sur le sommet, des fragments de mur avec des retraits circulaires recouverts de briques carrées; des portes en ogive, des fenêtres à meneaux entourent en partie un enclos, qui était peut-être la cour du château, maintenant comblée par des fragments de toute nature, de marbre, de mosaïques et de poteries.

1. Leukè était à plus de deux cents pieds au-dessous du plateau de Masada. M. Lynch fait donc ici une confusion de lieux.

2. Si c'est la même excavation que celle que j'ai visitée moi-même, j'ai bien mauvaise mémoire; car, des quarante marches de l'escalier je ne puis m'en rappeler que quatre ou cinq au plus. Du reste, ces messieurs citent une cave toute différente au même point, et j'ai bien peur qu'il n'y ait ici double emploi.

« Les fondations et les portions inférieures du mur bâti par Hérode, autour du sommet de la colline, sont encore debout sur le côté est. Les officiers s'amusèrent à déplacer quelques-unes des pierres, à les jeter du haut du rocher et à les regarder tournoyer et bondir jusqu'au bas, à douze cents pieds, avec une rapidité plus effrayante que celle des pierres lancées par les balistes romaines, lorsque Sylva faisait le siége de la forteresse.

« Une des fenêtres, apparemment un fragment de chapelle, donnait sur la mer, c'était celle qui avait l'apparence d'une ogive et c'était celle que nous avions aperçue en passant sur les embarcations. De là on pouvait voir la mer dans toute son étendue, avec ses extrémités nord et sud bien marquées, même à travers la vapeur qui les couvrait. La forme de la péninsule était bien nette et avait de la ressemblance avec une aile étendue.

« Immédiatement au-dessous d'eux, le long de la base du rocher, devait être tracé le mur de circonvallation que Sylva bâtit à l'extérieur, autour de toute la place; car il avait pris des précautions pour qu'aucun des assiégés ne pût s'échapper.

« Continuant leur exploration vers le bord sud-est, ils suivirent un passage dangereux, sur la face du rocher, qui n'avait pas moins de mille pieds de hauteur à pic au-dessus du ravin, et qui aboutissait à une grande plate-forme encombrée de fragments de maçonnerie, appartenant évidemment aux ruines du mur qui fermait le rocher supérieur. Se traînant par dessus les pierres, ils atteignirent une excavation que les Arabes appellent une citerne, ce qui est probablement juste, car en descendant ils virent des passages étroits ou aqueducs; celui de l'intérieur était taillé dans le rocher.

« C'était une cave oblongue, coupée dans le roc, de trente pieds de longueur sur quinze de largeur, dix-huit ou vingt de

profondeur, et cimentée de tous les côtés. A l'entrée de l'excavation ils virent la carcasse d'un animal récemment tué, elle ressemblait à celle d'un lapin, et les Arabes l'appelaient *Webr* ou *Webeh;* c'est le *coney* de l'Écriture. A gauche de l'entrée et dans la cave il y avait quelques marches se terminant par une plate-forme; comme les parois, les marches étaient enduites de ciment; au-dessus était une ouverture inaccessible par les marches. En faisant des entailles dans le mur, ils essayèrent d'y arriver : c'était l'entrée d'une cave basse grossièrement taillée, avec une fenêtre ouvrant sur le flanc escarpé de l'Ouady-Senîn; autour des murs grossiers, et sans ciment, étaient des croix peintes en rouge, et sur la poussière des empreintes fraîches des pieds du whâl ou bteddin [1].

« Ils essayèrent de visiter la face sud de la montagne, en suivant par des zigzags une sorte de corniche sortant de quelques pieds de la surface du roc; mais ils reconnurent que c'était impossible, à cause de la nature molle de la pierre et de l'effrayante ouverture du précipice béant au-dessous.

« A leur retour ils observèrent une singulière ruine placée à peu près au centre du plateau; les morceaux carrés de pierre, cimentés avec une grande régularité, étaient cellulaires des deux côtés et si détériorés par le temps, qu'ils ressemblaient à une ruche d'abeilles : ils crurent que c'était un magasin ou une caserne.

« A leur retour dans le caveau, les Arabes leur demandèrent si leur visite avait été fructueuse. Ces peuples croient que nous venons ici pour chercher des trésors ou visiter des endroits que nous considérons comme sacrés. Dans l'Ouady-Seyâl, il y avait beaucoup de seyals ou d'acacias.

1. C'est probablement d'un beden ou antilope que le capitaine Lynch veut parler.

« Au retour, ils constatèrent une odeur fétide de soufre, en passant au Birket-el-Khâlil.

« Leur rapport semble confirmer la supposition de MM. Robinson et Smith, que les ruines de Sebbeh sont celles de Masada. A chaque pas, sur notre route, où ces messieurs ont été, nous trouvons que des observateurs soigneux et instruits nous ont devancés, et dans ces précurseurs, ce n'est pas sans une grande satisfaction que nous reconnaissons nos compatriotes. »

Tel est le récit de M. le capitaine Lynch; on voit qu'il concorde assez bien avec ce que nous avons observé nous-mêmes. Seulement, je ferai remarquer qu'il n'est pas exact de concéder à MM. Robinson et Smith, si riches de leurs propres découvertes, l'honneur d'avoir visité les premiers les ruines de Masada; cet honneur appartient incontestablement à MM. Wolcott et Tipping. Les officiers envoyés à Sebbeh par M. Lynch, n'y sont venus que les seconds, et c'est avec un certain orgueil, que nous nous trouvons seulement les troisièmes qui aient tenté cette périlleuse exploration.

Il est grand temps maintenant de revenir à notre journal de voyage, bien que je ne puisse regretter la longueur d'une digression qui concerne un lieu aussi illustre que la forteresse juive de Masada.

A onze heures vingt minutes, nous sommes en selle, et nous quittons la place où nous avons campé la veille au soir. Après un premier crochet qui nous mène au bord du ravin qui se prolonge jusqu'au flanc droit de la montagne de Sebbeh, nous marchons directement au sud-sud-est. Ce ravin se bifurque vers la montagne et forme, à partir du point où nous le coupons, un petit plateau triangulaire occupé par une des redoutes carrées en pierres amoncelées, construites par Flavius Sylva pour défendre les points faibles de sa ligne de circonvallation;

vis-à-vis l'angle est de la redoute, et sur la crête opposée du ravin, commence une véritable muraille en pierres sèches, qui se dirige vers le sud et va rejoindre trois autres redoutes carrées qui se flanquent mutuellement et qui couvrent le débouché de l'Ouad-el-Hafaf (vallée des ruines). De l'angle sud lui-même de la première redoute, part la ligne de circonvallation qui s'élève directement sur le flanc de la montagne, et va regagner sur le Leukè, l'emplacement du camp de Sylva.

A onze heures quinze minutes, nous avons franchi le ravin, et deux minutes après, nous coupons la ligne de circonvallation qui s'éloigne de la direction que nous suivons, au pied de la montagne de Sebbeh, pour s'en rapprocher ensuite et lui devenir sensiblement parallèle. La mer est à environ trois mille mètres sur notre gauche, et les monticules de sable qui simulent d'une manière si étrange les ruines d'une ville immense, commencent à trois cents mètres à gauche de la route; le pied même de la montagne de Sebbeh n'est guère qu'à une cinquantaine de mètres à notre droite.

A onze heures trente minutes, nous sommes arrivés au bord d'un large ravin escarpé, et profond de quinze mètres à peu près. C'est l'Ouad-el-Hafaf. Au point où nous l'atteignons se trouve la redoute romaine, reliée par la ligne de circonvallation, à la première redoute reconnue par nous. Toute la redoute est naturellement rejetée en dehors, c'est-à-dire à gauche de la ligne de muraille, qui en rejoint la face à l'angle nord-ouest. De l'autre extrémité de la même face, part un tronçon de ligne qui borde sur une longueur de vingt à trente mètres la crête même de l'Ouad-el-Hafaf, en remontant vers la place assiégée. La ligne se replie alors au sud et traverse l'Ouad dans lequel il existe encore, à partir de la rive gauche, une amorce de muraille plus solidement et plus soigneusement établie que la ligne elle-même dont elle n'est qu'une partie. Vis-à-vis et sur la rive

opposée, recommence, immédiatement à la crête, l'amas de pierres brutes qui constitue la ligne de circonvallation; elle va rejoindre l'angle nord-est d'une redoute un peu plus petite, dont l'angle nord-ouest sert de point de départ à une branche énorme de la ligne de circonvallation, branche qui s'élève directement sur le flanc de la haute montagne qui domine la rive droite de l'Ouad-el-Hafaf, et fait face à la montagne de Sebbeh. Cette petite redoute est à quelques mètres seulement sur la droite de notre route, et nous avons à notre gauche, à une distance moyenne de vingt mètres, une redoute beaucoup plus considérable, carrée aussi, et munie sur les faces sud et est, de deux entrées couvertes en clavicule. C'est évidemment là le quartier général des postes chargés par Sylva de garder sa ligne d'attaque, sur la plage du lac Asphaltite.

A onze heures trente-sept minutes, nous avons laissé derrière nous l'Ouad-el-Hafaf, et nous cheminons sur le flanc même de la montagne opposée à celle de Sebbeh, à cinquante mètres des premiers escarpements de cette montagne, et à cinquante mètres également des premiers mamelons de sable placés à gauche de notre route, et qui se relient à ceux qui couvrent toute la plage de Sebbeh. A deux kilomètres à gauche est un fond de golfe de la mer Morte. Bientôt la direction constante que nous suivons, nous éloigne progressivement du pied des montagnes, et nous rapproche des monticules de sable.

Nous traversons alors une plaine tourmentée et hachée de ravines. A midi, nous sommes à deux cent cinquante mètres, et en face d'une profonde déchirure tracée, dans le flanc de la montagne, par une cascade qui doit couler de loin en loin, pendant la saison des fortes pluies. Un ravin large et profond sert de débouché à cette cascade. Bientôt nous tournons à l'est, et nous nous rapprochons du bord de la mer. A midi onze minutes, nous sommes en face de la pointe sud de la montagne

que nous longeons depuis l'Ouad-el-Hafaf, et nous voyons, à un kilomètre de nous, l'entrée d'un ouad très-large que les Bedouins me nomment encore, et unanimement, Ouad-el-Hafaf. Ce double emploi m'étonne; j'interroge donc de nouveau tous nos Arabes sur le nom de l'ouad, défendu par les redoutes de Sylva; Ouad-el-Hafaf, me répondent-ils, et il faut bien que je me contente de ce renseignement. Ceci montre qu'il faut y regarder à deux fois, avant d'admettre les noms donnés par les Bedouins, aux localités qu'ils ne connaissent que pour y avoir passé de loin en loin, et dont, par conséquent, les dénominations peuvent se confondre dans leur mémoire, lorsque d'ailleurs ces localités sont rapprochées l'une de l'autre. Le capitaine Lynch cite un Ouad-Sebbeh, que je n'ai pas rencontré; en revanche, j'ai rencontré deux Ouad-el-Hafaf. Peut-être le premier est-il réellement l'Ouad-Sebbeh de Lynch. Dans tous les cas, pour l'acquit de ma conscience, je déclare n'avoir rien négligé pour éclaircir ce point de nomenclature, que je me vois, à mon très-grand regret, condamné à laisser dans le doute.

A midi onze minutes, nous entrons dans le lit encaissé de l'Ouad, et nous le suivons pendant un certain temps, en marchant presque directement à l'est. De temps en temps, la rive droite que nous suivons, est taillée comme un mur à pic, de six ou huit mètres de hauteur. Dans le lit du torrent, sont à demi enterrés des troncs d'arbre, arrachés et entraînés, Dieu sait quand, par les fortes eaux de la saison des pluies. Quelques beaux seyal et quelques bouquets de tamarisc garnissent de loin en loin le fond de l'Ouad-el-Hafaf. A midi vingt-deux minutes, comme nous avons tourné le dos aux montagnes de Canâan, nous sommes éloignés de celles-ci de deux kilomètres environ. En ce moment, nous sommes en face d'une pointe de la plage éloignée de deux ou trois cents mètres au plus, et qui ne

semble séparée de la pointe de la presqu'île d'El-Liçan que d'un kilomètre.

A midi trente-deux minutes, s'ouvre à notre droite un nouvel ouad, couvert par une petite montagne qui nous en masque l'entrée. La montagne qui forme la rive sud de cet ouad est un peu moins élevée que celles qui bordent l'Ouad-el-Hafaf. Du reste, cette montagne est inclinée directement du nord au sud, en sorte que son axe se rapproche rapidement de la direction de notre route, qui est alors au sud-ouest. En ce point, le rivage de la mer Morte est à cent vingt mètres à notre gauche et le flanc de la montagne à trois cents mètres à droite. De midi quarante minutes à midi cinquante minutes, nous traversons six ravins assez profondément creusés, qui coupent la plaine, couverte d'ailleurs de ces monticules de sable aux formes bizarres.

Dans ce pays si tourmenté, il pourrait se rencontrer du gibier : c'est du moins ce que pense Belly, et il chevauche sur le flanc de notre caravane, le fusil au poing. Précaution de luxe, très-probablement, car le gibier n'ayant absolument rien à manger, ne paraîtrait ici que pour y mourir de faim. Cette réflexion toute simple ne décourage pas notre ami ; il cherche en trottinant, lorsque tout d'un coup il trouve ce qu'il ne cherchait pas. Sur le sable qui forme le sol, des empreintes toutes fraîches sont nettement marquées, et ce ne sont certes pas celles des pattes d'une perdrix. Un large pied rond, couronné de cinq bourrelets que terminent des griffes d'un très-beau développement, s'est enfoncé tout récemment dans ce sable. Inspection faite de la chose, Belly laisse sa chasse beaucoup trop fructueuse, rentre dans les rangs et nous annonce sa découverte. Il revoit d'un lion, en style de vénerie, et comme ni les uns ni les autres nous ne sommes des Gérard, nous souhaitons ardemment de ne pas

nous trouver nez à nez avec le propriétaire des pattes qui ont laissé des traces de ce calibre-là. Le nemr (la panthère) se plaît assez dans ces parages, nous disent alors les Arabes; mais une panthère a le pied plus mignon, et je doute que ces traces que nous voyons tous, par-ci par-là, soient celles d'un simple nemr : avis aux naturalistes. Les lions n'ont certainement pas disparu tout à fait des déserts de la Judée; mais nous sommes charmés de n'avoir à le constater que par le témoignage des empreintes laissées par eux sur le sol. Si d'autres sont plus heureux, je ne leur envierai pas leur bonheur, je le déclare humblement.

A midi cinquante-six minutes, la montagne s'est tellement rapprochée de notre route, que nous montons sur le flanc de ses premières rampes, la mer n'étant guère éloignée de nous que de cinq cents mètres. Nous sommes alors vis-à-vis le fond du golfe sud de la presqu'île d'El-Liçan. Jusqu'à une heure deux minutes, nous avons cheminé au sud-ouest. En ce moment, notre route change de direction et nous marchons droit au sud-sud-ouest. A trois cents mètres à notre droite, s'ouvre dans le flanc de la montagne un vaste cirque qui n'est très-probablement qu'un cratère; le rivage est alors éloigné de nous de huit cents mètres. A une heure cinq minutes et à une heure neuf minutes, nous traversons de nouvelles ravines qui se dirigent de l'ouest à l'est, vers la mer Morte. A une heure treize minutes, nous avons encore incliné vers le sud-sud-ouest; jusqu'à une heure vingt-deux minutes, nous marchons dans cette direction. En ce moment, nous avons, à quarante mètres à droite dans le flanc de la montagne, le lit d'une cascade, auquel aboutit une ravine: nous traversons alors un petit plateau fort étroit, resserré entre la montagne qui est à quinze mètres seulement, et le rivage qui n'est qu'à vingt-cinq mètres à gauche. Ce plateau, qui se nomme Rabath-el-

Djamous (le lien du buffle), est fermé devant nous par un promontoire de rochers bouleversés, qui avance dans la mer et qui se nomme Redjom-es-Senîn (le monceau des fragments de pierres).

L'occasion est belle pour nous de constater le goût de l'eau de la mer Morte en ce point, et nous sommes trop consciencieux pour nous en priver. Un de nos Bedouins va donc nous remplir deux bouteilles. Je ne crois pas qu'il existe au monde une eau plus effroyablement mauvaise, toute claire et toute limpide qu'elle est. Au premier moment, on lui trouve la saveur de l'eau de mer ordinaire; mais en moins d'une seconde, cette eau agit sur les lèvres, sur la langue et sur le palais, et il n'est pas possible de ne pas la rejeter aussitôt, avec un soulèvement de cœur. C'est un mélange de sel, de coloquinte et d'huile, qui jouit en outre de la propriété de faire éprouver une sensation de brûlure bien caractérisée. On a beau se débarrasser la bouche de cette affreuse liqueur, elle a si violemment agi sur toute la muqueuse, qu'elle vous laisse son goût pendant plusieurs minutes, en occasionnant une constriction assez douloureuse de la gorge. L'eau de la mer, puisée à la pointe nord, est horriblement amère et salée; mais c'est de la limonade, en comparaison de celle que nous venons de goûter au Rabath-el-Djamous.

J'ai énuméré les qualités du Barabra qui accompagne Rothschild, et parmi ces qualités, la gourmandise, on s'en souvient, tenait le premier rang. Nous avons la barbarie de faire un vrai tour d'écolier à notre Pierrot noir. Nous lui offrons la bouteille à laquelle il nous a tous vus boire de loin : « Bois, Selim, c'est du raki, lui disons-nous; » et le pauvre diable en ingurgite une large lampée avec une gloutonnerie sur laquelle nous comptions bien. Je n'ai jamais rien vu de plus drôle que la figure de Selim en ce moment; il

fait des contorsions et des grimaces de possédé, et ce n'est qu'avec un quartier d'orange, que nous parvenons à le consoler de s'être laissé prendre à la trop amère plaisanterie que nous lui avons faite. Au reste, comme nous insistons sur ce que nous avons tous goûté comme lui de cet infâme poison, il ne nous garde pas rancune et finit par rire avec nous de sa mésaventure.

A une heure vingt-six minutes, nous commençons à gravir le Redjom-es-Senîn dont nous atteignons la crête à une heure trente et une minutes. A notre droite est un piton élevé qui borde un ouad assez large dont nous traversons deux bras, à une heure quarante-quatre et à une heure quarante-six minutes, c'est l'Ouad-omm-el-Bedoun (la vallée mère des antilopes). En ce point la montagne est à cent cinquante mètres à droite, et le rivage à cinq cents mètres à gauche. Notre route est alors au sud-sud-est. Nous cheminons sur une plage formée de petit gravier, et qui est en quelque sorte la répétition de Rabath-el-Djamous. Devant nous est une montagne toute brûlée et toute déchiquetée, sur le flanc de laquelle nous avons à gravir ; c'est le Djebel-Hatroura. A une heure cinquante et une minutes, nous commençons à monter ; à deux heures nous atteignons la crête, et à deux heures trois minutes, notre route redescend le long du flanc du Djebel-Hatroura. C'est la plus hideuse montagne qui puisse se voir. Son flanc, qui s'incline très-rapidement pour plonger dans la mer Morte, est un véritable chaos de blocs déchirés et bouleversés violemment. Sans doute nous sommes proches d'un volcan, et effectivement, à deux heures vingt-six minutes, nous trouvons en place une belle coulée de lave, qui vient de l'ouest et qui semble une voûte de fonte, formée de couches concentriques. Jusqu'à deux heures trente minutes, nous ne faisons que monter et descendre sur le flanc de la montagne, à travers les roches usées par les siècles. La vraie descente commence alors, et à deux heures trente-quatre minutes nous

traversons l'Ouad-Hatroura, qui va aboutir à un immense cratère encombré de roches éboulées; à deux heures quarante minutes seulement nous sommes en face de la limite sud de ce cratère.

Nous nous retrouvons alors sur la plage, à très-peu de distance de la rive (cinquante mètres environ) et dans une plaine de près de huit cents mètres de largeur, encombrée de mamelons de sable assez élevés, et qui nous sépare des hautes montagnes. A deux heures quarante-sept minutes, nous tournons encore au sud-sud-ouest, pour reprendre presque aussitôt la direction ouest-sud-ouest, que nous ne quittons plus jusqu'à trois heures. Nous longeons à deux cents mètres environ de son pied, une montagne assez élevée, dont l'axe est parallèle à notre route. La distance de la rive varie peu, de quarante à vingt mètres seulement, jusqu'à deux heures cinquante-six minutes; en ce moment la plage s'élargit rapidement, pour gagner une étendue de cinq cents mètres; là donc est encore un delta formé par les atterrissements d'un torrent, venu de l'ouad que nous apercevons devant nous.

A notre droite, à deux cents mètres de notre chemin, à cinquante mètres à peu près au-dessus, et sur le flanc de la montagne, est un fourré de seyal et de roseaux, dû à la présence d'une source; mais cette source est saumâtre, me disent les Arabes, et son eau n'est pas potable. Un peu plus loin, devant nous, est un petit mamelon surmonté d'une ruine carrée, bâtie en belles pierres de taille; c'est un petit fort de construction antique nommé aujourd'hui Qalaat-Embarrheg. A trois heures précises nous sommes au pied de ce mamelon qui n'est guère qu'à vingt mètres à notre droite; des décombres répandus sur une très-grande superficie avoisinent le Qalaat. Voilà des ruines qu'il faudrait visiter; mais pour ce soir le plus pressant est de trouver de l'eau à boire et de rejoindre nos bagages. A la manière

dónt nos scheikhs nous ont pressé de marcher, pendant toute la journée, nous nous croyons bien éloignés encore de notre campement.

Au pied du Qalaat-Embarrheg est un ouad profond de vingt mètres, dans lequel nous entrons et que nous remontons, en inclinant directement à l'ouest; l'ouad a cinquante mètres de largeur à peu près. Au bout de quelques cents pas, nous reprenons la direction du sud, et nous nous trouvons, à trois heures sept minutes, au milieu d'un immense espace fermé de tous côtés par des murailles de roches à pic, s'élevant à perte de vue. Là sont dressées nos tentes; là nos chevaux tout ragaillardis, mangent avec avidité de ces roseaux qu'ils aiment tant; là notre cuisine est installée. Tout notre monde a repris un air de fête; évidemment nous avons de l'eau à discrétion. Cet ouad se nomme en effet ouad-el-maïet-Embarrheg (vallée de l'eau d'Embarrheg, de l'eau qui murmure?)

Sur le flanc occidental de l'espace où est assis notre camp, plusieurs pans de muraille, très-régulièrement bâtis et d'assez bel appareil, sont suspendus à dix ou quinze mètres au-dessus du sol. A quoi pouvaient servir de telles murailles? J'avoue que je n'en sais absolument rien; demander des renseignements aux Arabes, quand on voudrait tirer d'eux autre chose que des noms de lieu, c'est peine perdue. A Sebbeh les redoutes de Sylva étaient pour Hamdan, Maqbourat-el-Belad, les cimetières de l'endroit. Ici, à Embarrheg, les ruines sont comme à Ayn-Djedy, Besathin, des jardins; me voilà bien avancé!

Une fois descendu de cheval, après avoir contemplé quelques instants l'étrange salle rectangulaire à ciel ouvert, dans laquelle nous sommes logés et qui semble sans issue, je demande aux Arabes où ils ont trouvé des roseaux et de l'eau, et ils me montrent le fond méridional en me disant : Hon — là ! — Je serais bien tenté de croire qu'ils se moquent de moi, si je n'avais sous

les yeux d'abondantes preuves du contraire. Le plus sage est d'y aller voir. Nous partons donc, et qu'on juge de notre surprise, quand arrivés au fond de notre enclos, nous voyons s'ouvrir vers l'ouest, une véritable fissure de huit ou dix mètres de largeur au plus, encombrée de magnifiques roseaux, d'arbres nombreux de dix espèces différentes et de véritables lianes qui s'élancent des uns aux autres. Le bruit charmant de l'eau qui coule sur la rocaille, se fait entendre à quelques pas; c'est celui d'un ruisseau frais et limpide, qui descend doucement et vient se perdre dans le sable le plus fin, au point même où l'on pénètre dans ce pittoresque ravin. Un autre bruit que celui de l'eau retentit dans le fourré, c'est celui des chants joyeux de nos Bedouins, des yataghans qui frappent à coups redoublés les roseaux et les arbres, et des craquements de ceux-ci quand ils tombent. D'autres Arabes boivent et font les ablutions dont ils ont été sevrés, depuis Ayn-Djedy; cet exemple est trop bon pour que nous ne nous empressions pas de le suivre[1].

Belly et Loysel dessinent; Édouard, Rothschild et moi nous cherchons des insectes et des plantes, et jusqu'au moment où l'obscurité nous chasse de ce réduit enchanteur, nous ne songeons pas que notre festin nous attend. Nous rentrons enfin au camp où j'ai une longue conversation avec Abou-Daouk. Jusqu'à présent le brave scheikh nous avait détournés de passer sur la rive orientale du Bahr-Louth, et il nous avait laissé entrevoir qu'il ne se souciait pas le moins du monde de nous y accompagner. Ce soir il a changé d'avis; il nous accompagnera partout où nous voudrons, avec son monde, et notre joie est grande, on le pense bien, de voir que nos espérances sont sur le point de se réaliser. La bonne volonté présente du scheikh tient un peu, j'imagine, au service que je lui ai rendu, en guérissant

1. Voyez Planche xxv.

son ophtalmie. En lui conseillant l'emploi de la pommade de régent, je lui avais annoncé qu'il souffrirait plus pendant les deux premiers jours, puis que le mieux se manifesterait; ma prédiction s'est accomplie; l'inflammation s'amortit, et Abou-Daouk, qui a le plus grand désir de me soutirer la petite boîte de pommade qui l'a tiré d'affaire, est prêt à faire tous les sacrifices pour l'obtenir; toutefois, il n'ose pas encore me la demander, mais cela viendra incessamment. Il faudrait que je me fisse d'étranges illusions sur le caractère arabe, pour n'en pas être parfaitement sûr à l'avance.

Notre soirée est délicieuse; la joie est assise autour de tous les feux; tchibouk, café et causeries vont leur train; je n'ai pas encore vu notre camp si franchement gai. A Sebbeh on chantait et on dansait, c'est vrai, mais on avait soif. Ce soir que nous manque-t-il? Rien. Nos hommes heureux de l'instant présent, insoucieux des heures à venir, se reposent sous le plus beau ciel de la terre, à l'abri du moindre souffle, avec l'abondance pour compagne.

La joie est contagieuse; elle nous a tous gagnés, et n'était la fatigue qui nous reste de la dure matinée de Sebbeh, nous ne serions pas pressés de regagner nos couchettes. Mais demain nous avons une longue journée à faire, un mauvais pas à passer, nous dit-on; reposons-nous donc, afin de faire face bravement aux difficultés qui nous attendent.

Le frère d'Abou-Daouk nous a quittés et a continué sa route; il est allé en avant pour sonder les dispositions des tribus nomades dont nous avons à traverser le territoire; des réponses qu'il rapportera, dépend le succès de notre voyage. Tout dort, excepté nos sentinelles; j'ai terminé ma besogne du jour, et je puis enfin faire comme les autres, à ma très-vive satisfaction. A demain donc.

12 JANVIER.

Ce matin, ma première visite a été pour le beau ravin que nous allons quitter pour toujours, très-probablement. Il me paraît tout aussi frais et aussi riant qu'hier soir. C'est décidément un des endroits les plus pittoresques du monde entier, et je comprends à merveille que des ruines considérables attestent la présence d'une station militaire, auprès d'une source pure et abondante comme celle d'el-maïet-Embarrheg. A mon retour au camp, je trouve les tentes abattues et le déjeuner servi; comme je ne veux pas partir sans avoir examiné de près le Qalaat-Embarrheg que je n'ai aperçu qu'en passant, et sans m'être formé une idée un peu plus nette sur la nature et l'origine de cette ruine curieuse, je me hâte, j'appelle mon fidèle Ahouad, je monte à cheval, en jetant un dernier regard d'adieu au délicieux ouad qui nous a servi de gîte, et je cours aux ruines. C'est bien un *castellum* ou petit fort, bâti sur un mamelon qui domine de cinquante mètres environ le plateau formant la rive gauche de l'ouad. Ce mamelon se relie au flanc de la montagne. L'appareil de la construction est semblable à celui de la piscine de Besetha et de certaines murailles de Masada, c'est-à-dire que les assises de belles pierres de taille, et ces pierres elles-mêmes, sont jointoyées par des pierres de très-petit échantillon[1].

Le *castellum* est un parallélogramme dont les côtés extérieurs, parallèles à la direction de l'ouad, ont vingt-quatre mètres de développement, les deux autres faces n'ont que dix-huit mètres. Une baie en plein cintre est ouverte dans la face qui regarde la montagne : c'est la porte d'entrée du

1. Voyez Planche XVI.

castellum. Une autre baie existe à la partie gauche de la face opposée. Aux quatre angles sont appliqués des espèces de bastions, ou mieux de tours carrées, dont les flancs ont un mètre de saillie perpendiculaire sur les courtines, et dont les faces ont quatre mètres de longueur. Enfin toute la base de l'édifice est couverte par les débris de la partie supérieure des murailles. L'appareil de cet édifice militaire et de ceux de Masada, offre une similitude telle qu'il n'est guère possible d'assigner le Qalaat-Embarrheg à une autre époque que celle des derniers édifices de Masada, construits par les ordres d'Hérode le Grand.

Une enceinte de décombres, tout à fait analogues à ceux qui constituent la ligne de circonvallation de Flavius Sylva, à Sebbeh, entoure le monticule et le fortin. Sont-ce des lignes avancées ou des travaux de siége établis par les Romains? Je l'ignore. Comme je n'ai pas eu le loisir de parcourir le terrain qui sépare le *castellum* de la montagne, je ne sais pas si ces lignes continuent à se montrer de ce côté. C'est, du reste, assez probable, quelle qu'ait été leur véritable origine. De l'autre côté de l'ouad sont placés des pans de muraille en belles pierres de taille, et qui ont probablement constitué des ouvrages militaires, se reliant au *castellum*, pour former le système de défense de l'ouad-el-maïet-Embarrheg.

Tout bien considéré, il me paraît assez naturel d'admettre que nous avons ici des ouvrages militaires, construits par les Juifs, enlevés plus tard par les Romains, et utilisés par ceux-ci, pour fortifier une station aussi importante que celle que devait nécessairement présenter la plus belle de toutes les sources placées sur la route du pays de Canâan vers la Moabitide. Voyons maintenant s'il est possible de trouver dans l'histoire, quelques traces d'une station militaire romaine qui aurait existé vers ce point, et nécessairement dans le voisinage, précisément à

cause de l'abondance et de la salubrité de ses eaux que des conquérants aussi habiles ne pouvaient pas négliger.

Eusèbe, au mot Ἀσασὰν Θαμάν, mentionne un bourg distant d'Hébron d'une journée de marche, sur la route d'Aïla, nommé Thamara et où était placée une garnison romaine. Le texte d'Eusèbe, relatif à cette localité, est malheureusement corrompu, et il contient un mot μάλις (c'est la toux des chevaux) qui très-évidemment n'a rien à faire là. Saint Jérôme a entendu ce passage comme je viens de le rapporter, mais il y a introduit à son tour le nom de Memphis, qui implique une nouvelle erreur. Reland restitue dans ce passage, au lieu du mot μάλις, les mots μαλάθων μόνης, ce qui donnerait le sens : « distant d'un jour de marche de Malatha, sur la route d'Hébron à Aïla. » Il serait beaucoup plus simple, je pense, de remplacer le mot μάλις par le mot μόνης, qui a le même nombre de lettres, et qui donne précisément un sens convenable au texte d'Eusèbe; dans ce cas, Thamaro se trouvait à une journée de marche d'Hébron, lorsqu'on se rendait de cette ville à Aïla sur la mer Rouge. En droite ligne, cela est exact; mais quelle était la voie suivie? Nous ne le savons plus. Quelque chemin que l'on prenne aujourd'hui, il faudrait une bien forte journée pour aller d'Hébron à Embarrheg, si Embarrheg est, comme je le crois, la Thamara d'Eusèbe. Si la restitution proposée par Reland était bonne, puisque Malatha était une forteresse de l'Idumée[1], située dans la partie sud de la tribu de Juda et à environ vingt milles romains d'Hébron, il serait vrai de dire que Thamara, en supposant toujours que ce soit el-maïet-Embarrheg, est à une journée de marche de Malatha.

Ptolémée, parmi les villes de la Judée, place au dernier rang une ville qu'il nomme Thamaro; c'est sans aucun doute

1. Josèphe, *Ant.* XVI, 2.

la même que la Thamara d'Eusèbe. Voici les trois dernières indications extraites de Ptolémée : Ἐγγάδδα 66 $\frac{1}{2}$ et 31 $\frac{1}{4}$, Βηδωρά 66 $\frac{1}{2}$ et 31, Θαμαρώ 66 $\frac{1}{3}$ et 30 $\frac{1}{2}$ · $\frac{1}{3}$. Reland fait observer, avec toute raison, que Ptolémée attribue précisément la même longitude et la même latitude qu'à Thamaro, à Καλγύια, ville de l'Arabie Pétrée, et que, par suite, l'une ou l'autre des deux déterminations est nécessairement fausse. En construisant les longitudes et les latitudes données par Ptolémée à Jérusalem, à Engaddi et à Thamaro, on retombe à peu près sur el-maïet-Embarrheg, pour emplacement de Thamaro.

Dans la table de Peutinger, nous rencontrons Thamaro placée de la manière suivante : (*Recueil des Itinéraires* édités par M. Muller, année 1845.) de Rababatora (*Al.* Rabbath-Moab), Rabba, à Thamaro (*Al.* Thamara), (Tell-el-Msoggal), LXVIIII milles[1]; de là à Jérusalem, LIII milles. C'est M. le colonel Lapie qui a placé Thamaro au Tell-el-Msoggal, dans lequel nous devons reconnaître le Redjom-el-Mezorrhel, situé sûrement sur l'emplacement de Sodome. Mais cette identification tient à ce que les ruines d'Embarrheg n'étaient pas connues du savant géographe; car si nous reportons Thamara en ce dernier point, les distances respectives de LXVIII ou LXVIIII milles, d'Er-Rabba à Embarrheg, et de LIII milles d'Embarrheg à Jérusalem, données par la table de Peutinger, sont beaucoup plus près de la vérité, que si nous reportons Thamara à trois lieues plus au sud et au Redjom-el-Mezorrhel.

Enfin dans la *Notitia Imperii* nous trouvons encore parmi les garnisons dépendantes du *Dux Palæstinæ : Cohors quarta Palæstinorum Thamanæ* (probablement pour *Thamaræ*) : à Thamara, la quatrième cohorte des Palestins.

J'ai rapporté tous les passages à moi connus, qui font men-

1. La première édition porte 68 milles au lieu de 69.

tion de Thamara ; je dois maintenant essayer de justifier l'identification que je propose pour el-maïet-Embarrheg et Thamara[1] :

1° Le nom moderne lui-même, avec la liaison qui le réuni au mot Maïeh ou au mot Qalaah, conserve une trace évidente, à mon sens, du nom primitif, si toutefois ce ne sont pas les Romains qui ont estropié le nom Maïet-Embarrheg pour en faire le nom latinisé Thamara ; quoi qu'il en soit, de Embarregh à Thamara il n'y a pas si loin, que le rapprochement des deux dénominations ne puisse être tenté.

2° El-maïet-Embarrheg se trouvait forcément sur la route décrite dans la table de Peutinger, et qui conduisait d'E · Rabba à Jérusalem, puisque cette route ne mentionne pas Zoara, qui eût certainement été citée, si l'on eût remonté sur le plateau par l'Ouad-ez-Zouera.

3° Il y a eu au Qalaat-Embarrheg, et sur l'autre flanc de l'ouad, des ouvrages militaires que l'on peut attribuer aux Romains ou qui, du moins, ont pu être utilisés et occupés par eux, ce qui s'accorde bien avec l'assertion d'Eusèbe.

4° Enfin la présence d'une magnifique source, comme celle d'Embarrheg, suffirait, quand bien même il ne resterait pas de traces de construction dans son voisinage, pour prouver que tous les maîtres successifs de ce pays brûlé, ont dû s'établir là le plus fortement possible.

De tout ce qui précède, je conclus hardiment que le Qalaat-Embarrheg n'est autre chose que le fort où résidait la garnison de Thamara.

Pendant que je prends des notes et que je me rends compte de la disposition générale de la ville antique, quelle qu'elle soit, qui a existé à l'entrée de l'Ouad-el-maïet-Embarrheg

1 Thamara signifie : les palmes. Y aurait-il, par hasard, identité entre la Thamara antique et le lieu nommé Palmer par Guillaume de Tyr, qui alors confondait à tort ce lieu avec Zouera ou Zoar.

tout mon monde et tous nos bagages débouchent du ravin et gravissant la rive droite, marchent directement au sud. Je me hâte de les rejoindre et je quitte le pied du *castellum* à huit heures quarante-neuf minutes. Il me faut un peu plus de cinq minutes pour être de l'autre côté de l'ouad. A huit heures cinquante-huit minutes, je passe le mur méridional de l'enceinte de Thamara, après avoir traversé un assez vaste espace couvert, à droite et à gauche, de décombres semblables à ceux que j'ai observés à Ayn-Djedy.

Nous avons alors à notre droite une montagne élevée, dont le point culminant est à environ deux kilomètres. Nous sommes sur la plage même, et la mer n'est qu'à quatre-vingts mètres de nous. A neuf heures une minute, nous traversons un ravin qui coule de l'ouest à l'est, et notre route incline au sud-sud-est. A neuf heures huit minutes, trois nouvelles ravines se présentent : ce sont trois branches d'un lit de torrent qui descend d'une sorte de cirque entaillé dans le flanc de la montagne, dont nous sommes éloignés de douze à quinze cents mètres.

A neuf heures treize minutes, nous coupons encore un lit de torrent qui descend du même cirque. La plage, large de huit mètres en ce point, est couverte de grosses pierres. A vrai dire ce n'est pas une plage; c'est le flanc d'une colline assez basse et très-douce qui descend jusqu'à la mer. A neuf heures dix-neuf minutes, nous retrouvons encore des fragments bien apparents d'une coulée de lave, et nous sommes en face de l'Ouad-en-Nedjid, dont nous traversons le lit à neuf heures vingt et une minutes. Ici se montrent de nouveau les mamelons de sable verdâtre déjà rencontrés tant de fois, et dont les premiers sont placés à six cents mètres environ, sur la droite de la route que nous suivons. La mer est toujours à cinquante mètres à peu près.

A neuf heures trente et une minutes, nous sommes en face d'un cratère bien caractérisé, situé à quinze cents mè- tres de nous, et duquel sortent cinq torrents, dont nous cou- pons les lits successivement, jusqu'à neuf heures trente-si minutes. A notre droite, sont des mamelons de rocailles qu garnissent le pied de la montagne, et à gauche, des mamelon de gravier. Quant à la montagne, elle est assez basse relative- ment à toutes celles que nous avons longées jusqu'ici, et je n crois pas qu'elle ait trois cents mètres de hauteur. A neuf heure quarante-deux minutes, les mamelons disparaissent, et nou cheminons sur le flanc même d'une colline couverte de pier railles; derrière elle sont des montagnes assez basses, dont l pied semble à huit cents mètres environ. A neuf heures qua- rante-six minutes, la plage, large au plus de quarante mètres se couvre de broussailles; de nombreuses sources salées sorten du pied de la colline, et forment une espèce de marécage cou- vert d'une plante grasse d'un vert foncé, que les Arabes appel- lent kali. Ce marais salant s'étend sur une longueur de troi cents mètres à peu près.

Depuis neuf heures quarante-deux minutes, nous marchion directement au sud; à neuf heures cinquante et une minutes nous nous dirigeons au sud-sud-ouest, et nous conservons cett direction pendant six minutes. A neuf heures cinquante-hui minutes, nous marchons de nouveau au sud-sud-ouest. Le mamelons de sable reparaissent alors à notre droite, et nou apercevons à cinq cents mètres, le mur vertical d'un immens cratère encombré de monticules de sable. La plage n'a, en c point, que cinquante mètres de largeur, et au delà du cratère s'ouvre à quinze cents mètres, l'Ouad-ez-Zouera, dont nou sommes séparés par une plaine couverte de mamelons de sable

Ici nous faisons une première halte de cinq minutes, pou entendre les recommandations du scheikh Abou-Daouk. I

paraît que le pays dans lequel nous entrons, est mal famé, et qu'il y aurait de l'imprudence à laisser voyager nos bagages tout seuls.

A dix heures douze minutes, nous reprenons notre marche, en serrant le plus possible les rangs de la caravane, et nous cheminons au sud-est; ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, nous sommes alors à environ quinze cents mètres de l'embouchure de l'Ouad-ez-Zouera. A notre gauche, la plage s'élargit rapidement, et se couvre de petits arbres qui forment un véritable fourré, dans lequel paraissent des soudes ou kali de taille arborescente, et que l'on prendrait pour des tamariscs, si ce n'étaient évidemment des plantes grasses. La plaine que nous traversons est jonchée de grosses pierres et de cailloux roulés. Au sud, s'ouvre une autre plaine garnie de seyal clairsemés. C'est la plaine de Sdoum (de Sodome!) que borne à l'horizon le Djebel-el-Haoua. Le fond de cette petite plaine est couvert de mamelons de sable, qui commencent à deux kilomètres environ, et règnent ensuite jusqu'au pied de la montagne.

Une autre montagne est devant nous, et ses premières pentes sont à cent cinquante mètres au plus, à dix heures vingt-neuf minutes. Cette montagne, c'est le Djebel-Sdoum, ou Djebel-el-Melehh, la montagne de Sodome enfin. Dieu soit loué! nous y sommes parvenus sains et saufs.

Pendant que nous contemplons avec une joie bien vive, ce lieu que nous avons atteint sans danger, il est vrai, mais avec de cruelles fatigues, Belly, Loysel et Rothschild, sans prévenir personne, s'enfoncent dans le fourré, dans l'espérance d'y trouver un gibier imaginaire. Nos scheikhs se mettent en colère; ces taillis sont peuplés, à les entendre, de voleurs et d'assassins. Pendant quelques minutes, nous crions à tue-tête pour rappeler nos chasseurs intrépides; ils ne répondent pas, et nous envoyons quelques-uns de nos hommes courir après eux.

Abou-Daouk est furieux. «Si vous voulez que je vous accompagne, nous dit-il, et que je vous ramène vivants, ne vous écartez plus les uns des autres; car je ne répondrais plus de vous; d'ailleurs il n'y a pas que les voleurs à craindre ici. Voyez ce trou; c'est celui qu'a fait, il y a un an, un malheureux chameau qui s'est englouti dans un abîme sans fond, entr'ouvert subitement sous ses pieds. Voulez-vous qu'il vous en arrive autant? voulez-vous être assassinés ou tout au moins dépouillés? faites tout seul des promenades du genre de celle que font en ce moment vos compagnons, et vous n'attendrez pas longtemps ce que vous serez allé chercher, malgré mes conseils. » Heureusement nous en sommes quittes pour la peur. Nos Bedouins ont rattrapé les imprudents, qu'ils ramènent auprès de nous et que je gourmande le plus sérieusement que je puis, en leur montrant le trou affreux auprès duquel nous sommes arrêtés, afin de les dégoûter de la manie de courir des chances beaucoup plus fâcheuses que ne le vaudraient toutes les perdrix de la terre.

Une fois réunis, nous nous remettons en marche, et, nous dirigeant à l'est, pour contourner le pied de la montagne de Sel ou de Sodome, nous nous trouvons, à dix heures trente-huit minutes, juste entre le pied de cette montagne étrange et la mer. Celle-ci est à deux cent cinquante mètres de nous, et la montagne à cinquante mètres seulement. La plage sur laquelle nous cheminons, est formée de sable couvert d'efflorescences salines et extrêmement meuble. Le pied de nos chevaux y enfonce constamment jusqu'au-dessus du boulet. A gauche, sont des petites flaques d'eau formant de véritables salines, qui produisent un sel parfaitement cristallisé et d'une blancheur éblouissante. Un Bedouin presque nu est là qui forme des tas de ce sel. Nous nous approchons de lui, et nous lui en demandons une ou deux poignées, qu'il nous donne avec empressement. Comme nous lui donnons, à notre tour, deux ou trois pias-

tres, en échange de son sel, il paraît tout émerveillé de notre munificence.

Après cinq minutes de halte auprès de notre salineur, nous reprenons assez péniblement notre marche dans ce terrain fatigant. A dix heures cinquante-neuf minutes, nous passons à côté d'un monticule de quinze mètres de diamètre, couvert de grosses pierres brutes et à l'aspect calciné, qui ont évidemment fait, Dieu sait quand, partie d'un édifice rond qui dominait le bord même de la mer; celle-ci n'est qu'à trente mètres à notre gauche, et le flanc de la montagne à vingt mètres au plus. La vue de cette ruine me frappe vivement, et je pense tout naturellement à Sodome. J'interroge Abou-Daouk. « Qu'est-ce que cela? lui dis-je. — Qasr-Qadim, un ancien château, me répond-il. — Et son nom? — Redjom-el-Mezorrhel (le monceau de pierres bouleversées, ou mieux versées, répandues). »

C'est en ce point que M. le colonel Lapie plaçait Thamara. J'ignore dans quelle relation de voyage il a trouvé la mention de cette ruine qu'il appelle Tell-el-Msoggal. Ce que j'en puis dire, c'est que sur la carte de l'Égypte, de l'Arabie Pétrée et de la Syrie, publiée par Hérisson (chez Jean, rue Saint-Jean-de-Beauvais, nº 10), se trouve à la pointe sud-ouest de la mer Morte, et par conséquent très-convenablement placé, ce même Tell-el-Msoggal.

Pour moi pas de doute possible, j'ai sous les yeux les ruines d'un édifice qui fit jadis partie de Sodome. Le scheikh Abou-Daouk est fort explicite sur ce point. Quand je lui demande où était la ville de Sdoum; Ici, dit-il. — Et cette ruine étaitelle de la ville maudite? — Sahihh! (sûrement). — Y a-t-il d'autres ruines de Sdoum? — Nâam! Fih kherabat ktir (oui, il y a beaucoup de ruines). — Où sont-elles? — Hon oua hon! (là et là), — et il me montre la pointe de la montagne de Sel, que nous

venons de contourner, et la plaine plantée de seyal, qui s'étend au pied de cette montagne, jusque vers l'Ouad-ez-Zouera.

Trois fois hélas ! il est trop tard maintenant pour retourner en arrière et pour aller contempler ces ruines, ne fût-ce qu'un instant. Mais un bon averti en vaut deux; et comme dans quelques jours nous reviendrons ici, je me promets bien de regarder un peu mieux et de voir ce que sont les ruines que mon brave scheikh vient de me signaler. Je ne sais pas, en vérité, si j'ai plus de plaisir à apprendre qu'au retour je pourrai contempler les ruines de la fameuse Sodome, que je n'ai de regret de n'en avoir aperçu aujourd'hui que cette espèce de poste avancé, placé comme un phare au bord même de la mer, et qui se nomme le Redjom-el-Mezorrhel. Au reste, la halte que j'ai dû faire au trou du chameau, pour recevoir la semonce d'Abou-Daouk, et l'inquiétude que m'a causée, pendant quelques minutes, l'imprudence de mes compagnons, m'ont tout naturellement empêché d'examiner avec autant de soin que je l'eusse fait en toute autre circonstance, le pied et le flanc même de la montagne de Sel. Au retour des chasseurs, nous avons repris très-lestement notre marche, pour rattraper le temps perdu, et comme à mon tour j'ai péroré les promeneurs aventureux, j'ai en définitive une assez bonne excuse à me donner à moi-même, pour justifier en quelque sorte la négligence dont j'ai en ce moment un si cuisant regret. Au retour je la réparerai de mon mieux.

De dix heures cinquante-neuf minutes à onze heures cinquante-deux minutes, nous avons constamment marché dans le même terrain efflorescent et meuble, entre la montagne de Sel et la mer. Nous tenant toujours à égale distance à peu près de l'une et de l'autre, c'est-à-dire à cinquante mètres environ du bord de l'eau, et à une trentaine de mètres des escarpements, nous suivons ainsi tous les contours que

forme le flanc de la montagne, qui en son point le plus élevé n'a guère que cent mètres de hauteur. Vis-à-vis le Redjom-el-Mezorrhel, c'est-à-dire à dix heures cinquante-neuf minutes, nous marchions au sud-est; à onze heures dix minutes au sud-sud-est; à onze heures vingt minutes de nouveau au sud-est, puis encore au sud-sud-est, jusqu'à onze heures trente minutes, que la direction de notre route passe au sud-sud-ouest, pour revenir à onze heures quarante-huit minutes seulement, au sud-sud-est.

A onze heures cinquante-deux minutes, nous nous arrêtons enfin pour déjeuner, auprès d'une grotte qui traverse, dit-on, la montagne de Sodome d'un flanc à l'autre, et qui s'appelle el-Morharrah, c'est-à-dire tout simplement la grotte. Dans cette grotte, nous dit Abou-Daouk, se réfugient les voleurs habitués à détrousser les rares passants qui s'aventurent dans ce pays. Pauvres voleurs! ils doivent faire maigre chère, s'ils ne vivent que du fruit de leurs rapines! Dans tous les cas, ils ont une triste demeure dans la grotte devant laquelle nous voici arrêtés, pour manger quelques poules étiques et du pain moisi.

Un mot maintenant sur l'aspect général de la montagne de Sel. Le djebel-el-Melehh ou djebel-Sdoum présente une masse compacte de sel gemme, dont la hauteur varie, mais ne dépasse guère cent mètres. Sa teinte est grisâtre, mais certaines couches superposées sont colorées en vert et en rouge. Au sommet, le sel est recouvert d'une couche argileuse d'un blanc sale. En quelques points on distingue très-nettement sur la montagne, des mamelons de sable verdâtre de même nature que ceux que nous avons déjà tant de fois rencontrés, à partir de Sebbeh. Tout le flanc que nous venons de longer présente de nombreuses fissures creusées par les eaux de l'hiver, et des éboulements considérables. En beaucoup de

points paraissent d'énormes aiguilles de sel, dont l'une aura certainement été prise par le capitaine Lynch, pour le fameux pilier de sel qui s'est substitué à la femme de Loth, lors de la catastrophe de Sodome. Toutes les masses ébranlées, et celles qui tiennent encore à la montagne, ont leur superficie profondément sillonnée à arêtes obtuses, par les pluies qui de temps en temps viennent en dissoudre la surface. Enfin partout où la roche surplombe, sa partie inférieure est tapissée de véritables stalactites de sel. Quant au pilier de sel, publié par le capitaine Lynch, il ressemble à tout ce qu'on voudra, excepté à la montagne de Sodome.

Est-il possible de se rendre compte de la mort de la femme de Loth? je le crois. Voici du moins comment je l'expliquerais. Au moment même où s'est opéré le soulèvement de cette montagne énorme, des éboulements du genre de ceux dont nous avons à chaque pas reconnu la présence, ont dû avoir lieu sur toute l'étendue de cette masse profondément ébranlée. La femme de Loth s'étant attardée, soit par curiosité, soit par terreur, aura été écrasée par un de ces rocs roulant du haut en bas de la montagne, et quand Loth et ses enfants se seront retournés, ils n'auront plus vu à la place où s'était arrêtée la malheureuse femme, que la roche de sel qui avait recouvert son corps. On donnera toutes les explications que l'on voudra de cette mort, mais je me déclare bien décidé, maintenant que j'ai vu les lieux, à m'en tenir à celle que je viens de hasarder et que je ne prétends néanmoins imposer à personne.

A midi trente-six minutes nous remontons à cheval et nous nous dirigeons en bon ordre au sud-sud-est. A peine sommes-nous en marche depuis deux ou trois minutes, à l'entrée d'une plaine effondrée et tout efflorescente, qu'un mouvement inaccoutumé se manifeste dans notre caravane. Abou-Daouk

t les autres cavaliers partent au galop. Hamdan, qui est de-
enu pâle comme un mort, les suit presque aussitôt, et tous nos
ıntassins qui se sont dépêchés de tirer leurs fusils de dessus
ɜurs épaules, et de retrousser leurs chemises, afin d'avoir tous
ɜurs mouvements libres, vont en hâte se ranger autour de
ɜurs scheikhs respectifs. L'un d'eux, qui était resté un peu
n arrière, court à toutes jambes, en apprêtant son arme, pro-
ablement afin de ne pas être accusé de s'être attardé volon-
ıirement en ce moment. « Qu'est-ce donc? dis-je à Mohammed
ui s'est rapproché de moi et qui a, comme tous les autres,
ıisi son fusil. — Tu les vois bien. — Qui? — Des voleurs!
e sont les Ahouethat! » Je déclare qu'en ce moment je ne
ɔyais absolument rien, et que ce ne fut que quelques minutes
près, que j'aperçus une trentaine d'hommes à pied, de fort
ıauvaise mine, presque nus, mais armés de fusils à mèche,
e yataghans et de dabbous ou massues de bois dur. Évidem-
ıent nous faisions là une mauvaise rencontre.

En un clin d'œil tous nos fusils furent armés, et tous nos
istolets disposés à portée de la main. Nos mulets de charge
t nos moukres se tenant réunis à quelques pas derrière nous,
'avançaient qu'à contre-cœur. Lorsque Abou-Daouk arriva
rès des bandits, tous étaient assis sur un petit revers de la
rève, caressant de la main les armes qu'ils avaient appor-
ɜes. Un colloque s'était déjà établi entre eux, lorsque nous
rrivâmes nous-mêmes en peloton serré, sur le lieu de la
ɜène. A la vue de nos fusils à deux coups, et de la foule de
istolets dont nous étions munis, les coquins jugèrent plus
rudent de se dispenser de nous attaquer. Abou-Daouk leur
vait dit : Je vous donne une demi-minute pour être tués
ısqu'au dernier; et quand ils furent convaincus que la chose
tait extrêmement probable, ils changèrent de ton. Se levant
lors, chacun d'eux s'approcha de l'un de nos hommes, colla

son front contre le sien, en lui prenant la main, et l'embrassa ensuite à trois ou quatre reprises, comme aurait fait le plus tendre frère.

Il était alors midi quarante-neuf minutes. Les projets hostiles une fois mis de côté, nos nouveaux amis nous offrirent l'hospitalité dans leur campement, et nous ne savions trop encore si nous devions accepter, quand deux nouveaux cavaliers accourant sur nous à fond de train, vinrent se mêler à la conversation; c'étaient le frère d'Abou-Daouk et un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, nommé Sellam-el-Lahman, scheikh des voleurs avec lesquels nous venions de faire connaissance.

Le frère d'Abou-Daouk, ainsi que je l'ai déjà dit, avait pris les devants, pour aller sonder les dispositions des tribus établies de l'autre côté de la mer Morte, dans le Rhôr-Safieh où nous voulions aller camper ce soir même. Les premiers êtres vivants qu'il avait rencontrés, étaient ces Ahouethat, dont les tentes étaient dressées dans le Rhôr, à la sortie même de la plaine fangeuse qui se déroulait devant nous et que nous avions à traverser. Il s'était naturellement adressé à leur scheikh Sellam qui avait consenti à nous recevoir dans son campement, grâce à l'appât d'un bakhchich. Ses fidèles sujets avaient alors déclaré qu'ils en voulaient leur part; que sinon ils viendraient au-devant de nous, pour nous attaquer, nous tuer et nous dépouiller. — Vous n'aurez rien du tout, leur avait répondu Sellam; allez, et grand bien vous fasse!

Les bons avis du frère d'Abou-Daouk avaient décidé Sellam à ne pas se mêler d'une attaque où tous ses hommes se feraient infailliblement casser la tête, et voilà pourquoi ses subordonnés étaient arrivés les premiers, au point où ils comptaient bien se divertir à nos dépens. J'ai dit comment leur mauvais vouloir avait été de courte durée, et comment ces braves gens avaient eu le bon goût de préférer la paix à la guerre.

Sellam vint droit à moi, après quelques mots jetés à ses bandits, et que je n'entendis pas ; me prenant alors délicatement le bout de la barbe, il me la baisa le plus révérencieusement du monde en m'appelant son père, puis le drôle se mit à caracoler et à faire de la fantasia, en nous souriant à tous de l'air le plus galant. Il était monté à poil, sur une petite bête baie-brune, qui n'avait pour harnachement qu'un mauvais bout de ficelle, et qu'il maniait avec une agilité merveilleuse. Sellam n'avait qu'une courte chemise de toile grise et un kafieh. Sur son flanc gauche était attaché un yataghan à lame droite, engaîné entre deux plaques de bois reliées par des ficelles. Quelque misérable que fût l'accoutrement de ce scheikh, je dois avouer qu'il avait la meilleure grâce du monde, et que tous ses mouvements se mariaient si bien à ceux de son petit cheval, que tous deux semblaient un fragment vivant des frises du Parthénon.

Tout ce que je viens de raconter se passa en quatre minutes, et à midi cinquante-trois minutes, nous nous remîmes en marche, droit à travers la plaine qui s'ouvrait devant nous, et vers le sud-sud-ouest. Le flanc de la montagne de Sel était alors à cent mètres sur notre droite ; nous la longeâmes ainsi en nous éloignant de son pied, jusqu'à une heure vingt-six minutes, que nous nous trouvâmes vis-à-vis son extrémité sud, et à huit cents mètres de cette extrémité. Au delà recommençaient les éternels mamelons de sable verdâtre, si semblables à des ruines. Le terrain sur lequel nous avançions avec difficulté était fangeux, et formait une plaine effondrée, absolument nue, et dépouillée de toute apparence de végétation. Cette plaine c'est la Sabkhah (la plaine de boue salée).

A une heure trente et une minutes, nous coupâmes un large lit de rivière où il y avait beaucoup d'eau ; c'est sans doute l'Ouad-el-Fekreh de M. de Bertou ; mais aucun Arabe ne me

répéta ce nom qu'il ne connaissait pas. Ce cours d'eau et ceux que nous rencontrâmes un peu plus loin, se nomment parmi eux ech-Chothnah (les impétueux). Une fois sur l'autre rive, nous avons tourné à l'est-sud-est, puis immédiatement à l'est; il était alors une heure trente-trois minutes.

A ce moment tous les Ahouethat, sauf leur scheikh Sellam, nous ont quittés, et allongeant vigoureusement le pas, ils ont regagné, beaucoup plus rapidement que nous, la rive orientale de la mer Morte. Un immense fourré de roseaux est à quelques kilomètres devant nous; ce fourré sépare la Sabkhah du Rhôr-Safieh, et c'est là qu'est établi le campement de nos nouveaux amis, dans le dévouement desquels nous n'avons pas encore, je l'avoue, une confiance illimitée. Sellam ne cesse de faire de la fantasia autour de nous, en nous prodiguant les protestations les plus merveilleuses; mais je vois, à la figure un peu soucieuse d'Abou-Daouk et de Hamdan, que les belles phrases de Sellam sont une monnaie de peu de valeur, et d'instinct nous comprenons tous que nous ferons bien de nous tenir dorénavant un peu mieux encore sur le qui-vive.

A notre droite nous avons une chaîne de collines élevées qui bornent au sud la Sabkhah dans laquelle nous sommes engagés. Le pied de ces collines semble boisé, autant que nous en pouvons juger à une distance de dix kilomètres au moins, et les arbres que nous apercevons forment évidemment la continuation du taillis qui recouvre le Rhôr-Safieh placé devant nous.

A une heure quarante-sept minutes, à une heure cinquante-six minutes, à une heure cinquante-neuf minutes, à deux heures une minute, et enfin à deux heures douze minutes, nous traversons de nouveaux cours d'eau : tous sont assez rapides et coulent directement du sud au nord, c'est-à-dire qu'ils vont se jeter dans la mer Morte. Le sol, sur lequel nous n'avançons

qu'avec de grandes difficultés, est profondément détrempé et glissant comme du savon ; les pieds de nos chevaux s'y enfoncent jusqu'au boulet, et les malheureuses bêtes ont toutes les peines du monde à se dégager de la fange tenace dans laquelle elles s'engluent à chaque pas. Nous avons soin de marcher les uns derrière les autres et de suivre exactement la piste tracée par nos cavaliers arabes. Cette précaution est fort sage, car les fondrières abondent dans cette plaine désolée, et il serait fort désagréable de s'y embourber pour tout de bon.

A deux heures trente-six minutes, nous faisons un crochet, pour couper un nouveau cours d'eau très-considérable qui coule du sud-ouest au nord-est. A deux heures trente-sept minutes, nous cheminons de nouveau à l'est, et à deux heures quarante-neuf minutes, nous entrons dans les roseaux qui sont d'une hauteur immense et tellement serrés, que nous avons besoin de prendre de grandes précautions pour ne pas nous séparer les uns des autres. Les Ahouethat auraient beau jeu pour nous tuer là dedans jusqu'au dernier, si l'envie leur en venait, et je confesse que nous nous préoccupons un peu du parti qu'ils ont pris de nous laisser en route, et de courir se jeter dans ces roseaux maudits où nous n'avançons qu'au hasard, et en ne voyant qu'à grand'peine le cavalier qui nous précède et celui qui nous suit.

Au bout de quelques minutes les roseaux disparaissent, le terrain se raffermit un peu, et nous entrons pour tout de bon dans le Rhôr-Safieh. Cette fois nous sommes dans une véritable forêt ; mais quelle étrange forêt ! Elle se compose de faisceaux de minces troncs d'arbres, entrelacés et serrés les uns contre les autres, comme les bâtons d'un fagot ; des milliers de branches hérissées d'épines, s'entortillent, grimpent et retombent dans tous les sens, autour de ces bouquets inextricables formant d'innombrables massifs de quelques pieds de diamètre, mas-

sifs qu'il est impossible de côtoyer sans y laisser accrochée quelque partie de son costume. Dans les intervalles des bouquets d'arbres, la terre humide et grasse est couverte de tiges desséchées de doura, chaumes gigantesques de la moisson dernière; partout le sol est profondément fouillé par les sangliers qui abondent dans le Rhôr et qui y vivent comme ils peuvent, en se garant des panthères. Sur toutes les hautes branches sont perchées de délicieuses petites tourterelles roses, qui nous regardent passer sans se préoccuper autrement de notre présence; il est clair que ces jolis oiseaux vivent en bonne intelligence avec les Bedouins. Par-ci par-là des colibris, à la collerette de rubis et d'émeraude, voltigent d'arbre en arbre, bien plutôt dérangés par le bruit que nous faisons en cheminant à travers les tiges sèches, qu'effrayés par la venue d'un danger connu.

Nous voilà donc décidément cette fois dans un monde tout nouveau pour nous; nos chasseurs voudraient bien se donner le plaisir d'abattre quelques-uns des oiseaux que nous admirons; mais j'ai formellement interdit les coups de fusil, car il suffirait du plus léger malentendu pour amener ici quelque fâcheuse collision. D'ailleurs nous voyons sans cesse courir sur nos flancs, à travers les petites clairières plantées de doura, des troupes de Bedouins armés, et en ce moment nous ne savons pas trop si ce sont des amis, ou des ennemis qui attendent une bonne occasion de nous envoyer à chacun une balle. Nous nous tenons donc sur nos gardes, bien que le scheikh Sellam continue à faire de la fantasia, en ne s'arrêtant que pour venir me prendre délicatement la barbe, du bout de ses doigts qu'il baise ensuite avec respect. Enfin nous arrivons à un espace de la forêt où les arbres ont été hachés par les hommes et les bêtes; dans tous les sens de petites tentes noires, hautes de trois ou quatre pieds au plus, sont

accrochées aux broussailles, et nous mettons enfin pied à terre dans une clairière placée au centre du campement : c'est la place publique de la cité présente des Ahouethat. (V. pl. xv.)

Les hommes qui longeaient au pas de course notre colonne en marche, arrivent en même temps que nous : ce sont nos Thâamera et nos Djahalin qui, redoutant une embuscade, battaient les buissons à droite et à gauche, en éclaireurs habiles et dévoués. A la grâce de Dieu ! maintenant nous sommes dans la gueule du loup; reste à faire tout ce que nous pourrons, pour nous en tirer avec le moins de désagrément possible.

En un clin d'œil, Sellam a ramené son petit cheval bai à sa tente, et il est revenu près de nous, en bondissant à travers les halliers. Il commence par écarter assez cavalièrement tout son monde, qui nous entoure avec la curiosité de sauvages qui n'ont jamais vu d'Européens. Parmi eux nous retrouvons toutes les faces patibulaires que nous avions été si médiocrement flattés de rencontrer au Djebel-el-Melehh, quelques heures auparavant, et entre autres un grand vilain nègre auquel, d'un accord unanime mais tacite, nous avions destiné chacun notre première balle, tant il avait, plus que tous ses compagnons, une tournure désobligeante. Tout ce monde-là est resté en armes. Nous imitons ce bon exemple, et nous faisons admirer aux plus curieux nos pistolets et nos fusils, pendant que nos tentes se dressent.

Sellam se hâte de tracer autour de notre camp une ligne qu'il défend de franchir à ses subordonnés, et ceci fait, il nous dit que dans cette enceinte, nous sommes sous sa protection, que nous n'avons absolument rien à craindre et qu'il ne nous sera rien dérobé. Effectivement, les Ahouethat respectent nos limites, et bien qu'ils encombrent tous les abords de notre gîte et nous fassent voir beaucoup trop de figures peu gracieuses,

nous en venons assez promptement à nous accoutumer à cette curiosité tenace.

Quelques minutes après, Sellam se remontre à nous, traînant par les oreilles deux moutons qu'il m'offre en présent et qu'il se dispose à égorger à mes pieds pour me faire honneur, ; mais je le prie d'aller exercer plus loin son métier de boucher. Un peu plus loin, pour lui c'est trois pas, à ce qu'il paraît; car il se met très-rondement à l'œuvre, avec l'assistance de deux ou trois bandits de même farine, et en quelques instants, les carcasses toutes pantelantes des deux pauvres bêtes sont livrées à Matteo, à la vive satisfaction de nos Arabes qui voient enfin poindre le festin toujours promis, et jusqu'ici toujours remis à une occasion prochaine qui ne venait jamais.

Après son cadeau de moutons, Sellam, qui connaît à merveille, comme on le voit, les devoirs de l'hospitalité biblique, revient encore une fois suivi de son fils, petit bambin de trois ou quatre ans, court-vêtu comme monsieur son père, et portant entre les mains une écuelle de bois, crasseuse outre mesure, mais remplie de lait de chamelle. N'en pas boire, ce serait faire affront à notre hôte; je bois donc en fermant les yeux, mais sans grimace, et je me hâte de faire passer à la ronde la bienheureuse écuelle, de laquelle chacun de mes compagnons tire, à son tour, un régal qu'il aurait volontiers laissé tout entier à autrui.

Quand Sellam n'est plus sur notre dos, Hamdan qui n'est pas du tout rassuré, nous recommande une prudence et une surveillance infatigables. Abou-Daouk en fait autant; mais sa bonne grosse figure n'a pas perdu un atôme de sa sérénité habituelle; son ophtalmie est guérie, c'est donc pour le quart d'heure une joie très-grande qui ne lui laisse pas le temps d'avoir peur. D'ailleurs ce n'est pas son habitude, à ce qu'il paraît, et il rit d'aussi bon cœur aujourd'hui qu'hier, en mon-

trant ses deux interminables dents. « Tu es chez d'affreux coquins, me dit-il; tous ces Ahouethat sont des voleurs de première qualité, mais nous les empêcherons bien de te prendre quoi que ce soit; seulement, ne fais pas de promenade loin du camp; il pourrait t'arriver malheur. » Hamdan, dont la physionomie est singulièrement pâle et souffreteuse, a jugé à propos de quitter son turban, et il s'est embédouiné du mieux qu'il a pu, en se servant du kafieh à la méthode de nos hôtes, c'est-à-dire en s'en couvrant la tête et en le reliant autour de son tarbouch avec une corde de poil de chameau.

Pendant qu'on dresse nos tentes, les hommes de notre escorte exploitent le taillis et font la provision de bois nécessaire pour les feux de notre cuisine et des bivouacs. Nos deux moutons se rôtissent grand train, et Édouard, Philippe et moi, nous profitons de ce moment de liberté, pour faire, dans le fourré qui entoure notre camp, une riche moisson botanique. Ici l'*asclepias procera* reparaît en énorme quantité; mêlée aux *neubq* et aux *âreq*, etc., etc., tous arbres que nous connaissons fort peu en Europe. Parmi les buissons, je trouve encore une charmante petite cucurbitacée, à fruit long, à feuillage et à tige rudes au toucher comme une râpe, qui court de branche en branche et s'y cramponne si bien, qu'il est très-difficile d'en extraire des échantillons. Enfin l'indigotier pullule.

Notre herborisation n'est pas de longue durée; car chaque fois que nous sommes à dix pas des tentes, un de nos Thâamera ou de nos Djahalin court nous supplier de rentrer et de ne pas nous exposer à quelque mésaventure. Nous serions bien tentés de ne pas trop tenir compte de ces avertissements que nous regardons déjà comme inutiles, tant on est prompt à ne croire au danger que lorsqu'il est arrivé; mais le jour baisse rapidement, et nous nous décidons alors à regagner pour tout de bon notre camp.

Une fois revenus, nous nous extasions niaisement sur l'admirable hospitalité des Ahouethat; ce sont de bien braves gens, disons-nous à qui mieux mieux; et que ces mœurs sont touchantes! comme elles sont identiques avec tout ce que nous apprend la Bible! nous sommes en pleine vie de patriarches; c'est admirable! etc., etc. Je fais grâce au lecteur de nos élans d'enthousiasme, car nous eussions été mieux avisés de nous émerveiller un peu moins naïvement.

Somme toute, voilà encore une journée qui s'est passée sans autre chose qu'une alerte insignifiante, et nous nous figurons que ce sera toujours comme cela; confiance qui nous honorait et dont nous n'avons pas tardé à revenir, en appréciant plus sainement les hommes et les mœurs à qui nous avions à faire.

Après le dîner, qui s'est passé fort gaîment, nous avons travaillé, comme de coutume, à mettre en ordre nos notes et nos conquêtes de la journée; puis nous avons dormi sans la moindre inquiétude. Seulement je fais une remarque : c'est que notre petite armée qui, à Sebbeh, chantait et dansait de joie à la seule annonce d'un mouton qui n'était pas venu, ne danse et ne chante pas ce soir, que le mouton a été dévoré par elle. Personne ne dort autour des feux; décidément il paraît que notre position est moins riante ici que de l'autre côté de la mer Morte.

13 JANVIER.

Au petit jour, nous étions debout et nous avions retrouvé, au réveil, nos idées couleur de rose de la soirée précédente. Malheureusement, nous ne devions pas tarder à voir le revers de la médaille, c'est-à-dire à expérimenter la partie véreuse des mœurs patriarcales.

J'étais comme de coutume sorti de la tente, pour prendre les directions des principales montagnes et vallées qui se mon-

traient devant nous; Ahouad et quelques Ahouethat me fournissaient la nomenclature dont j'avais besoin; je prenais donc mes notes et mes angles, et je me désolais de la nécessité de passer, sans pouvoir la visiter, en vue de la ruine de Safieh, qui, placée sur une petite montagne assez basse au sud-est de notre camp, avait à peu près l'apparence du Qalâat-Embarrheg, lorsque survient Hamdan, qui, avec l'air le plus piteux du monde, me prie de rentrer dans ma tente et d'écouter ce qu'il a à me dire.

Les patriarches nous envoient la carte à payer, c'est-à-dire qu'il s'agit, avant de pouvoir déloger, de solder en belles et bonnes piastres, l'hospitalité biblique de nos coquins d'amis. Hamdan et Abou-Daouk ont débattu depuis une heure déjà nos intérêts fort compromis, et nos aimables hôtes insistent pour que nous leur donnions le plus possible d'argent. Chacun, depuis le plus grand jusqu'au plus petit personnage de la tribu, réclame sa part de notre bienvenue, et chacun désire tout naturellement que sa part soit la plus grosse possible, faute de quoi ces messieurs que notre société honore infiniment, sont disposés à la conserver longtemps, c'est-à-dire, en d'autres termes, à ne pas nous permettre de déguerpir.

Ceci devient grave. Nous sommes bien assez forts, il est vrai, pour passer sur le ventre de toute la canaille qui forme le campement au milieu duquel nous sommes logés; mais qui sait si d'autres campements de la tribu, répandus dans le Rhôr, ne sont pas déjà avertis et ne viendront pas à la rescousse? En ce cas, pourrions-nous jamais retourner par la Sabkhah, sans nous faire fusiller jusqu'au dernier par les Ahouethat? Il est parfaitement clair que non. Mieux vaut donc nous exécuter de bonne grâce, et boursiller, tout en débattant opiniâtrément le taux de notre générosité.

Tout ceci n'est pas gai. Les figures de nos voleurs ont pris

une expression d'audace qui n'est pas rassurante; en vrais Bedouins que sont ces hommes, ils crient tous à la fois, et ils crient comme des brûlés ! Il n'y a plus de barrière qui tienne; notre camp est envahi par ces braillards armés de fusils, de yataghans et de massues. Ils n'osent pas encore se ruer sur nos tentes; mais il est évident que cela ne se fera pas attendre, si nous n'expédions pas un peu lestement l'affaire.

Entre alors Sellam qui me baise et rebaise la barbe dix fois de suite, en m'appelant plus que jamais son père. « Mes hommes sont bien pauvres, me dit-il, tu es puissant et riche, donne-leur donc tout ce que tu as à donner. » Je n'ose pas l'envoyer au diable, et je cherche à l'amadouer par de petits cadeaux qui, dit-on, entretiennent l'amitié. C'est tout ce qu'il désire de moi, un souvenir, rien de plus! Il m'est si dévoué! il m'aime de si bon cœur! et là-dessus rebaisement de ma barbe, à n'en pas finir.

Je me fais bien vite donner le sac aux bijoux de pacotille, et j'aborde la question.

« Puisque tu as un petit garçon qui m'a hier offert du lait, tu dois avoir une femme?

— J'en ai trois!

— Aïe! pensai-je, sans oser le dire. Comment, trois femmes, Sellam! c'est beaucoup!

— Oh! non, j'en aurai bientôt quatre. »

Je me dépêche de l'arrêter; il finirait par me demander des cadeaux de noces pour cinq ou six mariages en perspective, et je lui montre ce que je mets à sa disposition : ce sont des bagues d'argent, à chaton en cornaline; des cachets de même valeur, que je lui signale comme pouvant former de magnifiques pendants d'oreilles; une montre d'argent qui vaut bien six francs; puis un bracelet élastique en argent aussi, mais fort peu lourd. Le coquin soupèse tout cela et n'est pas ravi.

« C'est de l'argent? fait-il. — Certainement. — Comme c'est léger! — C'est que l'argent est très-pur. » Et Sellam me regarde avec un air qui signifie clair et net : est-ce que tu me prends pour un imbécile?

Je n'avais certes pas envie de lui donner tout ce que je lui montrais; mais il a plus qu'envie de prendre tout ce qu'il voit, et il bourre sa chemise, en faisant semblant d'être satisfait; il me rebaise la barbe et sort.

Je m'en crois quitte! quitte d'un Bedouin qui veut vous gruger, on ne l'est jamais! Cinq minutes après, Sellam rentre et me rapporte le bracelet, mais sans le lâcher, bien entendu. « Où est son frère? me dit-il. Si tu n'en as qu'un, ma femme n'en veut pas; il lui en faut un pour chaque bras. » C'est ainsi que les bracelets, marchant deux par deux dans ce pays, s'appellent des frères. Je lui abandonne, en maugréant, le frère réclamé, et il repart.

Est-ce fini du coup? Moins que jamais; car voilà notre pillard éhonté qui rentre et qui me dit effrontément : « Et pour mes deux moutons, et pour mon lait, qu'est-ce que tu vas me donner? » J'aurais bien envie, je l'avoue, et tous mes amis avec moi, auraient envie de le jeter dehors; mais ce serait nous attirer immédiatement tous ses bandits sur les bras. Il faut hurler avec les loups : je crie donc, nous crions tous, et je déclare à Sellam que, pour cette affaire, je ne veux pas traiter directement avec lui. Hamdan et Matteo débattront le prix de son prétendu cadeau. Le scheikh nous laisse aussitôt et court auprès d'eux.

Le temps se passe et nous enrageons d'être entravés de la sorte; comme nous sommes honteux à cette heure de nos belles phrases sur l'hospitalité des Bedouins! Enfin à neuf heures, et après dix conciliabules, tenus à dix places différentes, car il paraît qu'entre Arabes, on change de place chaque fois

qu'une proposition se modifie, Hamdan et notre maître d'hôtel reviennent assez penauds, nous apprendre que cinq cents piastres feront probablement le compte de messieurs les Ahouethat. Cinq cents piastres pour deux moutons et une écuelle de lait! c'est plus cher que nous ne croyions.

François, le drogman de Rothschild, est furibond; depuis quelques jours il voyait avec un désespoir muet, notre obstination à courir les aventures; maintenant que nous sommes dans la nasse où nous nous sommes jetés imprudemment, il faudrait, à l'entendre, tout refuser, massacrer tout le monde et passer de vive force. Heureusement ses conseils de héros nous touchent peu, et puisque nous pouvons en être quittes pour cinq cents piastres, payons-les bien vite et partons. Je ratifie donc le marché sans hésiter, et tous nos bagages sont enfin chargés sur le dos de nos mulets.

Dieu soit loué! à neuf heures vingt et une minutes, nous quittons la place et nous serions tout à fait heureux d'être partis, si nous ne voyions Sellam et sa bande se mettre en route avec nous. Que signifie cela? nous l'ignorons, mais nous en sommes fort ennuyés.

D'abord nous marchons au nord-ouest, à travers le Rhôr, c'est-à-dire au milieu de ces étranges bouquets d'arbres épineux, que j'ai décrits plus haut. A neuf heures vingt-huit minutes nous traversons un joli ruisseau d'eau vive qui court du sud-sud-est au nord-ouest; il se nomme Nahr-Safieh. A neuf heures trente et une minutes, nous tournons directement au nord, et pour la première fois j'ai la joie de pouvoir prendre mes notes, sans être aveuglé par le soleil.

En ce moment, à notre droite s'élève un pâté de roches rougeâtres, éloigné de nous de trois mille cinq cents mètres environ. Cette montagne rouge est bientôt masquée par une montagne plus basse et toute déchirée, de la teinte la plus

noire; celle-ci n'est guère qu'à trois kilomètres de nous. Entre ces deux élévations, dont les sombres couleurs tranchent vivement l'une sur l'autre, s'ouvre un ouad assez resserré : c'est l'Ouad-el-Abiadh. Nous sommes toujours dans la forêt, mais nous en voyons déjà la lisière, entre les montagnes de Moab et nous. A neuf heures trente-sept minutes, nous atteignons un lit de torrent très-large et un très-beau cours d'eau qui coule, au point où nous le coupons, du sud-ouest au nord-est : c'est le Nahr-el-Karaki. Nous longeons alors la montagne noire que j'ai signalée tout à l'heure, et dont l'axe se rapproche sensiblement de notre route.

La limite du Rhôr (j appelle ainsi plus spécialement la forêt) n'est guère qu'à deux cents mètres à droite; puis paraît une plaine rocailleuse qui monte doucement vers le pied de la montagne. Nous marchons alors au nord-est. A neuf heures quarante-six minutes, nous avons quitté la forêt et nous cheminons dans une plaine semée de gros blocs roulés de grès rouges. Notre route tourne alors au nord-nord-est; elle suit cette direction jusqu'à dix heures, puis elle passe à l'est. A dix heures sept minutes, nous sommes vis-à-vis de la pointe nord de la montagne noire. Là se montre un vaste amphithéâtre, ou mieux un cratère, ouvert dans le flanc d'une seconde montagne rouge faisant suite à la première, et ayant le même axe que celle-ci. Derrière elle s'élève une très-haute montagne : c'est le Djebel-el-A'aza. Quant à l'ouad, qui conduit au cratère signalé tout à l'heure, il se nomme l'Ouad-ez-Zendjbil. Nous reprenons alors la direction nord-est. L'ouad est dominé au nord par une montagne noire aussi, et nommée Chô'eub-es-Samour.

A dix heures quinze minutes, nous tournons le dos aux montagnes et nous marchons presque directement à l'ouest; enfin à dix heures vingt-trois minutes, nous arrivons à un campement beaucoup plus important que celui des Ahouethat : nous

sommes chez les Beni-Sakhar, tribu puissante et riche. — El Beni-Sakhar koull' houm nas melahh ! (Tous les Beni-Sakhar sont de braves gens !) me crie Hamdan, qui semble avoir un poids énorme de moins sur la poitrine, et il fait signe à nos moukres de décharger les mules.

Comment ! voilà juste une heure que nous marchons et il faut nous arrêter déjà ? Nous avons beau nous récrier, il n'y a pas moyen de faire un pas de plus, sans le bon plaisir de nos nouveaux hôtes ; il faut donc avant tout gagner leur amitié. Gare alors ! Les Beni-Sakhar étant beaucoup plus riches que les Ahouethat, maintenant que nous sommes au fait des mœurs locales, nous comprenons tout seuls que leur amitié sera beaucoup plus chère. En ce pays on voyage comme on peut, jamais comme on veut ; nous faisons donc contre fortune bon cœur et nous prenons gîte.

Franchement il y a la différence du jour à la nuit, entre les misérables gueux chez qui nous avons logé hier et les Bedouins entre les mains desquels nous nous trouvons ce matin. Ici les hommes ont bien meilleure tournure et une figure à peu près honnête ; ils sont mieux vêtus, mieux armés. D'innombrables troupeaux de chameaux entourent le campement ; de magnifiques chevaux sont attachés au piquet, devant quelques tentes, et de grandes lances, indices parlant de l'humeur guerrière des propriétaires, sont plantées devant celles-ci.

Les Ahouethat ne se sentent pas parfaitement à l'aise, au milieu de cette tribu qui n'aurait évidemment qu'à étendre la main pour les étrangler ; aussi paraissent-ils aussi petits garçons en ce moment, qu'ils étaient arrogants et grossiers, il y a deux heures.

Hamdan et Abou-Daouk ont été immédiatement prendre langue avec les scheikhs qui nous sont bientôt amenés. A la bonne heure, ceux-là ressemblent à des gens comme il faut.

Leur costume se compose d'une longue robe écarlate, serrée autour des reins par une ceinture à laquelle pend un vrai sabre recourbé; sur le dos ils ont une Abaya noire, ou rayée de brun et de blanc; comme Hamdan et Abou-Daouk, ils ont des bottes rouges, et leur tête est recouverte d'un kafieh serré par une corde en poil de chameau. Ils sont trois; eux seuls pénètrent dans notre tente qui est déjà dressée, et je leur offre la pipe et le café. Le populaire reste respectueusement à distance, quelque vive que soit son envie de venir admirer de plus près nos personnes. Sur quelques centaines qu'ils sont, il n'y en a peut-être pas un qui ait jamais vu un Européen; aussi nous examinent-ils tous avec des yeux ébahis. Tout dans notre costume les frappe de surprise; les boutons de nos habits, surtout, les intriguent vivement; ils les touchent avec un certain respect et sont convaincus que ce sont autant de talismans.

Celui des scheikhs qui semble le plus prévenant, se nomme Samet-Aly; c'est un petit homme de trente à trente-deux ans, d'assez jolie figure et parlant avec douceur. Le second, qui paraît du même rang que le premier, se nomme Selameh; il a trente-cinq ans environ et il louche, ce qui lui donne un air peu gracieux. Quant au troisième, dont je n'ai jamais su le nom, c'est un vieux Bedouin d'une cinquantaine d'années; comme il laisse toujours parler les deux autres, j'en conclus qu'il est de condition inférieure. Après une demi-heure de conversation, les trois scheikhs nous quittent et rentrent dans le campement avec Abou-Daouk et Hamdan.

Nous croyions être débarrassés des Ahouethat; mais nous avions compté sans nos hôtes. Les cinq cents piastres convenues avaient été versées par nous, entre les mains de Hamdan, et nous nous figurions bonnement que celui-ci les avait remises à qui de droit; il n'en était rien, ou peut-être nos amis les scheikhs de la rive occidentale avaient-ils jugé convenable

de prélever une dîme sur la somme. Ce qui est certain, c'est que les réclamations et les criailleries recommencent de plus belle. Sellam n'est pas le dernier à la besogne, je lui crie, plus fort que lui, que j'ai donné cinq cents piastres à Hamdan, pour lui et les siens, et qu'il s'en aille au diable, s'il n'est pas content. Évidemment le brave garçon ignorait encore, à ce moment, que cinq cents piastres eussent été versées pour lui et pour sa bande, car à cette nouvelle il me baisa encore une fois la barbe et s'enfuit au plus vite de notre tente, afin, sans doute, d'aller porter ses réclamations ailleurs.

Enfin nous pouvons déjeuner, c'est bien heureux! Aussitôt après, Samet-Aly reparaît et m'engage à venir visiter avec lui le camp de la tribu. Édouard et Philippe m'accompagnent; Rothschild et François chassent autour de la tente; Belly, Loysel et Louis prennent au hasard un Bedouin avec eux et vont aussi à la chasse. Il n'y a pas de danger, nous disent Hamdan et Samet-Aly; nous allons donc, chacun de notre côté, en pleine sécurité. D'abord nous faisons le tour du campement, au milieu duquel est un énorme espace, entièrement dégagé de tentes et formant une sorte de place publique; c'est sur cette place que s'ouvrent toutes les tentes, formées de pièces d'étoffe noire ou noire rayée de blanc. Samet-Aly nous conduit, avec un certain amour-propre, à la sienne qui est assez vaste et sous laquelle plusieurs femmes, vieilles et jeunes, uniformément vêtues d'une simple chemise bleue, tête, bras et jambes nus, font cuire, sur une plaque de fer, de ces minces galettes de farine qui constituent le pain des Arabes nomades. Toutes ces femmes, dont les cheveux sont graissés de beurre ou d'huile, ce qui les rend presque rousses, sont fort peu ragoûtantes; quelques-unes d'entre elles ont d'assez belles formes, il est vrai, mais ce sont les très-jeunes femmes. D'ailleurs leur abominable chevelure et le tatouage bleu de leur figure en

fait de vrais laiderons; elles ont de fort bonnes dents en général; c'est là le plus clair et le plus net de leur beauté. Toutes ont la rage de la pipe et elles nous obsèdent pour avoir du tabac, que nous ne leur distribuons qu'avec une extrême parcimonie, parce que nous voyons venir le moment où nous n'en aurons plus pour nous-mêmes.

Samet-Aly, après nous avoir forcé d'accepter des galettes toutes chaudes, fricassées par ses femmes, nous fait admirer sa monture : c'est une belle jument noire qui à coup sûr n'a pas plus que les habitants du lieu, l'habitude de voir des Européens, car elle renâcle et montre un effroi très-grand à la vue de notre costume, et son maître a beaucoup de peine à la calmer, en la caressant. Comme nous avons hâte de mettre un peu mieux à profit notre repos forcé d'un jour, nous demandons au scheikh un homme qui nous conduise promener vers la plage, dans l'espérance de trouver quelques nouveaux objets d'histoire naturelle. Un guide nous est donné et nous partons aussitôt.

Notre promenade a été fort insignifiante : pas d'insectes, pas de coquilles, si ce n'est quelques mélanies mortes et apportées par les torrents des montagnes; quelques échantillons de belles roches, voilà tout ce que nous avons recueilli. Une fois sortis des halliers, dans lesquels paissent d'innombrables chameaux, nous avons trouvé une plaine sablonneuse, au bout de laquelle un cours d'eau infranchissable et couvert de roseaux peu élevés, nous a barré le passage; nous avons donc repris le chemin du camp, après avoir rempli nos poches et chargé notre Bedouin de cailloux.

Au retour nous avons eu la désagréable surprise de trouver les cartes plus embrouillées que jamais. A peine sommes-nous rentrés dans notre tente, que Sellam y reparaît furieux; il tient une poignée de piastres qu'il jette sur la table en me disant :

« Je ne suis pas un mendiant; j'ai chez moi autant d'argent qu'il m'en faut, et je ne veux pas d'aumône. » Là-dessus notre homme s'éloigne, laissant quatre-vingts piastres qu'il avait reçues, pour sa part des cinq cents que nous avions payées. Nous pensions ne plus le revoir et nous étions peinés de cette conclusion; ceci prouve que nous ne connaissions pas encore suffisamment les Bedouins. Moins d'une demi-heure après, maître Sellam avait si bien regretté ses quatre-vingts piastres, qu'il était revenu pour les réclamer; il est vrai qu'à force d'obsessions, il parvenait à nous en extorquer vingt de plus, et après ces vingt, dix autres encore, pour faire ferrer son cheval, à ce qu'il disait. Une fois ce petit supplément obtenu, Sellam se montra ravi, il nous embrassa tous, en nous donnant les poignées de main et les noms les plus tendres et il partit enfin pour tout de bon. Nous ne l'avons plus revu.

J'ai dit tout à l'heure que Belly, Loysel et Louis étaient allés de leur côté à la chasse, sous la protection de l'un des Bedouins du campement. Au bout d'une heure, ils étaient rentrés un peu plus vite qu'ils n'étaient partis. Voici pourquoi. Lorsqu'ils furent arrivés à la limite du Rhôr, c'est-à-dire hors du fourré, leur guide se mit à courir, en poussant un cri, et se jeta à plat ventre; à ce cri, une dizaine de Bedouins parurent hors des broussailles et s'approchèrent assez rapidement de nos amis, que cette étrange manœuvre intriguait singulièrement. Les arrivants disaient, en s'approchant, leur éternel Saoua! Saoua! (Ensemble! Ensemble!) mot qui signifie d'ordinaire que l'on n'a pas de mauvaises intentions. Loysel, avec sa confiance habituelle, marchait donc à eux de son côté, lorsque Louis, grâce à son expérience des mœurs arabes, qu'il avait eu tout le temps d'étudier en Algérie, l'arrêta court. « Monsieur, monsieur, lui dit-il, vous ne connaissez pas ces gueusards-là. Prenez garde; ils vont nous entourer, sauter sur nos

armes, et nous régler notre compte, si nous les laissons faire. Maintenons-les à distance. » Aussitôt les trois fusils furent armés, et les Arabes s'arrêtèrent incontinent. Ensuite de quoi, nos imprudents promeneurs se retirèrent en bon ordre et revinrent au camp, toujours prêts à faire feu; ces gens, dont le bon vouloir était plus que problématique, n'osèrent les suivre et se dispersèrent. C'était évidemment un coup manqué.

Jusqu'au dîner, nous avons travaillé assez tranquillement dans notre tente; mais après notre repas, de nouvelles tribulations sont venues nous assaillir. Voilà maintenant les Beni-Sakhar qui manifestent le désir de nous protéger tout seuls. « Sur leur territoire, disent-ils, ils ont le droit exclusif de nous escorter. » D'ailleurs ils sont assez forts pour que nous n'ayons plus besoin désormais d'une autre protection que la leur. En conséquence, ils nous demandent de renvoyer immédiatement Thâamera et Djahalin, et de prendre parmi eux l'escorte qui nous est nécessaire pour aller plus loin. Hamdan, qui nous annonce ce nouvel imbroglio, a encore un peu pâli, je crois; il n'a plus d'appétit, et il est en proie à mille terreurs. Il est évident que si notre course était à recommencer, il ne nous offrirait plus si bravement une protection dont nous sommes bien obligés aujourd'hui de reconnaître l'inefficacité. Espérons pourtant que demain tout cela s'arrangera. Je reconforte de mon mieux le pauvre Hamdan, dont les hommes, et Ahouad surtout, montrent, je dois le dire, beaucoup plus de résolution que leur scheikh. Quant à Abou-Daouk, il n'a pas paru de la soirée.

Dès que la nuit est venue, un petit cri guttural retentit de tous les côtés à la fois, c'est le cri de rappel des chameaux, dont quelques centaines arrivent à la file, et viennent se parquer dans la clairière que nous regardions comme une sorte de place publique, et qui n'est en définitive que l'enceinte dans laquelle

les troupeaux de la tribu sont enfermés d'habitude, pour passer la nuit. A peine tout le bétail est-il rentré, qu'une sorte de chant saccadé retentit dans le Rhôr; il est crié par un cavalier qui marche bon train, et dont la voix, après s'être rapprochée de nous, s'éloigne peu à peu et finit par s'éteindre dans le lointain. En entendant cette proclamation inattendue, nous étions sortis de notre tente, pour nous informer de ce qu'elle pouvait être, et nous apprîmes que c'était la ratification d'un traité de paix, conclu entre les Djahalin et les Beni-Sakhar.

Il y a quelques mois, une douzaine de chameaux avaient été enlevés aux Beni-Sakhar, comme la chose se pratique entre gens du désert, et cela par les soins de maître Abou-Daouk ou de quelqu'un des siens. Depuis lors, Djahâlin et Beni-Sakhar n'avaient plus eu de relations qu'à coups de fusil, et le scheikh des Djahalin, ennuyé de ces chicanes perpétuelles qui lui coûtaient de temps en temps quelques hommes ou quelques bêtes, avait eu l'heureuse idée de profiter de notre voyage, pour venir proposer la paix à la puissante tribu qu'il avait offensée. Aujourd'hui que je connais assez bien les Bedouins, je me demande comment Abou-Daouk fût assez audacieux pour s'aventurer sur le territoire des Beni-Sakhar, lorsqu'une pareille cause d'inimitié devait l'en tenir éloigné à tout jamais. Comment ce diable d'homme réussit-il à calmer tous les ressentiments, même en s'engageant à restituer les chameaux volés? Je l'ignore. Probablement il graissa la patte à nos amis Samet-Aly et Selameh, et ceux-ci déclarèrent l'honneur satisfait.

Ce qui est certain, c'est que le légitime propriétaire des chameaux à rendre, était le cavalier que nous entendions crier, en galopant d'un campement à l'autre (car il y en avait plusieurs dans ce canton), et voici ce qu'il disait à tue-tête : « Paix! Paix! Amitié! amitié entre les Djahalin et nous! Dhaif-Oullah-

Abou-Daouk a juré de nous rendre les chameaux qu'il avait pris. Paix! Paix! Amitié! amitié! » Ceci traduit littéralement signifiait, je pense : « ô Beni-Sakhar! si demain matin vous rencontrez Abou-Daouk et ses gens se promenant sur notre territoire, ne leur cassez pas la tête d'un coup de fusil ou de dabbous; ne les embrochez pas avec vos lances ou vos yataghans. Entre Bedouins, il n'y a que la main, et nous sommes redevenus les meilleurs amis du monde; ils nous ont amené des bonnes gens à qui nous allons soutirer force bakhchikch, et les plus gros possibles. Donc Abou-Daouk est notre excellent ami. Qu'on se le dise! »

Petit à petit tous les bruits se sont éteints autour de nous. A part les gloussements des chameaux, les aboiements des chiens de la tribu et le pétillement des feux de bivouac, tout est retombé dans le silence. Enfin, après une courte causerie, chacun de nous a gagné sa couchette, et nous avons passé, malgré la vermine qui ne nous quitte plus, une nuit excellente.

14 JANVIER.

Nous avions espéré que tout s'arrangerait pour ce matin, et qu'il nous serait possible de nous mettre en route de bonne heure. Illusion de plus! Comme de coutume, nous étions sur pied au petit jour, et les débats les plus vifs ont aussitôt commencé, entre les scheikhs des Beni-Sakhar, d'une part, et, de l'autre, Abou-Daouk et Hamdan, stipulant pour notre compte. Il ne s'agit plus cette fois de petits voleurs comme les Ahouethat; aujourd'hui nous avons affaire à des gens de distinction en ce genre, aussi n'est-ce plus par centaines de piastres, mais bien par milliers que parlent ces messieurs. C'est à se donner au diable. Dix fois de suite Hamdan ou Matteo vient nous apporter un bulletin verbal de notre situation, et nous sommes

bien tentés de croire que la discussion, qui ne fait qu'embrouiller les cartes de plus en plus, finira par s'envenimer si bien, que nous aurons toutes les peines du monde à nous tirer de là, si ce n'est la bourse parfaitement nette, et encore, dans ce cas, est-ce ce qui peut nous arriver de plus heureux.

Depuis plus de deux heures, les hautes parties contractantes changent de place toutes les cinq minutes, et vont s'accroupir en cercle à quelques pas de la place où elles étaient assises auparavant, afin de s'éclaircir les idées. Pendant ce temps-là, nous n'avons rien de mieux à faire que de fumer tranquillement notre tchibouk, en appelant la patience la plus obstinée à notre aide, et en témoignant, autant que nous le pouvons, une parfaite indifférence pour l'issue de la discussion qui s'agite en ce moment. Nous sommes d'ailleurs entourés d'une masse de Bedouins des deux sexes, qui nous observent avec la plus impertinente curiosité, et qui nous extorquent le plus qu'ils peuvent de tabac à fumer, ou même de fourneaux de pipes.

Vers dix heures enfin, Hamdan vient me dire que les scheikhs des Beni-Sakhar demandent deux mille cinq cents piastres, pour nous accompagner, pendant tout le reste de notre voyage, sur la rive orientale de la mer Morte. C'est un peu cher; nous avons donc la maladresse d'hésiter; mais comme surtout nous avons la sottise d'écouter le drogman François qui, par méchante humeur, nous pousse à refuser, lorsque nous nous décidons à accepter les conditions qui viennent de nous être proposées, il est trop tard! A peine avons-nous envoyé Hamdan et Matteo dire que nous consentons à donner la somme demandée, qu'ils reviennent tout effarés nous annoncer que maintenant ce sont trois mille piastres qu'on exige.

Du coup, tous mes beaux semblants de calme et de patience s'évanouissent; je jette ma pipe et je cours au point où se tient le conciliabule. Prenant alors par le bras le scheikh Selameh,

je lui dis avec un ton fort animé par la colère, que nous Français nous n'avons qu'une parole, et que ce que nous disons une fois reste dans la mémoire d'Allah. « Nous aussi, me répond le scheikh. — Eh bien! alors, prouve-le moi mieux que tu ne viens de le faire. Tu m'as demandé deux mille cinq cents piastres; je te les ai accordées, et voilà que tu en demandes maintenant trois mille! Est-ce n'avoir qu'une parole, cela? » Selameh et ses amis sont un peu penauds, d'autant plus que j'ai appelé tout mon arabe à mon aide, et que j'ai dit ces paroles assez haut pour que tous les curieux qui nous entourent, les aient parfaitement entendues. Je commence à espérer que mon reproche a bien produit l'effet que je voulais. Je prends donc la main du scheikh, et je lui dis le plus gravement que je puis : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux, je jure que lorsque mes compagnons et moi nous serons revenus sains et saufs ici, à cette place, près de tes tentes, après que toi, et tes deux amis, vous nous aurez accompagnés et fidèlement protégés, je vous donnerai les trois mille piastres que vous demandez. J'ai juré par Allah; à ton tour maintenant, scheikh, jure aussi par Allah. » Selameh me fait le serment que j'exige, ses deux compagnons le répètent après lui, et je suis enchanté. C'est trois mille piastres que cela nous coûte, mais je suis sûr maintenant du dévouement de ces hommes, qui se feraient plutôt hacher que de manquer à une parole aussi solennellement donnée.

Au reste, cette scène a produit un bon effet dans la tribu, et je m'aperçois que j'ai très-bien fait de faire intervenir le nom d'Allah dans notre marché; à partir de ce moment, nous ne sommes plus des mécréants aux yeux de ces sauvages, et ils sont, à cette heure, tout disposés à nous respecter, et au besoin même à nous défendre.

Pendant que la discussion dont je viens de raconter la con-

clusion suivait son cours, nos tentes et nos bagages avaient été repliés et chargés. Tout était donc prêt pour le départ. Les trois scheikhs coururent à leur tente, prirent leur lance, sautèrent à cheval, et, à neuf heures et demie, nous étions en marche, tout heureux d'avoir encore vaincu une difficulté qui pouvait devenir fort sérieuse. J'arrive bien vite à notre itinéraire de la journée.

En sortant, à neuf heures trente-deux minutes, du campement des Beni-Sakhar, nous nous dirigeons un peu obliquement vers la montagne, c'est-à-dire à peu près directement à l'est. Nous sommes toujours dans le Rhôr-Safieh; mais en quelques minutes nous sommes hors de la forêt, et nous entrons dans la plaine sablonneuse où la veille nous étions allés faire une promenade.

A onze heures seize minutes, après quelques instants de halte, nous marchons au nord-est. Une plaine de deux mille mètres de largeur nous sépare alors de la moutagne, qui est formée de roches noires, déchirées, et qui semblent avoir subi l'action du feu le plus vif. Derrière cette montagne noire, est une autre montagne beaucoup plus élevée, formée de roches rougeâtres, et nommée le Djebel-A'acy. A dix heures vingt-deux minutes, nous sommes justement en face du sommet le plus élevé du Djebel-A'acy. A notre gauche, l'horizon est borné par le Djebel-es-Sofa et par le Djebel-ez-Zouera, en avant desquels se détache la masse du Djebel-el-Melehh.

A dix heures trente minutes, nous sommes en face de la pointe sud de la mer Morte, et à notre droite, la montagne noire n'est plus qu'à quinze cents mètres. Nous marchons toujours au nord-est, et l'axe de la montagne converge avec la direction que nous suivons, de telle façon qu'à dix heures trente-cinq minutes, nous ne sommes plus éloignés que de quatre à cinq cents mètres du pied des rochers. Nous chemi-

nons toujours sur un sol sablonneux et sans rocailles. Tout à coup, au moment où le vent nous apporte l'affreuse odeur d'une carcasse de chameau gisant sur le sable, à quelques cents pas de nous, plusieurs vautours prennent leur vol et abandonnent leur festin, tandis qu'une magnifique panthère, qui déjeunait en société avec eux, passe sous nos yeux, sans avoir l'air de se presser.

Nemr ! nemr ! — un tigre ! un tigre ! — crient tous nos Arabes, et deux ou trois d'entre eux se lancent à la poursuite de l'animal, qui n'a pas l'air d'en avoir le moindre souci; la panthère semble ramper plutôt que courir, et quand les cavaliers paraissent sur le point de l'atteindre, d'un bond elle franchit un espace énorme, et se remet à fuir tout aussi tranquillement qu'avant. Plusieurs fois elle répète ce manége de chat, et nos cavaliers jugent prudent de tourner bride, et de ne pas se fatiguer plus longtemps pour rien; bientôt la panthère rentre tranquillement dans le fourré, et il n'en est plus question.

A dix heures trente-cinq minutes, nous traversons une rivière nommée el-Merouah, qui court en ce point du sud-est au nord-ouest. C'est le même cours d'eau qui nous avait hier barré le passage. A dix heures trente-neuf minutes, le bord de la mer est à trois kilomètres environ sur notre gauche; la montagne noire, que nous suivons presque parallèlement, est à quatre cents mètres sur notre droite, et derrière elle s'élève toujours majestueusement le Djebel-A'acy. A dix heures quarante-deux minutes, la montagne noire s'ouvre et forme l'Ouad-ez-Zaher, en avant duquel est une petite colline composée de monticules gris. Nous cheminons toujours sur le sable, et à dix heures quarante-six minutes, le sol est jonché d'énormes puddings de cette admirable brèche que l'on connaît, dans les arts, sous le nom de brèche universelle; elle est formée d'une belle pâte de

porphyre vert, dans laquelle sont noyés d'innombrables galets de granit de toutes les couleurs. On ne savait d'où provenait cette belle roche, employée par les anciens dans quelques-uns de leurs plus somptueux monuments; il est certain aujourd'hui qu'elle venait des montagnes de la Moabitide et du Djebel-A'acy. D'autres fragments de roche roulée, sont de ce magnifique porphyre rouge antique, moucheté de blanc et à pâte compacte. Au Djebel-A'acy donc se trouve aussi un gîsement de cette roche précieuse.

A dix heures cinquante minutes, les puddings ont disparu; nous cheminons de nouveau dans un terrain de sable, et dans le flanc du Djebel-A'acy s'ouvre un immense cratère La mer qui, à dix heures quarante-six minutes, était encore à deux mille mètres à notre gauche, n'est plus, à onze heures, qu'à sept cents mètres environ. A onze heures trois minutes, le terrain est toujours sablonneux, quoique jonché de gros blocs de grès roulé, mais de grès veiné des plus riches teintes. A onze heures quatorze minutes, nous traversons un large ravin; c'est l'Ouad-Khaderah, dont le lit est rempli de blocs de ce grès magnifique dont je viens de parler. Nous cheminons toujours au nord-est; mais la montagne noire s'est éloignée de notre route, et elle est alors à environ huit cents mètres, tandis que la mer n'est plus qu'à six cents mètres sur notre gauche. Sur l'autre rive se voit, précisément en face de nous, la pointe nord du Djebel-el-Melehh. Il est alors onze heures dix-huit minutes, et nous nous retrouvons dans une plaine de sable.

Aussitôt que le terrain se présente dégagé devant nous, tous nos cavaliers arabes sont pris, comme de grands enfants, de la manie de faire de la fantasia en avant de la caravane; ils s'excitent, se poursuivent au galop et la lance dans les reins; on jurerait qu'ils vont se transpercer, et au moment où le fer de la lance

du poursuivant effleure le dos du poursuivi, le premier fait une volte rapide, et les rôles changent. Ce jeu, fort niais d'ailleurs, est le seul qui émoustille vivement les Bedouins; il n'y a pas un d'entre eux qui tienne en place, quand la course a commencé, et c'est, en définitive, un spectacle assez amusant.

Cette fois cependant, un accident sérieux interrompt brusquement les plaisirs de notre escorte. Mohammed, qui est d'ordinaire plus enragé que tous les autres, s'est lancé à fond de train sur la piste d'un des scheikhs des Beni-Sakhar, en faisant pirouetter son fusil qu'il manie comme une javeline. Tout à coup le cheval du scheikh trébuche, et s'élance d'un bond hors d'une place où le sable a cédé sous ses pieds; il est trop tard pour que Mohammed puisse éviter ce point dangereux, son cheval y arrive à l'instant même où le premier a franchi, et ses deux jarrets de derrière s'enfoncent. Aussitôt la bête et le cavalier font un effort impuissant; toute la croupe entre rapidement dans le sable mouvant. Le cavalier, sans quitter la bride, cherche à se dégager des étriers; il enfonce à son tour. Le malheureux cheval essaie de sortir de cette affreuse fondrière, par des efforts convulsifs qui ne font que l'enterrer plus profondément. Tous nos fantassins accourent à l'instant; avec une audace incomparable, tous se cramponnent au harnais de tête et aux oreilles du cheval, au risque d'être engloutis avec lui dans l'abîme qui vient de s'ouvrir, et, par un effort surhumain, ils arrachent de son tombeau de sable, le cheval dont on ne voyait déjà plus que les naseaux.

Dieu soit loué! tout le monde, hommes et bêtes, est sauvé! Mohammed caresse avec amour sa monture, qui en un clin d'œil se couvre de sueur et d'écume, tant a été grand son effroi; puis il remonte en selle et cherche avec soin, à partir de ce moment, le terrain qui a l'apparence la plus rassurante. Pendant quelques minutes, nous avons assisté à cet horrible spec-

tacle, qui nous a rappelé le trou de la plaine de Sodome, et nous nous remettons en marche, en nous éloignant de cette plage maudite. Il est alors onze heures vingt-sept minutes.

Que serait-il arrivé, si tout à l'heure, l'un de nos chasseurs de panthère eût éprouvé le même accident que Mohammed? Monture et cavalier eussent infailliblement péri, étouffés dans le sable, avant qu'il eût été possible d'arriver jusqu'à eux, pour leur porter secours.

Nous entrons alors au milieu d'une suite de mamelons gris, qui garnissent le pied de la montagne de roches noires déchiquetées, dont l'axe se rapproche rapidement de la plage. A onze heures trente-cinq minutes, nous marchons presque directement à l'est, et à onze heures trente-huit minutes, nous suivons la même direction, à vingt mètres seulement du pied de la montagne et à deux cents mètres du bord de l'eau. Les monticules de sable gris continuent à garnir la plage que nous longeons. A onze heures quarante minutes, nous sommes dans une nouvelle plaine de sable, semée de gros blocs de grès roulés. A onze heures quarante-deux minutes, nous faisons halte sous un seyal pour déjeuner.

A midi un quart, nous remontons à cheval, et nous nous dirigeons au nord-nord-est. A midi vingt-cinq minutes, nous sommes sur une plage détrempée, à vingt mètres seulement du pied des roches noires. A gauche, à cinquante mètres environ, commence une large lisière de roseaux qui règne jusqu'au bord de la mer, et celui-ci n'est qu'à deux cents mètres au plus. En ce point cessent les roches noires. Derrière elles se montre une haute montagne formée, comme le Djebel-A'ac y de roches rouges déchiquetées. Là, cette montagne s'ouvre pour donner passage à l'Ouad-el-Qenaïeh (vallée des roseaux). La montagne elle-même porte le nom de Djebel-el-Qenaïeh.

En face du point où débouche l'ouad, nous trouvons sur le

sol, à une cinquantaine de mètres à droite de la route que nous suivons, une énorme pierre ronde, que de loin nous prenons pour une margelle de puits, et qui n'est qu'un immense disque façonné, de trois mètres de diamètre et d'un mètre de hauteur. Cette pierre étrange est brisée. Quelle a pu être sa destination ? Je n'en sais en vérité rien ; mais à coup sûr une pierre semblable n'a pas été taillée par les Romains, et encore bien moins par les Arabes. Elle est sans doute, pour moi du moins, contemporaine de la Pentapole maudite.

A partir du défilé boueux que nous venons de franchir, nous entrons dans le Rhôr-en-Nemaïreh (marais du petit tigre). Un petit golfe de trois cents mètres de largeur borne la pointe sud de ce Rhôr. La plage du golfe est nue, mais à quelques mètres seulement du bord commence la large lisière de roseaux que j'ai signalée tout à l'heure. Le Djebel-el-Qenaïeh, dont nous nous éloignons, est alors séparé de notre route par une plaine de cinq cents mètres de largeur environ, plantée de seyal, et garnie, au pied de la montagne, de monticules formés par des éboulements de roches fragmentées.

A midi trente-six minutes, nous marchons au nord à travers les mimosas ou seyal, à cinq cents mètres du bord de l'eau et à six cents du pied de la montagne. Sur notre droite, se montrent les escarpements rougeâtres d'une haute montagne nommé le Djebel-Arraq, dont la base nous est masquée par une autre montagne formée de roches rougeâtres ; à midi quarante-six minutes, la plaine couverte de mimosas, à travers laquelle nous cheminons, monte un peu, et une fois sur le plateau, nous nous trouvons au milieu de décombres immenses, qui portent le nom d'en-Nemaïreh.

A vingt mètres à droite, paraît d'abord un tertre couvert de ruines, puis à gauche, à cinquante mètres, un édifice carré de six mètres de côté, bâti en grosses pierres et divisé en deux

chambres. A midi quarante-huit minutes, nous sommes en face et à quatre cents mètres d'un mamelon considérable tout couvert de décombres; le bord de la mer est alors à mille mètres sur notre gauche. Jusqu'à midi cinquante-trois minutes, nous traversons des ruines, c'est-à-dire que ces ruines occupent une étendue d'un kilomètre environ en longueur.

A midi cinquante-cinq minutes, nous coupons, en marchant au nord-ouest, un joli ruisseau d'eau vive, dont le lit et les abords sont remplis de gros blocs roulés. Ce cours d'eau coule par quatre ravins différents; au delà commence le Sahel-en-Nemaïreh, borné à l'est par une montagne dont les roches sont grises à la base et rougeâtres vers le sommet. Le pied de cette montagne est à six cents mètres de notre route, qui est revenue au nord. A une heure trois minutes, nouveau ruisseau, au delà duquel reparaissent des décombres, et entre autres ceux d'un édifice placé à cinquante mètres de la route. Cet édifice est carré, et il a été flanqué, aux quatre angles, de tours qui forment aujourd'hui quatre monceaux de pierres bien distincts. Les Arabes le nomment Bordj-en-Nemaïreh. Un peu plus loin, se voit, à quatre cents mètres environ du chemin, un autre édifice en ruines, carré aussi, mais plus petit.

A une heure dix minutes, nous traversons une plaine couverte de mimosas et semée de gros cailloux roulés. Elle a neuf cents mètres de largeur jusqu'à la mer, et quatre cents seulement jusqu'au pied des montagnes; c'est l'extrémité nord du Rhôr-en-Nemaïreh. La montagne que nous longeons est ravinée, et c'est très-probablement par le ravin que nous voyons, qu'ont roulé les cailloux qui jonchent le sol. Vers ce point, le flanc de la montagne présente une énorme tache formée de deux teintes, violette et verte, superposées. Cette tache a de loin l'apparence, en très-grand, de certaines couches des marnes irisées que l'on rencontre dans l'est de la France.

Ici la plage se resserre très-rapidement, de telle sorte qu'à une heure vingt et une minutes, nous ne sommes plus qu'à cent cinquante mètres du pied de la montagne, et à quatre cents du bord de l'eau. En ce point, débouche un ravin, horrible d'aspect, et qui se nomme l'Ouad-es-Souêeb (la vallée rocailleuse). Bientôt nous traversons le lit du torrent qui en tombe, et qui est rempli de blocs de grès roulés.

Depuis le Bordj-en-Nemaïreh, notre route est au nord-nord-est, et nous conservons cette direction, jusqu'à une heure trente et une minutes. En ce point, la montagne n'est plus qu'à cent cinquante mètres; la mer est à cent mètres seulement, et nous entrons dans le fourré de roseaux qui borde la plage. Celle-ci va en se rétrécissant de plus en plus, et à une heure trente-neuf minutes, nous ne sommes qu'à une dizaine de mètres du bord de l'eau, et au pied même d'un coteau couvert de grosses pierres roulées, placé en avant des hautes montagnes. Le sol du défilé que nous traversons est jonché de blocs de grès roulés, ou de blocs grisâtres, qui rendent la marche des chevaux difficile. Quant au défilé lui-même, il est connu des Arabes sous le nom d'el-Meraïced, c'est-à-dire le coupe-gorge. De nombreux ravins sillonnent le flanc de la colline dont nous suivons le pied.

A une heure cinquante minutes, nous marchons au nord-nord-est, et à une heure cinquante-trois minutes, au nord-nord-ouest. En ce moment, la plage a environ quatre-vingts mètres de largeur, et la montagne est à cent vingt mètres de notre route. Tout ce terrain est planté de mimosas, et le bord de l'eau est partout garni de sa large lisière de roseaux, qui suit tous les contours que forme la plage. Nous arrivons alors en face d'un nouvel ouad, qui monte vers la terre de Moab, et qui se nomme Talâa-Semâan ou Sebâan. C'est le Djebel-es-Salth qui en forme le flanc nord. Nous rentrons alors dans le fourré,

en marchant au nord-ouest, et ce fourré est formé d'arbres et d'arbustes épineux, qui lui ont valu son nom de Eçal (les arbres épineux).

A deux heures quinze minutes, nous sommes en face de l'Ouad-el-Eçal, qui débouche à douze cents mètres à notre droite; à cent mètres à gauche commence la lisière de roseaux, qui en ce point a une largeur d'environ cent mètres. Nous faisons ici une halte de quelques minutes, et, à deux heures vingt-quatre minutes, nous repartons vers le nord-nord-est, à travers les seyal. Le pied de la montagne qui borne, au nord, l'Ouad-el-Eçal, est à mille mètres, tandis que la lisière de roseaux s'est éloignée à deux cent cinquante mètres environ.

A deux heures trente-sept minutes, nous traversons un joli ruisseau d'eau vive. A deux heures quarante minutes, nous passons entre les tentes d'un campement des Beni-Sakhar; et, à deux heures quarante-sept minutes, nous arrivons enfin à un second campement établi au lieu nommé spécialement el-Eçal, et en face du point où débouche une nouvelle vallée nommée par les uns Ouad-Katzrabba, et Ouad-Katzroubba par les autres[1]. Nous sommes chez des amis, et c'est là que nous allons passer le reste de la journée et la nuit.

En arrivant, nous nous apercevons tout d'abord, à l'espèce de respect avec lequel on nous entoure, que la protection des trois scheikhs Beni-sakhar, si elle ne nous débarrasse pas de la curiosité des Bedouins, n'est pas pour cela à dédaigner. Ce qui est certain, c'est que jusqu'ici voilà la première fois qu'on nous témoigne autant d'égards. La chaleur est très-forte, et bien plus considérable encore que sur la rive occidentale; il semble que nous soyons dans une fournaise, bien que le seïmoum ne soit pour rien dans la température dont nous souffrons.

1. Voyez planche XIII.

Nous profitons de tout le reste du jour pour faire une chasse obstinée aux insectes qui pullulent sous toutes les pierres, en compagnie des plus magnifiques scorpions noirs que j'aie jamais vus. Il en est, en vérité, qui ont la taille d'une écrevisse, et, quelque beaux qu'ils soient, nous leur faisons avec persévérance payer l'inquiétude qu'ils nous causent, lorsqu'ils se montrent à nous à l'improviste.

Les roses de Jéricho (*anastatica hierichuntica*), se rencontrent ici en abondance; elles sont profondément enracinées dans le sol sur lequel elles ont vécu de leur vie de fleur. Toutes, à cause de la sécheresse, sont crispées et recroquevillées, et leur couleur, qui se confond avec celle du terrain, les rend assez difficiles à apercevoir. Nous commençons à en faire une ample provision.

Quand l'obscurité arrive, nous rentrons au camp, où nous continuons à jouir de la sécurité et du calme le plus parfaits. Après le dîner, lorsque toute la besogne de la journée est finie, nous cherchons, en fumant tranquillement notre tchibouk, ce que pouvait être la ville dont nous avons aujourd'hui traversé les vastes ruines. Leur nom arabe de Kharbet-en-Nemaïreh, nous fait tout d'abord penser à Gomorrhe, l'A'amoura de l'Écriture et des Arabes; mais le nom significatif d'en-Nemaïreh nous force bien vite à changer d'avis. Il ne me paraît pas possible, en effet, de voir mieux qu'une analogie illusoire, entre les deux dénominations. Il faut donc trouver autre chose. A-t-il existé là une ville considérable à une époque plus récente que la destruction de la Pentapole ? C'est possible.

Dans l'*Onomasticon* d'Eusèbe, nous lisons au mot Νεμηρίμ (au lieu de Νεκηρίμ), que Βενναμαρήμ était un bourg de la Moabitide, situé au nord de Zoar. Saint Jérôme transcrit *Benamerium* le nom de cette localité. Il y a si près de Bennamarim à en-Nemaïreh, que je ne doute pas que la localité

moabitique, dont il s'agit dans ce passage, n'ait été réellement un village peu important, bâti sur l'emplacement des ruines de Seboïm. Dans tous les cas, ce ne peut être la Nimrim située sur la rive orientale du Jourdain, à vingt lieues de là, qui a été désignée dans le passage d'Eusèbe. Celle-là est au nord de Jéricho, et Eusèbe ne se serait certainement pas servi de l'indication *au nord de Zouera*, pour en fixer la position.

Il est un autre village nommé Λουείθ, qu'Eusèbe place μεταξὺ Αροπόλεως καὶ Σοορῶν, entre Aréopolis (Rabbat-Moab, er-Rabbah) et Zouera. L'emplacement d'en-Nemaïreh conviendrait bien à celui de Loueith; car la route ancienne d'er-Rabbah à Zouera passe par l'Ouad-ebni-Hammid. Mais il y a d'autres ruines dont je parlerai un peu plus loin, qui peuvent revendiquer l'honneur d'avoir appartenu à la Loueith d'Eusèbe.

En résumé, nous restons, à la première vue, dans le doute le plus complet sur l'identification de ces vastes ruines, et je dirai à l'avance que ce fut au retour, et après avoir traversé le cratère effrayant qui domine cette localité, qu'en y revenant à travers d'autres ruines qui jonchent le sol du Talâa-Semâan au Sebâan, je fus tout naturellement conduit à penser que nous foulions l'emplacement de la Seboïm de l'Écriture.

Je n'ajouterai plus qu'un mot, c'est que ces ruines signalées par Irby et Mangles, et revues depuis par Lynch, ont été prises à tort par ces voyageurs, pour les ruines de Zoar. Il suffit de lire, dans la Genèse, la narration qui concerne la catastrophe de Sodome et la fuite de Loth, pour demeurer parfaitement convaincu que Zoar, où Loth, parti de Sodome au point du jour, arriva lorsque le soleil se montrait, ne peut en aucune façon être recherchée sur l'autre rive de la mer Morte et encore moins au Kharbet-en-Nemaïreh. Car, même en adoptant l'hypothèse absurde et insoutenable de l'apparition subite de la mer Morte, il n'y en aurait pas moins quelques lieues de distance, à vol

d'oiseau, entre Sodome et la prétendue Zoar. Quelque rapide qu'eût été la course de Loth et de ses filles, il leur eût été tout à fait impossible de faire la dixième partie du chemin qui séparait ces deux points, dans l'espace de temps qui s'écoule, en ce pays, entre l'aube et le lever du soleil. C'est donc une question jugée et sur le compte de laquelle peuvent se tromper, en le voulant bien toutefois, ceux-là seulement qui n'ont pas visité les lieux. Pour ma part, aujourd'hui que je crois connaître aussi bien que personne, les rivages de la mer Morte et les contrées voisines, je suis convaincu que ce sont bien Seboïm qu'il faut voir aux ruines de Talâa-Sebâán, et Bennamarim au Kharbet-en-Nemaîreh qui se rattache évidemment aux ruines de Seboïm. Enfin, à en juger par l'énorme étendue des ruines, Seboïm était une ville pour le moins aussi grande que Sodome. Plus tard j'ai retrouvé l'emplacement certain de Gomorrhe, emplacement visité par bien des pèlerins, et toujours méconnu jusqu'à ce jour. Mais n'anticipons pas.

Notre nuit a été excellente, et le repos nous a rendu notre ardeur et notre gaieté. En vérité, tout jusqu'ici nous réussit à souhait, et nous devons être reconnaissants envers la Providence qui nous protége manifestement et se charge d'aplanir, devant nous, toutes les difficultés d'un semblable voyage.

15 JANVIER.

Ce matin au point du jour, j'ai pris une ample série de recoupements sur tous les points importants des deux rives de la mer Morte, et j'ai, en recueillant bon nombre de dénominations, demandé le plus possible de renseignements aux Beni-Sakhar, chez lesquels nous venons de loger.

Nous sommes ici sur la presqu'île nommée de toute antiquité, comme aujourd'hui, el-Liçan — la langue. — Dans l'Écriture

Sainte, en effet, nous en trouvons la mention dans le verset 2 du chapitre xv de Josué, où il est question des limites du territoire de la tribu de Juda : « Leur limite au sud partit de l'extrémité de la mer Salée, depuis la *Langue* qui tourne vers le sud. » Il ne me paraît pas vraisemblable que l'écrivain sacré ait désigné par *la langue* (הלשון), le golfe de bas-fonds qui forme la pointe sud de la mer Morte; car alors cette limite eût forcément traversé ou longé la montagne de Sel, dont il n'est pas question. J'aime mieux y voir le Liçan actuel des Arabes, c'est-à-dire la pointe sud de la presqu'île. A quoi bon, dans le cas contraire, désigner de deux façons différentes l'extrémité de la mer? Dans un écrit aussi concis, une seule désignation suffisait. Je pense donc que l'écrivain sacré a voulu dire que la limite méridionale du territoire de Juda, partait, vers l'extrémité de la mer Salée, de la langue qui regarde le sud, c'est-à-dire d'un point situé vis-à-vis de la presqu'île. Ce qui semble le prouver, c'est que le verset suivant dit que de ce point, la limite va vers le côté du sud, à la montée d'Akrabim. La montée d'Akrabim, ou des Scorpions, peut très-bien être l'Ouad-ez-Zouera, comme M. de Bertou l'a déjà pensé. Pour revenir du fond de la mer Morte à l'Ouad-ez-Zouera, il aurait fallu longer la montagne de Sel en remontant au nord, et il n'est pas parlé de cela. D'ailleurs, quand dans le verset 5 du même chapitre, il est question de la limite septentrionale de la même tribu, nous lisons : Et la limite, à l'orient, est la mer Salée jusqu'à l'extrémité du Jourdain, et la limite du côté du nord, depuis la langue de mer de l'extrémité du Jourdain (מלשון הים מקצה הירדן). De ce que là le golfe nord est nommé explicitement la langue de mer, j'en conclus que plus haut, lorsque nous ne trouvions que le nom הלשון, *la langue*, non spécifié par l'adjonction précise du mot הים, de la mer, il est réellement question d'une langue de

terre[1], et par conséquent du Liçan actuel. Au verset 19 du chapitre XVIII, nous lisons encore le nom du même golfe, sous la forme ים המלח לשון, la langue de la mer Salée.

Il y avait jadis une route qui traversait la presqu'île; cette route, dont la tradition a conservé le souvenir, s'appelait Dharb-el-Liçan, mais elle n'existe plus. Enfin, dans le centre de la presqu'île il n'y a pas de ruines; les Bedouins qui m'entourent sont unanimes en me l'affirmant.

Pendant que j'étais occupé à prendre des renseignements et des notes, une espèce de tumulte se fait entendre derrière moi, dans le camp. J'y cours bien vite, et je vois un de nos moukres aux prises avec un des Djahalin d'Abou-Daouk; le Bedouin, qui a essayé de voler je ne sais quoi, se voyant rudement secoué par notre muletier, saisit son khandjar dont il veut le frapper. Mohammed se lève, s'interpose et est repoussé; il met alors le pistolet à la main, et va abattre froidement le Bedouin. J'arrive à temps pour l'arrêter. Mais tous les Djahalin sont venus aux cris; j'ai peur qu'ils ne prennent fait et cause pour leur frère de tribu, et je suis fort étonné, je l'avoue, de les voir, sans hésiter, l'accabler de malédictions, pour avoir voulu voler ceux qui l'avaient pris à leur solde. Ils font mieux encore, ils le chassent honteusement à coups de pierres. Je n'oublierai de ma vie cette terrible scène : des pierres grosses comme le poing tombaient sur la tête et sur le dos de ce malheureux, qui, sans proférer une plainte, s'éloigna lentement et disparut dans le fourré. Demander qu'on lui pardonnât, c'eût été d'un mauvais exemple peut-être; je laissai donc passer la justice des Djahalin, tout en frémissant d'horreur à la vue d'un châtiment si prompt et si impitoyable.

1. Cohen, dans sa note au verset 2 du chap. XV, dit : langue de terre; en chaldéen, כיפא, rocher. Nous sommes donc du même avis, sur le sens précis que comporte ici le mot isolé signifiant : *la langue*.

Je n'ai plus revu cet homme ; Dieu veuille qu'il n'ait pas péri misérablement dans le Rhôr ! Blessé, sans vivres, abandonné à une si grande distance des tentes de sa tribu, vers lesquelles peut-être il ne lui était plus possible de revenir, j'ai bien peur qu'il n'ait pu aller loin.

J'étais encore tout ému de cette scène de mœurs, lorsque Samet-Aly et Selameh vinrent avec le frère de Selameh, beau garçon de trente-cinq ans, et scheikh du campement où nous venions de loger, me prier de me rendre dans la tente de celui-ci, pour prendre le café. Je m'y rendis aussitôt avec eux, et je trouvai dans une tente assez spacieuse, garnie de nattes et de tapis, mais entièrement ouverte à l'orient, une nombreuse réunion de personnages de distinction, de la tribu des Beni-Sakhar. Les scheikhs portaient tous, sous leur abaya, la longue robe rouge, qui semble un insigne de suprématie. Nos cavaliers, Hamdan et Abou-Daouk en tête, étaient déjà réunis dans la tente, où je fus accueilli avec toutes sortes de prévenances et de gracieusetés.

Après la pipe vint le café; mais quel café, bon Dieu! la liqueur qu'on me fit boire, sous ce pseudonyme, était une véritable décoction de clous de girofle. J'eus tout naturellement l'air de trouver la chose délicieuse, et la conversation roula sur la France. Je fus questionné cent fois de suite sur la puissance de mon pays, sur la force de ses armées, sur le nombre de ses canons, de ses cavaliers, de ses vaisseaux. Toujours revenait le nom magique de Bounabarteh, et j'eus toutes les peines du monde à faire comprendre à mes auditeurs ce que c'était qu'une république. Comment, vous n'avez pas de soulthan ! me répétaient-ils en chœur, mais c'est impossible ! mais ça ne peut pas aller! mais il vous faut un soulthan! mais un pays sans soulthan, c'est un cheval sans cavalier, c'est une tribu sans scheikh, etc., etc. Je n'essayai pas de leur persua-

der que le contraire pouvait avoir lieu chez nous; j'y aurais infailliblement perdu, non pas mon latin, mais tout ce que je sais d'arabe.

Il n'y a si bonne société, dit-on, qu'il ne faille quitter à la longue; je pris donc congé de mes hôtes, et je regagnai bien vite notre camp, emportant des témoignages vivants et fort nombreux, de l'aimable hospitalité dont j'avais été honoré. Je crois, en vérité, que chacun des assistants à la fête m'avait fait l'abandon d'un des habitants de son costume, et j'en ai eu pour longtemps à me débarrasser de ce que je n'avais pas eu la moindre envie d'aller chercher là. Il est vrai qu'à partir de ce jour, chaque visite nous valut un surcroît de vermine.

A huit heures cinquante-trois minutes, nous avons repris notre route, en marchant à peu près directement au nord, mais à quelques degrés à l'ouest. L'entrée de l'Ouad-Katzrabba est à environ huit cents mètres à droite du campement que nous quittons. A gauche, commencent immédiatement des broussailles assez basses qui s'étendent jusqu'à deux cents mètres à peu près. Là se montre la large lisière de roseaux qui borde le rivage. A la même heure de huit heures cinquante-trois minutes, nous sommes précisément en face du fond du golfe formé par la pointe sud de la presqu'île d'el-Liçan, ou d'el-Mezrâah, car elle porte ces deux noms indistinctement. De nombreux seyal parsèment la plaine qui nous sépare du pied des montagnes de Moab, et dont le sol est sablonneux. Deux ravins s'ouvrent dans le flanc de la montagne la plus rapprochée de nous. Le premier donne issue à l'Ouad-Katzrabba; l'autre, devant lequel nous nous trouvons à huit heures cinquante-six minutes, n'a pas de nom particulier que je puisse recueillir.

Derrière ce premier contre-fort se montre une haute montagne. A neuf heures cinq minutes, nous sommes en face du

point le plus élevé de la hauteur qui ferme la plaine à l'est, et presque aussitôt s'ouvre, à notre droite, l'Ouad-el-Éçal. Au delà du lit du torrent qui sort de cet ouad, et qui, dans les fortes pluies, entraîne force cailloux roulés qui jonchent la plaine coupée par de nombreux ravins, nous marchons sur un terrain couvert de petites broussailles, et qui est borné, à l'est, à quelques cents mètres seulement, par des monticules de sable gris, et, à l'ouest, par des mamelons blanchâtres, semblables à ceux de Sebbeh, et dont la chaîne commence à environ trois kilomètres sur notre gauche.

A neuf heures seize minutes, nous sommes presque au pied des mamelons sablonneux de droite. Ceux-ci semblent taillés à pic, et nous dérobent, de temps en temps, la vue des hautes montagnes de Moab. A neuf heures vingt-neuf minutes, nous traversons un ravin assez considérable, dont le lit sort des mamelons de droite, et nous entrons dans une petite plaine couverte de cailloux roulés et plantée de mimosas. Son niveau est plus élevé que celui de la presqu'île. La ligne des mamelons de sable qui couvrent celle-ci, se rapproche très-rapidement de nous. A neuf heures vingt-neuf minutes, elle n'est plus guère qu'à quinze cents mètres, et, à neuf heures trente-cinq minutes, nous passons à travers ces mamelons, en marchant toujours directement au nord.

A neuf heures trente-deux minutes, nous nous sommes trouvés à côté d'une vaste citerne antique. Elle est carrée et elle a vingt-huit mètres de côté. Sur la face est vient aboutir un canal ou conduit maçonné en grosses pierres, qui se retourne brusquement à angle droit vers le nord, et peut se suivre encore sur une assez grande longueur.

A neuf heures quarante et une minutes, les mamelons se séparent devant nous, pour former une petite plaine oblongue de trois cents mètres de longueur, sur cent cinquante mètres

de largeur. A neuf heures quarante-trois minutes, nous rentrons dans les mamelons friables que, de Sebbeh, nous apercevions sur l'une et l'autre rive de la mer Morte. Nous marchons alors vers le nord-nord-est, pendant trois minutes seulement, et, à neuf heures quarante-six minutes, nous prenons la direction nord-nord-ouest, pour la conserver assez longtemps. A huit kilomètres à droite sont d'assez hautes montagnes, c'est le pâté du Djebel-Kharadjeh, ou Kharazeh, suivant la prononciation de quelques-uns des Bedouins qui nous accompagnent.

A neuf heures quarante-huit minutes, nous coupons un petit vallon d'environ soixante mètres de largeur, rempli de broussailles et de mimosas. Ce vallon est borné, au nord, par un lit de ruisseau garni d'arbres nombreux. Au delà, nous retrouvons encore les mamelons blanchâtres, mais cette fois nous apercevons, sur chacun d'eux, les taches de déjections volcaniques rougeâtres, que nous avions étudiées sur l'autre rive, et qui nous avaient révélé l'existence des cratères.

Le pays dans lequel nous cheminons en ce moment, s'appelle Ardh-el-Eçal, comme qui dirait le Pays des buissons d'épines. A neuf heures cinquante-cinq minutes, nous traversons un nouveau ravin, au delà duquel commence une plaine semée de cailloux et de broussailles, comprise entre les mamelons gris qui garnissent le pied des hautes montagnes et ceux qui couvrent la plus grande partie de la presqu'île. Les premiers commencent à cent cinquante mètres à droite, et les autres à trois kilomètres seulement; les seyal ou mimosas continuent à se montrer en aussi grand nombre.

A dix heures neuf minutes, nouveau lit de ruisseau garni de broussailles épaisses. Les mamelons sont alors à deux cents mètres à droite et à mille mètres à gauche. Nous avons encore changé de direction, et nous cheminons au nord-nord-est. La

vaste plaine où nous entrons s'appelle la plaine d'el-Mezrâah. Des ruines semblables à celles d'en-Nemaïreh se montrent à droite; elles s'appellent Emthaïl. A dix heures vingt minutes, nous passons trois ruisseaux de suite, coulant entre des mimosas, au milieu de terres qui ont été cultivées; puis nous rencontrons de nouvelles ruines à gauche; celles-là sont connues des Arabes sous le nom de Kharbet-es-Saïetbeh.

A dix heures vingt-six minutes, nous ne sommes plus qu'à deux cent cinquante mètres du pied d'une immense roche à pic qui domine, au nord, un large ouad qui s'enfonce à l'est, à travers les hautes montagnes, c'est l'Ouad-el-Karak, appelé aussi Ouad-ed-Drâa, du nom du charmant cours d'eau qui s'en échappe et qui vient fertiliser la plaine d'el-Mezrâah. Au pied des roches, continuent les ruines que les Arabes nomment ici Taouahin-es-Soukkar (les moulins à sucre). En ce point, s'ouvre devant nous une large plaine, bien arrosée, et que les mamelons bornent à l'ouest, à cinq ou six kilomètres de distance : c'est le Rhôr-el-Mezrâah.

Nous perdons quelques minutes à examiner le terrain et à traverser les différents ruisseaux que nous rencontrons, et nous nous arrêtons enfin pour déjeuner, à dix heures trente-deux minutes, au bord du ruisseau nommé Nahr-ed-Drâa (la rivière du bras), et précisément en face du point où débouche l'Ouad-el-Karak.

Pendant que nous déjeunons, quelques-uns de nos Arabes profitent de l'occasion pour prendre un bain. Ils se dépouillent de leurs vêtements et se jettent dans le ruisseau; mais comme le ruisseau nous sert de carafe, nous prions nos amis de faire leurs ablutions au-dessous du courant, ce qui semble les étonner singulièrement. Ils nous trouvent bien délicats, sans doute, mais enfin ils obéissent, et c'est tout ce que nous voulons.

Après notre frugal repas, nous exploitons le terrain au

milieu duquel nous nous sommes arrêtés, et qui nous fournit une ample collection d'insectes et de charmantes petites plantes en fleur. Nous resterions beaucoup plus longtemps à fourrager; mais nos scheikhs, dont l'amour pour la botanique est assez mince, nous prient si souvent de reprendre notre route, que nous remontons à cheval à onze heures trente-neuf minutes.

La chaleur d'hier n'était rien auprès de celle d'aujourd'hui, et le soleil de juillet arrive rarement, en France, à être aussi brutal que celui dont les rayons nous étouffent ici le 15 janvier. Nous marchons au nord-nord-ouest, à travers des ruines. A douze cents mètres sur notre droite, reparaissent les monticules blancs, et les sommets du Djebel-Adjerrah les dominent. Ceux-ci paraissent être à quinze ou seize kilomètres du point où nous nous trouvons.

A onze heures quarante-huit minutes, nous nous dirigeons exactement au nord-ouest, et toujours à travers les ruines; puis, à onze heures cinquante-six minutes, après avoir repris notre première direction, et traversé des terrains cultivés, sur lesquels sont encore debout les chaumes de Doura, nous coupons un ruisseau d'eau vive, semblable à celui au bord duquel nous avons fait halte. Comme lui, il reçoit le nom d'ed-Drâa; c'est donc une seconde branche du cours d'eau qui sort de l'Ouad-el-Karak, et qui porte la fertilité dans le Rhôr-el-Mezrâah. Ce ruisseau, avant que nous ne le franchissions, coule quelques instants parallèlement à la route que nous suivons, c'est-à-dire au nord-nord-ouest; puis, au delà du gué, il se dirige à l'ouest, pour aller se jeter dans la mer Morte. Sur l'autre rive, commence une plaine semée de cailloux roulés et assez bien plantée d'arbres. Là reparaissent les mimosas et les nebqs, au milieu de halliers et de broussailles très-fourrées. Jusqu'à deux kilomètres sur notre droite, s'étend la région boisée de la sorte.

Nous rencontrons d'autres ruisseaux coulant de l'est à l'ouest, à midi, à midi six minutes, à midi huit minutes, à midi douze minutes et à midi quatorze minutes. Depuis midi, nous cheminons dans un fourré assez semblable à celui du Rhôr-Safieh, et les *asclepias procera* reparaissent en grande quantité. En ce moment, on me montre, au nord, et à trois kilomètres environ, une autre plaine boisée, nommée el-Hadits. Ici mes Arabes, qui méprisent singulièrement les Rhaouarna d'el-Mezràah, me disent que nous sommes dans le Rhôr des Beni-Okbâ, tribu plus noble à leurs yeux que celles des misérables Bedouins, à moitié Fellahs, qui vivent en ce lieu, Dieu sait comment! Pour eux, en effet, tout ce qui ne vit pas de la vie nomade, est de condition infime et quasi méprisable.

Enfin, à midi quinze minutes, après avoir traversé le dernier ruisseau, au delà duquel le terrain est garni de véritables trous de loup, semblables à ceux dont on garnit les abords des ouvrages de fortification passagère, nous touchons à une espèce de village, formé de tentes et de huttes de torchis et de branchages: c'est el-Mezrâah, village établi là à poste fixe, et où restent, l'été comme l'hiver, les Arabes de la pauvre tribu des Rhaouarna : là nous mettons pied à terre, et nos tentes se dressent en hâte. Nous en avons besoin, car le soleil est ardent, et nous espérons bien en être un peu garantis, sous notre toit ordinaire. Quand les tentes sont plantées, nous avons peine à y rester; nous y étouffons, et, pour pouvoir travailler comme d'ordinaire, nous sommes obligés de mettre habit bas. A peine sommes-nous installés, que nous nous voyons assaillis par nos nouveaux hôtes. Ce sont des voleurs émérites, et à chaque instant, naissent des scènes fâcheuses, issues de quelque nouvelle tentative de vol. Ce sont des criailleries et des querelles à n'en pas finir; cela me donne peu le désir de quitter notre tente; mais mes compagnons vont tirer sur les tourterelles

quelques coups de fusil, à petite distance, il est vrai; car je leur ai recommandé une prudence extrême, qui me paraît d'urgence dans ce fâcheux voisinage.

Une espèce de scheikh en haillons nous aide bien, en chassant de temps en temps, à coups de gourdin, les drôles qui viennent effrontément se faufiler près de nous, pour essayer de dérober quelque chose, quoi que ce soit. Des disputes violentes s'ensuivent, voilà tout. D'abord ce sont des courroies et des fontes qui sont enlevées de nos selles, puis des poules, du pain, du tabac, et jusqu'à la provision de bois sec que nos Arabes ont été chercher pour la cuisine et les feux de bivouac. Tout cela finira mal évidemment, et je suis fort tourmenté des suites probables de la convoitise éhontée des Rhaouarna.

Mes compagnons, mal à l'aise dans leurs essais de promenade, rentrent successivement, et je leur fais part de la médiocre opinion que j'ai de la nuit que nous allons passer à el-Mezrâah. Je les engage à s'assurer du bon état de leurs armes et à se tenir prêts à tout événement.

Cependant, la nuit est venue; tout semble s'être calmé autour de nous; Dieu soit loué! Les curieux ont regagné leurs huttes, et ceux qui s'obstinaient à rester accroupis autour de notre cantine, ont fini par être délogés rudement de la place qu'ils avaient choisie; enfin, notre dîner nous est servi, et, quoiqu'un peu préoccupés encore, nous y faisons honneur comme d'habitude.

Vers huit heures, chacun est au travail, sans songer à mal, lorsqu'un effroyable vacarme se fait entendre autour de nous; chacun de jeter sa plume et de prêter l'oreille; arrive Ahouad, l'œil en feu, qui se précipite dans notre tente et me crie, d'une voix brève et stridente : « Ya Sidy, khod el baroudy! (Seigneur, prends ton fusil.) » Je ne me le fais pas répéter deux fois. Tous mes amis ont compris l'invitation d'Ahouad, et ils

n'ont, en réalité, pas besoin du cri — aux armes! — que je leur jette, en sautant sur mon fusil et sur mes pistolets; en moins de temps qu'il ne m'en faut pour le dire, nous sommes tous hors de la tente.

A cette heure, on n'entendrait pas Dieu tonner. C'est un horrible tumulte, au milieu des nuages de poussière qui s'élèvent, sous le plus beau clair de lune du monde. Dans le village, les hommes crient, les chiens crient plus fort, les femmes crient, plus fort que les chiens, cet affreux gloussement — Lou-lou-lou-lou, — qu'elles poussent quand elles sont joyeuses, quand elles veulent gémir, et, à ce qu'il paraît, quand elles cherchent à exciter l'ardeur guerrière de leurs maris. Il est clair que nous sommes attaqués; par qui et pourquoi? Nous n'en savons rien encore, mais nous le devinons. Messieurs les Rhaouarna se sont lassés de nous voler en détail, et ils se sont décidés à faire cette noble besogne en gros, en tâchant de nous exterminer.

Franchement, la position n'est pas riante. Vaincus, nous sommes irrémissiblement perdus; il faut donc être vainqueurs à tout prix.

Mohammed et quelques-uns de nos Thâamera sont près de nous; Mohammed reste calme et froid ; les Arabes témoignent une exaltation fébrile : fusils, yataghans et khandjars sont en l'air, attendant le moment de frapper à tort et à travers. Nos moukres eux-mêmes sentent qu'il n'y a plus d'espoir de salut que dans la défaite de nos ennemis, et chacun d'eux s'est armé de ce qu'il a pu. L'un d'eux, nommé Beïtouny, brave homme qui ne fait que rire ou dormir, et qui jusqu'ici n'a su faire que cela, brandit un vrai tronc d'arbre, avec lequel il est capable d'assommer d'un coup dix de ces canailles de Rhaouarna.

Selim, le Barabra dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, Selim, qui ne se sent pas à l'aise à pareille fête, a peur que les

démonstrations martiales de nos moukres n'excitent les assaillants; il essaie de persuader à Beïtouny de se tenir tranquille; il fait mieux encore, il s'efforce de lui enlever sa perche, et Schariar, qui, en qualité de général en chef des moukres, se tient bravement à leur tête, le sabre à la main, envoie d'une bourrade le pauvre Selim à dix pas de là.

Le tapage continue; à travers la poussière, nous voyons, de temps en temps, un cavalier qui se démène comme un possédé: c'est qu'en un clin d'œil nos amis ont été en selle et se sont mis à l'œuvre.

Pendant qu'ils s'escriment sur les Rhaouarna, je place mes amis sur une ligne, à quelques pas de distance l'un de l'autre, afin de leur laisser les mouvements libres, et je leur recommande plus de prudence que jamais; je défends de tirer un coup de feu, avant que j'en aie donné l'exemple, et nous attendons que notre tour arrive pour entrer en danse. Édouard est à ma gauche. Je lui prends la main en lui disant que je vois notre position un peu plus que hasardée et qu'il ne nous reste plus qu'à vendre chèrement notre vie. « Sois tranquille, me répond simplement le brave enfant, je saurai me faire tuer proprement. »

Au bout de quelques minutes cependant, les hurlements diminuent et cessent tout d'un coup, la poussière s'abat, et tous nos Arabes reviennent successivement auprès de nous; il n'en manque pas un à l'appel; mais leurs sabres sont rouges de sang, et il est clair qu'ils n'y ont pas été de main morte.

Le frère de Selameh, celui qui m'avait offert le café le matin, est le plus animé de tous; il me prend la main en souriant: « Tout est fini, me dit-il; quelques bons coups de sabre ont arrangé l'affaire; ne crains rien, tu es notre ami, et nous sommes là pour te défendre. » Abou-Daouk revient le dernier, il rit plus haut que jamais, tout en rengaînant son sabre; quant

à Hamdan, il rit moins encore que les jours précédents.
« Mais qu'est-ce donc? leur dis-je, que s'est-il passé? » Abou-Daouk me répond que ce sont deux envoyés des Beni-Oqbâ, qui sont venus avec hauteur réclamer le droit de nous protéger, c'est-à-dire de nous pressurer; qu'ils ont eu l'impudence de déclarer qu'ils ne nous laisseraient pas passer sur leur territoire, si leur demande n'était pas accueillie; qu'alors eux ont répondu que nous leur passerions tous sur le ventre,— bis-seif, —avec le sabre,—et qu'en effet les deux envoyés ont été chassés d'el-Mezrâah, avec quelques bonnes estafilades sur la figure.

Tout d'abord, il nous semble fort étrange qu'une bataille, dans laquelle il n'y avait qu'une armée ennemie de deux hommes, ait fait tant de tapage, et qu'Ahouad nous ait jeté le cri d'alarme qui nous a fait nous préparer au combat. Nous avions raison de nous étonner, car l'histoire racontée par Abou-Daouk, était un conte et rien de plus. Nous n'avons su la vérité que plus tard. C'étaient bien réellement tous les Rhaouarna qui avaient essayé d'enlever notre camp; mais nos amis veillaient, et les quelques centaines de bandits mal armés, qui avaient espéré avoir bon marché d'une poignée d'hommes fatigués, avaient été si rudement reçus à coups de sabre et de lance, qu'ils avaient jugé plus sage de lâcher pied et d'abandonner la partie. D'ailleurs, ils se mettaient toute la tribu des Beni-Sakhar sur les bras, et c'était, à coup sûr, provoquer l'extermination de leur misérable village. Aussi, dès que les plus audacieux eurent été mis hors de combat, tous se sauvèrent à qui mieux mieux; les blessés allèrent bassiner et panser leurs horions, les autres se rejetèrent dans leurs tentes où ils firent prudemment les morts.

Je reviens à notre soirée. Maintenant que le calme est rétabli, tous nos amis rient et parlent haut autour des feux, tandis que pas une voix ne se fait entendre du côté du village; nous

visitons tous nos bivouacs; nous remercions nos Arabes, qui ont l'air ravi de nous avoir prouvé que nous pouvions compter sur eux; et comme nous pensons qu'il est toujours sage de compter encore mieux sur nous-mêmes, nous nous décidons à monter la garde à tour de rôle. Bientôt le factionnaire de service reste seul éveillé, et tous les autres dorment sur leur couchette et à portée de leurs armes, aussi tranquillement que s'il ne s'était rien passé d'extraordinaire. Notre vigilance était presque de luxe, car la nuit qui a été splendide, grâce à la lune, n'a plus été troublée par aucun incident fâcheux.

16 JANVIER.

Ce matin au lever, il n'est plus question de la bourrasque d'hier soir. Les Rhaouarna sont beaucoup moins nombreux autour de notre camp, et ceux qui s'y hasardent sont devenus polis et prévenants. Ils nous extorquent bien, par-ci par-là, à force d'obsessions, quelques pipes de tabac, mais c'est tout. Le scheikh dépenaillé, qui rossait hier ses administrés avec tant d'abandon, vient seul causer avec nous, et comme toute peine mérite son salaire, nous lui donnons une vingtaine de piastres; ce n'est certainement pas un sou par coup de bâton distribué, et voilà la première fois qu'une marchandise bedouine nous est livrée à si bon compte et en aussi belle condition.

Nous sommes fort pressés de déguerpir, mais comme nous croyons encore aux Beni-Oqbâ inventés par Abou-Daouk, nous nous figurons que nous avons à redouter quelque embuscade de la tribu dont les prétentions ont été si cavalièrement repoussées, et nous nous préparons à tout événement. Papigny surtout est d'un comique charmant, en disposant le plus qu'il peut de cartouches à portée de sa main. « Riez, riez, nous dit-il, vous ne connaissez pas ces gredins-là. Il y en a toujours une

nichée dans un buisson quelconque, et vous entendrez siffler les balles, plus vite que vous ne voudrez. »

Heureusement, je l'ai déjà dit, les Beni-Oqbâ ne pensaient guère aux coups qu'ils avaient reçus sur le nez des Rhaouarna, et la prophétie, d'ailleurs assez sage, de Papigny, resta inaccomplie.

A huit heures six minutes, nous étions tous à cheval et nous prenions congé des hôtes qui nous avaient traités avec tant d'affabilité. Nous marchons d'abord à travers le fourré d'*asclépias* et d'*areqs* au nord-nord-est. Le rivage de la mer est alors à quatre cents mètres à notre gauche, où il forme un petit golfe peu profond. A huit heures dix minutes, notre route s'incline à l'est-nord-est, et nous suivons cette direction, jusqu'à huit heures vingt-cinq minutes. A huit heures seize minutes, le fourré est devenu très-épais, et nous n'en sommes sortis qu'à huit heures vingt-trois minutes, pour cheminer sur une plage couverte de broussailles et qui n'a guère que deux cents mètres de largeur, entre la rive et nous. A huit heures vingt-cinq minutes, nous coupons un ravin boueux, au delà duquel se trouve une petite plaine de sable noyé. Peu après nous rentrons dans le fourré d'*areqs*.

A huit heures trente-trois minutes, la route commence à monter, et à huit heures quarante-trois minutes, nous longeons un ravin bordé par un mur qui s'incline à angle droit à notre gauche, en contournant à droite un monticule dont le sommet, éloigné de nous de deux cents mètres, est surmonté des ruines d'une tour. En deçà de la muraille sont des décombres analogues à ceux d'en-Nemaïreh. A huit heures quarante-cinq minutes, nous coupons un nouveau mur, et nous avons à notre droite un monticule sur lequel paraissent les ruines de deux édifices carrés. Ces ruines se nomment Kharbet-abd-er-Rahim. Les décombres sont nombreux sur tout le terrain

que nous traversons, et sur le mamelon, autour des deux enceintes carrées.

A huit heures quarante-six minutes, nous entrons dans un large ravin abondamment couvert de roseaux et de saules (*salix babylonica*), au milieu desquels coule une rivière d'eau vive, nommée Seil-Ouad-ebni-Hammid (le torrent de l'Ouad-ebni-Hammid). Il nous faut une dizaine de minutes pour passer la rivière, dont nous suivons quelque temps le lit, et à huit heures cinquante-huit minutes, nous sommes tous arrivés sur l'autre rive. Nous entrons alors dans un vallon resserré entre des roches à pic : c'est l'Ouad-el-Djerrah ou Adjerrah ; j'avoue qu'il ne m'a pas été possible de démêler la vraie orthographe de ce nom, bien que je penche pour la deuxième forme, en vertu de la mémoire de l'oreille.

Avant de partir, nous avions tenu conseil, avec les scheikhs qui nous escortaient, pour choisir la route que nous prendrions pendant la journée. Ils nous annonçaient bien qu'il était possible d'avancer jusqu'au bord de l'Ouad-el-Moudjeb, c'est-à-dire de l'Arnon, mais que nous ne pourrions pas franchir cette rivière, et que d'ailleurs, le pussions-nous, nous trouverions, au delà, une plage trop resserrée pour être praticable, et en définitive le Jourdain, qu'il nous serait impossible de traverser en cette saison, vu l'abondance de ses eaux. Ces excellentes raisons, jointes au désir de visiter la Moabitide, nous avaient décidés à gagner le haut pays et à entrer par l'Ouad-Adjerrah dans les montagnes de Moab.

J'ignore si l'assertion des scheikhs mérite toute confiance ; ce que je puis affirmer, c'est que de loin, vers les points où débouchent l'Ouad-el-Moudjeb et l'Ouad-Zerka-Mayn, les montagnes ont l'air de plonger dans la mer Morte, sans plage intermédiaire, toute verdure cessant de se montrer au delà de la plaine boisée que j'ai signalée plus haut et qui se nomme

el-Hadits. Du reste, il n'y avait pas de difficulté à gagner la rive méridionale de l'Ouad-el-Moudjeb; et d'el-Mezrâah, il fallait tout au plus deux heures pour atteindre ce point.

L'Ouad-Adjerrah, au point où nous y avons pénétré, s'ouvre directement à l'est, et nous commençons aussitôt à le gravir en suivant tous les contours qu'il fait; notre route est un ravin rempli de gravier, c'est-à-dire le lit d'un véritable torrent, à droite et à gauche duquel paraissent des mamelons assez élevés. A neuf heures cinq minutes, nous marchons à l'est-sud-est, pour reprendre quelques minutes après, une direction parfaitement est.

Nous cheminons toujours à travers des mamelons élevés dont, à neuf heures neuf minutes, nous atteignons la crête. Nous sommes alors à huit kilomètres environ d'une montagne élevée dont les roches brunes sont déchiquetées, comme si elles avaient été calcinées. A gauche s'étend un plateau, garni de mamelons blanchâtres, et qui descend vers la mer Morte. Devant nous s'ouvre un ouad abrupt, de cent mètres de profondeur au moins et de deux cents mètres de largeur, se dirigeant à l'est-nord-est, c'est l'Ouad-ebni-Hammid.

A neuf heures seize minutes, nous trouvons sur notre chemin une tour ruinée, au point où la route fait un coude brusque au sud, pour contourner la base d'un piton de roche brune déchirée. A neuf heures vingt-deux minutes, un mur antique en ruine coupe le chemin, puis commencent à paraître les traces perpétuelles d'une voie pavée antique, garnie à droite et à gauche, sur tous les mamelons sans exception, de décombres de tours et d'édifices, placés là évidemment pour constituer un système formidable de défense du pays dans lequel cette route antique donnait accès. Je ne doute pas que la voie romaine qui conduisait de Jérusalem à Areopolis, n'ait passé

par l'Ouad-ebni-Hammid, qui était occupé militairement sur toute sa longueur.

A neuf heures trente et une minutes, nous marchons toujours à l'est, et nous longeons, à quinze mètres de distance seulement, les flancs déchirés en aiguilles d'une roche brunâtre. A droite et à gauche paraissent incessamment les décombres des postes défensifs ou tours qui barraient le passage, et qui sont souvent reliés entre eux par des murailles. A neuf heures trente-sept minutes, nous arrivons à un petit plateau de deux cents mètres de longueur, à l'entrée duquel se trouve, à gauche du chemin, la base d'une large tour ronde, nommée el-Bordj. Sur le plateau et en arrière d'un mur qui longe la route, sont les décombres de six tours, dont quatre sont placées en ligne droite parallèle au mur, et les deux autres à environ quatre-vingts mètres en arrière.

Au delà de ce plateau, sur lequel nous faisons une halte d'un quart d'heure, pour laisser à toute la caravane le temps de se réunir, commence une descente qui n'est autre chose qu'un tronçon de voie antique. Il est huit heures cinquante-six minutes quand nous quittons le plateau, pour gagner le lit d'un torrent de dix mètres de largeur au plus, et au fond duquel nous cheminons à l'est-nord-est d'abord, puis à l'est; après un défilé au milieu de roches à pic, rencontré à dix heures trois minutes, nous entrons sur un plateau mamelonné, dominé, à droite et à gauche, par de forts mamelons, couverts, comme lui, de décombres nombreux.

A dix heures sept minutes, nous sommes en face d'une tour ruinée placée à notre gauche, puis à dix heures quinze minutes, nous traversons, en marchant au nord-est, un plateau pierreux qui s'étend à droite, jusqu'au pied d'une colline peu élevée. A gauche est un mamelon couvert de décombres, puis s'élève le Djebel-Adjerrah, haute montagne dont les flancs sont cou-

verts de ces déjections volcaniques dont nous avons déjà parlé tant de fois. A dix heures dix-sept minutes, nous descendons dans un nouveau ravin dont l'entrée est garnie, à droite et à gauche, de deux tours rondes en ruines, et nous suivons, à partir de ce moment, le lit du torrent.

A dix heures dix-neuf minutes, nous marchons au nord-nord-ouest; à dix heures vingt-quatre minutes, à peu près directement au nord. Nous avons alors, à droite et à gauche, de hauts mamelons pierreux, et une grosse tour ronde ruinée coupe le ravin. A dix heures vingt-neuf minutes, nous marchons de nouveau à l'est et nous conservons cette direction jusqu'à dix heures trente-cinq minutes. Nous tournons alors à gauche, avec le ravin qui est, dans ce coude, bordé de roches à pic, pour regagner presque aussitôt notre direction primitive à l'est. A dix heures quarante minutes, nous sommes en face d'un nouveau poste militaire, formé d'une tour carrée en ruines.

En ce moment, nous quittons le fond du torrent pour en longer le flanc. De hauts mamelons s'élèvent à notre droite. A dix heures quarante-quatre minutes, les traces de la voie antique se remontrent, et les décombres d'une tour les domine à droite. Nous traversons alors le ravin que nous venons de quitter, et qui s'infléchit, à l'est, vers une montagne élevée, dont la base n'est éloignée de notre route que de trois cents mètres. Une fois le ravin passé, la route monte, par quelques lacets, sur un plateau dont nous atteignons la crête à dix heures quarante-neuf minutes. Là sont placées quelques tombes arabes formées d'amas de pierres, et nous longeons un ouad large de soixante mètres, et assez profond. Notre direction est alors à l'est.

A dix heures cinquante et une minutes, nouvelles traces de la voie pavée antique. Nous marchons alors au nord-est, tou-

jours sur la rive gauche de l'ouad, dans lequel vient déboucher, du nord-ouest, un large ravin. De hautes collines se reliant à la montagne dont j'ai parlé tout à l'heure se terminent ici en mamelons assez élevés. L'ouad est devenu un véritable lit de torrent, et la voie antique se montre de nouveau. Nous redescendons alors dans le lit du torrent, qui se dirige à l'est, et qui est bordé, à gauche, de roches coupées à pic. A onze heures, nous faisons halte contre les rochers, pour prendre notre repas du matin.

Comme cette fois nous sommes pressés de gagner du terrain, à onze heures vingt-cinq minutes, nous nous remettons en marche. La direction du torrent que nous suivons est d'abord au sud-est, mais elle reprend bientôt à l'est. A onze heures trente et une minutes, nous montons sur le flanc gauche, où se retrouve la voie antique. L'autre rive est formée de collines élevées. A onze heures trente-cinq minutes, nous sommes redescendus dans l'ouad, dans lequel débouche encore un ravin qui court directement du nord au sud. Nous longeons alors une petite plaine verdoyante surmontée de collines élevées. Le vallon que nous suivons est peu profond, mais plein de pierrailles. A notre gauche, à quarante mètres, au plus, commence une série de monticules et de collines grisâtres.

A onze heures cinquante-deux minutes, les collines s'ouvrent à droite, pour donner passage à un vallon assez large, au fond duquel nous apercevons un piton élevé qui domine les collines qui bordent la vallée. A onze heures cinquante-sept minutes, notre route, qui était jusqu'alors directement à l'est, s'infléchit un peu vers le nord, mais presque insensiblement. En ce moment, nous longeons, à gauche, des roches évidemment calcinées, qui s'abaissent presque aussitôt pour faire place à un petit plateau couvert de grosses pierres. A droite, et à cent mètres environ, s'élèvent de fortes collines,

entre lesquelles nous allons passer par un large ravin pierreux dirigé à l'est-nord-est. A midi neuf minutes, les traces de la voie antique se montrent de nouveau, et elles passent entre deux édifices carrés tout à fait ruinés.

A midi quinze minutes, nous sommes au point le plus bas du ravin, et nous retrouvons encore les débris de la voie pavée. Nous cheminons alors au nord-est, dans une gorge assez resserrée, bordée à gauche de roches calcinées et remplie de pierres. A midi vingt et une minutes, nous montons sur le flanc d'une colline placée devant nous, et des deux côtés de laquelle se prolongent des ravins abrupts. C'est toujours la voie antique que nous suivons, et nous ne pouvons en méconnaître les traces.

En ce moment, nous rencontrons quelques chameaux conduits par des Bedouins qui les montent tranquillement, pendant que leurs femmes les suivent à pied. Les survenants sont parfaitement inoffensifs d'ailleurs, et échangent avec nous le Selam de rigueur.

A midi vingt-huit minutes, nous laissons à notre droite la ruine d'une tour carrée, auprès de laquelle se trouve un puits profond et en entonnoir, nommé le Bir-el-Hafayeh, auprès duquel nous arrivons à midi trente-deux minutes. A deux cents mètres plus loin, est un autre puits semblable et qui porte le même nom. En ce moment, nous apercevons devant nous, et à trois kilomètres environ, une ligne de montagnes élevées; c'est le Djebel-en-Nouêhin (ou Nouêhid), qui forme la crête supérieure de la côte orientale de la mer Morte, et dont le plateau commence la vaste plaine de la Moabitide. Comme nous sommes informés que là haut nous ne trouverons ni sources, ni puits, force nous est de faire nos provisions d'eau au Bir-el-Hafayeh, et nos moukres se mettent en devoir de remplir nos tonneaux et nos outres. Cette opération, vu la dif-

ficulté de puiser au fond du bir, prend beaucoup plus de temps que nous ne le voudrions.

Nous avons gravi un petit plateau situé au-dessus des deux puits, et là, pour attendre plus patiemment que notre caravane se remette en marche, nous faisons une chasse entomologique très-abondante, sous les pierres qui gisent au milieu des mauves dont tout le plateau est couvert. Il est une heure trente-huit minutes, quand nous pouvons reprendre notre route. Pendant cette halte, Hamdan, Abou-Daouk et les autres scheikhs, à l'exception du seul Samet-Aly, nous ont plantés là, pour aller festiner dans quelque campement voisin, chez les Beni-Hammid. Nous repartons donc assez ennuyés de cet abandon, que nous n'approuvons pas, parce que nous ne savons pas trop ce que nous avons à espérer ou à craindre des habitants du pays où nous sommes. Il nous est resté dans la tête quelque souvenance de la scène de la veille, et nous sommes assez enclins à croire encore que nous pouvons, à chaque instant, nous trouver en face des Beni-Oqbâ, si maltraités et si rudement éconduits la veille au soir. On voit qu'en ce moment nous ne sommes pas encore parfaitement édifiés sur le compte des Rhaouarna, puisque nous ne leur attribuons pas l'honneur de l'attaque nocturne qui nous a mis si fortement en émoi.

Néanmoins, comme nous ne pouvons rester là, nous gravissons le flanc d'une colline assez raide, en suivant toujours les sinuosités de la voie antique, qui y est réellement assez bien conservée pour pouvoir servir de route, sans inconvénient. A une heure quarante-sept minutes, nous trouvons une tour ruinée, et nous arrivons à un premier plateau que domine, à notre droite, une assez haute montagne. Notre route est revenue à l'est. Ce plateau une fois traversé, se présente une nouvelle montée que nous commençons à gravir, à une heure cinquante-cinq minutes. En ce point, nous tournons complétement

le dos à la direction que nous suivions précédemment, et en marchant à l'ouest, nous arrivons à deux heures précises à un second plateau, sur lequel se montrent toujours les traces de la voie antique rencontrée par nous, pendant toute la journée.

A partir de ce moment, nous cheminons directement au sud, à travers des décombres qui couvrent le terrain et le flanc de la montagne placée à notre gauche. A droite, et à quinze mètres seulement, est un large tertre couvert de ruines; c'est le Kharbet-el-Hafayeh. Là évidemment a existé une ville antique. Après avoir coupé, à sa naissance, un ravin qui va s'élargissant et plongeant rapidement vers l'ouest, nous continuons à marcher sur un beau plateau verdoyant et couvert de ruines. C'est d'abord un cimetière arabe formé de monceaux de pierres, que nous traversons, puis nous apercevons, au pied de la montagne à pic qui est à notre gauche, des murs antiques de soutènement, formés de très-grosses pierres non taillées. A notre droite, le plateau n'a guère que cent cinquante mètres de large, et que quatre-vingts mètres de long. A gauche, les ruines se montrent partout.

Enfin, à deux heures vingt-six minutes, nous nous arrêtons au pied d'un monticule crayeux, contre lequel nous faisons dresser nos tentes. Le vent est violent et froid, et le contraste de la température d'aujourd'hui, comparée à celle d'hier, nous est on ne peut plus désagréable. Heureusement, le monticule au pied duquel nous sommes établis, nous abrite un peu contre les aigres rafales qui nous glacent.

Une fois que nous sommes installés dans notre nouveau gîte, nous commençons, comme d'habitude, à battre le terrain, pour recueillir des insectes et des plantes. Nous sommes pourtant un peu préoccupés de l'absence de nos scheikhs et de notre escorte, absence que nous avons peine à nous expliquer; notre préoccupation ne fait que se développer d'une façon assez

désagréable, quand nous voyons arriver des Bedouins à figures parfaitement inconnues pour nous, et qui viennent sans façon s'installer à la porte de notre tente.

D'où sortent ces gracieux hôtes? et le terrain sur lequel nous nous trouvons, doit-il nous en fournir beaucoup comme ceux-là? Deux questions que nous voudrions bien voir résolues de façon à nous tirer d'inquiétude ! Quant à la première, elle reçoit presque immédiatement sa solution. Loysel, qui, le fusil au poing, avait grimpé au sommet du tertre de craie auquel notre campement est adossé, avec le désir ardent d'y trouver enfin le gibier fantastique qu'il poursuit avec tant de peine, Loysel fait plus belle chasse qu'il ne l'espérait : il a trouvé au gîte, à quelques cents mètres au sud de nous et dans un creux de l'Ouad-ebni-Hammid, un très-respectable campement, formé d'une multitude de petites tentes noires, habitées par la population dont les échantillons sont déjà sur nos épaules. Que faire? Quand nous accablerions de malédictions les scheikhs qui nous ont faussé bande, nous n'y gagnerions rien. D'ailleurs, Scheikh-Samet-Aly fait si bonne contenance, qu'évidemment il n'a pas la moindre crainte d'une collision avec nos voisins. Dès lors le seul parti sage qui nous reste, c'est de l'imiter et d'avoir l'air parfaitement à notre aise, et surtout enchantés de la visite dont ces messieurs ont bien voulu nous honorer.

Il y a mieux ! nous faisons du commerce avec eux, et nous leur achetons des moutons pour notre dîner, ce qui achève d'établir entre nous les rapports les plus agréables. Dès lors nous reprenons nos explorations de naturalistes et d'antiquaires, et nous constatons partout, autour de notre tente, la présence d'arasements de murs antiques en blocs de lave.

Lorsque la nuit se fait, les Bedouins du campement me voient mettre des plantes en herbier; ils voient mes compagnons piquer des insectes, et il va sans dire que les questions

sur le double *pourquoi* sortent de toutes les bouches. Je leur réponds effrontément que je suis un hakim, à la recherche de remèdes nouveaux, et que j'étudie toutes les merveilles des créatures d'Allah; je leur jette ainsi aux oreilles, sans y rien changer, le titre d'un manuscrit arabe que j'ai eu jadis entre les mains (Adjaïb-Makhloukat-Allah), et je produis l'effet désiré. Nous voilà tous respectés comme de grands sages, et nous pouvons être parfaitement tranquilles; mais gare les consultations! elles ne manqueront pas d'arriver.

J'ai dit tout à l'heure que les ruines au milieu desquelles nous campons, m'ont été désignées sous le nom de Kharbet-el-Hafayeh; mais je dois faire observer que les Bedouins qui nous entourent, les appellent indistinctement de ce nom ou de celui de Kharbet-Adjerrah ou el-Djerrah, que nous avons trouvé appliqué aux ruines rencontrées par nous, pendant toute la journée. D'ailleurs nous sommes sur le flanc du Djebel-Adjerrah; cela est incontestable, puisque tous les Bedouins sont d'accord sur ce point. Est-il possible de deviner quelle est la localité antique cachée sous le nom d'Adjerrah? Je n'ose me flatter d'y avoir réussi, et cependant je ne puis me dispenser de faire connaître l'hypothèse que m'a suggérée une certaine ressemblance de nom.

Nous lisons dans Josèphe [1], que parmi les douze villes enlevées aux Arabes par Alexandre Jannœus, père de Hyrcan, se trouvaient Agalla, Medaba et Horonaïm. Or Medaba et Horonaïm [2], étaient certainement des villes de la Moabitide, ainsi que l'attestent Isaïe et Jérémie; Agalla pouvait donc, je dirai même plus, devait être également de la Moabitide. Dès lors, de Agalla à Adjerrah il y a si peu loin, que je crois très-permis de retrouver les ruines de l'Agalla de Josèphe dans l'Adjerrah des Arabes

1. *Ant. Jud.*, XIV, 1, 4.
2. *Isaïe*, XV, 2, 5. *Jérémie*, XLVIII, 2, 3, 5.

d'aujourd'hui. Remarquons d'ailleurs que le prophète Isaïe, en parlant de la ruine de Moab[1], dit : « Car les cris environnent les frontières de Moab, le gémissement en retentit jusqu'à Adjelim (אגלים), etc. » Adjelim était donc vers la frontière de la Moabitide. Reland a déjà émis l'opinion que cet Adjelim devait être l'Agalla de Josèphe, et je n'hésite pas à me ranger à cette opinion. Il est vrai qu'Eusèbe place Agallim (Ἀγαλλείμ), qui est évidemment le même lieu, vers le sud et à huit milles romains d'Areopolis ou Rabbat-Moab, et cette double indication ne peut convenir aux ruines d'Adjerrah, que sous le rapport de la distance; car les ruines d'Adjerrah, qu'on les prenne au bas ou au sommet de l'Ouad-Adjerrah, sont presque exactement à l'ouest d'Areopolis. Je n'en persiste pas moins à chercher l'Adjelim de l'Écriture et l'Αγαλλα de Josèphe, dans l'Adjerrah des Arabes, parce que l'Αγαλλείμ d'Eusèbe, placée par lui au sud d'Areopolis, n'eût pas été le moins du monde sur la frontière de la Moabitide, ainsi que le veut le texte d'Isaïe.

La nuit est presque close, lorsque Samet-Aly nous annonce la venue de Hamdan, qu'il aperçoit d'une distance fabuleuse, et à travers les ténèbres. Décidément l'ouïe et la vue sont développées chez les Bedouins, d'une façon qui passe toute croyance pour nous autres, Européens, qui avons presque toujours besoin de lunettes, pour apercevoir même ce qui n'est qu'à quelques pas de nous.

Avec Hamdan rentre toute notre petite armée, dont la désertion nous avait si fort tourmentés, et le mot de l'énigme nous est donné par le scheikh des Thâamera. Les Beni-Hammid, sur le territoire desquels nous sommes arrivés, ont été, il y a quelques années, sauvés de la ruine la plus complète, par la générosité de Hamdan et de sa tribu; aussi lui sont-ils

1. *Isaïe*, XV, 8.

dévoués de cœur et d'âme, et nous pouvons être aussi peu inquiets sur leur territoire, que nous le serions dans le pays de Hamdan lui-même. Les bienfaiteurs sont allés se faire régaler par leurs obligés, dans les campements des Beni-Hammid, et voilà comment l'attrait du festin nous a fait abandonner, au beau milieu du chemin, par toute notre escorte, charmée de pouvoir banqueter une fois en passant. Nous voilà tout à fait rassurés sur notre sort. Les Arabes du campement voisin font à Hamdan mille et une caresses; il est clair qu'eux aussi sont des Beni-Hammid, et nous pouvons désormais être parfaitement tranquilles; il ne nous arrivera ici aucune mésaventure.

Le vent est devenu de plus en plus vif; aussi nous hâtons-nous de terminer la besogne de la journée, afin de gagner au plus vite nos couchettes et de nous abriter, sous nos couvertures turques, contre le froid glacial qui nous pénètre jusqu'aux os. Tout est calme autour de nous, et il nous est permis cette fois de dormir en paix.

17 JANVIER.

A huit heures et quelques minutes, nous sommes à cheval, nos tentes sont reployées, tous nos bagages chargés, et nous avons hâte de nous remettre en route. Le soleil a beau être clair et brillant, un vent glacial souffle avec une violence extrême, et comme il augmente à chaque instant, nous sommes transis sur nos montures. Enfin, à huit heures et quinze minutes, nous quittons le point où nous avons passé la nuit.

Ce matin, avant le départ, j'ai fait une nouvelle promenade autour et sur le sommet du monticule de craie auquel notre camp était adossé; et, contre le flanc nord de ce monticule, j'ai reconnu les fondations d'un petit édifice carré, qui était bâti en blocs de lave, et auprès duquel gît un tronçon de colonne également en lave, mais de faible dimension.

Il s'agit aujourd'hui d'escalader la dernière assise de montagnes qui nous sépare encore du plateau moabite, et nous avons la prétention d'aller camper à Schihan. Au départ, nous marchons droit au sud; à notre gauche, nous avons à quelque dix mètres, plus ou moins, l'escarpement que nous allons aborder; à droite, à cent cinquante mètres au plus, les déclivités de l'Ouad-ebni-Hammid, dans lequel nous apercevons, fort près de nous, le campement de Bedouins dont quelques habitants nous avaient fait hier l'honneur de nous visiter.

La montagne à gravir, c'est le Djebel-en-Nouêhin. A deux cents mètres du point de départ, nous nous engageons sur le flanc de la montagne, en tournant droit à l'est. C'est une véritable escalade, et cette fois encore, le chemin, si chemin il y a, serait tout au plus bon pour des chèvres. D'ailleurs il est, à chaque pas, jonché de blocs de lave grossièrement équarris, et qui ont dû faire partie de constructions antiques situées sur le plateau. Lorsque nous allons atteindre celui-ci, à huit heures trente minutes, nous franchissons un mur ruiné, construit en blocs de lave, semblables à ceux que nous avons trouvés en abondance sur toute la montée. C'est donc sans doute de ce mur que ces blocs se seront détachés et auront roulé sur la route. Au delà de ce mur, nous marchons d'abord au nord-nord-est : l'escarpement de la vallée que nous venons de quitter est alors à notre gauche, et cet escarpement se trouve garni, à la crête, de trois bases de tours en blocs de lave. Devant nous commencent des ruines énormes qui garnissent tout le reste de la montée. A ces ruines les Bedouins donnent le nom de Kharbet-Sarfah; mais, ainsi que je l'ai déjà dit, la montagne qu'elles couronnent, se nomme Djebel-en-Nouêhin.

A huit heures quarante-deux minutes, après quelques lacets au milieu des ruines, nous atteignons enfin le plateau moabite. Nous marchons directement à l'est, et nous longeons parallèle-

ment à sa direction l'Ouad-ebni-Hammid, qui n'est guère qu'à cent cinquante mètres sur notre droite. Toutes les crêtes de cet ouad sont littéralement couvertes de murs ruinés, et, sans aucun doute, ces ruines devaient constituer une ville très-considérable. Rien d'étrange comme la teinte noire de ces constructions, dans lesquelles on n'a employé que des blocs de lave plus que grossièrement équarris, et qui ont, par conséquent, une assez grande ressemblance avec des constructions cyclopéennes.

De temps à autre notre route passe sur des arasements de longues murailles; mais ce qui nous étonne le plus, c'est une allée formée de deux rangées de blocs de lave, fichés en terre à environ un mètre de distance l'un de l'autre, et qui nous rappellent en quelque sorte les allées celtiques de Karnac. Ici la largeur de l'allée est de quatre mètres seulement. Très-certainement c'était là le tracé d'une route antique; aussi le chemin que nous suivons ne s'en écarte-t-il pas. Où leurs pères ont passé, les Bedouins passent et passeront toujours; nous sommes donc sur une route moabite.

C'est à huit heures quarante-sept minutes que nous avons commencé à cheminer entre les deux rangées de pierres de l'allée; à huit heures cinquante et une minutes, un long mur vient recouper perpendiculairement la rangée de gauche. Cent pas plus loin, une enceinte très-grande et resserrée à son extrémité, s'appuie sur le même côté de la route; puis vient un long mur, à l'extrémité duquel est un amas de décombres indiquant la préexistence d'un édifice quelconque. Au point où nous sommes arrivés, à huit heures cinquante-cinq minutes, nous voyons s'ouvrir à gauche une vallée large et profonde; c'est l'Ouad-ech-Cheqiq (ici les Bedouins prononcent ce nom, ech-Cheguig). La crête de l'Ouad-ebni-Hammid est garnie d'une muraille qui la couronne, et qui se rapproche parfois

jusqu'à une vingtaine de mètres du chemin que nous suivons.

Je renonce dès à présent à mentionner toutes les murailles antiques que nous remarquons chemin faisant; je n'en finirais pas. Je me bornerai donc à mentionner dorénavant les réunions de ruines de ce genre, en donnant bien entendu une description particulière des constructions qui me paraîtront en valoir la peine.

A huit heures cinquante-neuf minutes, nous avons à notre gauche, et à quarante mètres environ, une ruine considérable. A quinze mètres seulement sur notre droite, passe le mur qui couronne la crête de l'Ouad-ebni-Hammid, et nous entrons dans des terrains cultivés. A neuf heures, nous trouvons, à droite, un puits nommé Bir-Sarfah, et un peu plus loin, à gauche, une citerne carrée creusée dans le roc. Enfin, à cent pas plus loin, nous nous arrêtons devant un édifice curieux, dont nous désirons examiner la structure. Il est entouré de murs de un mètre quarante centimètres d'épaisseur, et il n'est pas difficile de reconnaître que, sur une construction très-antique, on a, à une époque relativement assez récente, enté des parties d'apparence moderne, et dont le caractère contraste fortement avec celui des premières.

Cet édifice est ouvert au nord, et une porte carrée, dont les montants, le linteau et le seuil sont formés de blocs de lave, y donne accès. On entre dans ce qui, jadis, était une salle de quinze mètres de longueur et de douze mètres de largeur: elle est remplie de décombres. A gauche de cette salle, et à sept mètres du mur de face, est un mur de refend qui forme l'entrée d'une nef de dix-huit mètres de longueur, et qui, à des intervalles réguliers de trois mètres, offre des arceaux en ogive, mais dont il ne reste que les nervures. Le mur de droite de cette sorte de nef s'appuie sur un coude du mur de l'enceinte primitive, dont il forme le prolongement, et qui est en saillie

de dix mètres sur la face sud. Enfin, à gauche de l'entrée principale, est appuyé, contre le mur de face, un petit édifice de quatre mètres carrés, encombré de pierres, et dont l'entrée, qui est adjacente à celle de l'édifice principal, est en ogive.

En avant, et à quelques pas seulement de cette ruine curieuse, sont trois ou quatre tombes arabes, mais d'un style tout particulier. Ce ne sont plus, comme d'ordinaire, des amas de pierres qui recouvrent la fosse : ici l'on voit des tertres oblongs qui semblent fraîchement remués, et sur lesquels sont déposés des instruments aratoires qui ont sans doute appartenu aux défunts. De chaque côté des tertres funéraires, sont plantés des piquets, dont les deux têtes sont réunies par une ficelle, et à cette ficelle sont attachées de nombreuses touffes de cheveux humains, cheveux de femmes et cheveux d'hommes. J'avoue que la vue de ces gages de douleur déposés sur des tombes, m'émeut singulièrement. Sont-ce des Musulmans qui ont enterré de la sorte quelques-uns des leurs? J'en doute fort. Il y a des Arabes chrétiens dans le pays, et peut-être faut-il leur attribuer cette touchante coutume, qui veut que parents et amis donnent aux morts ce que, dans notre civilisation à nous, on ne donne qu'aux vivants, comme gage de tendresse ou comme souvenir d'un être aimé qui n'est plus.

Que fût jadis cet édifice que je viens de décrire? Probablement une enceinte sacrée. Sur l'emplacement de quelque temple moabite, se sera implanté un temple romain, puis une église chrétienne, dont je retrouve la nef ornée de cinq arceaux gothiques, puis peut-être un petit oualy musulman qui est accolé au mur de face. Quoi qu'il en soit de ces suppositions, qui n'ont rien que d'assez raisonnable, je me suis arrêté à cette ruine étrange, juste ce qu'il m'a fallu de temps pour la comprendre et pour en lever le plan. (Voyez pl. XVII.)

A neuf heures dix-neuf minutes, nous quittons cet endroit,

et nous continuons notre marche, en nous dirigeant au sud-est. Nous passons par-dessus une muraille en blocs de lave, qui traverse perpendiculairement le chemin que nous suivons et va couronner, sur notre droite, la crête de l'Ouad. A cinq cents mètres environ de la ruine dont j'ai longuement parlé tout à l'heure, se présente devant nous un mamelon, régulièrement arrondi, de peu d'élévation, et que je suppose artificiel; il est complétement couvert des décombres de maisons à demi enterrées; c'est là certainement l'emplacement d'une ville; les Arabes en nomment les ruines Kharbet-Sarfah.

A neuf heures trente-deux minutes, nous quittons le mamelon de Sarfah. Au point où nous sortons des ruines, un mur d'enceinte assez bien conservé, et construit en blocs de lave, s'infléchit, à notre gauche, pour aller très-probablement se réunir au mur dont nous avons franchi les décombres, avant d'arriver au monticule de Sarfah, et qui va former le couronnement de l'Ouad-ebni-Hammid. En ce point où nous rentrons dans la plaine, était, probablement, la porte de la ville antique, puisque la route que nous suivons passe entre deux rangées intactes de blocs de lave, qui forment une de ces étranges allées de pierres, qui bordaient, à coup sûr, les grandes routes tracées dans la plaine de la Moabitide. Cette allée, à partir de Kharbet-Sarfah, est dirigée au nord-est, et nous la suivons jusqu'à neuf heures quarante et une minutes, c'est-à-dire sur une étendue d'un kilomètre au moins, à travers des champs cultivés.

A neuf heures trente-cinq minutes, nous avons laissé, à notre gauche, et à quatre cents mètres de l'allée de pierres dans laquelle nous cheminions, un plateau élevé de cinq à six mètres au-dessus de la plaine, et couvert de ruines; les Arabes le nomment Redjom-el-Mahfour (le monceau creusé). Il m'a été impossible de pousser une reconnaissance jusque-là. Les par-

ticularités de la route que nous suivions suffisaient bien en effet pour captiver toute mon attention.

A neuf heures quarante et une minutes, le terrain s'élève insensiblement, et nous quittons l'allée de pierres, pour rentrer aussitôt dans les ruines. Ce sont des fondations de murs d'une grande longueur, qui se recoupent en tous sens, mais dont quelques-uns forment la continuation de l'allée de pierres. Ces ruines, qui se nomment Kharbet-Emrâah, ont près d'un kilomètre d'étendue, et nous n'en sortons qu'à neuf heures cinquante minutes. Notre route, depuis notre sortie de Sarfah, est restée invariablement au nord-est. L'Ouad-ebni-Hammid est en ce moment à deux kilomètres sur notre droite.

A neuf heures cinquante sept minutes, les ruines recommencent, et celles que nous traversons alors, portent le nom particulier de Redjom-el-Hammah (le monceau des bains, ou de la source chaude?). A dix heures deux minutes, nous voyons, à notre droite, des ruines immenses, et à notre gauche, à cent cinquante mètres environ, un nouvel amas de décombres nommé Redjom-en-Nousah (je ne suis pas bien sûr de ce nom). Des traces d'allées de pierres reparaissent, et nous nous dirigeons alors vers un ravin, abrité par un plateau de deux cents mètres de large, et couvert de ruines énormes qui sont aussi nommées Kharbet-Emrâah. Ici nous voyons des pans de murs en belles pierres de taille et des constructions probablement romaines, qui garnissent, sur le ravin, le saillant du plateau d'Emrâah.

La direction du ravin est généralement du sud au nord. Il est peu profond, d'une dizaine de mètres au plus, mais cela suffit pour nous garantir du vent, qui ne cesse de souffler avec rage depuis hier, et qui nous fatigue extrêmement. Nous nous hâtons de déjeuner en ce point, et, à onze heures précises, après une halte de trois quarts d'heure, nous remontons à che-

val. Nous traversons alors des ruines énormes, desquelles nous sortons à onze heures neuf minutes, et qui couvrent le plateau formant le revers droit de l'ouad dans lequel nous avons déjeuné. Nous avons repris notre marche au nord-est, et, au sortir des ruines d'Emrâah, nous retrouvons une allée de pierres, qui traverse une portion de terrain cultivé et sans ruines apparentes. Ce terrain longe d'assez près un ouad large et très-profond, sur le flanc duquel les ruines recommencent à se montrer, dès onze heures quinze minutes. A partir de ce moment, les traces de murs en blocs de lave non équarris sont innombrables, et la route sur laquelle nous cheminons, est constamment bordée de blocs fichés, formant deux rangées parallèles, que recoupent, à droite, les murs ruinés que je viens de signaler; à gauche, les traces de muraille ne paraissent que très-rarement, à cause du peu de largeur du terrain : l'allée que nous suivons n'est plus, en effet, séparée de l'ouad que de quelques mètres. Quant à cet ouad, il paraît avoir environ cent cinquante mètres de largeur; il se dirige vers le nord-est, et se nomme l'Ouad-ech-Cheqiq (la vallée fendue).

A onze heures trente minutes, nous marchons directement au nord; et, à onze heures trente-cinq minutes, nous rencontrons un puits creusé au milieu de longues files de murailles placées, en ce moment, à droite et à gauche de la route que nous suivons, parce que la crête de l'Ouad-ech-Cheqiq étant alors à environ cinquante mètres de cette route, le terrain que nous avons à notre gauche a pu recevoir des constructions. A partir de ce point, nous tournons directement à l'ouest, et nous arrivons, à onze heures quarante minutes, au pied d'un monticule arrondi, formé de blocs de lave équarris, en partie recouverts de terre, et qui semblent former la base d'une petite tour ronde. Cette ruine se nomme le Redjom-el-Aabed (le monceau de l'esclave), et quand j'y arrive, je trouve mes Bedouins assis

auprès d'un gros bloc de lave, qu'ils me montrent du doigt. « Regarde, me disent-ils, voilà une pierre comme celles que tu cherches! »

Je regarde, et je me trouve en face d'une magnifique stèle en lave noire compacte, représentant un bas-relief d'une antiquité que je ne me permettrai pas de fixer, même approximativement. C'est une figure aussi haute que nature, dont toute la partie inférieure manque à partir des genoux, et qui, toute mutilée qu'elle est ainsi, offre un monument d'art inappréciable. A coup sûr, nous sommes en face d'une sculpture moabite. Un personnage, la tête coiffée d'un casque de forme assyrienne, tient à deux mains un javelot à large fer, dont il semble frapper un homme qui devrait être à ses genoux. Le haut du corps est nu, mais, à partir des hanches jusqu'aux genoux, il est enveloppé d'une petite tunique courte, complétement analogue à la tunique des Égyptiens. Sur l'épaule droite du personnage, et derrière son dos, est suspendu un arc recourbé, sans corde apparente. Derrière le guerrier, est une figure de lion de petite dimension, et qui ne peut être évidemment que le montant d'un trône, précisément à cause de sa taille exiguë. Le relief est considérable, le mouvement de la figure est bien accentué, même d'une énergie sauvage[1].

Au premier coup d'œil, il est impossible de n'y pas reconnaître une œuvre hybride, dans laquelle se reflètent à la fois l'art égyptien et l'art assyrien. On peut juger facilement de ma joie à la vue de ce trésor. Cette joie, je la laisse éclater sous les yeux des Bedouins qui m'entourent; j'exprime niaisement mon désir de m'approprier ce morceau de sculpture, pour l'enlèvement duquel j'offre sottement douze cents piastres; et je m'aperçois trop tard, que malgré la réserve que je m'étais

1. Voyez pl. XVIII.

bien promis de conserver en toute circonstance, j'ai complétement gâté mon affaire, et que je serai certainement condamné à laisser là ce précieux bas-relief.

A peine ai-je parlé des douze cents piastres, que les histoires de trésor résonnent autour de moi. Les Beni-Hammid, qui habitent le pays, sont les premiers à mettre en avant des contes de la force du suivant : Tous les ans, et le même jour de l'année, quelqu'un de la tribu trouve une pièce d'or, un dynar, au Redjom-el-Aabed, et sous la pierre que je viens d'admirer comme un enfant, au lieu de la déprécier ouvertement. Donc ce bloc a le ventre plein de pièces d'or, et si je tiens à l'emporter, c'est que je connais ce qu'il vaut et ce qu'il contient. Je veux alors jouer l'indifférence. Je m'éloigne au plus vite du bas-relief, mais je comprends trop tard, je le répète, que j'ai moi-même étouffé dans l'œuf mon projet de conquérir cet inappréciable morceau.

A cent mètres plus loin, je fais dresser nos tentes au milieu de ruines énormes et à côté d'une large cave, soutenue par un pilier, et qui servira d'écurie à nos bêtes et d'appartement à nos moukres.

Les vastes ruines au milieu desquelles nous sommes campés pour aujourd'hui, sont nommées par les Arabes du pays, Kharbet Fouqoûa (les ruines rougeâtres). Sans aucune espèce de doute possible, nous sommes ici sur l'emplacement d'une ville moabite d'une très-haute antiquité. Le terrain est jonché de débris de poteries peintes et grossières, complétement analogues à ces poteries primitives, retrouvées à Santorin, dans les terres recouvertes par des couches volcaniques d'un âge inconnu. Je ramasse à chaque pas de gros cubes de mosaïque primitive, blancs, noirs et rouges. Nous verrons un peu plus loin quelle est la ville dont nous foulons en ce moment les ruines.

Schihan est directement à l'est devant nous : c'est une ruine

qui couronne un monticule isolé, et qui domine toute la vaste plaine de Moab; il y a peut-être là des découvertes importantes à faire : nous avons plusieurs heures de jour à consacrer à cette course : nous prenons donc le parti d'aller immédiatement à Schihan. Nous laissons à notre monde le soin de dresser les tentes, d'installer nos bagages et notre cantine, et nous repartons à midi dix-neuf minutes, sans autre escorte que deux Arabes des Beni-Hammid, qui nous suivent à pied.

Nous laissons bientôt à notre droite une citerne, et après avoir traversé des champs cultivés, sans décombres, nous arrivons, à travers un nouvel amas de ruines, au bord d'un ouad peu profond, garni de ruines sur ses deux revers, et que nous traversons à sa naissance, où il est barré par quatre ou cinq gros murs cyclopéens, alternés et destinés à soutenir les terres, tout en permettant aux eaux pluviales de s'écouler dans le fond du ravin. Cet ouad, qui n'est autre que le prolongement de celui que couronnent à droite et à gauche les ruines au milieu desquelles est assis notre camp, se nomme l'Ouad-Emdebêa.

Entre notre campement et l'Ouad-Emdebêa, nous avons encore suivi une allée de pierres. Au delà de l'ouad, nous traversons de nouveau une petite plaine cultivée, que domine un mamelon fort bas, sur lequel se trouve une citerne entourée de murs construits en blocs de lave. A notre droite, la plaine présente des traces de murailles antiques, jusqu'à perte de vue. Nous marchons alors au nord-est, et à midi trente-cinq minutes, nous sortons des ruines.

A midi quarante-six minutes, nous rencontrons de nouveau quelques longues files de murs, par-dessus lesquels nous passons. A midi quarante-huit minutes, la plaine commence à s'élever. A midi cinquante et une minutes, le terrain à notre gauche présente de nombreuses ruines, tandis qu'elles sont fort clair-semées à droite. A midi cinquante-quatre minutes,

nous tournons à l'est et nous rencontrons la base très-apparente d'une construction circulaire, probablement d'une tour, au delà de laquelle reparaissent des murailles nombreuses, dont nous sortons de nouveau à midi cinquante-sept minutes, pour commencer à gravir la pente fort douce du monticule de Schihan. A une heure deux minutes, nous rencontrons une citerne creusée dans le roc et entourée d'une muraille. Enfin à une heure six minutes, nous mettons pied à terre à l'entrée de l'étrange ruine de Schihan.

Pendant notre course, un vanneau avait été tué par Rothschild; nous le donnons à nos deux Beni-Hammid, qui s'empressent de le plumer et de le faire rôtir tant bien que mal, à l'aide de quelques broussailles sèches qu'ils arrachent et qu'ils allument. Nous leur confions la garde de nos chevaux, et nous commençons immédiatement notre exploration de la ruine que nous venons visiter. Était-ce un temple, était-ce une forteresse, était-ce un palais? Je ne me permettrai pas de le décider. Quoi qu'il en soit, voici la description de ce qui reste de ces antique édifice. C'est un carré dont les quatre faces ont un développement de cinquante mètres. L'entrée était sur la face ouest. Sur celle-ci est une large brèche recouverte par un tertre arrondi, cachant peut-être la base d'une tour, de dix mètres de diamètre, et auquel aboutit une allée de pierres. Ce tertre arrondi est à vingt-huit mètres de l'angle sud-ouest de l'enceinte, et à dix-huit mètres seulement de l'angle nord-ouest. Sur la face gauche, c'est-à-dire sur celle qui regarde le nord, est appliqué en avant-corps une tour carrée, de dix mètres de côté, et dont les angles rentrants sont de chaque côté à vingt mètres des angles nord-est et nord-ouest de l'enceinte. Les deux faces est et sud sont rectilignes [1].

1. Voyez pl. XVII.

Il est fort difficile de juger aujourd'hui de la disposition intérieure, grâce aux décombres accumulés et aux broussailles qui, depuis tant de siècles, ont caché les murs sous des amas de détritus végétaux. Il est possible néanmoins de reconnaître l'emplacement d'une grande salle centrale, au milieu de laquelle paraît un puits ouvrant sur une cave ou citerne profonde. A la face est, sont appuyés les murs de refend de deux chambres carrées; et enfin, parallèlement à la face d'entrée, on reconnaît les murs d'une salle, dont les faces forment un parallélogramme placé à la droite de l'entrée. Une seconde ouverture, donnant aussi sur une citerne, probablement la même que la citerne centrale, se voit à droite et en avant du premier puits que j'ai signalé. La face nord était recouverte, à trente mètres en avant, d'une muraille parallèle à celle de l'édifice, et dont il ne reste que des affleurements; de même, la face est était recouverte par un mur semblable, construit à soixante mètres en avant. Quelques traces d'autres murailles parallèles à celles de l'édifice, se voient encore vers l'angle nord-ouest et vers l'angle sud-est; mais ce qu'il importe de noter, c'est que sur les faces nord et sud, d'autres murs recoupaient à angle droit les murs d'enceinte extérieure, et d'autres murs établis sur le prolongement des faces même de l'édifice, de façon à faire de véritables enclos en deçà de ces murailles extérieures.

Du reste, il n'y a pas la moindre analogie entre la construction des murailles de l'édifice proprement dit et celle des murs d'enceinte. Pour former les faces de l'édifice, le rocher a été taillé et revêtu de murs en blocs de lave, tandis que les murs extérieurs ne consistent plus aujourd'hui qu'en arasements formés de blocs de pierre non équarris, c'est-à-dire analogues à tous ces longs murs que nous avons longés et coupés depuis quelques heures.

Là je retrouve un de ces cubes grossiers de mosaïque, aux-

quels je me permets d'attribuer une antiquité très-reculée, et sa présence me suffit pour être convaincu qu'à Schihan a existé un monument antérieur aux civilisations grecque et romaine, si, comme je le crois fermement, ce ne sont pas les ruines de ce monument lui-même que nous venons de visiter.

Quelques fragments d'architecture, malheureusement en petit nombre, gisent parmi les décombres, et je m'empresse d'en esquisser les profils. Ce sont : 1° un fragment en lave qui formait probablement la base du pilastre latéral d'une porte. Les moulures de cette base de pilastre engagé, sont à peu près semblables à ce que nous fournit l'architecture classique. Il en est de même d'un autre fragment de corniche en calcaire gris.

Mais ce qui m'intéresse surtout au plus haut point, c'est un chapiteau de colonne, également en calcaire gris, de quarante centimètres de hauteur et de quatre-vingt-cinq centimètres de diamètre supérieur, tandis que le fût de la colonne n'avait que cinquante-deux centimètres de diamètre. C'est bien un chapiteau ionique, mais de la facture la plus étrange : ainsi, les volutes, qui sont de très-petite dimension, sont séparées par deux oves énormes, et entre les volutes et les oves qui leur sont adjacentes, se présentent des palmettes sur le fût. Certes, un pareil chapiteau n'a qu'une analogie fort éloignée avec le chapiteau ionique, et ceux qui l'ont taillé étaient à coup sûr de véritables sauvages, qui ont plus probablement précédé que suivi les artistes grecs auxquels nous devons les belles proportions de l'ordre ionique[1].

Du haut de la ruine de Schihan nous dominons toute la plaine de Moab; au sud, cette plaine s'étend à perte de vue; à l'est, elle nous paraît close par une chaîne de montagnes bleuâtres,

1. Voyez pl. XVII.

mais trop éloignées pour que nous en puissions juger. Au nord, à une demi-lieue de nous, s'ouvre l'Ouad-el-Moudjeb, qui coupe brusquement la plaine et semble une immense déchirure du terrain. Cet ouad semble venir directement de l'ouest jusqu'à la hauteur de Schihan ; mais à partir de là, il s'infléchit visiblement vers le sud-est.

Pendant que nous étions tout occupés à rechercher dans l'intérieur de l'édifice ruiné de Schihan, qui des insectes, qui des débris antiques, j'entends une conversation animée au dehors de l'enceinte. Je monte sur le mur extérieur, et j'aperçois cinq Arabes à pied, armés de fusils, de yataghans ou de khandjars, qui causent d'assez loin encore avec nos deux guides, en train de croquer leur vanneau à moitié cuit.

D'où sont sortis ces nouveaux venus? Dieu le sait. Nous nous étions fiés à la nature même du site de Schihan, pour ne redouter aucune mauvaise rencontre; du haut d'un tertre pareil nous devions dominer toute la plaine à perte de vue, et voilà qu'à l'improviste nous avions cinq Bedouins sur les bras, et cinq Bedouins venus avec de mauvaises intentions; car je n'en pus douter un instant, à la nature des phrases que nos guides échangeaient avec les survenants.

— Que voulez-vous?

— Dépouiller les voyageurs que vous avez conduits ici.

— Ils sont sous notre protection, et vous ne le ferez pas.

— Allons donc ! laissez-nous faire, et nous partagerons.

— N'avancez pas ! -- Et un fusil fut braqué sur les bandits. Je vis alors l'un d'eux s'approcher malgré cet avertissement, et notre second ami, qui n'avait pour toute arme qu'un dabbous ou massue de bois dur, lui en asséna un coup si vigoureux sur l'épaule, que le drôle fit une grimace épouvantable et s'arrêta en tâtant son épaule disloquée.

J'avais bien vite saisi le fusil que je portais en bandoulière,

et j'en avais armé les deux coups, tout prêt à envoyer une balle à deux des coquins qui nous faisaient visite.

Au coup de dabbous tous s'étaient arrêtés; je jetai un cri d'alarme à mes compagnons : — Aux armes et à nos chevaux ! nous sommes attaqués! — En un clin d'œil nous étions réunis, et cinq bons fusils à deux coups se montrèrent inopinément aux braves gens qui se figuraient qu'ils n'avaient affaire qu'à d'imprudents promeneurs. La vue de nos armes produisit cette fois encore son effet immanquable, et les cinq bandits se firent incontinent humbles et polis.

Nous nous remîmes en selle, et, une fois à cheval, j'ordonnai aux nouveaux venus de passer devant et de faire attention à eux, s'ils ne voulaient pas manger de la poudre et du plomb; c'est, dans ce pays, entre gens qui se comprennent, l'expression consacrée. Il fut inutile de leur répéter une seconde fois notre invitation, et nos Bedouins, sots comme des renards qu'une poule aurait pris, se mirent immédiatement à cheminer devant nous, sur la route de notre campement.

Une fois en route, leur contenance se fit la plus honnête qu'elle put, et ils prirent l'allure de gens qui font une partie de chasse. Pour les dégoûter de l'idée de nous envoyer une volée de coups de fusil, nous marchions isolément et à peu de distance derrière eux, prêts à faire feu nous-mêmes au moindre signe d'hostilité. Tout se passa donc le plus gracieusement du monde.

En route nous rencontrâmes des perdrix, et nos amis de fraîche date nous engagèrent à les tirer. Je le défendis expressément à mes compagnons, qui comprirent, sans que j'eusse la peine d'insister, que le moment n'était pas venu de jeter notre poudre aux moineaux, et je rendis aux Bedouins leur politesse, en les priant de tirer eux-mêmes le gibier qu'ils nous avaient montré. L'un d'eux alors se traîna à plat ventre,

comme une couleuvre, pendant plus de cent pas, se cachant, je ne sais en vérité comment, derrière des pierres qui n'étaient guère plus grosses que le poing; il parvint ainsi jusqu'à portée des pauvres perdrix, se colla contre terre, derrière un bloc de pierre, visa pendant près d'une minute, avec l'escopette démesurée qui lui servait de fusil, et de sa balle coupa en deux l'une des perdrix.

Décidément ces messieurs étaient de forts tireurs, mais ils y mettaient le temps. Une fois son coup lâché, il alla ramasser ses deux morceaux de gibier, et me les apporta triomphalement. Je les refusai, et lui donnai deux piastres de bakhchich pour le récompenser du beau coup qu'il venait de nous faire admirer.

Ces hommes avaient compris qu'il n'y avait rien à faire avec nous, et qu'ils s'étaient imprudemment lancés dans une entreprise qu'ils ne mèneraient pas à bien; ils ne se préoccupèrent donc plus que du moyen de nous fausser bande et de ne pas pousser leur promenade jusqu'à nos tentes, où quelque scheikh de nos amis pourrait les étriller de la bonne façon. Lors donc que nous fûmes revenus à l'Ouad-Emdebêa, ils disparurent tout aussi subitement qu'ils avaient paru, et nous nous retrouvâmes au milieu de nos gens, sans autre escorte que les deux Beni-Hammid qui nous avaient accompagnés au départ. Cette petite aventure nous servit de leçon, et nous apprit, par expérience, que la prudence n'était pas de luxe, au milieu des sauvages chez lesquels nous étions venus nous jeter tête baissée.

Le reste de la journée s'est passé à retourner au Redjom-el-Aabed, et à nous garantir contre le vent diabolique qui nous glace. Belly m'a dessiné avec une exactitude merveilleuse le bas-relief moabite que nous avons à côté de nous; je fais des efforts d'imagination pour découvrir un moyen d'escamoter celui-ci; mais j'ai beau me creuser la tête, il n'y a pas à songer

à enlever un bloc de lave compacte, qui a quatre pieds de long, un pied et demi d'épaisseur et deux pieds de large. Ce bloc doit peser bien plus de mille kilogrammes, et il n'y a pas de bête de charge qui puisse colporter un poids pareil. Comment faire? Faudra-t-il donc abandonner un semblable trésor? J'ai quelque envie d'expédier un Bedouin à Karak pour en ramener un tailleur de pierres, qui amincira la stèle du côté opposé à la figure, ce qui diminuera d'autant le poids du fardeau à emporter. Un homme s'offre bien, mais il lui faut huit heures pour aller, huit heures pour revenir; et trouvera-t-il un tailleur de pierres qui se charge de me mettre à même d'enlever cette figure, au risque d'encourir l'animadversion de toute une tribu, qui a la prétention d'en recevoir chaque année un dynar? Ne sera-ce pas nous mettre à nous-mêmes toute la tribu sur les bras? Tout bien considéré, j'y renonce; je congédie mon courrier de bonne volonté, et je me résigne à me contenter de ce que j'ai en portefeuille, c'est-à-dire d'une copie parfaite du bas-relief en question; demain matin, d'ailleurs, j'espère en pouvoir prendre un estampage.

Notre soirée se passe comme d'habitude : après le dîner vient le travail de la journée, que nous expédions le plus rondement possible, tant est vive et glaciale la bise qui nous fouette à travers les toiles de notre tente, et tant nous avons le désir de nous en garantir sous nos couvertures.

Avant de nous coucher nous avons eu le plaisir de voir une magnifique éclipse de lune, sur laquelle j'avoue que nous ne comptions guère. Comme nous ne sommes pas venus en ce pays pour faire des observations astronomiques, nous admirons lestement notre éclipse et nous nous couchons le plus vite pos-

18 JANVIER.

Le froid a été si vif cette nuit, que tous nos feux de bivouac ont été abandonnés; notre fidèle Ahouad a seul tenu bon, et ce matin il est entré transi, mais toujours de bonne humeur, dans notre tente, afin de s'assurer que nous n'avions pas souffert. Noble créature que cet homme dont le dévouement est sans bornes, et qui semble tout fier de la confiance absolue que nous avons en lui.

Petit à petit, tous nos Arabes sortent des caves ruinées, des citernes et des trous de toute espèce dans lesquels ils se sont abrités contre la bise, et notre petite armée se retrouve au grand complet; seulement les pauvres gens qui la composent, et qui ne sont pas accoutumés à cette température glaciale, grelottent et ont la mine fort piteuse.

Dès que le jour est revenu, je prends de notre campement quelques directions à la boussole, qui puissent fixer convenablement sur ma carte l'Ouad-ech-Cheqiq, l'Ouad-Emdebêa et Schihan. Au fond de l'Ouad-ech-Cheqiq, et sur le revers opposé à celui sur lequel nous avons passé la nuit, paraissent quelques points noirs : ce sont les tentes d'un campement de Beni-Hammid qui se sont établis auprès d'une source, et c'est à cette source que la provision d'eau pour notre table a été faite hier. Quant à nos chevaux, on les a menés boire à une citerne antique, placée au delà de l'Ouad-Emdebêa et au milieu des ruines.

Le campement de Bedouins, dont je viens de signaler la présence, nous envoie, dès que le petit jour a reparu, des visiteurs aussi nombreux que la veille. Je leur adresse force questions sur les ruines au milieu desquelles nous sommes campés, et je cherche à savoir par eux s'il existe d'autres pierres,

écrites ou sculptées, que celle du Redjom-el-Aabed. L'un d'eux me parle alors d'une grotte taillée dans le roc, et qui ne se trouve qu'à quelques centaines de mètres du camp, vers l'extrémité orientale des Kharbet-Fouqoûa. Cette grotte s'appelle Morharrat-ed-Daraouich (la grotte du Derviche), et je n'hésite pas à m'y faire conduire immédiatement, espérant que j'y rencontrerai quelque antiquaille qui m'indemnisera de la peine que je vais prendre; mais lorsque j'y arrive, je ne trouve qu'une citerne ronde de onze mètres de diamètre, taillée dans le roc et dont l'entrée est assez malaisée. Au fond gisent deux tronçons de colonne en lave, l'un de vingt-six centimètres et l'autre de quarante-quatre centimètres de diamètre; aux extrémités de ces tronçons se voient des trous percés dans l'axe et qui ont dû servir d'encastrement à des tourillons; ce sont donc sans aucun doute, de ces rouleaux de pierre avec lesquels les Arabes tassent les terrasses qui leur servent de toit, aussitôt qu'il pleut, afin d'empêcher l'eau de pénétrer dans leurs demeures. L'usage de ces rouleaux, en Asie, remonte certainement à la plus haute antiquité, puisque M. Botta en a trouvé dans les ruines du palais ninivite de Khorsabad.

La Morharrat-ed-Daraouich présente cependant quelques sujets d'observation assez curieux : ses parois, à l'exception du plafond, ont été entièrement revêtues d'un ciment qui forme une couche assez épaisse, et ce ciment était couvert de cannelures régulières, formant un dessin général, jusqu'à la roche vive qui sert de plafond. Un triple cordon de traits disposés en arête de poisson, règne dans tout le pourtour, à deux mètres à peu près au-dessus du sol de la citerne. Au-dessus de ces cordons, toute la surface du ciment est garnie de traits chevronnés la pointe en haut, tandis qu'au dessous les mêmes traits chevronnés sont dirigés la pointe en bas. Enfin la couche inférieure du ciment est remplie de fragments de poterie plate,

ou mieux de galettes de terre cuite, destinés sans doute à donner de la consistance à l'enduit, tandis que la couche extérieure a été pétrie avec des petits fragments de silex.

Mes notes prises, je me hâtai de regagner le camp, toujours préoccupé de la pensée de mon bas-relief moabite. Le moment était venu d'en prendre un estampage et je me mis incontinent à l'œuvre. Pendant près d'une heure, je luttai pour en venir à bout, contre un diabolique vent d'est qui enlevait les feuilles mouillées appliquées sur la figure, à mesure que ma main les abandonnait. C'était sans cesse à recommencer. J'essayai bien de me faire un paravent de la table de notre cantine, et j'eus beau gâcher une énorme quantité de mon papier d'herbier, pour faire une pâte capable d'envelopper tous les reliefs, toujours le vent, au moment où je croyais avoir fait un progrès, arrachait la pâte que je cessais de comprimer. Je dus quitter la partie; je n'étais pas le plus fort. Je renonce prudemment à dire ici tout ce que j'exhalai de dépit et de mauvaise humeur, dans cette malencontreuse tentative.

Une fois mon parti bien pris, je donnai l'ordre de décamper au plus vite: j'avais bien assez comme cela dépensé de temps en pure perte, et d'ailleurs j'emportais pour ma consolation, un excellent dessin du monument.

A neuf heures sept minutes, notre petite troupe se mit en marche, et nous quittâmes Kharbet-Fouqoûa en nous dirigeant à l'est d'abord et en repassant à vingt mètres du Redjom-el-Aabed, auquel je jetai un dernier coup d'œil de convoitise et de regret. Arrivés à la citerne, qui avoisine le monument et qui n'est éloignée que d'une centaine de mètres de la crête de l'Ouad-ech-Cheqiq, nous tournâmes, à neuf heures dix minutes, au sud-sud-est, laissant à notre droite des ruines très-nombreuses, tandis qu'elles étaient clair-semées à notre gauche. En ce point, où le plateau a trois cents mètres jusqu'à la crête de

l'ouad, nous marchons à côté d'une allée de pierres, dont un embranchement se dirige, à travers les ruines, vers l'Ouad-ech-Cheqiq. Bientôt cette allée de pierres, qui était d'abord à quinze mètres sur notre droite, se rapproche de notre route, et à neuf heures vingt minutes, nous cheminons entre les deux rangées de blocs de lave. En ce point l'Ouad-ech-Cheqiq était éloigné de nous de six cents mètres environ, et il continuait à s'écarter de notre route, en se dirigeant au sud, tandis que nous avancions toujours dans le sud-sud-est.

Ici nous entrons dans les terres cultivées, sans autre apparence de ruines que l'allée de pierres que nous suivons sans nous en écarter. A neuf heures vingt-quatre minutes, cette allée disparaît, mais elle fait place à une voie pavée en blocs de lave. A droite et à gauche reparaissent des ruines de peu d'étendue. A neuf heures trente-trois minutes, nous voyons à notre gauche, et à cent mètres environ, une double enceinte circulaire de blocs de lave, d'une centaine de mètres de diamètre, et au milieu de laquelle paraît un amas de décombres. Cette enceinte est placée au bord d'un ruisseau bourbeux que nous traversons et qui rend le terrain très-fangeux.

Aussitôt ce ruisseau franchi, l'allée de pierres se remontre à dix mètres à gauche de notre route qu'elle vient couper à neuf heures trente-sept minutes, en s'inclinant un peu pour disparaître bientôt au sud. A gauche, de rares ruines se rencontrent par-ci par-là, et nous marchons toujours en vue de Schihan, qui domine toute la plaine dans laquelle nous sommes engagés. A neuf heures quarante minutes, nous rencontrons un amas de décombres auxquels aboutissent deux murs à angle droit, et dont l'un est exactement orienté du nord au sud. Immédiatement après, recommence l'allée de pierres dans laquelle nous cheminons.

Ici se voient de nouveau des ruines très-considérables, con-

sistant en murs d'une grande longueur, qui viennent recouper l'allée de pierres, et en amas circulaires de décombres. Ces ruines sont appelées par les Arabes qui m'accompagnent, de façon à me dérouter tout d'abord : le premier que j'interroge me répond que leur nom est Kharbet-Bizdalen, et cette prononciation étrange m'empêche de comprendre le nom. Comme je me méfie de sa correction, j'en questionne d'autres, et j'en trouve qui prononcent Kharbet-Medjeleïn. Je reconnais alors le duel du mot Medjdel. Ces ruines sont donc nommées ruines des deux forteresses.

A neuf heures quarante-cinq minutes, nous suivons de nouveau une allée de pierres, sur laquelle s'embranche à droite une allée semblable dirigée vers le sud-ouest. Enfin à neuf heures cinquante minutes, nous sommes au milieu des ruines énormes d'une ville, à laquelle aboutit l'allée de pierres que nous avons suivie, et qui couronne le revers septentrional d'un ouad peu profond en ce point et dont nous avons atteint la naissance. Le revers opposé de l'ouad est formé de rochers à pic, mais peu élevés, et sur ce revers nous voyons devant nous, une tour carrée antique, de bel appareil, probablement romaine et fort bien conservée.

Toutes les ruines au milieu desquelles nous nous arrêtons sont des maisons écrasées, malgré la solidité de leur bâtisse, et aux trois quarts enterrées ; ce qui fait que toutes ont l'air d'être munies de caves, tandis que ces prétendues caves ne sont que les rez-de-chaussée des anciennes habitations. Quelques fragments de sculpture me fournissent des moulures étranges dont je me hâte de prendre des croquis. Près de la crête de l'ouad, l'allée de pierres forme un carrefour dont deux branches se dirigent l'une à l'est et l'autre à l'ouest, en longeant l'ouad, qui n'est que l'origine de l'Ouad-ebni-Hammid.

A dix heures cinq minutes, c'est-à-dire après une halte d'un

quart d'heure, nous reprenons notre marche en tournant à l'est, pour revenir presque immédiatement à notre direction constante du sud-est. Ici la route que nous suivons traverse une enceinte carrée de cent mètres à peu près de côté, partagée en cinq bandes parallèles par des murs écartés de vingt mètres l'un de l'autre. Au delà de cette enceinte les ruines cessent. A dix heures quinze minutes, nous sommes à deux cent cinquante mètres de la tour carrée signalée plus haut, et nous apercevons à cent cinquante mètres devant nous, à droite, un vaste tertre rectangulaire, peu élevé et couvert de ruines énormes, et à gauche un monticule aplati, de quarante à cinquante mètres de diamètre, également couvert de ruines. A dix heures vingt-six minutes, nous sommes entre les deux ruines qui portent en commun le nom de Kharbet-Tedoum.

Nous mettons bien vite pied à terre dans l'espoir de faire là quelque intéressante trouvaille, et cet espoir n'est pas trompé. Un édifice construit en pierres de taille est placé sur la face nord de la grande enceinte, et c'est tout naturellement vers lui que nous nous dirigeons.

Le premier objet que nous rencontrons est un bloc énorme dans lequel ont été taillés à la fois l'orifice et l'auge d'un puits.

L'édifice que nous sommes venus examiner est un carré de dix mètres trente centimètres de côté, ses murs ont quatre-vingt-dix centimètres d'épaisseur, et encore plus de deux mètres de hauteur. Sur trois de ses faces, nord, est et sud, sont percées des portes, dont l'une, celle du nord, est aujourd'hui condamnée; c'était, à en juger par ses dimensions, la porte primitive principale; elle a deux mètres trente centimètres de largeur, et elle a été très-proprement murée avec de gros blocs de pierre. L'entablement de cette porte, qui est en partie enterrée, est formé d'un seul bloc de deux mètres quatre-vingt-dix centi-

mètres de longueur et de cinquante centimètres de hauteur; il offre un système de moulures des plus étranges et dans lequel il n'y a pas d'autre génératrice que la ligne droite; sur l'une des plates-bandes intermédiaires a été tracée, en grands caractères koufiques datant des premières années de la conquête musulmane, la formule *Bism-Illah* (au nom de Dieu). Peut-être cette formule a-t-elle été appliquée là, au moment où cet édifice ayant été transformé en édifice religieux de l'islamisme, son ancienne porte aura été condamnée[1].

La porte qui ouvre vers l'est n'a que un mètre cinq centimètres de largeur, et elle est encadrée entre les bases de deux piliers rectangulaires, dont la face extérieure a quarante-sept centimètres de largeur, et la face parallèle à l'axe de la porte, trente centimètres seulement. La saillie de ce pilastre sur le mur de face est de vingt-cinq millimètres, tandis qu'une saillie de onze centimètres forme à l'intérieur l'ébrasement de la baie. Enfin la porte percée dans la muraille sud-est, est sans aucun ornement, et large de quatre-vingts centimètres seulement. Une allée de pierres de dix mètres de largeur, aboutit à cette face, et, comme tout l'édifice est établi sur un tertre, il est très-facile encore de reconnaître qu'on arrivait, à partir de la plaine, par une série de quatorze ou peut-être quinze marches de quatre-vingts centimètres de largeur, taillées dans le terrain, et dont les arêtes sont formées par des lignes de pierres.

A l'ouest est adossé au mur de l'édifice une autre enceinte de dix mètres de côté, coupée par un mur en retraite sur le mur septentrional de l'édifice, et parallèle à celui-ci. Toute cette seconde enceinte est rejetée un peu au nord de la première.

Enfin à quinze mètres en avant de la face sud, est un petit monticule arrondi, au sommet duquel est un tronçon de colonne

1. Voyez Pl. XVII.

en pierre, arrondi de trois côtés seulement et surmonté d'un simple tailloir parallélipipède, de soixante centimètres de longeur, parallèlement à la face aplatie, de cinquante-deux centimètres de largeur et de trente centimètres d'épaisseur. A quelques pas du tertre est un autre tronçon de colonne de quarante centimètres de diamètre.

Telle est la description minutieuse de cet édifice antique dont la destination était probablement religieuse, et qui de temple du paganisme sera peut-être devenu une église chrétienne, et plus tard encore, c'est-à-dire lors de la conquête musulmane, une mosquée des sectateurs de Mahomet. Ce qui me donne lieu de penser que là s'est trouvée une église chrétienne, lors de la domination byzantine, c'est la présence, au pied de la muraille septentrionale, d'un chapiteau carré, mais évidé centralement sur chacune de ses faces et couvert d'élégants entrelacs [1]. A première vue, ce chapiteau m'a rappelé d'une manière frappante les chapiteaux des deux beaux piliers de marbre, emportés de l'église de Saint-Saba-d'Acre, par les Vénitiens et placés à droite de l'église Saint-Marc, à l'entrée du Palais des Doges. Ce chapiteau a quatre-vingt-dix centimètres de largeur, trente-cinq centimètres de hauteur et quarante-neuf centimètres seulement de largeur inférieure.

J'aurais bien voulu pouvoir consacrer plus de temps à l'étude des ruines intéressantes accumulées sur ce point; mais la matinée s'écoulait rapidement; nous étions loin encore de Karak où nous voulions aller prendre gîte, et il était déjà plus de onze heures. Impossible donc de nous arrêter plus longtemps, sans nous exposer à cheminer à nuit close, ce qui n'est jamais du goût des Arabes, et ce qui, je l'avoue, ne l'était plus du tout

A onze heures quinze minutes, nous quittons Kharbet-Tedoum, en tournant à l'est et en nous dirigeant sur le tertre couvert de ruines, que j'ai signalé plus haut. Celui-ci n'est qu'à deux cents mètres de l'édifice que je viens de décrire. Sur ce tertre, qui a au moins quarante mètres de diamètre, a dû, sans aucun doute, exister un édifice important. Mais quel était-il? C'est ce que je ne me charge pas de deviner.

Une fois ce tertre franchi, nous reprenons d'abord notre route au sud-sud-est; mais depuis une heure nous apercevons au loin, sur notre gauche, un édifice carré qui semble très-important. Qu'est-ce que cela? ai-je demandé à nos Arabes. Rien de curieux, m'ont-ils répondu sans hésiter, et avec le désir bien évident de ne pas faire le crochet qui doit nous y mener. C'est Beit-el-Kerm (la maison de la vigne). — Voilà tout ce que j'en puis tirer. J'avoue qu'au milieu d'une plaine aussi nue et aussi rasée, un édifice de pareille importance me semble assez étrange.

J'hésite pourtant; tourmenté par l'idée de la nuit qui peut nous surprendre en route, je suis fort tenté de passer outre; je capitule même avec ma conscience et je résiste quelque peu aux instances de Gustave de Rothschild, qui ne voudrait pas avoir aperçu ce monument sans être allé voir au moins ce qu'il peut être. Je lui réponds que nous nous arrêterons à Er-Rabbah; que probablement nous serons forcés d'y camper, et que nous viendrons de là visiter Beit-el-Kerm. Rothschild insiste, et enfin nous nous décidons à laisser continuer nos bagages qui sont déjà bien loin devant nous, à quitter notre route et à marcher droit sur la ruine en vue, au grand déplaisir de tous nos scheikhs.

Il est onze heures vingt minutes, quand nous nous décidons à faire ce détour, et nous forçons l'allure de nos chevaux pour

perdre le moins de temps possible. En ce moment nous cheminons directement à l'est, et nous longeons une ruine isolée, ou pour mieux dire un amas de décombres informes. Quand nous ne sommes plus qu'à quelques cents pas du Beit-el-Kerm, Rothschild prend le galop, arrive à la ruine derrière laquelle il disparaît un instant, et reparaît aussitôt en jetant des cris d'admiration : — Venez vite! c'est aussi beau que Bâalbek! — Et nous de courir à notre tour.

A onze heures trente-cinq minutes, nous avons tous mis pied à terre, et nous partageons franchement l'admiration de notre compagnon de voyage, car nous sommes en face des débris d'un magnifique temple tétrastyle, de la même époque que les temples de Bâalbek, c'est-à-dire du temps d'Adrien ou des Antonins à peu près.

Le sol est jonché de tambours de colonne, de chapiteaux, de fragments de corniches; quel malheur qu'un si beau monument ait été renversé! Sa destruction est-elle l'œuvre d'un tremblement de terre, ou celle des hommes? J'aime mieux croire à la catastrophe indépendante de la volonté humaine. Quoi qu'il en soit, voici la description de ce qui reste de ce merveilleux édifice, dont tous les murs ont encore quatre ou cinq mètres de hauteur.

C'est un rectangle parfaitement orienté à l'est, dont les faces antérieure et postérieure ont trente et un mètres quatre-vingt-cinq centimètres de développement, et les deux faces latérales, vingt-sept mètres dix centimètres seulement. Les murs ont un mètre quatre-vingt-dix centimètres d'épaisseur. Aux quatre angles, les murs ont de légères saillies de dix centimètres sur les faces, et ces saillies ont cinq mètres quatre-vingt-cinq centimètres de développement sur les faces latérales, et six mètres cinquante-cinq centimètres sur la façade et le mur du fond. Le temple a vingt-huit mètres dix centimètres de largeur à l'inté-

rieur, et dix-neuf mètres soixante centimètres de profondeur seulement.

Sur la façade antérieure étaient placées quatre colonnes énormes, de un mètre trente centimètres de diamètre, et dont les tambours inférieurs sont restés en place. Les deux colonnes intermédiaires sont séparées de six mètres vingt centimètres, d'axe en axe. Quatre mètres vingt centimètres, d'axe en axe, séparent ces colonnes des colonnes d'angle, et l'axe de celles-ci est à deux mètres dix-sept centimètres de la face interne du vestibule. Ce vestibule est profond de trois mètres soixante-dix centimètres. La porte du temple a trois mètres quarante-cinq centimètres d'ouverture. A droite et à gauche sont appliquées à la muraille deux consoles en saillie, de un mètre trente-six centimètres de largeur, et à deux mètres quatre-vingt-quatre centimètres des montants de la porte. Un panneau en saillie, de un mètre cinquante-deux centimètres de largeur, précède la console et n'est placé qu'à soixante-deux centimètres du bord de la porte. A l'extérieur, les saillies angulaires des murailles sont réunies par une saillie moindre, de sept centimètres seulement, et formant une sorte de base générale, à environ un mètre au-dessus du sol actuel.

Au fond du temple deux murs, également de un mètre quatre-vingt-dix centimètres d'épaisseur, perpendiculaires à la muraille et séparés de sept mètres, forment une *cella* de sept mètres carrés, dont l'aire est prolongée en avant, en arc de cercle de trois mètres cinquante centimètres de rayon. Tout l'intérieur de l'édifice est encombré de blocs de pierre, de tambours de colonne et de chapiteaux; c'est un véritable chaos au milieu duquel on a toutes les peines du monde à marcher et à se reconnaître [1].

1. Voyez Pl. XIX.

Cet intérieur sert souvent d'asile aux Bedouins, à ce qu'il paraît; des broussailles, ou mieux du fumier accumulé pour servir de litière, de la fiente de bestiaux qui sèche au soleil, pour être employée plus tard comme combustible, voilà ce qui nous dénote la présence fréquente de l'homme dans ce temple ruiné. Ou les habitants ordinaires du lieu sont à la promenade, ou ils se sont cachés dans quelque trou, de peur apparemment d'être volés par nous; ce qui est sûr, c'est que nous n'en apercevons pas un seul.

Parmi les beaux fragments de sculpture répandus à foison autour du temple, et dont on a fait des sortes de clôture un peu trop à claire-voie, nous trouvons un beau claveau portant un buste d'Apollon à tête nimbée et ornée de rayons, un magnifique muffle de lion qui a servi de gargouille au temple, de nombreux chapiteaux corinthiens plus ou moins frustes, et des fragments de corniche ornés de riches rinceaux. Tous ces fragments proviennent du temple, mais il en est d'autres aussi qui ne peuvent lui avoir appartenu. Ainsi quelques moulures, quelques bases de colonnes d'un dessin beaucoup plus simple, se rencontrent par-ci par-là; quelques blocs de lave, et quelques fragments d'architecture également en lave, sont l'indice évident de la préexistence d'édifices beaucoup plus antiques en ce lieu, et d'édifices d'origine probablement moabitique.

Nous n'avons donc qu'à nous féliciter de nous être dérangés de notre route, pour examiner cette somptueuse ruine qui est, à coup sûr, fort peu connue encore, et cependant nous ne sommes pas les premiers qui la visitons, car nous lisons sur la muraille du vestibule le nom HYDE, suivi de la date 1822, le tout péniblement gravé avec une lame de couteau. Qui est ce voyageur? Je l'ignore complétement. Notre ami Loysel, qui s'est senti humilié de rencontrer à Beit-el-Kerm la carte de visite de M. Hyde, a eu l'idée d'écrire son nom au-dessus de celui que

nous avons trouvé, et de le faire suivre des mots : *Venu avant!!!* Inutile de dire combien cette bouffonnerie nous a mis en gaieté.

Beit-el-Kerm est mentionné sur la carte de Zimmermann; mais en avant de la localité désignée ainsi, est placée une véritable montagne, qui, je puis l'affirmer, n'existe pas. Rien n'est plat comme le terrain sur lequel s'élève cette belle ruine. Au nord, le monticule de Schihan est le seul mouvement de terrain qui paraisse, et derrière nous, au sud, nous ne voyons qu'une colline assez basse, qui sert d'assiette aux ruines d'er-Rabbah.

Il est midi cinquante minutes ; nous avons encore dépensé une heure et demie à Beit-el-Kerm. Il est visible que ces haltes ne font pas le compte de nos scheikhs. A chaque instant, ils nous prient de nous presser et de remonter à cheval; enfin nous nous y décidons bien à contre-cœur, et nous marchons à travers la plaine, presque directement au sud, en inclinant de quelques degrés à peine vers l'est. A midi cinquante-huit minutes, nous longeons une sorte d'enceinte renfermant des ruines énormes dont je ne puis obtenir le nom, des Arabes qui m'accompagnent; ils ne l'ont jamais entendu prononcer. En ce moment nous cheminons évidemment sur les traces d'une voie antique, et elle nous conduit au sud-sud-ouest. A une heure quinze minutes, nous voyons encore sur notre gauche, à cinq cents mètres de distance, un mamelon couvert de décombres. A une heure vingt minutes, à sept cents mètres sur notre gauche, se présentent de nouvelles ruines plus considérables encore; mais aucune des deux n'a de nom particulier connu des Arabes qui m'accompagnent.

A une heure vingt-sept minutes, nous passons devant les ruines d'un petit temple carré, de construction probablement romaine. Trois colonnes sont encore debout, et à côté d'elles un chapiteau gît sur le sol qui présente une aire pavée. Au point où le terrain s'élève doucement devant nous, c'est-à-dire

à cent pas de la ruine que je viens d'indiquer, nous rentrons dans une allée de pierres qui nous introduit au milieu des décombres d'er-Rabbah; nous touchons à ces ruines à une heure trente et une minutes, et enfin nous faisons halte à une heure trente-cinq minutes.

Nous espérions trouver nos bagages arrêtés à er-Rabbah; hélas! hélas! ils ont filé plus loin, et avec eux notre cuisinier. Décidément, nous ne pouvons pas camper ici, et il faut pousser jusqu'à Karak. Car, ainsi que nos Arabes nous en avaient prévenus, il n'y a pas une goutte d'eau à er-Rabbah; hommes et animaux auraient donc trop à pâtir. Heureusement nous voyons apparaître notre macédonien Nicolas, qui a eu le bon esprit de nous attendre, ou plutôt que Matteo a mis en faction à er-Rabbah, avec quelques vivres; nous pouvons donc profiter de notre halte, pour prendre un repas plus que frugal, mais dont nous avons très-grand besoin. Quelques œufs durs et des poules plus dures encore que les œufs, voilà, comme toujours, notre festin.

Une fois que nous y avons fait honneur en voyageurs affamés, nous nous hâtons de voir au moins les ruines qui nous entourent. Chacun court de son côté, et franchissant les amas de décombres, se met en chasse des monuments. A quatre-vingts mètres du point où nous nous sommes arrêtés, est une belle porte romaine qu'un tremblement de terre a disloquée[1]. L'arcade principale s'est écroulée, mais à droite et à gauche subsistent encore, parfaitement intactes, de petites arcatures latérales qui sont murées, et qui n'ont jamais été, je crois, que des fausses portes. Au-dessus de la petite porte de droite, les pierres de taille, secouées par le tremblement de terre qui a détruit le monument, ont glissé les unes sur les autres, de sorte

1. Voyez Pl. XX.

qu'elles ont l'air suspendues et prêtes à crouler au moindre choc. En deçà paraissent debout quelques fûts de colonne restés en place. Hormis quelques tronçons et quelques chapiteaux de colonne gîsant sur le terrain par-ci par-là, il semble que cet emplacement n'ait jamais été couvert de constructions, et que ce soit un espace qui était destiné à rester dégagé, c'est-à-dire une sorte de place publique.

De riches fragments analogues forment une véritable bordure à droite de la route qui nous a conduits en ce point, et cette bordure commence au bas même de la colline recouverte par les ruines d'er-Rabbah.

Un peu au sud de la porte romaine, et à cinquante mètres seulement du chemin, est une citerne carrée, de dimension ordinaire; mais plus loin et à cent mètres sur la droite, se voit une seconde citerne carrée, trois fois plus grande que la première; c'est-à-dire que celle-ci est énorme. Les décombres les entourent au loin, et tout un quartier de la ville a évidemment existé de ce côté du chemin. A gauche de celui-ci le terrain est un peu plus élevé de quelques mètres, et les ruines s'étendent de tous les côtés, sans interruption.

A deux cents mètres à gauche est une enceinte carrée, dont les murs ont encore près de deux mètres de hauteur, qui fut très-probablement jadis le parvis d'un temple. Cette enceinte, ouverte au nord, est pavée de blocs équarris de lave noire, et au centre se voit un trou qui donne accès dans une cave que nous n'avons pas été tentés de visiter. Dans les décombres se rencontrent fréquemment des blocs de lave travaillés et qui appartiennent à une civilisation antérieure à la venue des Romains. L'un d'eux est un fragment de chambranle de porte ou de fenêtre, garni de moulures et d'un fleuron à l'angle[1]. Comme il ne pèse

1. Voyez Pl. L.

pas exorbitamment, nous en chargeons Nicolas pour remplacer en poids les œufs, les deux poules et le pain dont nous avons allégé son bagage. Le brave homme prend l'énorme pierre sans murmurer et se remet en route, trottinant après nos bagages qu'il rattrapera Dieu sait quand. Disons tout de suite que ce fragment de sculpture moabite est aujourd'hui au Louvre.

Il est deux heures vingt-sept minutes. Les instances de nos scheikhs sont très-vives, et la prudence d'ailleurs nous dit assez qu'il est temps de déguerpir; nous remontons donc à cheval, déplorant la nécessité qui nous force de traverser aussi rapidement ces curieuses ruines, et nous nous remettons en route, en marchant directement au sud. Le terrain sur lequel était bâtie er-Rabbah forme une éminence semi-lunaire, qui embrasse au sud un espace de terrain plat, formant promontoire entre les deux côtés de la ville. Sur cet espace enfermé, que nous traversons suivant son axe, c'est-à-dire du nord au sud, le roc nu affleure presque partout[1].

Avant d'arriver au bas de la colline d'er-Rabbah, nous voyons à notre gauche, et à environ deux cents mètres de la route, une seconde ruine carrée qui paraît assez importante; puis, à sept cents mètres à peu près et toujours à gauche, nous apercevons une très-grosse muraille, à partir de laquelle commence la corne gauche du croissant sur lequel la ville était assise; elle s'allonge de quelques cents mètres vers le sud, et elle porte encore des ruines d'ailleurs assez clair-semées.

Tout le rideau de terrain qui s'étend à notre droite continue à être couvert de décombres. Enfin, à gauche de la route et aussitôt que nous sommes arrivés au bas de la colline, ou, pour mieux dire, à la limite de la ville antique, commence une

1. Dans les ruines d'er-Rabbah se trouvent, en immense quantité, des pierres de taille formées d'un calcaire coquillier très-grossier et qui, évidemment, a été pris sur place.

allée de pierres qui s'étend au loin devant nous, et que nous rejoignons à deux heures trente-huit minutes, en un point où deux immenses arasements de ces mêmes murs en blocs de lave, séparés l'un de l'autre de cent mètres, viennent recouper perpendiculairement la rangée de pierres de droite. De l'extrémité du mur inférieur part vers le nord un autre mur semblable d'une très-grande longueur. En ce même point se termine la pointe gauche de la colline en croissant, d'er-Rabbah.

Une fois rentrés en plaine, nous tournons au sud-sud-ouest, et nous perdons presque immédiatement l'allée de pierres, qui est remplacée par des traces non équivoques d'une voie pavée antique. A deux heures quarante et une minutes, nous passons à quatre-vingts mètres à droite d'un monticule couvert de décombres, auquel aboutit une allée de pierres qui s'embranchait évidemment sur la voie antique que nous suivons. A deux heures cinquante et une minutes, le terrain de la plaine s'abaisse, et nous passons à dix mètres à droite d'un tertre couvert de ruines auxquelles les Arabes qui m'accompagnent ne peuvent donner de nom particulier. Là recommence l'allée de pierres que viennent recouper à droite et à gauche d'assez nombreuses murailles formant toujours des enceintes, aujourd'hui à fleur de terre. A trois heures précises, l'allée de pierres que nous suivons tourne au sud-sud-est, et il s'en détache une branche qui se dirige à l'est-sud-est, et va se perdre au loin. Presque aussitôt, l'allée principale disparaît, et nous cheminons directement au sud, pendant quelques minutes, à travers une plaine sans trace de ruines. A trois heures huit minutes, l'allée de pierres reparaît, et elle continue à se diriger au sud; mais à trois heures dix minutes, nous tournons au sud-ouest, et nous coupons l'allée qui est ici garnie d'un pavé, en assez bon état encore.

Nous avons alors en vue, à douze cents mètres à notre gauche, des ruines considérables dont je ne puis obtenir le nom. A trois heures quinze minutes, à environ un kilomètre en avant et à droite, nous apercevons sur le flanc d'un coteau d'autres ruines considérables aussi, et dont mes compagnons ignorent le nom. A trois heures vingt-deux minutes, notre route s'est infléchie vers le sud-sud-ouest, en se rapprochant du coteau couvert de ruines que nous avons en vue depuis quelques minutes.

En ce moment, nous voyons sortir des ruines cinq Bedouins à cheval, armés de lances et qui accourent au galop vers nous. Tous nos scheikhs forment aussitôt un petit peloton d'avant-garde ; chacun de nous, à tout hasard, prend son fusil, et nous marchons côte à côte, vers le point où doit avoir lieu la rencontre avec nos visiteurs. Déjà Hamdan, Abou-Daouk et nos scheikhs Beni-Sakhar se sont arrêtés pour recevoir les cinq cavaliers qui fondaient sur nous comme une avalanche, bien que plusieurs d'entre eux fussent montés sur des juments pleines. Tous se saluent froidement et d'un air peu gracieux, lorsque nous entrons nous-mêmes en scène. C'est le neveu du scheikh de Karak, Scheikh-Selameh, qui est venu avec des amis au-devant de nous. Depuis trois jours déjà, ils nous attendent dans les décombres, d'où nous venons de les voir sortir comme une bande de chakals.

C'est beaucoup trop d'honneur que ces messieurs nous font. Il serait difficile, je crois, de rencontrer ailleurs des figures de bandits aussi affreusement caractérisées. Le scheikh Selameh porte une robe rouge et une Abaya noire un peu plus que râpée ; il a la figure longue, les lèvres minces, le nez pointu et l'air d'un brutal de la pire espèce. Tous ses traits sont abîmés par la petite vérole, qui lui a éraillé les paupières ; somme toute, c'est un vilain monsieur qui m'inspire une confiance fort limi-

tée. Du reste, ses compagnons n'ont pas une tournure plus agréable que la sienne.

Je m'approche et je décoche à Selameh un selam-âleikoum que le drôle ne me rend pas; il a bien l'air de marmotter quelques paroles, mais elles ne franchissent pas le bord de ses lèvres, et Dieu sait quelles bénédictions elles m'auraient apportées ! Décidément nous avons fait une mauvaise connaissance, et mon salut non rendu me préoccupe un peu, je l'avoue; mais le vin est tiré, il faut le boire bravement. D'un geste, Selameh nous fait signe de nous remettre en route, et nous cheminons assez penauds derrière lui, en nous entretenant à voix basse, des surprises plus ou moins agréables qui, suivant toute apparence, nous attendent à Karak.

Selameh et ses quatre bandits sont muets comme des carpes. Abou-Daouk n'a pas quitté son air riant, et nos Beni-Sakhar ont pris le maintien de princes hautains et fiers. Mohammed fronce son sourcil noir et caresse la crosse de son fusil; quant à Hamdan, il est d'une pâleur extrême et visiblement oppressé par une inquiétude horrible.

A trois heures vingt-deux minutes, nous avons repris notre allure ordinaire, et, à peine sommes-nous en marche que Scheikh-Selameh, qui voit Loysel allumer une pipe pour lui-même, la lui prend des mains et se met tranquillement à la fumer : Diable ! diable ! diable ! se dit au fond du cœur chacun de nous, et moi plus que tous les autres, tout ceci n'est pas d'une gaîté folle! Nous nous sommes fourrés, la tête la première, dans un magnifique guêpier!

Comme il n'y a plus à reculer, nous faisons bonne mine à mauvais jeu, et la pensée du danger palpable qui nous menace, réagit promptement en sens inverse de l'intimidation. Notre bonne humeur habituelle vient d'avoir une syncope : elle se réveille, et nous nous faisons du bruit à nous-mêmes, en

›aillant Loysel sur sa bienheureuse pipe, afin de nous étourdir ı peu. Maintenant advienne que pourra, on n'aura pas aussi ›n marché de nous que de perdreaux, et à la grâce de Dieu!

Je reprends donc ma besogne géographique avec Édouard, · je continue à étudier le pays. Il est toujours aussi nu, car de ;hihan jusqu'au bord de l'Ouad-el-Karak, il n'y a pas un ·bre, pas un arbrisseau. A trois heures vingt-deux minutes, ›us marchons au sud-sud-ouest, et la colline que nous avions notre droite n'est plus qu'à cinquante mètres du chemin. A ois heures trente minutes, des ruines en couvrent le flanc. ientôt s'élèvent à notre gauche de petits mamelons, et à trois ›ures quarante minutes, nous nous trouvons à la crête d'une ›scente qui nous mène, à trois heures quarante-trois minutes, ı fond d'un ouad que traversait la voie antique; nous continuons à suivre celle-ci. En descendant, nous avons aperçu uelques affleurements de murs à notre droite.

Une fois au fond de l'ouad, nous marchons directement l'ouest. Cet ouad que nous venons de traverser à sa naissance, › dirige au nord-nord-ouest; le revers opposé se franchit en ıivant toujours la voie antique, qui, après s'être dirigée directement à l'ouest, s'infléchit un peu ensuite à l'ouest-sud-ouest. a montée est difficile; des rocs plats et glissants forment les ıarches d'une sorte d'escalier de géant, dont nous n'atteinons le sommet qu'à trois heures cinquante minutes. A notre roite, nous longeons une petite plaine basse qui a l'air de ırplomber une vallée abrupte et profonde. A notre gauche st un monticule sur le flanc duquel nous marchons, pour rriver enfin à un petit plateau aboutissant à un ouad effroyable, ui s'ouvre comme un abîme béant devant nous : c'est l'Ouad-l-Karak.

Sa vue n'est pas faite pour nous rendre des idées couleur de ose, et jamais pareil repaire de bandits n'a existé dans le

monde entier; c'est là, du moins, notre première impression, à la vivacité de laquelle contribue, sans doute, l'aspect du ciel qui est couvert de nuages gris et d'une tristesse accablante. Nous avons quelque chose comme trois cents mètres presque à pic à descendre, et un peu plus à remonter, pour arriver à l'affreux nid de vautours qui s'appelle Karak.

En ce moment, Hamdan, tout effaré, s'approche de moi et me dit tout bas : Ne va pas te loger à la ville; reste au fond de la vallée, à la fontaine que nous allons rencontrer, et dis que tu préfères camper en cet endroit, à cause du voisinage de la fontaine. Les habitants de Karak sont d'affreux brigands; Dieu sait ce qui nous menace tous, si tu consens à entrer dans leur ville.

Il n'y avait pas dans cet avertissement de quoi me rassurer beaucoup; mais comment nous dispenser d'aller prendre gîte à la ville, sans donner à croire que nous avions peur? A tout prix nous devions éviter de laisser percer la moindre inquiétude, si nous voulions imposer quelque semblant de respect à ces bandits; et d'ailleurs que faire, que devenir en cas d'une attaque, au fond d'un gouffre pareil? Il suffirait de dix moellons jetés d'en haut, pendant la nuit, pour nous exterminer et nous broyer comme dans un mortier. Je répondis donc nettement à Hamdan, que nous étions venus pour visiter Karak; que nous voulions nous y arrêter au moins un jour, et que, par conséquent, ce qui nous restait à faire était d'aller loger dans la ville même, et de prouver ainsi que nous étions au-dessus de la crainte.

— Ala Khatrak — à ta volonté —, me répondit Hamdan en soupirant, et il s'éloigna de moi.

J'ai dit qu'à trois heures cinquante-six minutes, nous étions arrivés à un point à partir duquel nous n'avions plus qu'à descendre, pour atteindre le fond de l'Ouad-el-Karak. A notre

gauche, s'ouvre une vallée très-creuse, qui se prolonge vers le sud, et au fond de laquelle, à quinze cents mètres environ, mes Arabes me signalent une ruine nommée el-Boueïreh (la petite citerne). Une sorte de cap étroit, sur lequel nous nous engageons, s'avance sur l'Ouad-el-Karak et longe l'entrée de l'ouad où est el-Boueïreh : premier casse-cou sur lequel nous effectuons notre périlleuse descente au fond de la vallée.

Nous y touchons sains et saufs à quatre heures vingt-trois minutes. En ce point, ainsi que me l'avait annoncé Hamdan, nous trouvons une fontaine et deux grottes taillées dans le roc, probablement deux antiques grottes sépulcrales. La nuit vient; il est trop tard pour les examiner autrement qu'en leur donnant un coup d'œil que nous leur jetons en passant. Nous sommes alors en face de l'abominable chemin de chèvres qui doit nous mener au sommet du piton parfaitement isolé, qui s'élève du fond de la vallée, et sur lequel est bâti Karak.

Le scheik Selameh ne nous laisse pas le temps de lui faire des compliments sur les jolies routes de son pays; il engage son cheval dans la montée, et nous l'imitons, en veillant avec soin aux faux pas qui seraient infailliblement autant d'arrêts de mort. Cette ascension phénoménale dure douze minutes, pendant lesquelles nous escaladons une longue série de lacets si rapprochés les uns des autres, que chaque cavalier a sans cesse sur la tête le ventre des chevaux qu'il suit, de même qu'il est sur la tête de ceux qui le suivent. C'est à prendre cent fois le vertige. Ajoutez à l'agrément de cette route, la nécessité de faire grimper à son cheval de perpétuelles marches de roc glissant et d'un demi-mètre de hauteur, et vous comprendrez qu'en arrivant au sommet de cette côte infernale, on respire à l'aise, en se sentant dégagé d'un horrible cauchemar.

A quatre heures trente-cinq minutes, un dernier lacet nous amène au pied d'une tour carrée, d'une vingtaine de mètres de

hauteur, et qui défend le débouché du joli chemin que nous venons de parcourir, ce qui, par parenthèse, ne doit pas être difficile. Cette tour occupe un des angles saillants de la ville de Karak, et à ses flancs se rattache une mauvaise muraille d'enceinte qui s'étend au sud, mais dont nous suivons la branche dirigée à l'ouest.

La population est apparemment enthousiasmée de notre visite, et elle désire nous faire honneur; car nous trouvons réuni, au pied du mur d'enceinte, un rassemblement de hideuses figures; un cordon de figures semblables fait la doublure au-dessus de la muraille.

L'obscurité arrive grand train, et, après quelques minutes, nous franchissons par une brèche la muraille de la ville; nous avançons à travers des décombres infects, et nous mettons pied à terre dans une espèce d'enclos, attenant à une petite maison de pierre, qu'une cour, étroite de quelques mètres, sépare d'un autre édifice de pierre. Le premier est le couvent chrétien de Karak, le second, l'église dépendante de ce couvent. Deux religieux grecs habitent ce triste lieu, et c'est à eux que nous venons demander l'hospitalité.

Le scheickh Selameh a disparu, sans que nous fissions attention à lui. Que le ciel le conduise et que le diable l'emporte !

Il y a à Karak quelques centaines d'Arabes chrétiens; leurs chefs et entre autres un beau et brave vieillard, nommé Abd-Allah-Sennâ, qui est leur scheikh, sont accourus en armes auprès de nous. Les bonnes gens nous font le meilleur accueil qu'ils peuvent; ils nous prennent et nous baisent les mains, en nous souhaitant la bienvenue. Nous avons là sans doute des défenseurs nés, pour le cas possible d'une attaque de la part de la population musulmane.

Une fois descendus de cheval, nous avons à grimper par un

escalier étroit et sans garde-fou, appliqué contre le mur faisant face à l'église, et qui nous mène à la hauteur d'un premier étage. C'est là que demeurent les deux moines grecs. Ceux-ci déménagent, le plus lestement qu'ils peuvent, une pièce carrée dans laquelle le jour ne pénètre que par deux fenêtres sans vitres, fermées par des volets en bois mal joints ; de sorte que lorsqu'il fait mauvais temps, on est en plein jour condamné à avoir de la lumière. Notre cantine s'installe dans une salle basse ouverte à tout venant; nos couchettes de voyage sont établies dans la salle carrée qui nous est offerte par les bons religieux, et nous voilà dans le trébuchet. En sortirons-nous avec toutes nos plumes? Dieu le sait ! mais il est bien probable que non.

A peine sommes-nous en possession de notre chambre à coucher, que celle-ci est immédiatement transformée en salon de réception. Une vingtaine d'habitants du lieu, chrétiens et musulmans, y pénètrent bon gré mal gré, et s'accroupissent sans façon dans tous les coins; comme leur nombre augmente à chaque instant, ils s'entassent comme ils peuvent, en nous laissant à peine l'espace nécessaire pour nous-mêmes. Sans doute cet empressement est très-flatteur, mais nous nous en passerions bien, car nous jouons là le rôle de bêtes curieuses. Les moines, pour nous offrir le café, nous font sortir tour à tour de notre chambre, et nous conduisent dans un petit réduit qui contient leurs literies extraites de notre gîte, empilées les unes sur les autres.

Matteo, de son côté, apporte le café aux personnages de distinction qui sont réunis chez nous; mais le fretin s'en passe. Après le café vient la pipe, et MM. les Karakois se montrent extrêmement friands de notre tabac. Ce qu'ils fument, faute de *Tutun* véritable, est un hachis grossier de feuilles et de tiges de je ne sais quelle drogue, peut-être de *Datura stramonium*. Nous en essayons; je leur déclare courtoisement, au nom de

mes amis, qu'il est excellent, et nous sommes unanimes pour trouver la chose exécrable.

Nous ne pouvons pourtant pas garder nos visiteurs à perpétuité chez nous; la faim et la fatigue nous font désirer ardemment un peu moins d'honneur et un peu plus de solitude, et nous réussissons enfin à rester les maîtres exclusifs de notre chambre. Bien vite nous nous y enfermons à clef, et nous attendons le dîner en nous faisant part de nos impressions. Nous ne sommes plus surveillés cette fois, et nous pouvons nous dire franchement ce que nous pensons de notre position présente. Touchante unanimité! nous sommes tous convaincus que nous serons bien heureux de nous tirer en vie de la noble ville de Karak.

Une fois notre dîner terminé, nous nous jetons tout habillés sur nos couchettes, avec tout notre arsenal à portée de la main.

19 JANVIER.

Pour cette nuit toutes nos appréhensions ont été vaines; nous avons reposé le plus tranquillement du monde, malgré la vermine toujours plus drue qui nous assiége. Le temps, qui a été fort mauvais toute la nuit, s'est un peu relevé. Le vent souffle toujours avec violence, mais les rafales de pluie ont cessé pour le moment, et nous avons extrêmement froid. Nous qui sortons des bords de la mer Morte, nous ne sommes plus du tout habitués à la rude température des hautes plaines, et nous passons notre temps à grelotter.

Ce matin, j'ai jugé prudent d'entamer les pourparlers avec le scheikh de Karak, et de faire tâter le terrain pour savoir comment nous serions traités. Hamdan et Matteo, ce dernier surtout, sont nos plénipotentiaires. J'avais apporté une lettre du pacha de Jérusalem pour le scheikh Mohammed-el-Midjielly,

et je charge Matteo d'aller la lui remettre, et de lui demander sa protection.

Matteo est fort mal reçu. Midjielly est furieux de ce que nous sommes venus nous loger au couvent grec, et surtout de ce que nous avons été accueillis par les chrétiens de Karak. Quant à la lettre du pacha, il n'a pas le temps de lire de pareils messages : — Porte cela à Abd-Allah, dit-il à Matteo, puisque je ne suis plus scheikh chez moi, et que c'est à lui qu'on s'adresse d'abord, quand on vient visiter le pays où je commande. — Matteo fait tant qu'il peut de la diplomatie pour apaiser ce féroce petit tyranneau ; il annonce très-probablement des cadeaux, car Midjielly lui répond qu'il ne veut rien de nous, qu'il ne vend pas sa protection, et que si je lui donne un luleh (fourneau de pipe), comme souvenir de mon passage, il s'en contentera ; que je puis rester à Karak dix jours, quinze jours, un mois, si je veux, visiter à loisir toutes les ruines antiques qui couvrent le pays, et que je n'ai rien à craindre.

Matteo arrive bien vite, la bouche enfarinée, pour nous rapporter cette belle et magnanime réponse, sur laquelle, je le confesse, je ne fais qu'un fonds médiocre. Hamdan, qui est présent, ne nous rassure pas le moins du monde sur les bonnes intentions de Midjielly ; il est évident qu'il le considère comme le plus infâme gueux de tout le pays.

En ce moment, nous arrive une nouvelle qui n'est pas faite pour nous donner confiance. Nos Beni-Sakhar sont furieux, on leur refuse, par l'ordre du scheikh, de la farine pour eux et de l'orge pour leurs chevaux. Au même instant, le scheikh Mohammed me fait demander de les congédier, en me disant qu'il est injurieux pour lui que je reste dans sa ville, sous une autre protection que la sienne. Au premier abord, j'ai la simplicité de trouver cette susceptibilité assez naturelle, et je suis presque disposé à écouter la requête, lorsque Matteo me dit en italien

de bien m'en garder, et de refuser net, en arrangeant la chose le moins mal que je pourrai. D'instinct, Édouard abonde dans ce sens, et je fais répondre à Midjielly que j'ai juré par Dieu de ne payer les scheikhs Beni-Sakhar que lorsque je serais de retour dans leur campement; que je n'ai eu qu'à me louer de leurs services et de leur fidélité, et que, puisqu'ils ont religieusement tenu leur parole, je ne puis, moi, sans être un mécréant, ne pas tenir rigoureusement la mienne; que j'ai parfaitement confiance dans la parole du scheikh Mohammed; que je suis entièrement sous sa protection exclusive, puisque je suis dans les murailles de sa ville, et que, par conséquent, il aurait tort de se piquer pour si peu. Je le fais, en outre, prier de donner les ordres nécessaires pour que tous les hommes qui m'accompagnent puissent acheter les vivres dont ils ont besoin, pour eux et pour leurs bêtes.

Tout ceci se dit en face d'une bande de misérables armés qui ont envahi notre chambre dès le matin, et qui s'y installent avec le sans-façon de geôliers qui veillent sur leurs prisonniers. Une fois mon refus parti, Matteo me dit, toujours en italien, bien entendu, que la présence des scheikhs Beni-Sakhar gêne horriblement Midjielly et paralyse ses petits projets sur notre compte; il pense bien, le bandit, que s'il nous faisait un mauvais parti, il s'attirerait infailliblement sur les bras toute la tribu des Beni-Sakhar, et qu'alors il ne lui resterait d'autre perspective que celle de mourir de faim dans son repaire, où on le claquemurerait aisément, lui et toute son armée de voleurs, sans leur laisser la moindre possibilité d'en sortir. La demande de renvoyer nos amis était donc de sa part un coup très-bien joué, vu que si nous y cédions, nous offensions assez cruellement les Beni-Sakhar pour que ceux-ci n'eussent plus hésité à nous abandonner, et à nous laisser nous tirer tout seuls d'affaire, comme nous pourrions.

Heureusement Hamdan et Matteo étaient aussi rusés que Midjielly, et avec leur instinct d'Arabes, ils avaient éventé la mine. Tout ceci avait une fort vilaine tournure, et nous commencions à prendre singulièrement ombrage de cette vigilance effrontée et violente, à laquelle nous étions soumis depuis le point du jour.

Nous réussîmes pourtant, en criant haut, à rester encore une fois maîtres de notre logis, pour prendre notre déjeuner. Nous venons de boire notre café, et nous fumons assez tranquillement notre tchibouk, lorsqu'un grand vacarme se fait entendre à notre porte, à laquelle on frappe en maître; nous ouvrons, et mieux que jamais nous sommes envahis par une foule de bandits de fort mauvaise mine, à la tête desquels marche Mohammed-el-Midjielly en personne, scheikh-Selameh, son sacripant de neveu, et un autre escogriffe, scheikh-Khalil, propre frère de Midjielly. Ce sont les trois représentants actuels de l'illustre famille des scheikhs de Karak, famille qui, tour à tour, a fourni une riche collection de pendards et de pendus ou de décapités, à la domination turque et égyptienne.

Midjielly est un tout petit homme, qui porte avec une dignité de prince, le costume en loques des scheikhs Bedouins, c'est-à-dire la robe rouge, l'Abaya noire, et le kafieh bariolé ordinaire; il a un sabre turc au côté. Ses traits sont d'une régularité parfaite; ses yeux sont perçants comme des vrilles, mais ils ont le regard faux, défiant et méchant au delà de toute expression; son nez est droit et bien dessiné, ses lèvres minces et ses dents d'une admirable blancheur; une barbe noire, courte et très-proprement entretenue, encadre le charmant visage de cet homme, devant lequel on se sent mal à l'aise, parce qu'il est très-clair que du propriétaire d'une pareille figure on ne peut attendre aucune franchise, tandis qu'on doit, à chaque parole, redouter un piége. Les mains et les pieds de Midjielly sont

d'une délicatesse parfaite, et, comme il ne cesse, en parlant, de jouer avec ses orteils, nous pouvons juger, tout à notre aise, de la distinction des extrémités de ce souverain déguenillé.

Scheikh-Selameh, avec lequel nous avons eu l'honneur de faire connaissance dès hier, est, ainsi que je l'ai dit, le type parfait de la brutalité crapuleuse; il a toute la distinction d'un galérien. Quant à scheikh-Khalil, c'est un fort beau garçon, plus élancé et plus élégant de taille que Mohammed; il a l'air d'être parfaitement relégué au troisième plan, probablement parce qu'il n'est pas à la hauteur, pour la turpitude, de son illustre frère et de son neveu Selameh.

Les trois scheikhs s'installent sans façon sur nos couchettes, tous les seigneurs de la cour en font autant; quelques-unes se rompent sous le poids de ces brutes, et toutes se peuplent de la vermine que les marauds colportent partout avec eux.

Dans la foule, est venue le scheikh Abd-Allah, son fils et les autres chrétiens qui, la veille au soir, sont accourus au-devant de nous et nous ont fait visite au couvent. J'avoue que leur présence me fait du bien; au cas où la conversation tournerait à la tragédie, ce qui est possible, nous avons là quelques amis qui nous viendraient en aide et nous procureraient probablement le plaisir de vendre chèrement notre vie.

Mohammed parle à peine, et ne jette, par-ci par-là, que quelques paroles d'un air hautain et dédaigneux. Le café et les pipes arrivent; mais tout le monde a un air guindé, tout le monde s'observe : que va-t-il se passer?

Après un quart d'heure qui nous semble un siècle, Midjielly se lève et nous engage à le suivre; il tient à nous faire les honneurs de sa ville et à nous en faire admirer les monuments. En un clin d'œil nous sommes tous debout; nous bourrons nos ceintures et nos poches de pistolets, à la barbe de toute l'as-

sistance, et nous nous mettons en route, en laissant Philippe et Louis à la garde du camp, avec ordre de veiller activement et d'écarter, à tout prix, les curieux que l'appât de nos armes pourrait attirer pendant notre absence.

J'oubliais de dire que dans la conversation, Midjielly m'a demandé si j'avais une lunette; je lui ai répondu que oui. Bien vite il m'a exprimé le désir de la voir, et, après l'avoir essayée, il a fait poliment la grimace : — J'en ai une qui vaut mieux que cela, — m'a-t-il dit. Il a fallu ensuite lui montrer toutes nos armes, fusils et pistolets, à un et à plusieurs coups. Pour cette fois, il n'a pas pu se vanter d'avoir mieux, et il a regardé, d'un air de convoitise effrénée, nos fusils de guerre à deux coups et nos pistolets à quatre et à huit coups. Ceux-ci lui ont inspiré une véritable admiration; aussi nous sommes-nous empressés d'en orner nos ceintures, pour commencer la promenade qui nous est si gracieusement offerte.

Nous voilà hors de notre prison, cheminant à travers des ruelles boueuses et encombrées d'immondices, franchissant à chaque instant des amas de décombres, restes des habitations écrasées par Ibrahim-Pacha, et suivis d'une nuée de gens armés qui nous accompagnent comme des captifs que l'on garde à vue. A chaque pas, des paroles injurieuses arrivent à nos oreilles; mais nous faisons mine de ne les pas comprendre; c'est plus sage.

Après avoir traversé la ville, nous touchons à la pointe ouest du roc sur le sommet duquel est bâti Karak, et nous nous trouvons en face d'une immense tour, dont le plan forme un demi-parallélogramme, et qui domine la seule route par laquelle on puisse sortir de Karak, pour descendre directement au Rhôr-Safieh, c'est-à-dire à la pointe sud de la mer Morte. Une galerie intérieure, garnie de cinq ouvertures en ogive, règne à hauteur du premier étage de la tour, dans laquelle on

entre par une porte pratiquée dans la face postérieure du petit côté de droite de l'édifice; une longue et belle inscription arabe, accostée de deux lions rampants, semblables à ceux que l'on voit sur les monnaies égyptiennes du soulthan mamlouk Bahrite, el-Malek-ed-Dhaher-Beïbars (lequel a régné de 1260 à 1277), se montre au-dessous de la galerie. Je la lis en partie devant Midjielly et ses courtisans, lesquels, à coup sûr, seraient bien incapables d'en comprendre un seul mot. Je ne sais si cela les étonne, mais, dans tous les cas, ils ne le laissent paraître que par des sourires et par l'attention qu'ils portent à mon déchiffrement. (Voyez pl. xx).

Je voudrais bien copier cette inscription monumentale, mais je ne suis pas maître de mes mouvements, et bientôt on me fait quitter la place. Je sais, du reste, ce qu'il m'importait le plus de savoir, c'est-à-dire que cet édifice militaire a été construit par Beïbars, entre 1260 et 1277, et cette date approximative me suffit, à défaut de celle que m'aurait fournie très-certainement la transcription de l'inscription elle-même, transcription assez difficile, il est vrai, à cause de la hauteur à laquelle le texte est placé.

De là, Midjielly nous conduit à une citerne assez petite, taillée dans le roc à proximité de la tour que nous venons de visiter; puis à un véritable tunnel qui sert de porte à la ville, et qui fait un coude dans le roc vif pour venir aboutir au chemin par lequel on descend à la mer Morte, et que domine la tour de Beïbars. La roche est un calcaire crayeux très-compacte, coupé par de puissantes couches de silex d'un brun noir. Au point où le tunnel fait un coude, est percé dans la voûte un puits destiné à éclairer la voie qui n'est pas mieux entretenue que tous les autres chemins, c'est-à-dire qui est encombrée de pierres et de saletés.

Au-dessus de la porte extérieure qui est en maçonnerie, est

encastrée dans la muraille une autre inscription arabe, fort mutilée à coups de pierres, et dont il est difficile de déchiffrer un mot par-ci par-là. Comme je tâtonne pour me reconnaître au milieu de ces traits à demi effacés, Midjielly, qui s'est arrêté pour mettre une seconde fois ma science à l'épreuve, trouve probablement que je ne lis pas assez vite, car il me fait encore une fois déguerpir, et rentrer dans Karak par le même tunnel.

Il nous conduit alors à une très-vaste citerne ruinée, encombrée de pierres de taille, et qui me paraît beaucoup plus ancienne que ce que j'ai vu jusqu'ici des monuments de la ville. Là encore, au milieu des décombres, est une inscription arabe, tout aussi maltraitée que celle de la porte, et qu'il faudrait étudier à loisir pour en tirer quelque chose; mais le moyen d'apporter l'attention nécessaire, à un déchiffrement semblable, lorsqu'on est pressé, harcelé et insulté. Je me sers de ce mot à dessein, parce qu'au moment où je me baisse pour examiner cette inscription, un des ignobles brigands qui nous escortent, et qui s'est posté au sommet du mur de la citerne, me crache dessus. Mes amis ont vu l'outrage, et m'avertissent à l'instant; j'ai bonne envie de rendre une balle pour ce crachat, et lorsque, dans le premier mouvement de rage, je vais le faire, je comprends que c'est là ce qu'on veut; que je vais faire immédiatement tuer avec moi, les braves jeunes gens qui m'accompagnent et que j'ai entraînés dans ce coupe-gorge. Je sens alors qu'il y a plus de courage à laisser sans vengeance l'outrage que je viens de recevoir; je me contente donc de dire à Midjielly que la protection qu'il m'a promise est de bien peu de valeur, puisqu'il ne peut empêcher un des hommes qui lui obéissent, de cracher sur ses hôtes. Midjielly me répond en ricanant d'un air faux et méchant: « Ce n'est rien; il ne faut pas faire attention à ce que font les enfants! »

On conçoit qu'à partir de ce moment je suis dégoûté de la

promenade. Je déclare au scheikh que je veux retourner au couvent, et il se met en devoir de m'y reconduire; chemin faisant, il me fait passer devant les murs d'une mosquée ruinée, dont la porte est surmontée d'une inscription arabe en bon état. Mais je ne suis plus tenté de faire de la science à Karak; d'ailleurs une pluie assez forte survient à point nommé, et nous en profitons pour rentrer grand train au logis.

Pendant cette promenade divertissante, j'ai ramassé par-ci par-là quelques échantillons géologiques, quelques débris de poterie antique, analogue à celle que j'ai trouvée près du Redjom-el-Aabed, et un petit cube de verre, ayant fait certainement partie d'une mosaïque de l'époque romaine.

Le scheikh Khalil nous a plantés là; mais Mohammed et Selameh n'ont garde de perdre de sitôt leur proie de vue. Ils rentrent avec nous au couvent, et nous voyons une fois de plus notre chambre envahie par les drôles, entre les griffes desquels nous nous sommes si imprudemment jetés. Les deux scheikhs s'installent sans façon sur le lit de Philippe et le cassent immédiatement. Comme ces messieurs ont pris de l'appétit au grand air, ils se font apporter à manger comme s'ils étaient chez eux, et on leur sert incontinent une large omelette, qu'ils dépècent avec leurs doigts, en l'accompagnant chacun d'une énorme bribe de pain. Après le café et la pipe, ils nous quittent enfin et nous laissent respirer pour nous préparer aux ennuis de la soirée, car ils nous annoncent une nouvelle visite pour l'heure qui suivra celle de notre repas.

A peine ont-ils tourné les talons, que Matteo introduit auprès de nous un grand gaillard vêtu de la robe rouge des personnages de distinction, et qui désire nous parler. Une fois entré et la porte fermée derrière lui, il nous dit que Midjielly s'est conduit avec nous comme un insolent, qu'il ne nous a montré aucun égard, et que si nous voulons nous venger de lui, il est

prêt à nous donner assistance avec tout son monde. — Est-ce réellement un ennemi de Midjielly? Est-ce un *mouton*, qui vient nous tendre, de la part de celui-ci, un nouveau piége? Comme je m'en méfie singulièrement, je fais à mon tour de la diplomatie, et je réponds à notre homme, que si Midjielly a été très-hautain dans les premiers moments de notre entrevue, il a eu, depuis, l'air de prendre réellement le rôle de notre protecteur à Karak; que, par conséquent, je n'ai aucune intention hostile à son égard, et que je compte partir le plus vite possible, et retourner à Jérusalem, sans me mêler des querelles de personne. Là-dessus notre visiteur nous a quittés. Comme il y avait force Arabes accroupis à notre porte, et bien placés pour entendre tout ce qui se disait dans notre chambre, si le scheikh en question n'était pas un émissaire de ce fourbe de Midjielly, on lui aura fait un mauvais parti; ce qui est certain, c'est que nous ne l'avons plus revu.

Le reste de notre journée se passe assez tristement à philosopher sur notre position présente. Nous en tirer sans encombre, devient de plus en plus pour nous un problème d'une grande difficulté, et dont nous avons beau chercher la solution; nous ne l'entrevoyons guère. Toujours est-il que nous n'en sommes pas plus mélancoliques pour cela, et que les plaisanteries et les folies vont leur train dans notre prison, aussitôt que l'on veut bien nous y laisser seuls.

Avant notre dîner, le scheikh Abd-Allah est venu nous voir un instant, et comme nous étions dans un moment de gaieté, nous l'avons régalé de l'audition d'une boîte à musique, qu'il a écoutée avec une admiration profonde. Je lui ai dit qu'il y avait une bête enfermée dans la boîte, et que c'était elle qui faisait ce joli petit bruit. Abd-Allah a pris cette explication pour argent comptant, et sans doute, en nous quittant, il est allé faire part à ses amis et connaissances de sa bonne fortune, et leur racon-

ter comme quoi les Frandjis mettent des petites bêtes dans des boîtes pour les faire chanter, et sans qu'on ait besoin d'autre chose que de leur chatouiller la queue avec un petit morceau de fer. Telle était effectivement la seule explication que j'avais pu donner à Abd-Allah; toute autre eût été incompréhensible pour lui. Au reste, comme il était fort intelligent, il avait deviné tout seul une partie de cette belle histoire. On va voir tout à l'heure que cette fois encore la Providence nous avait inspirés, et que le charivari donné à Abd-Allah devait nous tirer une cruelle épine du pied.

Après le dîner, nous attendons assez tranquillement la visite annoncée, je dois même avouer que nous la désirons vivement, parce que dans cette visite notre sort doit évidemment se fixer. Ou nous serons libres de partir demain, ou nous resterons entre les griffes de Midjielly, et alors nous deviendrons ce qu'il plaira à Dieu.

L'honnête scheikh de Karak a la politesse des rois, à moins que ce ne soit plutôt l'exactitude des huissiers. L'échéance cette fois a sonné; il s'agit pour nous de boursiller, et Midjielly n'a garde de nous faire attendre. Il arrive donc plus froid et plus guindé que jamais avec son honorable neveu Selameh. Hamdan et Matteo seuls les accompagnent, toute la société Bedouine ayant reçu du scheikh la permission d'aller se promener.

Après la pipe et le café, le moment est venu de s'expliquer, et j'entre en matière, en réunissant tout ce que je sais d'arabe afin de produire un discours à effet.

Je crois faire un coup de maître en regardant comme sérieuse la réponse magnanime du matin, à propos des cadeaux annoncés par Matteo, et je prends texte du luleh demandé, pour exalter la générosité du puissant scheikh qui nous a si gracieusement accueillis dans sa ville. Il est bien clair que

j'oublie de parler du crachat que j'ai reçu dans le dos, en sa noble compagnie. Tout ceci dit, je me hâte d'ajouter que des hommes comme nous, que des Français ne peuvent, en fait de magnanimité et de générosité, se laisser rendre des points par personne, qu'ils en tomberaient malades, et patati, et patata.

Bref, après un pathos chevaleresque et patriotique, je viens au fait; je prends mon fusil à deux coups, magnifique fusil de voltigeur corse; j'en fais jouer les batteries, et je déclare au scheikh qu'il n'y a pas au monde d'arme meilleure que celle-là. C'était bien à peu près la vérité, mais ce qui ne l'était plus, c'était la valeur exorbitante que j'attribuais au fusil, pour le rehausser encore aux yeux de Midjielly. Après le fusil vient une paire de bons pistolets d'officier de cavalerie, sur le compte de laquelle je me livre avec complaisance à la même enflure d'évaluation. Et quand j'ai fini : « A toi, dis-je, scheikh Mohammed-el-Midjielly, je donne ce magnifique fusil, en souvenir de mon passage chez toi, et en gage de ma tendre amitié. A toi, scheikh-Selameh, cette non moins belle paire de pistolets. »

Je venais, sans m'en douter, je le confesse, de m'enferrer le plus sottement du monde. Mon discours terminé, je passe l'inspection des figures de mon auditoire, et je commence par voir les deux faces de Hamdan et de Matteo, celle de Hamdan surtout, empreintes de la plus déplorable grimace. Quant à Midjielly et à son neveu, ils n'ont manifesté la haute satisfaction que leur a causée ma générosité, que par un surcroît de froideur et d'insolence dans le regard.

Je suis assez empêtré, et j'attends, lorsque Matteo me dit en italien : « Vous avez fait de la belle besogne! Vous voilà enfoncé à ne jamais vous en tirer. » L'impatience me gagne, peut-être un peu aussi le dépit d'auteur sifflé; bref, je com-

mence à prendre un autre ton et à parler un peu plus haut. Je crois même que je jure un petit brin, en chargeant Matteo de savoir nettement, et tout de suite, ce que ces voleurs-là veulent de nous.

Là-dessus, conciliabule à voix basse entre les deux bandits et mes plénipotentiaires, conciliabule qui se clôt par la demande du prix des armes, encore plus magnifiques que je ne voulais bien le dire, et que j'avais offertes à l'oncle et au neveu. Comme la requête me semble d'une délicatesse équivoque, à corsaire corsaire et demi! je fais dégringoler autant que je peux le tarif de mes cadeaux refusés, et j'offre quinze cents piastres; sur quoi Midjielly me rit au nez et refuse net.

Nouveau conciliabule encore plus à voix basse que le précédent, et qui dure beaucoup plus longtemps. Enfin l'ultimatum arrive : on exige deux mille piastres, plus trois abaya, trois kafieh et trois paires de bottes. Comme je savais par expérience que ne pas prendre les Arabes au mot, c'est, dans des stipulations pareilles, s'exposer à des mécomptes perpétuels, je m'empresse de consentir. Je crois être au bout de mes tribulations, lorsque Midjielly se rappelle qu'il a un frère tendrement aimé et auquel il est bien aise de faire un petit cadeau avec notre bourse. Il exige donc effrontément, comme appoint, dix rhazis, c'est-à-dire deux cents piastres, à donner en bakhchich à Khalil. Je les accorde bien vite, et voilà que l'appétit vient en mangeant à notre ogre; c'est encore une abaya, un kafieh et une paire de bottes qu'il faut pour le même Khalil. Quoique décidé à les accorder, je commence à comprendre qu'il faut m'insurger un peu contre ce flux d'exigences, si je veux l'arrêter. Je crie donc, je témoigne très-haut ma mauvaise humeur, et je déclare que je ne veux rien donner moi-même à Midjielly; qu'il aille se faire payer par Matteo, et qu'il nous laisse enfin tranquilles.

Le désir de palper nos pièces d'or fait aussitôt lever la séance aux deux honorables scheikhs, qui nous quittent sans que nous échangions la plus mince formule de politesse. Je ne dois pas omettre ici que j'ai exigé du scheikh Mohammed-el-Midjielly qu'il nous accompagnât en personne, jusqu'au premier campement des Beni-Sakhar, dans le Rhôr-Safieh : il s'y est engagé.

A peine sommes-nous débarrassés de nos deux avides sangsues, que surviennent nos scheikhs Beni-Sakhar, qui réclament leur salaire. Il paraît que les habitants de Karak leur ont vendu chèrement leurs épices, ou bien que ces messieurs désirent faire provision, dans cette élégante ville, des menus objets qui leur manquent absolument, pour être des Bedouins fashionables.

Cette nouvelle trouée faite dans nos finances nous déplaît souverainement. Qui sait si une fois payés les scheikhs nous serviront encore avec la même fidélité? Je refuse donc très-résolument d'accéder à leur demande, et je leur signifie que, puisque je me suis engagé par serment à les payer le jour où nous serions de retour à leurs tentes, je ne dois et ne veux les payer que là. Ils insistent, alléguant le besoin absolu d'argent qui les presse, et la nécessité de payer leur dépense et celle de leur monde; enfin je cède et je consens à leur donner dès aujourd'hui les deux tiers de la somme qui leur est due. Je les envoie donc à la caisse, c'est-à-dire à Philippe, qui est le porteur de notre trésor, et à Matteo, qui distribue l'argent aux Bedouins.

A propos de notre trésor, il commence à être d'une maigreur inquiétante; il a été tant de fois saigné depuis notre départ de Jérusalem, qu'il n'a presque plus de vie. Encore une ou deux rencontres de tribu, et nous n'aurons plus que notre bonne mine pour payer les Bedouins; ceci revient à dire

que nous courons grand risque de rentrer tout nus à Jérusalem, si nous y rentrons.

Nous avons réussi pourtant à contracter un emprunt dans le désert, et la chose est tellement invraisemblable, que je ne puis me dispenser d'en parler. Le jour où nous avons quitté le campement de Kharbet-Fouqoûa, près de Schihan, il nous est venu une très-heureuse idée, que je me suis hâté de mettre à exécution. Nous avions toujours avec nous le marchand de bestiaux, Mohammed-el-Qodsy, qui était parti pour Karak dans l'intention d'acheter des moutons. Il avait donc très-probablement de l'or sur lui pour une certaine somme, et si nous réussissions à le lui emprunter, nous rendions un peu de rondeur à notre bourse déjà si aplatie.

Je chargeai donc Matteo de le sonder; le brave homme ne fit aucune difficulté pour nous obliger, et voici à quelles conditions. Matteo lui avait demandé de ma part ce qu'il comptait gagner dans la négociation qu'il venait entamer à Karak, et Mohammed avait répondu : — huit cents piastres; — il en avait sur lui deux mille en or. Je lui offris donc de lui prendre ses deux mille piastres et de lui en rendre deux mille huit cents, le jour de notre arrivée à Jérusalem. Il y consentit très-volontiers; mais un bon Musulman ne peut prêter d'argent à intérêt; le Coran s'y oppose. Il fallut donc inventer un petit procédé pour dérouter le Prophète, et ce procédé le voici : Mohammed vendit son cheval à Matteo mille piastres, et Matteo le lui revendit immédiatement deux cents, ce qui constituait une différence de huit cents piastres que Matteo s'engagea à payer, le jour de notre rentrée à Jérusalem. Ce double marché fut conclu avec force poignées de main, données en gage de bonne foi, le plus sérieusement du monde. Je fis ensuite à Mohammed-el-Qodsy un bon de deux mille piastres, à toucher en or chez notre banquier, et nous embours âmes

aussitôt après les deux milles piastres empruntées. Au train dont nous allions, elles ne devaient pas faire un long séjour dans notre poche, et effectivement, elles changèrent très-rapidement de propriétaires.

Nos Beni-Sakhar congédiés, nous espérions être quittes de toutes les visites pressurantes; nous avions compté sans notre hôte. Cette fois, c'est Scheikh-Khalil qui arrive tout ébouriffé et réclame deux mille piastres au lieu des deux cents que son frère a demandées pour lui. — Je suis aussi scheikh que Mohammed, dit-il, et je veux être traité comme lui; c'est m'insulter que de me donner dix misérables rhazis, c'est honteux; ce sont cent rhazis qu'il me faut. — A cette nouvelle tuile qui nous tombe sur la tête, nous commençons à sentir la colère nous prendre, et nous échangeons presque des gros mots.

Mais Scheikh-Abd-Allah a parlé à Khalil de la boîte à musique, et, curieux comme un Bedouin qu'il est, au milieu de sa colère, cette brute de Khalil demande à voir la boîte et à entendre chanter la petite bête qu'elle renferme; j'entrevois une branche de salut et je m'y cramponne en homme qui se noie. Je tire la boîte avec des précautions infinies, de la caisse aux bijoux de pacotille que nous avons emportés avec nous. Je la monte et je la mets sur la table. Khalil s'émerveille, et dix fois de suite il faut remonter le ressort et faire jouer les airs insupportables de l'affreuse petite machine.

Notre Bedouin, dont les yeux brillent comme des escarboucles, finit par laisser partir de ses lèvres un : — donne-moi la en bakhchich, — que je repousse avec indignation, afin de lui faire mettre un peu d'insistance. Je lui déclare que cette boîte, qui a coûté tout juste sept livres dix sous, vaut des milliers de piastres, que c'est notre plus douce consolation dans les moments difficiles, et que je ne puis consentir à m'en séparer.

Or, Khalil est un beau-fils qui a un harem; faire chanter la petite bête devant mesdames Khalil, c'est un moyen infaillible de se faire adorer; il prie donc, il supplie et met la main sur la boîte; comme je pense bien qu'il ne peut manquer de casser le ressort du premier coup, je lui dis que la petite bête se fatigue à force de chanter, et qu'à force de la chatouiller elle s'endort. —Voyons donc, lui dis-je, si elle est encore éveillée. — et je monte le ressort. Nouvelle sérénade!

Quand elle est finie, Khalil veut à toute force une leçon de chatouillage ; je lui retiens la main à propos, et le carillon va son train; puis il veut recommencer tout seul; j'entends un petit craquement de mauvais augure, et je me hâte de dire à notre homme que la bête vient de s'endormir, et qu'en voilà pour vingt-quatre heures de repos, parce que la journée a été très-fatigante pour elle. Dans vingt-quatre heures, nous serions loin; peu nous importait. Enfin, le scheikh n'y tient plus: — Laisse-moi ta boîte, me dit-il, et je me contenterai des dix rhazis que tu m'as donnés. — Je tope bien vite, et, prétextant une grande fatigue, je mets nos visiteurs à la porte. Khalil a serré avec grand soin la bienheureuse petite boîte dans son sein; voilà un bijou qui lui donnera bien de l'agrément! A son compte, il l'a payé dix-huit cents piastres! C'est cher!

Enfin, Dieu soit loué! nous sommes seuls, et nous nous jetons sur nos couchettes. Voilà maintenant François, le drogman de Rothschild, qui entre dans notre chambre, et qui nous déclare qu'il n'y a pas possibilité de partir le lendemain, parce que nos chevaux ne sont pas ferrés. Je suis prêt à adopter la détermination de rester un jour de plus à Karak, lorsque Édouard se ravise : —Mais c'est souverainement absurde, dit-il! comment, nous avons la chance de pouvoir sortir demain du hideux coupe-gorge où nous sommes, et nous y resterions vingt-quatre heures de plus, de notre plein gré? Ce n'est pas

possible. Que les chevaux soient ferrés ou non, il faut s'en aller d'ici. Tant pis pour les moukres qui n'ont pas songé à les faire ferrer. D'ailleurs, voilà deux jours qu'il pleut; et la Sabkhah, croyez-vous qu'elle sera bien commode à franchir? — A cette idée de la Sabkhah, mon hésitation cesse; à mon tour, j'ai hâte d'être sur la rive occidentale de la mer Morte; il me semble que là nous serons chez nous. Nous envoyons donc promener François, et nous décidons que le départ aura irrévocablement lieu demain matin. François s'en va de méchante humeur et en grommelant; nous ne nous en soucions guère, et nous nous hâtons de dormir, en songeant au bonheur d'être libres demain.

20 JANVIER.

Au point du jour, nous sommes debout, et tous les paquets se font au plus vite. Les moukres ont reçu l'ordre de presser le chargement de leurs bêtes, car nous voulons et nous espérons filer sans perdre une minute. Hélas! cette fois encore nous avions compté sans notre hôte. Au moment où nous pensons déguerpir, arrive Midjielly et toute la sequelle; il ne veut pas que nous prenions congé de lui sans que nous ayons vu les ruines du château, dont il tient à nous faire les honneurs : c'est une affaire d'une heure.

Il n'est guère possible de refuser, et, qui sait? peut-être dans cette heure donnée à la curiosité aussi bien qu'à la prudence, ferons-nous quelque découverte intéressante. Nous allons donc sortir avec le scheikh et gagner au plus vite les ruines du bienheureux château, lorsque François Dzaloglou entre furibond; on vient de lui voler son sabre, qu'il a acheté quatre cents piastres à Damas, un sabre magnifique, à ce qu'il prétend. Il crie comme un brûlé, et, pour le calmer un peu, je porte immédiatement plainte au scheikh : — Un de tes

administrés vient de nous voler un sabre, lui dis-je, et il dépend de toi que le sabre se retrouve; donne des ordres en conséquence, puisque nous sommes sous ta protection.

Cette requête a l'air d'ennuyer beaucoup Midjielly, qui, ne pouvant cependant se dispenser d'y faire droit, donne l'ordre de crier dans les rues de Karak qu'un sabre nous a été volé, et qu'on ait à nous le rapporter sur-le-champ. Les reproches hautains de nos scheikhs Beni-Sakhar n'ont pas peu contribué à décider Mohammed à prendre un parti qui le contrarie visiblement.

Après ce petit incident, nous commençons notre promenade au château; la foule des curieux n'a pas diminué, bien au contraire, et ils ont l'air plus insolents encore que la veille. Une fois arrivés dans l'enceinte du vieux château de Renaud de Châtillon, nous sommes conduits d'abord à l'église. C'est aujourd'hui une sorte de grande halle, n'ayant plus que les quatre murs, mais présentant par-ci par-là des traces de peinture chrétiennes, aujourd'hui méconnaissables. Dans la maçonnerie sont enclavés quelques morceaux provenant de monuments antiques; ce sont, par exemple, des ornements végétaux en bas-reliefs, ou quelques moulures étranges. A droite de la porte par laquelle on entre dans l'église, est encastré dans la muraille, à huit ou dix pieds de hauteur, un bloc de lave, sur lequel sont très-reconnaissables les traits principaux d'un symbole égyptien fort connu, l'œil mystique d'Horus. Pour ne pas perdre de temps, je prie Belly d'en prendre un croquis exact, pendant que je me laisse conduire par Midjielly au milieu des ruines, énormes encore, des bâtiments d'habitation.

Pour parvenir à l'étage supérieur, il nous faut ramper sur les décombres et à travers des trous à peine suffisants pour laisser passer le corps d'un homme. En grimpant ainsi au risque de nous rompre le cou, nous parvenons jusqu'aux créneaux

qui garnissaient le haut des murs. De ce point la vue est magnifique, et l'on peut juger à merveille de l'étendue et de l'importance de cette remarquable construction militaire. Rien n'eût été plus facile que de prendre de là un plan cavalier de tous les ouvrages qui constituaient cette forteresse inexpugnable; mais, je l'avoue humblement, je n'avais pas le moindre cœur à la besogne : à chaque instant je redoutais une trahison, à chaque pas un piége, et je n'avais d'autre pensée que celle de nous voir tous sains et saufs hors de Karak.

Nous redescendîmes donc en hâte par le même escalier ruiné et encombré de débris, et nous nous retrouvâmes avec une vive satisfaction, je dois le dire, sur le terre-plein du château. En nous dirigeant alors vers le sud, à un point où la muraille d'enceinte domine à pic le vallon qui entoure la base de la montagne sur laquelle est juché Karak, nous vîmes pour la première fois un glacis d'énormes blocs de pierre bien équarris, et formant un plan incliné impossible à franchir pour des assiégeants.

On nous fit encore entrer dans une vaste salle, au-dessous de laquelle régnait une autre salle souterraine, dont nous pûmes constater l'existence, grâce à ce que la voûte formant le sol de la salle supérieure a été percée.

Pendant que Belly dessinait, il avait été grossièrement maltraité par un Arabe; dès que j'en fus informé, je m'en plaignis au scheikh Midjielly, qui, pour toute réparation, se contenta de rire sans m'adresser une parole. Cette fois encore très-probablement, un piége nous avait été tendu, et si Belly eût cédé au désir véhément de se venger par un coup de pistolet de l'insulte qu'il avait subie, c'en était fait de nous, et nous périssions tous en un clin d'œil. C'était à cela que l'on voulait nous amener, et je remercie la Providence de nous avoir donné, dans ces tristes moments, assez de froid courage pour mettre de côté le

courage si facile de la vengeance immédiate. Certes! nous avons montré plus de tête en évitant tous les piéges qu'on nous tendit alors, que si nous n'eussions pas su résister au besoin de payer immédiatement, comme ils le méritaient, les misérables qui nous outrageaient. Que pouvions-nous faire, à nous cinq, contre un millier d'assassins qui n'avaient d'autre désir que celui de nous égorger? Nous faire tuer bravement? La belle avance ! Que devenaient alors les découvertes intéressantes qui nous avaient coûté si cher? perdues, perdues à tout jamais! Nous nous laissâmes donc insulter, et nous dévorâmes les insultes sans mot dire.

On comprend que nous n'étions pas désireux de faire durer plus longtemps notre visite au château de Karak. Aussi je signifiai à Midjielly que nous voulions retourner au couvent, déjeuner et monter immédiatement à cheval, pour regagner le Rhôr. Nous rentrâmes donc, et, chemin faisant, j'obtins du fils du scheikh chrétien Abd-Allah une perle d'or, quelques perles de cornaline et un cylindre de terre émaillée, fragments d'un collier moabite qu'on avait trouvé, quelque temps auparavant, dans un petit vase déterré au fond de la vallée; en échange de ces bijoux assez curieux, je glissai un rhazi de vingt piastres dans la main de mon vendeur qui s'en montra fort satisfait.

En rentrant au couvent, nous trouvons Philippe tout échauffé encore d'une alerte qu'il vient d'avoir. Nous l'avions laissé seul à la garde de nos armes, et pendant que nous étions tous au château, des Arabes ont voulu pénétrer de vive-force dans notre chambre, pour y voler sans doute tout ce qu'ils pourraient. Un seul drôle s'était présenté d'abord, et il avait été rudement éconduit par Philippe, qui s'était alors renfermé dans la chambre; mais presque aussitôt, l'agresseur revint suivi de trois acolytes de même farine, et ils firent tant de

bruit à la porte, que Philippe impatienté leur ouvrit, et, leur montrant un pistolet à huit coups, les mit en déroute.

Au moment même où nous rentrions, cette scène venait de se terminer. Chacun de nous prit immédiatement toutes ses armes, et, à partir de ce moment, les chances d'assassinat furent beaucoup moindres, parce que nous nous trouvions assez bien armés pour qu'on ne pût pas avoir aisément raison de nous.

Pas de nouvelles, et pour cause, du sabre de François, qui est d'une humeur massacrante. Enfin notre déjeuner est prêt; nous nous hâtons de le prendre, pour procéder immédiatement au départ. Mais les lenteurs interminables des moukres maudits nous font perdre plus d'une heure, et l'on comprend quelle impatience fiévreuse nous gagne; tous les hommes de notre escorte ont reparu et nous entourent. Évidemment l'orage qui nous a si rudement menacés est dissipé, ou peu s'en faut. Aussi sommes-nous bien joyeux, quoique nous n'ayons pas encore franchi les murailles de Karak; enfin nous sommes à cheval, mais nous attendons encore pendant près d'une demi-heure, qui nous paraît un siècle, que toute notre caravane soit prête.

Cependant cette demi-heure n'est pas perdue pour notre éducation de voyageurs en Arabie. A peine suis-je en selle que Mohammed-el-Midjielly s'approche de moi, et me dit avec la plus admirable effronterie du monde: — Hier tu m'as offert ton fusil à deux coups. Eh bien ! donne-le-moi maintenant. — Ai-je besoin de dire que cette demande m'exaspère. — Je t'ai donné tout ce que tu auras de moi, lui dis-je; tu as mieux aimé de l'argent que le fusil; tu as toi-même fixé la somme que tu voulais, et je te l'ai payée; tu n'auras rien de plus. Cependant on m'a volé un sabre magnifique; c'est un de tes hommes qui l'a volé, et si tu le retrouves, je te le donne. — Khatrak-el-

Khaïr (merci) ! — répond le misérable. Évidemment c'était lui ou son frère Khalil qui avait fait voler le sabre.

Un de nos scheikhs Beni-Sakhar entend cette courte conversation, et, prenant la parole d'un ton très-animé, il reproche aigrement à Midjielly l'infamie qui nous est faite par lui : — Ces hommes étaient tes hôtes, lui dit-il ; ils ont tous grassement payé leur bienvenue, et tu souffres qu'un des tiens leur vole un sabre ! Chez les Beni-Sakhar si pareille chose arrivait, entends-tu, scheikh-Mohammed, la tribu donnerait au Français dix sabres plus beaux que celui qu'on lui aurait pris, et le voleur serait puni de façon à ne jamais recommencer. Mais ici vous êtes tous des voleurs, et vous ne savez pas comment on protége son hôte. — La leçon, toute dure qu'elle est, est acceptée sans mot dire par le scheikh de Karak, qui n'a garde de se formaliser des reproches que lui adresse un scheikh de la puissante tribu des Beni-Sakhar.

Après Midjielly, c'est son neveu Selameh qui a l'audace de venir me demander les pistolets que je lui avais offerts, la veille, avant notre traité moyennant finances. J'envoie très-gaillardement promener ce maraud, en lui demandant s'il se moque de moi. Ce sont les dernières paroles que nous ayons échangées.

Enfin, Dieu soit loué ! tout est prêt. Je fais filer devant nous toutes nos bêtes de charge, et nous suivons en bon ordre. Mohammed, qui a enfourché son cheval le dernier, est, j'en conviens, un des plus charmants cavaliers qui se puisse voir. Il fait piaffer son cheval à côté des scheikhs nos amis. Nous avons bien remarqué qu'il n'est pas armé comme un homme de sa race qui va faire une course de quelques lieues ; mais nous n'en avons tiré aucune conséquence, tant nous sommes habitués à voir les Arabes tenir religieusement la parole donnée. Mohammed n'a donc pour toute arme que son tchibouk. Lui seul nous accompagne, tous ses intimes ont disparu ; mais, en

revanche, Scheikh-Abd-Allah, son fils, et quatre ou cinq autres chrétiens, tous armés de mousquets et de khandjars, nous escortent, sans que nous les en ayons priés. Il est vrai que leur compagnie est loin de nous déplaire. Je suis, du reste, parfaitement convaincu qu'elle est beaucoup moins du goût de Midjielly.

Nous avons traversé l'ignoble amas de décombres qui s'appelle Karak, et nous arrivons à la porte en tunnel que nous avons visitée hier, lorsqu'un élégant de l'endroit, jeune homme de vingt-cinq ans environ, ayant les yeux peints avec du cohol, et les cheveux longs et tressés sur les tempes, infâme créature qui n'avait cessé de nous suivre, en nous adressant des injures, pendant nos deux promenades en ville, s'avise de nous envoyer un souhait de bon voyage de sa façon. Cette fois nous sommes en mesure de réprimer vertement son insolence; Midjielly le sent bien, et en conséquence il s'exécute d'assez bonne grâce. Il pousse son cheval droit à l'homme aux yeux peints, et il lui casse sur la tête, le tuyau de son tchibouk lancé à tour de bras. Tout le monde rit, sauf notre insulteur, qui ne s'attendait pas à cette récompense, et qui s'éloigne en pleurnichant et en frictionnant, des deux mains, le point sur lequel le tchibouk est tombé d'aplomb.

Au moment où nous traversons le tunnel, des pierres nous sont envoyées par le trou dont la voûte est percée, comme avant-goût du salut d'adieu qu'on nous ménage; une fois hors de la porte et sur le chemin, nous recevons de nos bons amis de Karak, placés au sommet de la muraille, une volée de pierres qui ne nous fait heureusement aucun mal, mais qui nous dispose à allonger le pas.

Il est onze heures vingt-huit minutes quand nous quittons la porte de la ville, et nous suivons le chemin en pente qui nous mène au pied de la tour de Beïbars. A onze heures trente-

deux minutes, nous longeons la face extérieure de cette tour, en suivant le fossé qui la précède, et qui forme la continuation de la grande route dans laquelle nous nous sommes engagés. Avant d'atteindre ce fossé, le scheikh Mohammed-el-Midjielly s'approche de moi, me balbutie une phrase de politesse fort équivoque, n'attend pas ma réponse, tourne bride aussitôt, et regagne au galop son repaire de voleurs. — Adieu, canaille ! et que le ciel te confonde ! — lui crions-nous avec un touchant accord, et nous nous éloignons, le cœur joyeux, de cette ville de malheur.

Une fois sortis du fossé de Beïbars, deux zigzags que fait le chemin nous amènent sur un plateau de dix mètres de largeur au plus, et à pic au-dessus de l'Ouad-el-Karak. Nous marchons alors au nord-ouest. A onze heures quarante-deux minutes, nous sommes arrivés à une crête escarpée, où la route tourne et descend brusquement par quelques lacets à un nouveau plan incliné, un peu plus à l'ouest que le premier. Bientôt nous nous engageons dans une série de zigzags très-serrés et très-abruptes, qui nous ramènent, à onze heures cinquante-deux minutes, en face de la tour de Beïbars, à cent mètres à peine de l'extrémité de gauche de sa face antérieure, mais à deux cents mètres en contre-bas. Là, le chemin tourne encore, et la tour, qui était à notre gauche, se trouve immédiatement à notre droite. Nous marchons alors de nouveau au nord-ouest, pour cheminer bientôt directement au nord. Nous sommes sur le flanc du piton de Karak, et nous longeons à gauche un ouad profond, nommé l'Ouad-el-Medabeh, au fond duquel coule un ruisseau. Notre route descend assez rapidement. A midi précis, nous sommes en face de quelques rochers en saillie sur le flanc de la montagne, et sous lesquels est cachée une source nommée Ayn-Teheddah. A midi trois minutes, nous ne sommes plus qu'à six mètres à peu près au-

dessus du fond de l'ouad, qui prend là le nom d'Ouad-el-Goulleh.

Le lit du ruisseau est rempli de lauriers-roses, et, à midi cinq minutes, nous le traversons au milieu d'une petite plaine cultivée et plantée d'oliviers. A midi neuf minutes, l'ouad s'est resserré de nouveau, à n'avoir plus qu'une vingtaine de mètres de largeur, et nous sommes en face de quelques blocs de rochers, placés à notre gauche, et qui se sont détachés de la montagne. A droite, c'est-à-dire sur le flanc opposé, et de l'autre côté du lit du ruisseau, fort encaissé en ce point, et garni d'une belle et riche végétation, nous voyons un petit édifice musulman ruiné, auprès d'une fontaine nommée Ayn-Sara, fontaine assez abondante pour alimenter un petit moulin placé à quelques mètres en aval. Il est vrai qu'une deuxième source, nommée Ayn-Qobech ou Aqbech (les Arabes de Karak prononcent ce nom des deux manières), fournit aussi ses eaux au moulin. Au delà s'ouvre, à cinquante mètres à droite, une vallée : c'est l'Ouad-Belastamah, sur le flanc ouest duquel on me signale un village nommé Daouarat-el-Habs.

Nous suivons toujours l'Ouad-el-Karak, dirigé en ce point au nord-ouest, en longeant à gauche un côteau dont le flanc est garni d'oliviers. Une fois que nous avons dépassé la tête de l'Ouad-Belastamah, l'Ouad-el-Karak tourne directement à l'ouest avec notre route, en prenant une largeur de deux cents mètres, pour former une petite plaine, au fond de laquelle est un moulin; nous sommes en face de ce moulin à midi seize minutes. Nous quittons alors le fond de l'ouad, pour monter sur un petit plateau cultivé, terminé par des rocs qui dominent le fond de l'ouad. En ce moment nous marchons à l'ouest-sud-ouest. A midi vingt et une minutes, nous nous sommes sensiblement éloignés de l'Ouad-el-Karak, et nous sommes en face d'une petite plaine basse, au milieu de laquelle se trouve une

fontaine nommée Ayn-el-B'çàs, placée à quarante mètres environ, et à droite de la route que nous suivons ; à partir de là, celle-ci s'élève un peu, en s'inclinant à l'ouest-nord-ouest. A midi vingt-six minutes, le fond de l'Ouad-el-Karak, qui court directement à l'ouest, est à deux cents mètres sur notre droite, tandis que les escarpements du flanc que nous suivons, ne commencent qu'à cent mètres à gauche.

Nous avons alors parfaitement en vue, au delà de l'Ouad-el-Karak, une montagne élevée sur le sommet de laquelle se trouve un tombeau de saint musulman, nommé Qoubbet-Habisieh, et les ruines d'un monastère chrétien, nommées aujourd'hui Deir-el-Mokharib. A midi trente-huit minutes, notre route, après avoir fait un coude au sud, reprend la direction ouest, et nous sommes en face de rochers à pic qui bordent le flanc opposé de l'Ouad-el-Karak. Ces rochers ont reçu des Arabes le nom d'el-Khaouadjat (les marchands), sans que ceux-ci puissent me rendre compte de cette dénomination bizarre.

A midi quarante-trois minutes, nous trouvons un lit de ruisseau planté de lauriers roses. Ce ruisseau est formé par une source nommée Ayn-Sahour. En ce moment, l'Ouad-el-Karak est dirigé à l'ouest, comme notre route, et à quatre cents mètres à droite de celle-ci. A midi cinquante et une minutes, notre marche a un peu changé de direction, et nous cheminons à l'ouest-nord-ouest. Nous sommes alors sur le flanc d'un côteau qui forme en quelque sorte le pied d'une assez haute montagne, dont le sommet, placé à peu près à quatre kilomètres à notre gauche, s'appelle Ras-el-Emguer. A midi cinquante-cinq minutes, nous sommes redescendus au fond d'un petit ravin, garni d'un beau fourré de lauriers roses. A midi cinquante-huit minutes, au point même où nous rencontrons une nouvelle source, l'Ayn-et-Thabib, notre route s'in-

fléchit encore et se dirige exactement au nord-ouest. A une heure, nouvelle source, l'Ayn-es-Sekkeh, placée au pied d'un mamelon, sur une jolie pelouse verdoyante, et à laquelle nous nous arrêtons pendant trois minutes, pour faire boire nos chevaux. Le lit de l'Ouad-el-Karak est alors à huit cents ou mille mètres à droite. Nous marchons au nord-nord-ouest jusqu'à une heure vingt-cinq minutes, heure à laquelle nous avons, à vingt-cinq mètres à gauche, une seconde source nommée Ayn-es-Sekkeh.

Sur le flanc de la montagne opposée à celle que nous suivons, nous apercevons un ravin garni de verdure, où se trouve une source qui se nomme Ayn-Zeboub. A une heure vingt-six minutes, la vallée s'infléchit un peu vers le sud, et nous marchons à l'ouest, quelques degrés nord. Nous sommes alors sur un petit plateau planté d'un arbre isolé. A une heure trente minutes, nous passons vis-à-vis et à vingt mètres d'une ruine nommée Omm-Sedereh. En ce moment se montrent à nous, pour la première fois, sur cette route, des traces très-apparentes d'une antique voie pavée. A notre gauche, sur la hauteur, à une demi-heure de marche, à ce que me disent les Arabes de Karak qui m'accompagnent, est le Belad-el-Ahzar. A une heure quarante minutes, nous marchons au nord-ouest, et nous sommes précisément en face de l'Ayn-Zeboub, déjà signalé plus haut, et dont nous sommes, en ce moment, séparés par un intervalle de près de trois kilomètres.

Nous avançons toujours sur le flanc de la montagne qui borde au sud l'Ouad-el-Karak, et en longeant une crête qui domine un plateau placé à cinquante mètres environ en contre-bas de notre route. Sur ce plateau inférieur, et à une cinquantaine de mètres à vol d'oiseau, sont des sources placées au milieu de rochers et nommées Ayoun-el-Rhezal. Aussitôt après, nous commençons à descendre vers ce plateau, en mar-

chant à l'ouest, mais à quelques degrés au nord. Le lit de l'Ouad-el-Karak s'est alors rapproché de nous, et nous n'en sommes plus qu'à quatre cents mètres environ. Jusqu'à deux heures, nous suivons un chemin taillé à pic sur des roches qui dominent, d'une dizaine de mètres, le plateau inférieur sur lequel se trouvent les Ayoun-el-Rhezal (les sources des gazelles).

A deux heures huit minutes, nous sommes à la crête d'une petite vallée très-creuse qui vient du sud, et au fond de laquelle est une source nommée Ayn-er-Reès. Quelques zigzags assez difficiles nous amènent, à deux heures quinze minutes, au fond de cette vallée et près de la fontaine. L'Ouad-el-Karak est alors à six cents mètres à droite. Arrivés en ce point, nos chrétiens d'el-Karak nous engagent à faire halte et à dresser nos tentes pour la nuit. Mais ce conseil est fort mal accueilli : nous avons trop piètre souvenance des habitants de la ville hospitalière que nous venons de quitter, pour que nous ne trouvions pas une insigne folie à camper aussi près de ses murailles. Nous sommes loin encore des tentes des Beni-Sakhar, Mohammed-el-Midjielly pourrait bien se raviser et nous tomber dessus, pendant la nuit, avec tous ses bandits. Je m'oppose donc très-nettement à ce que la proposition qui souriait fort aux moukres, soit accueillie, et je donne l'ordre formel de continuer à marcher, en signifiant que j'entends coucher ce soir hors des montagnes et dans le Rhôr. Personne ne s'avise de faire des réflexions qui seraient évidemment très-mal reçues, et nous continuons à marcher.

Après avoir contourné le fond du vallon, en longeant le pied de la hauteur, nous reprenons, à une heure vingt-deux minutes, la direction nord-ouest. L'ouad-el-Karak se rapproche de nous, et il n'est plus qu'à quatre cents mètres à notre droite. Nous nous engageons alors sur une corniche d'une dizaine de mètres de largeur, et qui domine le plateau

inférieur. En ce point, nous avons à neuf cents mètres à notre gauche le sommet du Djebel-el-Hadits, et, à environ vingt kilomètres à droite, celui du Djebel-Dzàfel. Bientôt nous descendons à travers les rochers sur le plateau inférieur, et nous nous trouvons, à deux heures trente-cinq minutes, au milieu d'un véritable entassement de grosses roches détachées par quelque tremblement de terre, et qui ont roulé dans la vallée. C'est absolument la contre-partie du chaos de Gavarnie, et nous entrons dans ce chaos à deux heures trente-cinq minutes. A deux heures quarante-deux minutes, nous sommes toujours au milieu de ces roches, et le fond de l'ouad s'est encore rapproché de nous d'une centaine de mètres.

A deux heures quarante-quatre minutes, nous prenons, à travers les roches éboulées, une nouvelle descente assez rapide et fort tortueuse, nommée le Naqb-el-Mouchinaneh. A deux heures quarante-sept minutes, nous traversons un ravin encombré de roches énormes, au delà duquel continue toujours cet étrange chaos, débris d'une véritable montagne qu'une effroyable convulsion de la nature aura mise en morceaux. A deux heures cinquante-neuf minutes, nous arrivons à une petite plaine ronde, qui n'a pas plus de cent mètres de diamètre, et nous longeons le flanc gauche d'un piton de rocailles assez élevé. Le fond de l'Ouad-el-Karak est toujours à trois cents mètres à notre droite. A trois heures cinq minutes, nouvelle descente à travers les rochers. Nous gagnons alors le fond d'un ravin escarpé; nous l'avons atteint à trois heures vingt minutes, puis nous marchons à l'ouest-sud-ouest. Le flanc droit de ce ravin est formé par un mamelon assez considérable, à la pointe ouest duquel sont les ruines d'une tour antique, nommées Redjom-Talàa. Au fond du ravin et vis-à-vis cette tour, nous rencontrons, à trois heures vingt-quatre minutes, une source très-faible; c'est l'Ayn-Talàa. (Talàa

signifie tout lieu par lequel les eaux s'écoulent des hauteurs, pour descendre dans la plaine.)

A trois heures trente minutes, nous sommes sur le flanc d'un autre piton placé à notre gauche, et au pied duquel nous arrivons par deux ou trois zigzags fort roides. Ce piton domine un ravin dans lequel se trouve encore une autre source nommée l'Ayn-el-Mantarah. Enfin, à trois heures trente-cinq minutes, nous arrivons à l'entrée d'une affreuse déchirure qui n'est qu'un immense cratère; c'est l'Ouad-el-Kharazeh (ou mieux el-Kharadjeh, la vallée de la sortie). A la crête est une ruine carrée, nommée Kabou-el-Kharazeh. A trois heures quarante-deux minutes, nous marchons en zigzag dans cet horrible défilé, que domine à gauche une longue montagne de melaphyre, et à droite, d'immenses escarpements de calcaire, au pied desquels nous voyons, à plusieurs reprises, des affleurements de lave, assez rapprochés de nous (cinquante mètres environ) pour que nous puissions reconnaître que ce ne sont pas de grosses taches noires de terre végétale.

A trois heures cinquante-cinq minutes, nous sommes sur une langue de rochers qui domine le fond de la vallée, et qui n'a guère qu'une quarantaine de mètres de largeur. Son extrémité porte les ruines de trois tours, deux rondes et une carrée, entre lesquelles passe le chemin, et qui sont éloignées l'une de l'autre de dix mètres seulement. Des palmiers nains garnissent le revers droit de cette espèce de promontoire, que nous quittons pour cheminer sur le flanc de la montagne de melaphyre, en gagnant le fond de l'ouad.

Comme la marche est extrêmement difficile, à quatre heures une minute, nous faisons une halte de cinq minutes, pour laisser à nos chevaux et un peu à nous-mêmes le temps de reprendre haleine. A quatre heures onze minutes, nous marchons directement à l'ouest, après avoir auparavant incliné un peu au

sud. Nous quittons alors le flanc de la montagne noire, et nous rentrons dans les mamelons blanchâtres, après avoir passé de nouveau auprès de quelques affleurements de lave, dont la surface semble avoir subi la même décomposition que les laves du Vésuve, à Torre del Greco. Nous suivons un ravin dirigé à l'ouest-sud-ouest entre ces monticules, et qui aboutit à un petit plateau sur lequel nous nous arrêtons à quatre heures vingt minutes. A quatre heures quatorze minutes, les mamelons de sable ont pris une couleur rougeâtre, et les flancs de ces mamelons sont couverts de véritables cailloux roulés. A notre gauche suit une direction sensiblement parallèle à celle de notre route, un ravin rempli de palmiers nains et de lauriers roses, au fond duquel murmure un charmant ruisseau; c'est le Nahr-ed-Dràa, que nous avons rencontré il y a quelques jours dans le Rhôr.

Nous trouverions difficilement un plus joli endroit pour passer la nuit; d'ailleurs il se fait tard et l'obscurité vient; nous avons sous la main de l'eau excellente à discrétion; notre camp s'établit donc promptement, et, cette fois du moins, nous sommes bien assurés que les brigands de Karak ne viendront pas nous chercher noise pendant la nuit; nous sommes hors de leur portée, et trop près des campements de nos amis les Beni-Sakhar.

Le temps est devenu très-couvert, et menace fort de passer à la pluie. Je voudrais bien, pendant que l'on dresse nos tentes, faire quelques recherches d'histoire naturelle, autour du camp; mais l'obscurité arrive grand train, et je me vois forcé de remettre à demain matin mes chasses de naturaliste. En ce point, du reste, nous ne tardons pas à nous apercevoir que nous avons grandement descendu depuis Karak; au lieu de la température glaciale de cette malheureuse ville, nous retrouvons la chaleur des bords de la mer Morte. Il est

fâcheux que les nuages les plus épais roulent au-dessus de notre tête ; comme il est évident qu'ils ne tarderont pas à faire autre chose que cela, nous pensons avec un certain ennui à la Sabkhah que nous aurons à traverser dans deux jours, et qui pourrait bien nous jouer quelque mauvais tour, si la pluie grossissait trop fortement les cours d'eau que nous avons à franchir. Après tout, nous avons réussi à nous tirer sains et saufs des griffes de Mohammed-el-Midjielly, et, pour le moment, cette pensée suffit à notre bonheur; il sera temps plus tard de nous préoccuper de la Sabkhah.

Pendant que tous les moukres travaillent à dresser nos tentes, le scheikh Abd-Allah me raconte que l'Ouad-el-Kharadjeh, que nous venons de parcourir, a été le théâtre d'une affreuse défaite des troupes d'Ibrahim-Pacha, lors de sa première tentative sur Karak. Tout le corps d'armée expéditionnaire a péri dans cet affreux coupe-gorge, à ce que prétend le narrateur; mais je fais *in petto* la part de l'exagération arabe, et je suppose que l'Ouad-el-Kharadjeh a vu se livrer une bataille beaucoup moins considérable que ne le prétendent les habitants de Karak. Ce qui est certain, c'est que la première tentative d'Ibrahim-Pacha, pour s'emparer de cette place, a complétement échoué, et que les Égyptiens, écrasés dans l'Ouad-el-Kharadjeh, ont été forcés de rétrograder. Mais ils prirent leur revanche peu de temps après : le passage fut forcé, et la ville, enlevée d'assaut, fut ruinée de fond en comble. Il est facile encore de juger de la dévastation que les soldats d'Ibrahim vainqueur ont fait subir à ce repaire de bandits.

Après le dîner, le travail du soir a été mené le plus lestement possible, et chacun de nous s'est couché avec bonheur, en pensant au danger auquel nous venons d'échapper. Au reste le visage du scheikh Hamdan, depuis que nous sommes arrivés

au bord du Nahr-ed-Drâa, a repris un peu de sa sérénité habituelle. Il est clair que le brave homme trouve déjà sa responsabilité moins lourde.

21 JANVIER.

Nos prévisions n'ont pas été trompées; vers neuf heures du soir, la pluie a commencé à tomber, et elle a continué pendant une partie de la nuit. Ce matin, le temps est encore couvert et sombre; mais au-dessus du Rhôr, les nuages sont divisés et peu menaçants; nous serons donc débarrassés de la pluie, dès que nous serons arrivés sur la plage de la mer Morte.

Pendant que l'on abat nos tentes, je descends au bord du ruisseau, et je ramasse des roches, des plantes et des mollusques que l'humidité a fait sortir de leurs retraites; une hélice blanchâtre à la bouche grimaçante (*Helix Boissieri*) se montre en très-grande quantité : l'animal est d'un jaune verdâtre et répand une odeur très-forte d'ail, due peut-être à ce qu'il se nourrit exclusivement de quelque végétal de la famille des alliacées.

Lorsque je remonte avec ma moisson sur le plateau où nous avons passé la nuit, je trouve un de nos moukres qui vient d'être piqué à la main gauche par un gros scorpion jaune, que la pluie de la nuit avait chassé de sa retraite habituelle, et qui s'était réfugié sous la toile de notre tente, au point où le toit recouvre le portour. Le pauvre homme est fort effrayé, et j'avoue que je ne suis pas trop rassuré moi-même sur les suites de ce fâcheux accident. Il n'y a pas une minute à perdre; il faut y remédier sans faire trop de façons, si l'homme ne veut pas courir la chance de mourir. Je lui dis donc de se fendre les chairs d'un coup de khandjar au point même où il a été piqué, et je me hâte de tirer de ma petite pharmacie de

voyage un flacon d'ammoniaque. Comme le blessé ne sait trop comment s'y prendre, un de ses camarades prend le rôle de chirurgien, et lui fait sans sourciller la plus belle entaille du monde. J'imbibe celle-ci d'ammoniaque, ce qui fait faire au patient une grimace de possédé, et pour lui remettre le cœur, je lui en donne à avaler quelques gouttes, dans un demi-verre d'eau. Je savais que l'on se tirait ainsi de la morsure des vipères, et j'ai cru n'avoir pas autre chose à faire que d'appliquer ce même remède à la piqûre du scorpion. J'ai deviné juste, car les angoisses du blessé ont cessé à l'instant, et il en a été quitte pour une simple coupure, qui a été bien vite cicatrisée.

Enfin tous nos bagages sont prêts et chargés, et le moment du départ est venu, à notre grande satisfaction. Ce moment est aussi celui où nous devons nous séparer des Arabes chrétiens de Karak. Je donne un bakhchich de cinq cents piastres au scheikh Abd-Allah, une vingtaine de piastres et un kafich à chacun de ses hommes; nous nous embrassons tous très-affectueusement, et nous nous quittons. Pendant qu'ils remontent dans l'Ouad-el-Kharadjeh, nous nous dirigeons nous-mêmes dans le sens diamétralement opposé.

Ce matin, j'ai longuement causé avec le scheikh Abd-Allah de la possibilité d'enlever le bas-relief moabite du Redjom-el-Aabed. Il se charge, vu sa profession de tailleur de pierres, d'amincir la stèle par derrière, en enlevant toute l'épaisseur qui donne à la figure un poids inutile, et quand ce sera fini, il la mettra sur le dos d'un chameau, et l'apportera à Jérusalem, au consulat de France. Là il touchera immédiatement une somme de douze cents piastres, pour laquelle je lui donne une petite lettre de change sur notre consul. J'ai eu la maladresse de ne l'écrire qu'en français, et telle est probablement la seule raison pour laquelle ce précieux monument ne m'est pas parvenu. Voilà plus de dix-huit mois que cet accord a été fait

entre Abd-Allah et moi, et certainement il eût déjà remis la pierre à Jérusalem, s'il eût été plus certain du paiement de la somme promise; toutefois il est fort possible encore que des obstacles inattendus aient empêché Abd-Allah de tenir sa promesse. Qui sait si les Bedouins, précisément à cause du cas que j'ai eu le très-grand tort de faire, devant eux, de ce monument unique, n'auront pas eu la déplorable idée de le pulvériser, afin d'en tirer l'or fantastique que ma joie de trouver cette pierre, leur aura tout naturellement fait supposer qu'elle recélait. Ce serait une véritable perte pour l'archéologie. Je me trouve bien heureux aujourd'hui d'avoir le dessin fidèle que j'en ai rapporté, et que je regardais comme si peu de chose, tant que j'ai eu le bas-relief sous les yeux.

Il est huit heures trente-trois minutes quand nous nous mettons en marche; la direction de notre route est à l'ouest-sud-ouest. Toute la caravane descend avec difficulté dans le lit du Nahr-ed-Drâa, qui n'est éloigné que d'une cinquantaine de mètres du point où nous avons campé. La direction de l'Ouad-ed-Drâa est d'abord à l'est-nord-est; mais il fait bientôt un coude brusque et court à l'ouest, comme la route que nous allons suivre.

Cette fois encore une misérable mule, qui marche pour son compte, fait une effroyable culbute, et roule au fond du ruisseau, en s'empêtrant dans les palmiers nains et les lauriers-roses. Ce n'est pas une petite besogne que celle de la retirer de là, et ce sot accident nous fait perdre dix bonnes minutes. Il est huit heures quarante-quatre minutes, lorsque je suis prévenu de la nécessité d'attendre que le désastre soit réparé, et ce n'est qu'à huit heures cinquante-cinq minutes, que nous pouvons nous remettre en route. Nous avons fait halte sur un plateau assez bien planté d'arbres à gomme; nous sommes sur le flanc d'un petit rideau de quelques mètres d'élévation seu-

lement, et au-dessus duquel un nouveau plateau s'étend vers la montagne de melaphyre, qui est en ce point éloignée de huit cents mètres environ.

Le fond du golfe nord formé par la presqu'île nous paraît encore, en ce moment, un peu plus au sud que l'endroit où nous nous sommes arrêtés. A huit heures cinquante-sept minutes, nous ne sommes guère qu'à vingt mètres du sommet du petit mamelon que nous longions tout à l'heure, et les deux plateaux garnis de seyal qu'il séparait, se réunissent immédiatement, pour former une petite plaine qui est couverte de décombres, et qui se nomme Talâa-Semâan ou Sebâan. Le plateau s'abaisse bientôt, et forme un second gradin également couvert de ruines et planté de gommiers; nous y cheminons au sud-ouest. Les ruines cessent alors de se montrer. A neuf heures neuf minutes, nous tournons le dos à l'Ouad-el-Kharadjeh, et nous côtoyons, en le contournant, un monticule placé à notre droite.

A neuf heures onze minutes, nous avons franchi la pointe ouest du monticule, et nous marchons directement au sud-ouest, sur une plaine couverte de gommiers, et en pente vers la mer Morte. Là recommencent à se montrer des ruines très-considérables. A neuf heures quatorze minutes, nous traversons un ravin dont le bord méridional est garni d'une muraille antique; au delà du ravin, à droite et à gauche, s'étendent à perte de vue des ruines énormes, que les Arabes appellent Kharbet-ed-Drâa. La base d'un mur en grosses pierres de taille, traverse le chemin que nous suivons, et un peu plus loin nous rencontrons un ruisseau courant directement de l'est à l'ouest; il semble venir d'une déchirure de la montagne, nommée l'Ouad-es-Seibâa (vallée des lions), et qui de loin ressemble fort à un nouveau cratère. Il est situé à quinze cents mètres environ à notre gauche.

Une fois le ruisseau franchi, à neuf heures vingt minutes, nous marchons droit à l'ouest sur la rive, pour prendre, à neuf heures vingt-deux minutes, une direction sud, quelques degrés à l'ouest. Quelques minutes après, le plateau s'abaisse de nouveau assez brusquement, et, à neuf heures vingt-cinq minutes, nous traversons un ravin à sec. A notre gauche est un mamelon sur lequel paraissent encore des ruines. A neuf heures vingt-six minutes, autre ravin à fond de roc, au delà duquel s'ouvre une plaine toute couverte de décombres. Au milieu de ceux-ci se présente d'abord une grosse ruine ronde, placée à gauche du chemin. Elle est séparée par un intervalle de cinquante mètres, d'une autre ruine placée au sud, et séparée elle-même de cent mètres environ, d'une troisième ruine analogue. A une centaine de mètres à l'ouest de la première, s'en trouve une quatrième.

Les montagnes sont à deux kilomètres au moins sur notre gauche, et leur pied est garni de monticules de sable qui commencent à quinze cents mètres environ du chemin suivi par nous. A neuf heures trente-six minutes, nous avons tourné au sud-ouest, et nous côtoyons des monticules de sable, placés à quelques centaines de mètres à droite. A gauche est une colline sur laquelle paraissent des ruines, et au pied de laquelle court un ravin qui vient couper notre route à neuf heures quarante minutes. Ce ravin forme la limite des ruines immenses que nous venons de traverser; au delà commencent les mamelons de sable, que l'on prendrait volontiers pour de la cendre, et au milieu desquels nous avançons. Bientôt le chemin se trouve parcourir une langue de terre comprise entre deux ravins, et qui, à neuf heures quarante-cinq minutes, a une quarantaine de mètres; mais elle se rétrécit rapidement, et, à neuf heures quarante-neuf minutes, elle n'a plus guère que huit à dix mètres tout au plus de largeur. A neuf heures quarante-huit

minutes, nous étions en face de l'extrémité nord d'une montagne brunâtre toute déchirée, en arrière de laquelle paraît encore un vaste cratère qu'elle recouvre. Notre route est alors à l'ouest, quelques degrés sud.

Ici reparaissent de nombreuses bouffées de petites pierres brunes calcinées, formant des taches oblongues dirigées vers le cratère de l'Ouad-es-Seibâa. A neuf heures cinquante-huit minutes, nous avons, à vingt mètres à notre droite, un premier monticule, au delà duquel nous voyons, à cent mètres environ, un véritable cratère dont les flancs sont horriblement déchirés, et où toutes les couches ont été visiblement soulevées et bouleversées.

A dix heures précises, nous nous arrêtons en deçà du ravin de gauche, que nous longeons depuis un quart d'heure, et qui vient couper notre route en ce point. Nous nous hâtons de prendre notre modeste déjeuner et de remonter à cheval. A dix heures vingt-deux minutes, nous repartons et nous traversons le ravin qui était placé devant nous. Au delà, à partir de dix heures trente et une minutes, tout le terrain est couvert de monticules de sable gris, au milieu desquels nous nous engageons. Sur le plus considérable de ces monticules, qui est le premier que nous côtoyons à gauche, aussitôt après avoir franchi le ravin, est une ruine bien reconnaissable. Nous marchons à partir de là au sud-sud-ouest. A dix heures trente-cinq minutes, nous suivons un fond de ravin qui prolonge directement notre route. A dix heures trente-neuf minutes, nous tournons un peu à l'ouest; et enfin, à dix heures quarante minutes, nous sortons des monticules de sable, et nous débouchons sur une plaine couverte de seyal, que nous reconnaissons à merveille. En ce point nous sommes justement vis-à-vis le flanc sud de la presqu'île.

A dix heures quarante-sept minutes, nous marchons droit

au sud à travers des halliers ; nous atteignons une petite plaine sablonneuse, et, à onze heures précises, nous nous retrouvons à l'emplacement où était établi, le 14 janvier dernier, le deuxième campement des Beni-Sakhar, au milieu duquel nous sommes venus planter nos tentes. Aujourd'hui la place est rasée; tout dans le Rhôr, arbrisseaux et roseaux, a été dévoré par les bestiaux, et les Beni-Sakhar ont été chercher gîte ailleurs. Nous faisons comme eux, et nous continuons à marcher par la route que nous avons suivie en venant, afin de regagner le premier campement du 13 janvier.

Une fois arrivés au Rhôr-Safieh, nous nous maintenons toujours plus près de la montagne qu'à notre premier passage dans le pays; et au lieu d'aller camper au même point que la première fois, nous allons nous établir auprès d'un campement de Bedouins, que nous n'avions fait qu'apercevoir alors, et qui est à sept cents mètres à peu près à l'est-nord-est du premier. En y arrivant, je reconnais, à six cents mètres au nord-est du point où nous faisons halte, de nouvelles ruines assez considérables et dont je demande immédiatement le nom. Mais elles n'en ont pas pour les Bedouins, qui savent bien que ce sont des ruines d'habitations du temps passé; mais voilà tout.

Enfin nous voici pour tout de bon en pays ami; maintenant reste à franchir la Sabkhah, et nous aurons accompli bravement la tâche importante que nous nous étions donnée.

Aujourd'hui, pour la première fois, Papigny a réussi à abattre un des charmants petits colibris qui voltigent dans les seyal; c'est là une trop précieuse conquête, à mon avis, pour que je ne m'en empare pas. Je le réclame donc sans façon, et il m'est adjugé. Papigny, dépouillé de son oiseau-mouche, n'a plus qu'une pensée, celle de remplacer au plus vite le trésor que je lui ai ravi; aussi, pendant toute la route, a-t-il couru

sur les flancs de la caravane, poursuivant d'arbre en arbre ce charmant oiseau dont il ne réussit plus à s'emparer. Nos scheikhs, du reste, supportent assez impatiemment cette ardeur de chasse, et ils m'ont à plusieurs reprises fait comprendre qu'il était très-imprudent de s'écarter ainsi du gros de la troupe. Quoique je sois assez disposé à croire à un danger réel, je pense bien que l'ennui de nos Arabes tient un peu aussi au retard forcé que ces petites courses à droite et à gauche, font subir à notre marche générale. En route, le but d'un Arabe est toujours d'arriver le plus vite possible au gîte, et il ne saurait comprendre qu'on perde une minute à courir après un petit oiseau, à cueillir une fleur, à ramasser un insecte ou un caillou; pour lui, celui qui emploie ainsi son temps est ou un hakim ou un meidjnoun, un sage, c'est-à-dire un médecin, ou un fou.

Il paraît que la nuit dernière, la pluie qui nous a pris au campement du Nahr-ed-Drâa a été fort désagréable aux scorpions, et les a chassés de leurs gîtes habituels; les pauvres bêtes se sont réfugiées où elles ont pu, et en déballant nos couchettes pour les installer sous nos tentes, on en trouve qui sont probablement fort impatientées de ce nouveau dérangement. Je me promets bien de passer ce soir une inspection rigoureuse de mon lit, avant de m'y coucher.

Aujourd'hui nous avons traversé des ruines très-considérables, à proximité d'énormes cratères d'explosion. A quelle ville antique appartiennent-elles? Il m'est bien difficile de le deviner alors. Comme je cherche toujours Gomorrhe, je me figure d'abord que ce sont ses restes que nous avons visités, et le nom significatif de Sebâan ne m'ouvre pas encore les yeux. J'ai déjà dit, à propos de en-Nemaïreh, que ce ne fut que plus tard que je reconnus ici Seboïm, après avoir retrouvé, à n'en pouvoir douter, Gomorrhe vers la pointe nord de la mer Morte.

Notre soirée s'est passée à étiqueter plantes, insectes et roches, ramassés à foison dans le Rhôr-Safieh, et à mettre ma carte à l'ancre. Nous avons soldé ce que nous restions devoir à nos scheikhs Beni-Sakhar: mais nous ne nous faisons pas illusion; demain, sans aucun doute, arriveront les demandes de bakhchich supplémentaire.

Maintenant qu'ils ont la bourse bien garnie, les scheikhs n'ont plus qu'une pensée, celle d'acheter des armes. Matteo porte un pistolet tromblon de forme assez originale, et Samet-Aly meurt d'envie d'en être l'heureux possesseur. Il obsède donc Matteo pendant toute la soirée pour le décider à lui vendre cette arme. Aussitôt que j'ai vent de cette négociation, j'avertis Matteo que c'est moi qui lui achète son pistolet, mais que je ne veux pas que le scheikh en soit informé. C'est une drogue que ce tromblon qui me coûte cent piastres, et avec cela, demain, je rendrai mon homme le plus heureux et le plus satisfait des scheikhs.

Ce soir, le temps s'est affreusement chargé, et la pluie a commencé à tomber presque aussitôt après le coucher du soleil. Pendant les premières heures, et avant que l'étoffe de nos tentes ne fût assez complétement imbibée pour se gonfler et faire écouler l'eau à l'extérieur, celle-ci nous a mouillés de la façon la plus désagréable. Chacun de nous alors s'est enterré sous ses couvertures, et s'est endormi tranquillement en laissant l'averse faire à sa guise.

FIN DU TOME PREMIER.

Paris. — Imprimé par J. Claye et Ce, rue Saint Benoît, 7.

